

11 10470

14830



ACADÉMIE ROUMAINE
SOCIÉTÉ ROUMAINE
D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST- BYZANTINES II

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

Ce nouveau recueil — le deuxième de la série — d'études sur Byzance et son héritage dans le Sud-Est de l'Europe porte sur trois thèmes historiques généraux : civilisation byzantine, relations roumano-byzantines et héritage byzantin dans les Pays Roumains (ce dernier thème concernant surtout la pratique et la pensée juridique).

Les études rassemblées dans ce volume abordent la civilisation byzantine sous plusieurs aspects, dont celui de la terminologie jouit d'une attention particulière. On éclaire d'une manière nouvelle les relations de Byzance avec les régions du Bas-Danube.

L'originalité de ces contributions ressort du caractère inédit de l'information utilisée, ainsi que de la façon d'envisager les sujets, traités souvent sous un angle nouveau.

ÉTUDES BYZANTINES
ET
POST-BYZANTINES
II

~~SECRET~~

ACADÉMIE ROUMAINE
SOCIÉTÉ ROUMAINE DES ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES II

recueillies et publiées par
EMILIAN POPESCU, OCTAVIAN ILIESCU
et TUDOR TEOTEOI



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
Bucarest, 1991

ISBN 973-27-0270-2

ISBN 973-27-0271-0

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
Calea Victoriei 125, 79717 București

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES, II

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
EMILIAN POPESCU, Basilique et synagogue dans le Sud-Est de l'Europe à l'époque protobyzantine (IV ^e — VI ^e siècles)	9
ADRIAN RĂDULESCU, Recherches archéologiques récentes dans le périmètre de la cité de Tomis	23
IOAN BARNEA, Sur les rapports avec Byzance du territoire situé au Nord du Bas-Danube durant la période Anastase I ^{er} — Justinien I ^{er} (491 — 565)	47
DAN GIL TEODOR, Éléments et influences byzantines dans la civilisation des VI ^e — VII ^e siècles après J. Chr. au Nord du Bas-Danube	59
PETRE DIACONU, Sur l'organisation ecclésiastique dans la région du Bas-Danube (dernier tiers du X ^e siècle — XII ^e siècle)	73
TUDOR TEOTEOI, L'opposition entre les notions de «monarchie» et «polyarchie» à By- zance (IX ^e — XIII ^e siècles)	91
STELIAN BREZEANU, «Mésiens» chez Nicéas Choniata. Terminologie archaïsante et réalité ethnique médiévale	105
VICTOR SPINEI, La signification des ethnonymes des <i>Daces</i> et des <i>Gètes</i> dans les sources byzantines des X ^e — XV ^e siècles	115
ȘERBAN PAPACOSTEA, Byzance et la création de la «Métropole de Moldavie»	133
OCTAVIAN ILIESCU, Les armoiries de la ville d'Asprokastron et leur origine byzantine	151
ERNEST OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU, Moldavian Merchants and Commerce in Constantinople in the 15th Century in the "Book of Accounts" of Giacomo Badoer	165
EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Remarques sur la place des textes de droit criminel byzantin dans la pratique judiciaire roumaine du XVIII ^e siècle	181
VALENTIN AL. GEORGESCU, L'impact de la «Loi agraire» byzantine sur les pro- jets de <i>Code Rural</i> révolutionnaire (1791) et napoléonien (1801 — 1814), disparu du schéma de la codification modernisatrice du droit roumain au XIX ^e siècle	193
MARIN COJOC, ADRIAN GABOR, VASILE MERTICARIU, Études et recherches de byzantinologie des six dernières années	203
Statut de la Société Roumaine des Études Byzantines	215
Chronique de la Société Roumaine des Études Byzantines	221
Index des auteurs.	223

Le premier volume de la série Études byzantines et post-byzantines est paru en 1979 par les soins de son éditeur d'alors, l'Institut d'études sud-est européennes, sous le patronage de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques dont relevait ledit institut. A partir du présent volume (le second), la série susmentionnée passe sous le patronage de la Société Roumaine des Études Byzantines, au cadre de l'Académie Roumaine. Elle devient donc un périodique de cette société. La périodicité qui lui est assignée n'est pas régulière, les volumes afférents étant prévus avec des parutions sporadiques.

En ce qui concerne la teneur des volumes, elle sera en essence la même, chaque volume devant comprendre des études sur Byzance et son legs en Roumanie, dans le Sud-Est de l'Europe et même dans des zones de plus vaste étendue, ainsi qu'une bibliographie visant en général l'intervalle chronologique écoulé entre les deux derniers congrès des études byzantines ; cette bibliographie doit porter sur les études byzantines et postbyzantines dues à des spécialistes roumains ou étrangers et concernant particulièrement la Roumanie. Une chronique des communications présentées à la Société roumaine des études byzantines complétera le contenu de chaque volume. Mais, parce que celui-ci, bien que deuxième de la série, représente toutefois le début d'activité d'un nouvel éditeur, notre société, nous y avons également inclus son statut d'organisation et fonctionnement.

Avec l'espoir de présenter au monde des spécialistes un instrument de travail efficient et une source toujours riche en matière d'information sur les recherches roumaines dans le domaine mentionné, nos volumes se proposent de contribuer au progrès des études byzantines en Roumanie comme ailleurs.

EMILIAN POPESCU

BASILIQUE ET SYNAGOGUE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE À L'ÉPOQUE PROTOBYZANTINE (IV^e—VI^e SIÈCLES)

EMILIAN POPESCU

L'existence de communautés juives et même, dans certains cas, samaritaines est attestée dans le Sud-Est de l'Europe dès l'époque hellénistique (III^e—II^e siècles av. J. C.). Elles se maintiennent à l'époque impériale romaine et protobyzantine, surtout dans les villes¹. Circonspects à l'égard des Juifs, les empereurs romains les ont même persécutés en raison de leur refus de passer à la religion officielle d'Etat, attitude considérée comme dangereuse pour la sécurité de l'Empire, surtout parce qu'à cette époque-là encore les Romains étaient sensibles à la ferme conviction des Juifs qu'un Messie allait venir pour étendre son royaume sur toute la terre, l'Empire romain inclus, chose inconcevable et inacceptable quant à celui-ci. Plus tard, lorsque cette peur se dissipa par manque de fondement, les Juifs se sont vus accorder — notamment après la promulgation de la *Constitutio Antoniniana* (212) — la pleine liberté de leur culte et le droit de s'établir à leur gré n'importe où dans l'Empire, sauf à Jérusalem. Dans ces conditions, au moment où le christianisme triomphait, le judaïsme était déjà arrivé à une situation florissante dans l'Empire romain².

On sait que l'apôtre Paul rencontra des communautés juives tout au long de ses missions dans la plupart des centres de la Péninsule Balkanique où il répandit l'Evangile. Les *Actes des Apôtres* en mentionnent à Philippes³, Thessalonique⁴, Béroïa⁵, Athènes⁶ et Corinthe⁷.

¹ Des données plus ou moins complètes sur ces problèmes se trouvent dans divers ouvrages consacrés aux Juifs de l'Antiquité. Un exposé synthétique, et assez récent, in *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ (175 B.C. — A.D. 135)* by Emil Schürer. A new english Version revised and edited by Geza Vermes, Fergus Millar, Martin Goodman, vol. III, Part I, Edinburgh, 1986, p. 64—73 où est aussi indiquée la bibliographie plus ancienne.

² R. Janin, *Les Juifs dans l'Empire byzantin*, « Echos d'Orient », 15. 1912, p. 126—133; J. Juster, *Les Juifs dans l'Empire romain*, Paris, 1914, vol. I, p. 213 sqq. Pour la situation juridique des Juifs est intéressante la mention faite par les empereurs Arcadius et Honorius dans une loi de 398 (C. Th. II, 1, 10) et qui, sans doute, représente un héritage de l'époque impériale romaine : *Iudaei Romano et commune jure viventes*.

³ *Actes*, 16, 12—13.

⁴ *Actes*, 17, 1. La communauté d'ici sera attestée plus tard aussi : J. B. Frey, *Corpus inscriptionum Judaicarum*, Città del Vaticano, Rome, I^{re}, 1936 (reprinted 1975 by B. Lifshitz with Prolegomenon), 693, a, b—c, proleg., 70—76; D. Feissel, *Recueil d'inscriptions chrétiennes de Macédoine*, Paris, 1983, no. 113, 291—295.

⁵ *Actes*, 17, 10. A Béroïa des Juifs sont mentionnés aussi à l'époque romaine tardive : C. Inscr. Iud., I^{re}, 694 a—b, proleg. 77—78; D. Feissel, *op. cit.*, n^o. 294.

⁶ *Actes*, 17, 17. All Thomas Kraabel, *The Diaspora Synagogue : Archaeological and Epigraphic Evidence since Suknik*, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* (=ANRW), II, 19, 1, p. 505—507 parle d'une possible synagogue aux III^e—IV^e siècles. D. Feissel dans BCH, 105, 1981, p. 483—488 publie une inscription avec certaines formules de réminiscence judaïque.

⁷ *Actes*, 18, 4, 7; la communauté persiste aussi plus tard autour d'une synagogue. C. Inscr. Iud. I^{re}, 718, 718 a, proleg. p. 85; J. et L. Robert, *Bull. ép.*, 1980, 230; Corinthe VIII, 3, 1960, n^o 304 et p. 214.

C'est en ces lieux que, tout premièrement, Saint Paul a prêché la Bonne Nouvelle, bien accueilli par les uns, repoussé par d'autres, parfois même menacé de mort dans certains centres.

Mais, en matière de communautés juives, à l'époque romaine, dans le Sud-Est de l'Europe, il n'y avait pas seulement celles que citent les *Actes* : il en existait d'autres encore que nous révèlent les inscriptions et les textes littéraires. Ces sources nous informent qu'une puissante communauté juive existait à Stobi⁸, capitale de la Macédoine, autour d'une synagogue, de même qu'à Oescus⁹, de même aussi que dans les îles grecques (Egine¹⁰, Crète¹¹, Délos¹²) et ailleurs¹³. Outre les mentions qui attestent la présence de communautés juives tout autour des synagogues, il en est d'autres qui parlent de Juifs vivant isolés mais sans spécifier s'ils formaient des groupes plus ou moins grands et s'ils disposaient, ou non, de synagogues ou seulement de modestes maisons de prière (πρὸςευχαλί)¹⁴. De pareils cas sont attestés à Salona¹⁵, Sónia (Zengg)¹⁶, Doclea¹⁷, Asenovgrad¹⁸ dans l'Illyricum Oriental, Byzic¹⁹ et Héraclée-

⁸ C. Inscr. Iud. I², n° 694 et proleg. p. 76–77. L'étude de base concernant l'inscription est due à M. de Hengel, *Die Synagogeinschrift von Stobi*, Zeitschr. f. neutestam. Wiss., 57, 1900, p. 145–183 ; cf. J. et L. Robert, Bull. ép., 1968, 325. Pour la synagogue des II^e–IV^e siècles, au-dessus de laquelle a été superposée une basilique au VI^e siècle, v. J. Wiseman – D. Mano-Zissi, *Excavations at Stobi*, 1970, AJA, 75, p. 406–411 ; Alf Thomas Kraabel, *op. cit.*, p. 494–497 ; W. Poelman, *The Polycharmos Inscription and Synagogue I at Stobi*, in *Studies in the Antiquities of Stobi*, III, ed. B. Aleksova and J. Wiseman, 1981, p. 235–246 ; E. Schürer, édition citée, p. 67–68.

⁹ C. Inscr. Iud., I², 681, proleg., p. 63 ; J. et L. Robert, Bull. ép., 1960, 233.

¹⁰ C. Inscr. Iud., I², 722–723, proleg. p. 87.

¹¹ C. Inscr. Iud., I², 751, proleg. p. 87–89.

¹² A. Plassart, *La synagogue juive de Délos*, Mélanges Holleaux, Paris, 1913, p. 201–215 ; Ph. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos*, Paris, 1970, p. 480–495 ; C. Inscr. Iud., I², 726–731, proleg. p. 87 ; E. Schürer, *op. cit.*, p. 70–71.

¹³ Par exemple à Samos ; cf. G. Dunst, *Eine jüdische Inschrift aus Samos*, Klio, 52, 1970, p. 73–78 ; cf. J. et L. Robert, Bull. ép. 1971, 508 ; cf. E. Sukenik, *Ancient Synagogues in Palestina and Greece* (The Schweich Lectures on Biblical Archaeology, 1930), London, 1934.

¹⁴ Martin Hengel, *Proseuche und Synagoge : jüdische Gemeinde, Gotteshaus und Gottesdienst in der Diaspora und Palästina*, in *Tradition und Glaube. Das frühe Christentum in seiner Umwelt. Festgabe für Karl Georg Kuhn*, ed. G. Jeremias et alii, Göttingen, 1971, p. 157–183 ; cf. A. T. Kraabel, *op. cit.*, p. 492–493. *Proseuche* en tant que sanctuaire du culte serait, peut-être, le correspondant de l'oratoire chrétien.

¹⁵ C. Inscr. Iud., I², 680, a, proleg. p. 62 ; Anna et Jaro Sasel, *Inscriptiones latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt*, Ljublijana, 1963 (Situla V), p. 61–62, n° 131, du IV^e siècle et pourrait indiquer une communauté judaïque de Salona ; cf. Schürer, p. 73.

¹⁶ C. Inscr. Iud. I², 680, proleg. p. 61.

¹⁷ *Ibid.* p. 62.

¹⁸ *Ibid.* 681, a, preleg. p. 63.

¹⁹ *Ibid.* 692, proleg. p. 70 ; cf. L. Robert, *Hellenica*, III, p. 107–108.

Périnthos ²⁰, en Thrace, à Lárissa ²¹ et Pherae ²² en Thessalie, en Achaïe ²³ et à Thèbes ²⁴ en Phthiotis et dans quelques autres centres de l'Attique ²⁵, à Patras ²⁶, Argos ²⁷, Laconie ²⁸, Messénie ²⁹, Mantinée ³⁰, Tégée ³¹ (dans le Péloponnèse) et dans les îles ³². Les inscriptions qui évoquent la présence de Juifs isolés s'échelonnent du I^{er} au III^e siècle mais aussi du IV^e au VI^e siècle.

Quelle que soit la période, on peut supposer que, tout au moins dans les centres commerciaux plus importants, les Juifs représentaient une présence stable même si les sources n'en témoignent pas siècle après siècle. Par exemple à Thessalonique, Athènes et Corinthe — où l'on sait bien que l'apôtre Paul rencontra de puissantes communautés judaïques —, des Juifs sont mentionnés aussi pendant la période romano-byzantine. Par analogie on peut donc admettre l'inverse également : que des Juifs étaient présents là-même où leur existence ne sera attestée que par des témoignages plus tardifs. C'est le cas du Sud-Est de l'Europe où l'on ignore que des actions hostiles d'ampleur aient pu se produire contre les Juifs à l'époque romaine et romano-byzantine conduisant à leur massacre en masse ou à leur expulsion, comme ailleurs. Il semble donc normal de supposer certaine continuité des communautés judaïques dans les grandes villes du Sud-Est européen.

Pareillement, il est probable que des Juifs ont pu se trouver aussi sur le territoire de la Roumanie, notamment dans les cités commerciales du littoral pontique et des bords du Danube, mais des informations précises font défaut dans ce sens. Il est à supposer néanmoins que la perspective de gros gains ait pu les attirer en ces lieux, à l'instar d'autres Orientaux — Egyptiens ou Syriens. Quoi qu'il en fût, deux inscriptions de Tomi (l'une datant du carrefour des III^e et IV^e siècles et l'autre des V^e—VI^e siècles) mentionnent deux patronymes d'origine juive (*Sambatis* et *Souliféra*), sans que l'on puisse cependant préciser si ces noms appartenaient effectivement à des Juifs ou bien à des Gréco-Romains de Tomi ou d'ailleurs, ces patronymes étant fréquents un peu partout dans le monde hellénistique et romain. Dans le premier cas il s'agit d'une femme, *Aurélia Sambatis* ³³, dont l'inscription nous apprend qu'elle a

²⁰ C. Inscr. Iud. I², 692, a, proleg. p. 70.

²¹ I. G. IX, 2, 985—990 ; C. Inscr. Iud. I², 699—708, a—c ; cf. Schürer, *op. cit.*, p. 60.

²² C. Inscr. Iud. I², 708, d.

²³ *Ibid.* 717, proleg. p. 85.

²⁴ *Ibid.* 695—696 ; J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1980, 284.

²⁵ Au Pirée, C. Inscr. Iud. I², 715, i, proleg. p. 85.

²⁶ C. Inscr. Iud. I², 716.

²⁷ *Ibid.* 719.

²⁸ *Ibid.* 721, 721, b ; cf. proleg. p. 86.

²⁹ *Ibid.* 721, c.

³⁰ *Ibid.* 720.

³¹ *Ibid.* app. 101.

³² Samos, Cos Rhodes, Paros, Melos etc. ; cf. Schürer, *op. cit.*, p. 68—72.

³³ Emilian Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România* (= IGLR), București, 1976, 17. Le nom sémitique de *Sambathis* (Σανβαθίς) se retrouve aussi dans une inscription de Crète ; v. C. Inscr. Iud. I², proleg. p. 87—88 n° 731, b. Un chrétien de Perge porte un nom de résonance judaïque Σαβαττων ; v. A. C. Bandy, *The Greek Inscriptions of Crete*, Athènes, 1970, n° 74.

joui du *jus liberorum* (elle était donc citoyenne romaine); dans le second cas, il est question d'une certaine *Kalliopé*, fille de *Souliféra* ³⁴, clairement désignée comme chrétienne.

Dans le restant du territoire de Roumanie, les découvertes épigraphiques et archéologiques des II^e—III^e siècles sont rares : Orlea ³⁵ (dép. de Dolj), Romula ³⁶, Drobeta ³⁷, Dierna-Orșova ³⁸, Porolissum ³⁹, Dinogetia-Garvăn ⁴⁰ (dép. de Tulcea) etc. Il s'agit de gemmes du type Abraxas, d'amulettes sur plaquettes d'or, argent et plomb. Mais ces trouvailles peuvent aussi bien se référer à des Syriens ou à des Égyptiens, ou encore à des militaires romains venus d'Orient en ces lieux, enfin à des hommes d'affaires. De toute façon ces pièces sont assez peu nombreuses⁴¹.

En Bulgarie la situation était, semble-t-il, analogue puisqu'en dehors des découvertes archéologiques faites à Oescus et à Asenovgrad ⁴² il en existe rarement ailleurs ⁴³.

À Constantinople, après l'an 330, Juifs et Gentils constituaient un nombre restreint d'habitants. Autour de 400 encore, ils ne formaient qu'une minorité bien que Sozomène note dans son *Historia ecclesiastica* VII, 4 qu'au temps de l'évêché d'Atticus (406—425) une guérison miraculeuse amena de « nombreux » Juifs et « Hellènes » à se convertir et qu'au moment où il écrit de « nombreux Juifs » et presque « tous les Hellènes » étaient devenus chrétiens. Malgré qu'on ne puisse établir avec exactitude le nombre des Juifs de Constantinople, on suppose tout de même que la capitale de l'Empire en avait attiré beaucoup à travers temps. Ce qui

³⁴ IGLR. 44. En ce qui concerne une autre inscription de Tomi dédiée « au Dieu, Très-Haut » (Υψίστω Θεῷ) (I. Stoian, *Inscriptiile Scythiei Minor*, II, București, 1987, nr. 157 (42) et que celui-ci considère sémitique), v. l'opinion de D. M. Pippidi, *St. cl.* 16, 1974, p. 260—265 dans le sens contraire.

³⁵ *Inscriptiile Daciei Romane*, II, București, 1977 (=IDR), nr. 317.

³⁶ IDR, II, 346.

³⁷ IDR, II, 117.

³⁸ IDR, III, 42, 43.

³⁹ N. Gudea, *Porolissum*, București, 1986, p. 109 : gemme avec inscription et disque de jeu en céramique portant l'étoile judaïque. Quant aux prétendus noms judaïques de Dacie (Silviu Sanie, *Deus aeternus et Theos Hypsistos en Dacie romaine*, in « Hommage à M. J. Vermaseren », *Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*, 68, Leiden, 1978, 1112) voir les remarques de Heikki Solin dans ANRW, II, 19, 2, 1983, p. 761 ; de même que l'observation de ce dernier à la p. 783 : « Nachrichten über Juden sind in den Donauprovinzen sehr spärlich, was auch den tatsächlichen Verhältnissen entsprechen wird ».

⁴⁰ IGLR. 241.

⁴¹ Dans le vol. III, 2 de l'IDR se trouvent sous les nos 222—224 trois dédicaces au Zeus Hypsistos, en langue grecque, provenant de Sarmiségéthoussa romaine (Hațeg). Les auteurs de deux d'entre elles ont des noms romains, le nom du troisième est ignoré. Silviu Sanie, *Culte orientale in Dacia romană I. Cultele siriene și palmiriene*, București, 1981, p. 156—164 estime que ce seraient des noms judaïques, notamment dans le cas d'*Aelia Kassia* qui dédie un autel à Θεὸς Ὑψίστος et non à Ζεὺς Ὑψίστος comme dans un autre cas. Mais cette attribution ethnique n'est pas sûre.

⁴² V. *supra* n. 9, 18.

⁴³ Maria Tacheva-Hitova conteste que les dédicaces à Theos Hypsistos de Philippopolis et d'ailleurs en Bulgarie indiqueraient la présence de Juifs ; v. *Deus Hypsistos geweihte Denkmäler in Thrakien*, Thracia IV, 1977, p. 271—301 ; *Deus Hypsistos geweihte Denkmäler in den Balkanländer*, Balkan Studies, 19, 1978, p. 59—75 ; *Eastern Cults in Moesia Inferior and Thracia*, 1983, p. 190—215 ; v. pourtant aussi V. Beševliev, *Spätgriechische und spälatteinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, notamment les inscr. 23, 26 et 227 qui pourraient indiquer des Juifs.

est sûr c'est que vers 442 il existait à Constantinople même tout un quartier juif dans le périmètre du faubourg Chalkoprataia (des artisans du bronze) situé en face de la porte occidentale de l'église Sainte-Sophie. C'est ici, dans ce quartier, qu'ils avaient obtenu en 442 l'autorisation du préfet de Constantinople d'élever une synagogue mais, l'an d'après, l'empereur Théodose II, revenu d'Asie, fit transformer cette dernière en église ⁴⁴.

Les inscriptions qui se réfèrent aux Juifs de l'espace sud-est européen sont, pour la plupart, funéraires et, généralement, brèves, ne comportant que le nom du décédé, éventuellement la fonction exercée dans le cadre de la communauté, quelques données familiales et la salutation finale typique : χαῖρειν τῷ λαῷ ⁴⁵ ou bien telle autre semblable. Elles sont presque exclusivement rédigées en grec, rarement en latin, hébreu ou samaritain; même l'inscription provenant de la communauté samaritaine de Thessalonique est écrite en grec, deux lignes seulement sont en langue samaritaine ⁴⁶. Parfois, les inscriptions judéo-samaritaines ressemblent à tel point à d'autres posées par des citoyens romains que l'on ne peut établir leur caractère proprement judaïque qu'en vertu du nom inscrit ou, notamment, de la décoration artistique, soit la présence du chandelier à sept bras, spécifiquement juif.

En Dacie également les inscriptions juives sont plutôt rares parce que la colonisation massive de ce territoire a eu lieu au temps des empereurs Trajan et Hadrien quand la situation politique des Juifs n'était pas bonne.

En fin de compte, le nombre des inscriptions juives en Europe peut être considéré comme réduit, en l'espace 800.

Malgré cela, elles constituent la plus précieuse source documentaire concernant la présence juive dans l'espace du Sud-Est de l'Europe. Les autres textes — littéraires ou juridiques — même s'ils se réfèrent à la situation sociale et religieuse des Juifs ne le font en général qu'à l'échelle de tout l'Empire romano-byzantin et seuls quelques-uns, parmi ces textes, portent précisément sur les réalités de la Péninsule Balkanique. C'est ce qu'on verra ci-après.

Examinant — dans la mesure où il s'est conservé — le texte d'une inscription funéraire, on constate qu'y font presque entièrement défaut les détails concernant les activités exercées par les Juifs dans le milieu où ils se trouvaient. Par exemple : il n'est pas inscrit si tel ou tel était marchand, artisan, banquier etc.; en échange, comme nous l'avons dit, la plupart des détails se réfèrent aux attributions qu'a pu avoir le (la) décédé (décédée) dans la dite communauté judaïque : si il ou elle a été rabbin ou épouse de rabbin (ιερεύς, πρεσβύτερος), chef religieux de la synagogue (ἀρχων, ἀρχισυναγωγός, πατήρ τῆς ἐν Στόβους συναγωγῆς), chef de la communauté religieuse, si il a réalisé quelque chose de nota-

⁴⁴ J. Juster, *op. cit.*, p. 470, n.2; E. Démougeot, *La politique antijuive de Théodose II*, Akten des XI. intern. Byzantinisten-Kongresses, München, 1958, herausg. v. Fr. Dölger und H. G. Beck, München, 1960, p. 95—100; David Jacoby in *Byzantion*, 37, 1967, p. 168—169; idem, in *BZ*, 66, 1973, p. 404.

⁴⁵ V. par exemple C. Inscr. Iud. I², 699—708, a-d de Larisa et Pherae.

⁴⁶ D. Feissel, *Recueil...* n^o. 291.

ble pour la synagogue (s'il l'a bâtie, réparée ou fait quelque don). Il existe des inscriptions qui notent le lieu de naissance du décédé (Alexandrie, Tibériade, Gortyna, Rhodes etc.), ou bien des détails sur la famille respective (le décédé ou la décédée était le père ou la mère de tant d'enfants, etc.), sur l'usage réservé à la tombe respective (par exemple qu'elle a été préparée pour l'usage exclusif de la famille en question et que si jamais d'autres s'en serviraient sans autorisation, ils devront payer des amendes d'avances prévues en les remettant à la synagogue livrées en monnaies d'or ou argent). Il y a par contre des inscriptions dont le texte ne porte que : « Tombeau de Josés d'Alexandrie, fils de Parigorios »⁴⁷ (inscription de Berroe) ou « Tombeau de Jude et Astérie »⁴⁸ ou encore « Joseph, fils de Théodore, a posé cette épitaphe à la mémoire de son fils Jude âgé d'un an »⁴⁹. En d'autres cas, seul le nom est inscrit : « Benjamin, surnommé aussi Dométios »⁵⁰ ou bien, simplement : « Le Seigneur est avec nous » (Κύριος μεθ' ἡμῶν)⁵¹. Une inscription funéraire de Béroïa (IV^e—V^e siècles) porte l'adjectif ὁσιος (vénérable) comme épithète auprès du nom de la décédée, Marie, et ἀγιωτάτη (très-saint) auprès du mot *synagogue*⁵². D'ailleurs, ces deux termes se trouvent fréquemment aussi dans des inscriptions chrétiennes tant comme épithète de la personne (ainsi que dans le premier cas) ou de l'église (comme dans le second cas).

A Thessalonique a été mise au jour une inscription dont le texte est plus long ; elle n'a pas un caractère funéraire. Son importance vient de ce qu'elle atteste l'existence d'une communauté et d'une synagogue samaritaines ignorées en ce lieu jusqu'à cette découverte⁵³. Y sont mentionnés un Samaritain, Sirikios, avec son épouse et ses enfants, comme donateurs : soit qu'ils aient donné les fonds nécessaires pour construire la synagogue, soit seulement le nécessaire pour la réfection *« fundamentis »*. L'inscription leur rend éloge de la sorte : « Béni soit Sirikios, pour avoir fait cela, avec son épouse et ses enfants ». Et ensuite : « Vive Néapolis et tous ceux qui l'aiment », Néapolis étant la ville de Samarie considérée comme le centre religieux de tous les Samaritains, même de ceux de la dispersion. Cette inscription nous renseigne donc aussi sur les relations serrées entretenues par les Samaritains de Thessalonique avec la ville de leur pays natal, tenue pour être leur capitale religieuse. Ce qui constitue l'aspect particulièrement intéressant de la dite inscription c'est qu'on y trouve la reproduction des versets 22—27 du chapitre 6 du livre des *Nombres* de l'Ancien Testament dans une version qui n'est pas celle de la Septante — comme on aurait pu s'y attendre — mais celle du Pentateuque samaritain identique au texte de

⁴⁷ Idem, *op. cit.*, n° 294.

⁴⁸ C. Inscr. Iud. I², 695 (Theba Phitiois).

⁴⁹ C. Inscr. Iud. I², 731 d (Crète), proleg. p. 88.

⁵⁰ D. Feissel, *Recueil*... n° 293 (Thessalonique).

⁵¹ C. Inscr. Iud. I², 693, b., proleg. p. 75 ; Feissel, *op. cit.*, 292 (Thessalonique).

⁵² C. Inscr. Iud. I², 694, b, proleg. p. 78—79 ; Feissel, *op. cit.*, p. 295.

⁵³ C. Inscr. Iud. I², 693, a, proleg. p. 70—75 ; Feissel, *op. cit.*, n° 291.

la Massorah judaïque. Dans la Septante, le verset 27 suit immédiatement le verset 23, alors que dans l'inscription de Thessalonique il se trouve à la fin du chapitre comme dans l'original judaïque : « Et le Seigneur a parlé à Moïse et lui a dit : Parle à Aaron et à ses fils et dis-leur : Vous bénirez ainsi les fils d'Israël. Dites-leur : Le Seigneur te bénira et te gardera. Le Seigneur te montrera sa face et t'aimera. Le Seigneur élèvera son visage vers toi et te donnera la paix. Et vous, vous poserez mon nom sur les fils d'Israël et moi je les bénirai ».

Le texte ci-dessus — reproduit d'après l'inscription — atteste certaines formes du culte en usage chez les Samaritains et les Juifs de la diaspora avant le règne de Justinien quand une loi imposa à la synagogue l'usage exclusif de la Septante (Just. Nov. 146, a. 553).

Les données mentionnées jusqu'ici, tout spécialement du reste d'ordre épigraphique, ne nous informent que sur la présence de Juifs et de Samaritains dans divers centres du Sud-Est de l'Europe, sur l'existence de synagogues, sur les dignités ou fonctions détenues dans la communauté religieuse respective ou encore nous fournissent tant soit peu de leur vie familiale. Mais elles ne contribuent que fort peu à la connaissance, encore que sommaire, de leur statut juridique dans la société byzantine, de leurs libertés confessionnelles et des pratiques cultuelles qui leur étaient permises. Dans ce sens, deux lois — l'une de 397, émise par les empereurs Arcadius et Honorius, l'autre de 418 émise par Honorius et Théodose II — et qui s'adressent directement au préfet du prétoire de l'Illyricum, révèlent certains détails concernant la vie des Juifs au sein de la société byzantine. Ainsi, la loi de 397⁵⁴ dispose que les pouvoirs subalternes de l'Etat prennent les mesures requises afin que les Juifs ne soient plus accablés d'insultes et les synagogues troublées dans leur culte. Il s'ensuit que l'intervention impériale avait été nécessaire pour régler une situation qui, probablement, survenait assez souvent dans nombre de localités de la Péninsule Balkanique. La loi de 418⁵⁵ est plus explicite quant à cet état de choses et aux mesures à prendre pour les faire cesser : « Aucun individu ne doit être opprimé quand il est innocent, pour la simple raison qu'il est Juif ; et la religion d'un individu ne doit pas non plus être cause de son humiliation. Ni les synagogues et ni les demeures / des Juifs — n.E.P./ne devront être mises à feu sans discrimination et ni des injures leur être lancées parce que, même si quelqu'un est impliqué dans des crimes, la force de nos tribunaux et la protection de la loi publique sont justement destinées à garantir que personne ne cherche à se venger tout seul ». Et la loi de conclure avec la précision suivante : « [... et que les Juifs, à leur tour, encouragés par le fait que la sécurité personnelle leur est ainsi assurée, ne soient pas non plus insolents ou ne commettent pas des actes insensés témoignant de leur mépris de la religion chrétienne ». Par leur teneur, les deux lois nous introduisent dans l'atmosphère plutôt tendue qui régnait parfois entre Chrétiens et Juifs dans certains centres de l'Empire Byzantin.

Lors des Conciles œcuméniques des IV^e—V^e—VI^e siècles, l'Eglise ne s'est pas occupée de façon spéciale de réglementer les rapports entre

⁵⁴ C. Th. XVI, 8, 12.

⁵⁵ C. Th. XVI, 8, 21.

Chrétiens et Juifs parce que la législation impériale, très vigilante et efficiente dans ce sens, rendait superflue l'initiative conciliaire dans le problème des mesures à disposer sur cette question. Le fait est que du début du V^e siècle à la fin du VII^e, seul le XIV^e Canon du IV^e Concile œcuménique de Chalcédoine s'y réfère. Ce Canon interdisait aux catégories du clergé ayant droit au mariage d'épouser des hérétiques, des païennes et des Juives. Le mariage n'était donc admis que si le conjoint non chrétien devenait chrétien orthodoxe. En réalité, le Canon reprenait une plus ancienne décision analogue, du début du IV^e siècle, émise par le Concile d'Elvire (302—306) qui avait déjà interdit le mariage entre chrétiens et Juifs et prévu aussi d'autres interdictions concernant les contacts entre eux. Mais, de toute façon, même si l'on tient compte de certaines autres décisions également dans ces problèmes, il reste, dans l'ensemble, qu'il ne s'agit que d'une mince intervention juridique de l'Eglise en ce qui concerne la question juive, comparativement à la substantielle législation impériale⁵⁶. Il est vrai que de ce point de vue il existait une identité de vues et intérêts entre les deux institutions byzantines. Cette identité découlait de l'étroit lien entre l'Etat et l'Eglise, à quoi s'ajoutait la conviction profondément ancrée dans l'esprit de chaque Byzantin qu'un individu qui n'était pas l'adepte de l'Eglise officielle était, *ipso facto*, ennemi de l'Etat : « ... toute personne étant d'une autre foi que la foi chrétienne est contraire à la loi chrétienne » (texte législatif promulgué en avril 409 par Honorius et Théodose II⁵⁷). C'est dire qu'en somme la législation impériale concernant les Juifs représentait le point de vue de l'Eglise également.

La société byzantine ne connaissait qu'une seule distinction fondamentale dans le droit civil : les *citoyens libres* et les *esclaves*. Cependant, Juifs, Gentils et hérétiques — bien que tenus pour libres — n'ont jamais pleinement joui des mêmes droits que les autres citoyens libres de l'Empire : ils entraient dans la catégorie des *tolérés*⁵⁸.

Au cours des trois siècles qui nous occupent, la politique impériale regardant les Juifs fut, à leur égard, plus libérale jusqu'au début du V^e siècle, après quoi elle empira sous Théodose II (408—450) et Justinien I^{er} (527—565). Les raisons de ce changement d'attitude furent théologiques d'une part, politiques d'autre part. Théologiques, parce que les chrétiens visaient à amener les Juifs dans le sein de l'Eglise considérant que l'Ancien Testament avait trouvé son accomplissement dans et par l'enseignement du Nouveau Testament ; cela étant, la manifestation de la divinité du Christ — venu pour accomplir la promesse de l'Ancien Testament et, par ses miracles, s'étant révélé comme l'instrument de la volonté de Jéhovah — enlevait toute base logique à la validité de l'Ancienne Loi pour les siècles à venir. En dépit de cette assertion dûment établie, le christianisme a quand même reconnu au culte judaïque le droit d'exister et a maintenu certains des privilèges des Juifs. A la dif-

⁵⁶ J. Parkers, *The Conflict of the Church and the Synagogue*, London, 1934, p. 174, 256.

⁵⁷ C. Th. XVI, 8, 19 = Cod. Just. I, 9, 12 : *Certum est enim, quidquid a fide Christianorum discrepat, legi christinae esse contrarium*.

⁵⁸ D. Jacoby, BZ, 66, 1873, p. 403.

férence des hérétiques et des Gentils, les Juifs jouissaient d'un *statut légal*, il est vrai précaire et restreint avec le temps, mais jamais *définitivement aboli*. Ils disposaient de droits civils et politiques, de la liberté d'association, du droit de propriété sur leurs synagogues — qui, souvent, étaient des édifices d'une grande richesse. Au fait, pour l'Eglise chrétienne, les Juifs représentaient une sorte de témoignage et l'Ancien Testament (*testis veritatis*), ils étaient les témoins de l'avènement du Christ et, d'une certaine manière, de l'ancienneté même du christianisme qui, virtuellement, existait du moment déjà où Dieu donna la Loi à Moïse ⁵⁹. Les Juifs constituaient pour les chrétiens une preuve vivante qui ne devait pas être supprimée et, pour la conserver, ils laissaient précisément subsister les privilèges du culte judaïque. Ainsi, parmi les arguments mentionnés dans la législation byzantine comme bien-fondé du droit de liberté accordé au culte judaïque se trouve le *vetus mos et consuetudo* ⁶⁰ (l'ancienneté de ce culte) de même qu'il existe des phrases qui évoquent le respect dû à cette religion (C. Th. XVI, 8, 15), la longue tradition de ses privilèges pris en bloc, l'esprit de justice et de tolérance ⁶¹ mais aussi dévoilent la crainte de révoltes ⁶².

Le fait est que du point de vue politique ce furent les fréquents soulèvements des Juifs — surtout parmi ceux de Palestine — et les trahisons répétées au profit des Perses qui causèrent le changement d'attitude dont nous parlions tout-à-l'heure. Vint s'y ajouter, au cours de son bref règne, l'aménité de Julien l'Apostat envers les Juifs — allant jusqu'à décider la reconstruction de leur temple à Jérusalem — ce qui, assurant à ces derniers une position privilégiée, mécontenta nombre de chrétiens. En plus, pour diverses raisons, des conflits survenaient aussi au niveau des masses; ils étaient généralement d'ordre économique ou relevaient d'une certaine éthique sociale: soit que les prix de vente établis par les Juifs pour leurs marchandises semblaient inadéquats et donc inacceptables (C. Th. XVI, 8, 10), soit que des Juifs employaient des chrétiennes dans les maisons de prostitution qu'ils tenaient (C. Th. XVI, 8, 6), soit qu'ils soumettaient à la circoncision les esclaves chrétiens qu'ils acquéraient (C. Th. III, 1—5; XVI, 9, 1—5; C. Just. I, 3, 54, par. 8—11; 5, 20, par. 6; 10, 2), soit enfin que des Juifs travaillant dans les services secrets de l'administration impériale se faisaient souvent coupables d'insolence (C. Th. XVI, 8, 16). Le tout ensemble constituaient des causes de mécontentement dans le rang des masses chrétiennes.

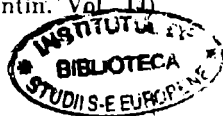
Nous proposons de tracer ci-après, succinctement, les caractères qui, à travers temps, ont marqué les relations entre l'Etat et l'Eglise d'un côté, les Juifs de l'autre, disons d'emblée *qu'une première phase est à constater au IV^e siècle*. Comme premier empereur chrétien, *Constantin le Grand* (306—337) a maintenu les anciens privilèges légués par ses prédécesseurs et en vertu desquels les Juifs qui se consacraient entièrement à la Synagogue (patriarches, rabbins et même fonctionnaires dans l'ad-

⁵⁹ R. Janin, *Les Juifs dans l'Empire byzantin*, EO, 15, 1912, p. 126—133; Juster *op. cit.*, I, p. 213—242; Louis Bréhier, *La civilisation byzantine* (Le monde byzantin. Vol. II) Paris, 1970, p. 260—261.

⁶⁰ C. Th. XVI, 8, 20.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² C. Th. XVI, 8, 22.



ministration) étaient exempts de l'obligation des services publics — de ceux qui auraient pu leur revenir en tant que personne comme de ceux dûs à la municipalité (*personalia quam civilia munera*) ; il a aussi exempté les Juifs *decuriones* (les membres du Conseil de la Cité) de l'obligation de faire partie des escortes officielles ainsi que de quelques autres charges⁶³. Ces privilèges seront maintenus aux Juifs jusqu'à la fin du IV^e siècle par tous les empereurs qui ont succédé à Constantin le Grand⁶⁴. Mais, Constantin I^{er} déjà, aux termes d'un édit publiant les décisions du Concile de Nicée (325) quant à la célébration des Pâques, dénonçait l'infamie du peuple juif qui a mis à mort le Christ⁶⁵ ; par d'autres lois également, il se montra implacable pour les Juifs qui « lapident ou accomplissent d'autres actes insensés contre les personnes converties au christianisme » et contre ceux-là tout particulièrement il établit la peine de mort par le supplice du feu ; enfin, il interdit aux Juifs de circoncrire leurs esclaves chrétiens etc.

Le fils de Constantin le Grand, *Constance II* (337—361) fut encore plus dur envers les Juifs qui pratiquaient la circoncision des esclaves chrétiens : il libéra ces derniers et condamna les Juifs coupables à la peine capitale. Même mesure catégorique frappait les Juifs employant des chrétiennes dans les maisons de prostitution⁶⁶. L'attitude de Constance devint encore plus dure après la révolte de Diocésarée et des environs (352) qui causa beaucoup de victimes et maints dommages considérables. La révolte avait été menée par un roi, Patrice, et noyée dans le sang par Gallus. Comme suite, les Juifs de la Mésopotamie s'allièrent aux Perses et produisirent de grosses pertes à la frontière orientale de l'Empire⁶⁷.

Nous disions ci-dessus que *Julien l'Apostat* (361—364) a favorisé les Juifs pour des raisons politiques d'abord — les détacher des Perses —, théologiques ensuite. Parmi ces dernières, en faisant reconstruire le temple de Jérusalem aux frais de l'Etat, il tenait à montrer que la prophétie du Christ quant à sa destruction définitive ne s'était pas réalisée. Mais pendant que les ouvrages de reconstruction étaient en train à Jérusalem, un séisme s'est produit et un incendie brûla tout l'échafaudage de bois. Les travaux furent interrompus. On sait que de puissants tremblements de terre eurent lieu en Orient en 362 et 363⁶⁸.

Théodose I^{er} le Grand (379—395) qui s'est tant occupé des problèmes de l'Eglise et a déclaré le christianisme orthodoxe religion officielle de l'Etat — se montrant de ce fait implacable pour les hérétiques et les Gentils — a pourtant été tolérant pour les Juifs. Non seulement qu'il leur a reconnu tous les privilèges accordés par les empereurs chrétiens,

⁶³ C. Th. XVI, 8, 2—4.

⁶⁴ Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire I. De l'Etat romain à l'Etat byzantin* (284—476), Desclée de Brouwer, 1959, p. 97—98.

⁶⁵ A. Piganiol, *L'Empire chrétien (325—295)*, II^e éd. mise à jour par André Chastagnol, Paris, 1972, p. 34 ; A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire 284—602*, Oxford, 1964, I, p. 92—93.

⁶⁶ C. Th. XVI, 8, 6, 7 ; XVI, 9, 2.

⁶⁷ Jones, *op. cit.*, II, p. 944 ; Piganiol, *op. cit.*, p. 88, 103, 155.

⁶⁸ Socrate, *Hist. eccl.* III, 20 ; Sozomène, *Hist. eccl.* V, 22 ; Théodoret, *Hist. eccl.* 15 ; Piganiol, *op. cit.*, p. 155 ; Stein, *op. cit.*, p. 164.

ses prédécesseurs, mais de plus, dans une loi promulguée en 393 (C. Th. XVI, 8, 9) il précise : « *Il est assez bien établi que la secte des Juifs n'est défendue par aucune loi...* Nous avons été fort contrarié d'apprendre qu'en certains lieux leurs assemblées ont été défendues... C'est pourquoi, tout excès de la part de ceux qui, au nom de la religion du Christ, commettent des illégalités et tentent de détruire et piller les synagogues, doit être empêché avec la plus grande sévérité »⁶⁹. On sait d'ailleurs que Théodose a fait reconstruire la synagogue de Callinicum détruite par des chrétiens, geste qui eut pour suite sa discorde avec saint Ambroise de Médiolanum⁷⁰; et c'est encore Théodose I^{er} qui honora en 392, de même que ses fils en 396—397, le patriarche Gamaliel de Tibérias du titre honorifique d'*illustris*, mettant ainsi celui-ci sur le même plan d'importance que le préfet du prétoire, le plus haut dignitaire de l'Empire⁷¹.

Au temps, d'*Arcadius*, le fils de Théodose I^{er}, qui régna de 395 à 408, les Juifs continuèrent à jouir de tous leurs privilèges. Mais, en 404 déjà, Juifs et Samaritains se virent enlever le droit de travailler dans les services secrets de l'administration impériale (*agentes in rebus*)⁷².

Le règne d'Arcadius clôt, dans l'intervalle des IV^e—VI^e siècles, la première phase des relations de l'Etat et l'Eglise de Byzance avec les Juifs.

La situation s'est durcie avec l'avènement au trône de *Théodose II* (408—450), qui, durant sa minorité, fut longtemps patronné par sa sœur aînée Pulchérie. Dès le début de son règne, les mesures restrictives se multiplièrent⁷³. En 408 déjà, il était interdit que, pendant les fêtes d'Aman (février-mars) quand le judaïsme commémore la délivrance du peuple juif des intrigues ourdies par Aman, le ministre d'Assuérus (V^e siècle av. J. Ch.), ceux-ci, c'est-à-dire les Juifs, mettent le feu à des croix « par mépris de la foi chrétienne et dans l'intention de commettre un sacrilège ». On leur laissait tout de même le droit de pratiquer leur rite mais « sans manifester du mépris à la foi chrétienne »⁷⁴. L'an d'après (409), une loi vint affirmer que *toute doctrine différant de la foi chrétienne est contraire à la loi chrétienne* et disposer des mesures contre les Juifs faisant du prosélytisme parmi les chrétiens car — disait cette loi — il est interdit de contraindre ceux qui ont reçu le christianisme « d'adopter une perversité comme celle des Juifs (*iudaica perversitas*) », tout étrangère à l'Empire Romain ». Un tel acte était considéré « plus douloureux que la mort et plus cruel que le crime »⁷⁵. Probablement que des lois semblables ont stimulé certains abus et exactions de la part des chrétiens contre les Juifs puisque l'on constate, en 412, qu'il a fallu de nouveau remettre en droit la liberté du culte judaïque, le respect du Sabbat, l'interdiction de troubler les synagogues et autres lieux d'assemblée des Juifs (XVI, 8, 20). Et, de nouveau, il a fallu faire comprendre à la société de l'épo-

⁶⁹ C. Th. XVI, 8, 9 : *Iudaeorum sectam nulla lege prohibitam satis constat*; cf. Pignatoli, *op. cit.* p. 291 — 292.

⁷⁰ Jones, *op. cit.*, I, p. 166—167.

⁷¹ C. Th. XVI, 8, 22; Jones, *op. cit.*, II, p. 941.

⁷² C. Th. XVI, 8, 16.

⁷³ E. Démougeot, *op. cit.* p. 95 — 100.

⁷⁴ C. Th. XVI, 8, 18.

⁷⁵ C. Th., XVI 819; cf. XVI, 8, 1; XVI, 7, 2—3.

que qu'« aucun homme, s'il est innocent, ne doit être sujet de mépris parce qu'il est Juif, ni outragé pour raison religieuse »⁷⁶. D'autre part, on attirait l'attention aux Juifs également de ne pas commettre des outrages à la foi chrétienne⁷⁷.

Peu après, en 415, Théodose II, conséquemment à certains manquements au règlement commis par le patriarche Gamaliel, lui retira son titre honorifique de préfet du prétoire lui laissant seulement sa dignité précédente. Tout à la fois, il interdisait la construction de nouvelles synagogues, donnait l'ordre de détruire celles qui se trouvaient en des endroits isolés à moins qu'y apparaisse le danger d'une sédition (*si sint in solitudine, si sine seditione possint deponi, perficiat*). Gamaliel perdit son droit de jugement des chrétiens se trouvant sous sa juridiction, n'importe quel litige de ce genre devant être porté au-devant du gouverneur de la province⁷⁸. Le 10 mars 418 il fut interdit à toute personne « vivant dans la superstition judaïque » d'accéder aux services de l'administration impériale : « Les personnes liées à la perversité de cette race et dont il a été prouvé qu'elles tentent d'entrer sous les armes au service de l'Empereur, doivent inconditionnellement être mises hors de service et ne pas être protégées en vertu de leurs mérites antérieurs ». Mais, aux termes de la même loi, les Juifs acquièrent le droit d'exercer la profession d'avocat — à condition de posséder les études requises — et de jouir de l'honneur des fonctions publiques obligatoires en tant que *decuriones*, dignité que leur assuraient « les prérogatives de naissance et l'honneur de la famille ». La dite loi précisait ensuite : « ... les privilèges mentionnés étant suffisants, ils /les Juifs — n.E.P./ ne doivent pas considérer l'interdiction concernant les services impériaux comme une preuve d'infamie »⁷⁹.

Au cours des années suivantes, malgré que la législation de Théodose se fût ajouter quelques dispositions assurant le libre office du culte dans les synagogues, la possibilité de posséder des esclaves (à condition de respecter leur foi et seulement s'ils représentent un héritage) et certaines autres facilités, les mesures restrictives contre les Juifs et les Samaritains allèrent en se multipliant pour culminer avec l'expulsion de ces derniers en 439 de toutes les dignités, de toute l'administration civile et même de la fonction de *defensor civitatis* « ... afin qu'ils n'aient pas la possibilité de juger ou de prononcer quelque sentence contre les chrétiens et même, fort souvent, contre les évêques de la Sainte Eglise »⁸⁰. La nouvelle en question réaffirmait aussi qu'aucune synagogue neuve ne pouvait être élevée mais qu'il était cependant permis de refaire celles tombées en ruine, que tous ceux qui feraient du prosélytisme auprès d'un esclave ou de toute autre personne libre, dans le but de leur faire abandonner leur foi chrétienne, devront subir la peine capitale et la

⁷⁶ C. Th. XVI, 8, 20.

⁷⁷ C. Th. XVI, 8, 21.

⁷⁸ C. Th. XVI, 8, 22 ; Stein, *op. cit.*, I, p. 277 ; Jones, *op. cit.*, II, p. 941.

⁷⁹ C. Th. XVI, 8, 24.

⁸⁰ Nov. Th. III, 1, 2 ; Jones, *op. cit.*, II, p. 947.

confiscation de toute leur fortune. Cette nouvelle est très instructive quant aux vues d'ensemble de Théodose II sur le problème judaïco-samaritain ⁸¹.

Avec *Justinien* (527—565), dont le règne constitue le dernier moment décisif de la période examinée du point de vue qui nous occupe, on assiste à l'augmentation des mesures coercitives contre les Juifs bien que leur culte restât le seul reconnu légalement à côté du culte officiel d'Etat. Peu après son avènement, plus exactement en 529, une sédition des Samaritains de la Palestine se produisit dont le centre était évidemment à Néapolis ; au cours de cette révolte un certain Julien, considéré brigand, fut proclamé empereur. Cent mille hommes environ furent tués, d'autres partirent en exil, chez les Perses notamment à qui ils projetaient même de livrer la Palestine. Vers la fin du règne de Justinien, une autre révolte eût lieu toujours en Palestine, mais ayant le centre à Césarée ; des Juifs y participèrent également. La révolte prit de l'ampleur et fut soldée par la mise à mort du proconsul de la province, Etienne ⁸². Ces incidents, autant que ses vues théologiques, ont déterminé Justinien de limiter encore plus les droits des Juifs et des Samaritains. Ainsi, décida-t-il qu'il leur soit interdit de recevoir et léguer des héritages (par donations ou testament) ⁸³, de posséder des esclaves chrétiens (orthodoxes) ⁸⁴, de témoigner en justice contre les chrétiens orthodoxes ⁸⁵, de jouir des honneurs et privilèges des *curiales* (mais non de se dispenser d'effectuer les charges qui reviennent à ceux-là) ⁸⁶, de pratiquer la profession d'avocat, d'occuper des postes universitaires, de fêter les Azyms avant les Pâques chrétiennes etc. Justinien renouvelait de la sorte maintes lois défavorables aux Juifs et Samaritains promulguées par ses prédécesseurs. Pour l'Afrique, il décida même de détruire les synagogues ou de les transformer en églises ⁸⁷. Il alla jusqu'à intervenir dans le propre culte des Juifs et des Samaritains en disposant l'usage de la Septante seulement (en grec ou latin) dans les offices religieux, ainsi que d'ailleurs le désirait la plupart de ceux-là ; il espérait peut-être ainsi les amener plus aisément à la foi du Christ. Il a même admis la traduction faite par Aquila (un natif du Pont, du II^e siècle, converti au judaïsme) mais a interdit l'utilisation du *Deutéronome* le considérant comme une invention de la part de pauvres mortels non inspirés ! ⁸⁸. Tout-à-l'heure, en parlant de la communauté samaritaine de

⁸¹ Nov. Th. III, 1—5.

⁸² J. B. Bury, *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius I to the Death of Justinian*, vol. II, Dover Publications Inc. New York, 1958, p. 364—366 ; Jones, *op. cit.*, p. 944.

⁸³ C. Just. I, 5, 15, 17, 18 (§ 3, 5—9) ; 19, 22 ; Just. Nov. 115, c. 3 (§ 14, 5).

⁸⁴ C. Just. I, 3, 54 § 8—11 ; 5, 20, § 6 ; 10, 2.

⁸⁵ C. Just. I, 5, 21 ; Just. Nov. 45, c. 1.

⁸⁶ Just. Nov. 45 pr.

⁸⁷ Just. Nov. 37 § 5 (a. 535 ; Louis Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin* (Le monde byzantin. II), Paris, 1970, p. 167—168 ; E. Stein, *op. cit.*, vol. II, p. 375 ; Jones, *op. cit.*, I, p. 289 ; II, p. 948 ; D. A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte* 324—1071, Wien-Köln-Graz, 1979, p. 46 ; Andrew Sharf, *Byzantine Jewry from Justinian to the fourth Crusade*, London, 1971, p. 19—41.

⁸⁸ Just. Nov. 146 (a. 553) ; Bury, *op. cit.*, p. 366.

Thessalonique, attestée par l'inscription datant des IV^e—V^e siècles, nous montrions qu'elle n'utilisait pas anciennement le texte de la Septante.

Après Justinien, la politique impériale byzantine à l'égard des Juifs et des Samaritains resta à peu près la même; seul l'empereur *Maurice* (582—602) se montra indulgent envers eux ⁸⁹, tandis que *Phocas* (602—610) les persécuta cruellement ⁹⁰.

Voici, dans les grandes lignes, certains aspects de la présence et existence des Juifs dans l'espace du Sud-Est de l'Europe aux IV^e—VI^e siècles. Attestés, comme nous l'avons montré, notamment dans les centres urbains importants de cette zone du continent, ils ont joui d'une meilleure situation au cours d'une première phase (IV^e siècle) et pire aux V^e—VI^e siècles, tout spécialement au temps de Théodose II et Justinien I^{er}.

⁸⁹ Charles Diehl, *Le monde oriental de 395 à 1081* (Histoire du Moyen Age, tome III) Paris, 1936, p. 136.

⁹⁰ Zakythinos, *op. cit.*, p. 57; Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1969, p. 114.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES RÉCENTES DANS LE PÉRIMÈTRE DE LA CITÉ DE TOMIS

ADRIAN RĂDULESCU

Des recherches occasionnelles aux environs de l'année 1960, à Constanța, concentrées dans le secteur occidental de l'ancienne cité de Tomis¹, ont mis au jour deux basiliques — voire un *episcopium* —, des fours à brique, le mur d'enceinte, le trésor de monuments de sculpture² etc. Au cours des années '80, dans la partie opposée de Constanța, soit au nord-est, des excavations creusées pour des fondations d'immeubles modernes ont découvert de nouvelles trouvailles : des tombes, encore une partie du mur d'enceinte, un caveau-hypogée décoré de peintures, une grande basilique, les restes d'un cirque etc. (fig. 1). De cette seconde moisson mise au jour, voici dans ce qui suit quelques éléments, sans prétendre à l'épuisement de leur examen scientifique rigoureux lequel suivra son cours normal dans les années à venir.

I. *Le mur d'enceinte*. Sa portion inédite n'est que le prolongement naturel des tronçons découverts avant la première guerre mondiale³ et de quelques autres mis au jour de 1958 à 1962⁴. On sait bien que les premières données concernant le mur d'enceinte tomitain sont dues aux fouilles pratiquées par Vasile Pârvan au Bastion des Bouchers⁵, opérations qui ont permis de suivre le tracé du mur des deux côtés du bastion.

Celui-ci, découvert en automne 1914, est semi-circulaire, long de 9 m et large de 8,75 m. Le parement est plaqué de blocs de taille. La grosseur est de 3,15 m. Une première recherche des tronçons reliant le bastion aux courtines, construites de part et d'autre, a révélé que celui-ci a été adossé postérieurement à l'enceinte. Le fait est que dans cette partie, le mur est épais de 3,10 m seulement. Selon une inscription gravée (fig. 2) sur un bloc du parement du bastion⁶ et une monnaie du temps de Justinien, il a été élevé à l'époque de reconstruction initiée par cet empereur et décrite par Procope⁷.

¹ A. Rădulescu, *Monumente romano-bizantine din sectorul de vest al cetății Tomis*, Constanța, 1966, *passim*.

² V. Canarache, A. Rădulescu, A. Aricescu, V. Barbu, *Le dépôt de monuments sculpturaux récemment découverts à Constanța*, in *Acta Atiqua Philippopolitana. Studia Archaeologica*, Sofia, 1963, p. 133—152; idem, *Tezaurul de sculpturi de la Tomis*, București, 1963.

³ V. Pârvan, *Zidul cetății Tomi*, ARMSI, série II, t. 37, București, 1915.

⁴ A. Aricescu, in *Pontica*, 5, 1972, p. 439—444.

⁵ V. Pârvan, *op. cit.*

⁶ V. Pârvan, *op. cit.*; Em. Popescu, *Inscripții grecești și latine din sec. IV—XIII descoperite în România*, București, 1976, p. 43—44, n° 8.

⁷ Procopius, *De edictis*, IV, 7, 11.

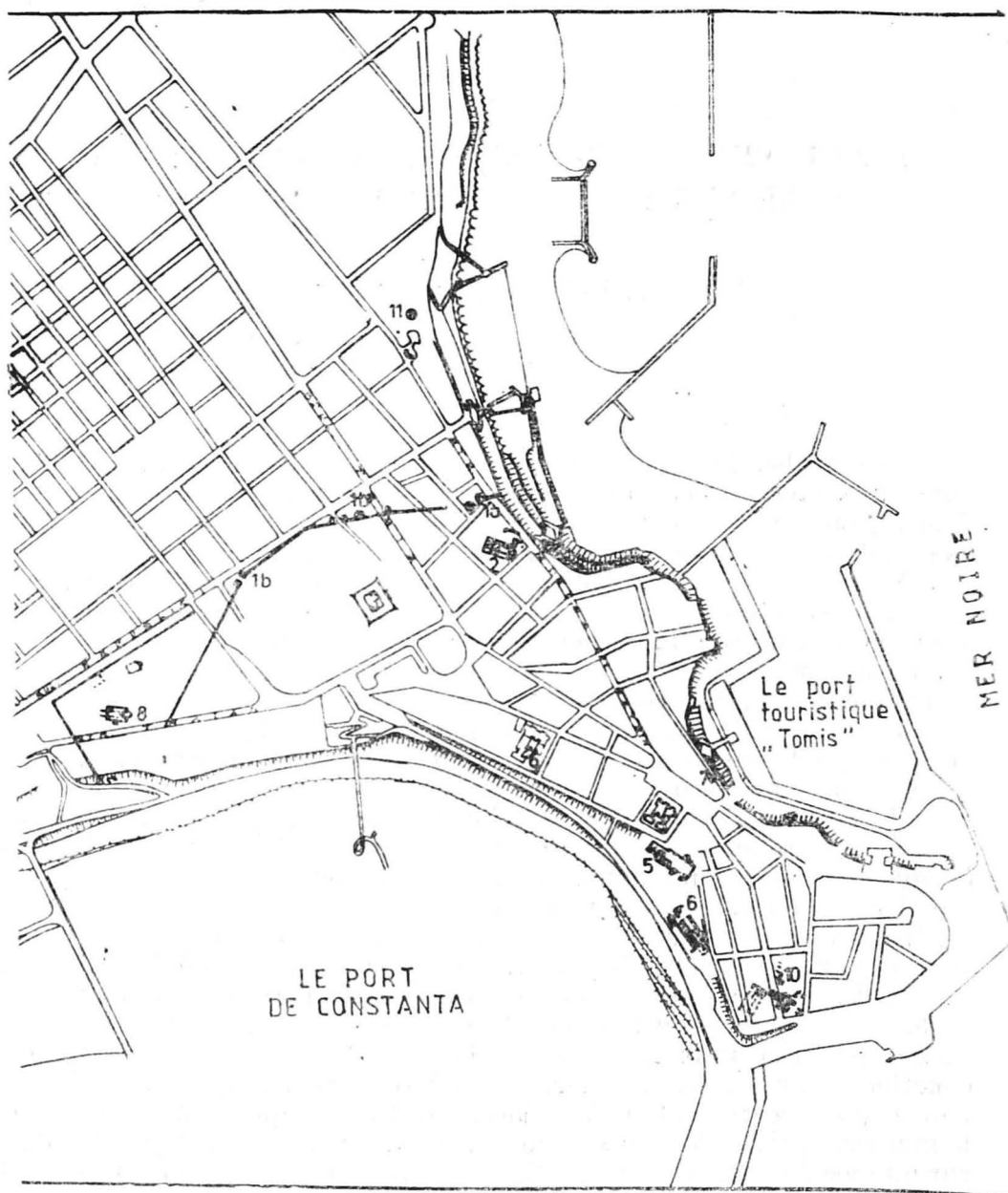


Fig. 1 Plan de Tomis avec les dernières recherches archéologiques

- 1a Porte de l'enceinte romano-byzantine (1988—1989)
- 1b Enceinte romano-byzantine
- 2 Basilique, V^e—VI^e siècles ; amphitéâtre, I^{er}—III^e siècles
- 3 La mairie du département de Constanța
- 4 Musée d'histoire nationale et d'archéologie
- 5 Édifice à mosaïque
- 6 Thermes
- 7 Construction à mosaïque, partiellement explorée 1955
- 8 La grande basilique — rue de Trajan
- 9 Basilique avec crypte — le lycée Eminescu
- 10 Parc archéologique — Cathédrale
- 11 Caveau-hypogée peint

A la suite de ses découvertes, Vasile Pârvan présenta à l'Académie Roumaine, le 23 janvier 1915, une communication dans laquelle, à propos des portes de la cité de Tomis, il se référait à une inscription du temps de Dioclétien quand, sous la surveillance de *C. Aurelius Firminianus, dux limitis scythici*, était refaite à neuf dans la « civitas Tomitanorum » une porte nommée /porta/ « praesidiaria »⁸. Se basant sur le texte épigraphique évoqué et les observations recueillies sur les lieux, V. Pârvan opinait que la cité avait eu au moins deux portes⁹ dont l'une, la « porta praesidiaria », était plus grande que l'autre.

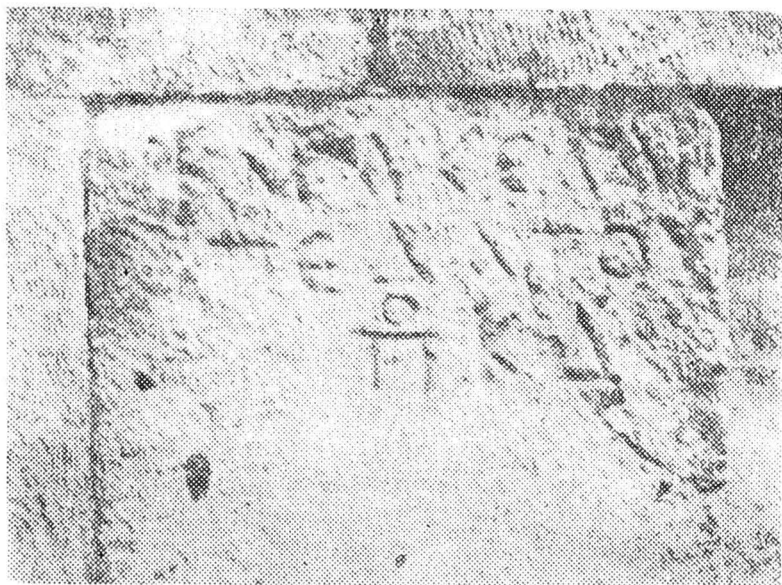


Fig. 2 L'inscription du Bastion des Bouchers

Les campagnes archéologiques de 1958—1959 et celles qui ont continué jusqu'en 1962 — ces dernières centrées sur d'autres objectifs — ont mis au jour de nombreuses autres données techniques. Les fouilles ont suivi la direction nord-est — sud-ouest, dans l'actuel parc archéologique de Constanța, plus exactement dans la portion située entre l'Hôtel « Continental » et le Théâtre « Fantasio ». Une sommaire description faite par V. Canarache¹⁰ nous apprend qu'à 35 m du Bastion des Bouchers, dans la direction sud-ouest, s'ouvre la porte du nord (d'Histria), flanquée de tours carrées au côté de 5 m. Encore plus au sud-ouest, à 200 m environ, là où la courtine a gardé ses fondations, apparaît une seconde porte avec des tours également carrées et le côté de 5 m. Entre les deux, à un moment donné le mur cesse d'être rectiligne pour former un angle obtus, en se dirigeant à partir de la porte ouest (de Callatis)¹¹

⁸ Iorgu Stoian, ISM, II, București, 1987, p. 184—185, n° 155 (40), avec la bibliographie antérieure.

⁹ V. Pârvan, *op. cit.*, Cf. aussi Sc. Lambrino, in *Arhiva pentru știință și reformă socială*, XIV, 1936, p. 912 et suiv.

¹⁰ V. Canarache, *Tomis*, București, 1961, p. 20.

¹¹ V. Barbu, *Tomis — orașul poetului exilat*, București, 1972, p. 86—87.

tout droit vers le rivage, au lieu-dit (autrefois) « au serpent », où se profilait sur la berge une autre tour de défense. Ici existait, paraît-il, une troisième porte.

Les observations plus récentes viennent compléter logiquement le plan de la cité tardive, dans le secteur ouest, à l'époque où se trouvaient ici en fonction les deux grandes basiliques des IV^e—VII^e siècles p.J.C.¹² On estime donc que le mur d'enceinte présente deux phases, plus exactement deux étapes. La première, ancienne, se caractérise par le segment de mur qui venait du rivage (du nord-est) et se dirigeait vers le nord-ouest, au lieu-dit « au serpent », en formant cet angle obtus mentionnée ci-avant. La deuxième étape marque l'agrandissement de l'enceinte entre la porte située à l'endroit de l'actuel Théâtre « Fantasio » et la porte située « au serpent », dans le but d'inclure intra muros l'ensemble basilical édifié dans la zone occidentale de la cité au temps de l'empereur Anastase¹³. Bien que n'ayant pas de preuves archéologiques à l'appui, cette hypothèse semble véridique.

Pour revenir maintenant à la partie opposée de l'enceinte, c'est-à-dire au nord-est du Bastion des Bouchers, le mur se dirigeait toujours vers le rivage, là où le promontoire de Constanța est le plus étroit, vers la plage dite « Modern ». Sur ce trajet — mentionne V. Canarache —, « au croisement des rues Dragoș-Vodă et Mircea cel Bătrîn, ont été relevées par sondage encore deux autres tours circulaires qui constituaient peut-être la défense d'une autre porte »¹⁴. Cette mention est importante pour comprendre avec un surcroît d'exactitude les recherches récentes. Les fouilles étant ici en cours d'opération¹⁵, cela nous oblige à considérer les données recueillies jusqu'à présent comme préliminaires. De toute façon, cette « autre porte » dont parle l'archéologue V. Canarache serait la plus grande des portes tomitaines connues jusqu'à ce jour, comme ouverture aussi bien que dimensions. Les deux tours semi-circulaires ont été découvertes à 20 cm au-dessous du niveau actuel; de la structure, il reste des blocs de la première rangée d'assises, en particulier sur la ligne de front, arquée. La tour ouest a été étudiée partiellement jusqu'à la courtine. Sa longueur dépasse 15 m; la largeur est de 11,50 m; l'épaisseur du mur est de 3,80 m au niveau des fondations, avec une *krepis* haute de 0,50 m. A l'intérieur, la largeur du mur est de 3,20 m.

Construite d'une manière spéciale, la tour présente quelques éléments caractéristiques: vers la voie d'accès venant de la cité, elle dispose d'un tunnel qui aboutit à la mi-hauteur du mur (sur le côté intérieur) où il oblique vers l'extérieur. Le tunnel assurait l'accès dans la tour du côté de la cité. C'est donc une poterne, mais la forme et l'emplacement de celle-ci sont spéciaux; elle est haute de 1,60 m et large de 1,35 m. Elle modifie l'aspect intérieur de la tour à cause du mur qui limitait le tunnel dans la portion communiquant avec l'extérieur. Le plancher se trouve un peu au-dessous du niveau de construction des tours; il était fait de terre glaise bien battue. La tour dans son ensemble témoigne de sa structure organique, notamment par le plancher lequel est distinct

¹² A. Rădulescu, *op. cit.*

¹³ N. Georgescu, in *Pontica*, 10, 1977, p. 258—259.

¹⁴ V. Canarache, *loc. cit.*

¹⁵ Recherche Gh. Papuc.

comme matériau des blocs de fondation qui, eux, se poursuivent même au-dessous du niveau de construction (fig. 3).

La seconde tour est distante de 10,50 m de la première. Les fondations et le sous-sol d'un bâtiment moderne l'ont détruit dans une grande mesure. Elle conserve néanmoins son côté frontal semi-rond sur



Fig. 3 La tour avec poterne de la grande porte de Tomis

la hauteur de trois assises de blocs de taille. La fondation, en saillie sur 50 cm environ, est formée d'une assise de blocs bruts et de quelques autres en élévation d'un aspect plus soigné, marquant une différence de 40 cm de l'assise de base. Nous avons donc là deux *krepidēs*.

La rue, qu'autrefois ces tours flanquaient, était pavée de dalles joliment agencées par une taille spéciale des côtés. La rigole est visible au nord. Bien que les recherches aient concerné exclusivement l'espace entre les tours — les fouilles ne pouvant être développées à cause de vieilles constructions et autres aménagements — on a pu tout de même identifier au moins trois niveaux de dallage, ce qui dénote un long emploi de la rue.

A une distance de 16,50 m de la limite frontale des tours, vers la rue, on a pu déterminer l'existence d'un fossé de défense large de 4,50 m et profond de 3,75 m. Ses talus sont plaqués de blocs semiéquarris. Il est indiscutable qu'un pont levis a dû exister tout juste à l'endroit de la rue, en fonction dans une première phase de l'enceinte. L'existence de quelques grandes dalles au-dessus du fossé prouverait qu'à certain moment le pont aura cessé de servir, le fossé étant alors bouché. Le même fossé se retrouve à droite de la porte dans la zone côtière, profond de 3,50 m.

A partir de la porte, le mur d'enceinte tourne vers l'est et aboutit à la falaise (là où se trouve la plage). Ses fondations s'enfoncent ici jusqu'à 1,70 m par rapport au niveau de l'actuelle rue Mircea cel Bătrîn.

Telles sont, à peu près, les données que nous avons pu obtenir jusqu'à présent. Les recherches continuent dans la mesure des possibilités que leur assure l'entrepreneur des travaux actuels. Des observations attentives s'imposent dans les points de raccord des tours avec le mur d'enceinte et dans les zones munies de constructions modernes sujettes au démolissement. Des monnaies de Phocas¹⁶ (602—610 p.J. C.) ont été mises au jour à quelque 100 m à l'intérieur de la cité, dans des conditions stratigraphiques certaines.

Certains archéologues ont essayé de dater le mur d'enceinte de Tomis dans le II^e siècle p. J. C. mais leur effort s'est avéré vain parce que, d'abord, dans la zone *intra muros* immédiate ont été découvertes des tombes de ce siècle — ce qui exclut à priori leur synchronisme — et qu'ensuite des fours de potier ont été mis au jour de la fin du II^e siècle et de la première moitié du III^e. A cause de l'écroulement de la pièce à cuisson dans des conditions qui nous échappent, les décombres ont fixé sur la plate-forme pourvue d'orifices toute une charge de céramiques (cruchons avec ou sans anses, récipients à onguents, pichets etc.) de la première partie du III^e siècle p.J. C. Indiscutablement, cela permet de dater le mur d'enceinte à la période immédiate, de laquelle on a d'ailleurs les témoignages les plus sûrs obtenus au cours des fouilles de 1958/59. C'est pendant les recherches et les restaurations opérées alors sur les portions encore visibles aujourd'hui on a trouvé dans le mortier de la courtine construite à gauche de la porte nord-est, à côté du Bastion des Bouchers, deux petites monnaies — une de Tacite (275—276) et l'autre de Probus (276—282) —, les deux attestant une datation *post quam* de l'enceinte. Il serait donc possible dans ce cas de restreindre la datation de l'enceinte au dernier quart du III^e siècle p.J. C., voire au temps de la Tétrarchie.

Au cours de plus de trois siècles que l'enceinte tomitaine a rempli son rôle défensif, diverses réfections ont été effectuées par suite des nombreuses destructions causées par les attaques de l'extérieur et même par l'usure. Il ne faut pas non plus exclure les ajouts et les améliorations disposés par certains empereurs, notamment dans les zones plus exposées de l'enceinte. Mais, de toute façon, le tracé suivi par le mur a toujours été celui établi dès le commencement dans la seconde moitié du III^e siècle p.J. C. Il ne pouvait même pas être autrement vu que le relief l'impose, sans doute en fonction des nécessités de la cité en ce temps-là. Les dimensions de la porte, la poterne de la tour et le pont levis des premières phases de fonctionnement nous portent à considérer ces éléments comme désignant ici l'entrée principale de la cité. De plus, selon une dernière interprétation, l'inscription même du temps de Dioclétien — évoquée tantôt — serait l'indice d'une « *porta praesidaria* », cette épithète ayant le sens de signaler la cité de résidence du gouverneur. Mais, n'est pas non plus exclue une plus ancienne interprétation selon laquelle la porte en soi avait ce caractère puisque dans les villes de l'époque,

¹⁶ Recherche Tr. Cliaute.

par exemple à Rome, à Constantinople, les portes, presque toutes, avaient un nom, ce nom les distinguant l'une de l'autre. Le problème reste ouvert. Certaine n'est que l'importance de cette porte de Tomis, encore en cours de recherche.

II. Le même périmètre urbain a dévoilé encore d'autres vestiges. Par exemple, exactement entre les rues Mircea cel Bătrîn, Negru Vodă, Ecaterina Varga et Dragoș Vodă ont été mis au jour les restes d'une basilique et d'un bâtiment annexe qui s'élève tout au long du côté nord de celle-là.

La basilique a souffert de sérieuses destructions à la fin de l'antiquité et surtout à l'époque moderne quand, à ce qu'il semble, elle était devenue une source de matériaux de remploi. Aussi, au moment des fouilles, seules ses fondations ont pu être vues et rien qu'en deux endroits ont pu être relevés — sur des aires fort restreintes — des restes d'une couche de mortier sur lequel une fois avait été appliqué le pavement de l'intérieur (fig. 4). L'édifice est orienté approximativement sur la direc-

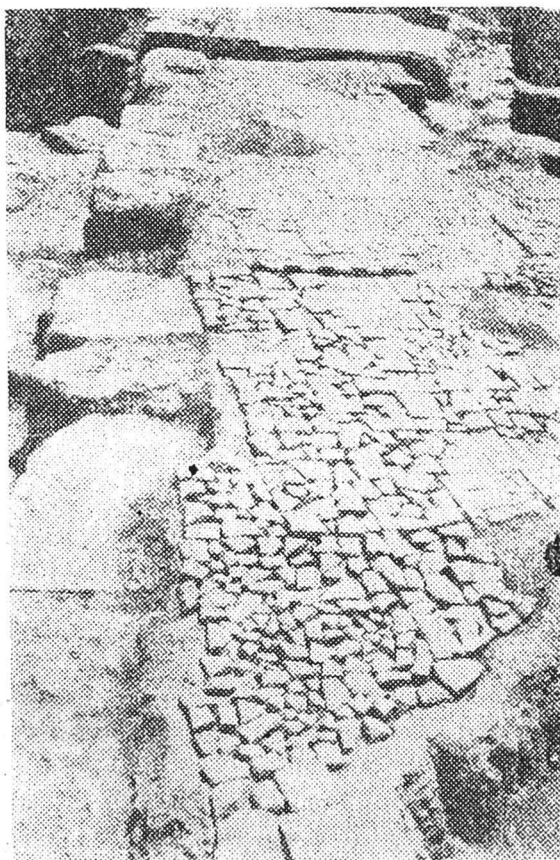


Fig. 4 Pavage dans la grande basilique

tion Ouest-Nord-Est — Est-Sud-Est ; ses dimensions à l'extérieur, sont de $54,7 \times 24,3$ m. Au niveau des fondations, les murs sont gros de $0,8 \times 1,25$ m. A l'intérieur, les dimensions du vaisseau sont de $32,1 \times 21,7$ m ; il y a trois nefs, séparées par deux rangées de colonnes. La nef prin-

cipale (centrale) a la travée de 11,65 m, tandis que les deux autres, soit les collatéraux, n'ont, chacun, que 4 m d'ouverture. Dans la nef, prise dans son ensemble, ont été découverts en divers points des bases et des fûts de colonnes, des chapiteaux entiers ou fragmentaires — imposables — décorés de hystogrammes et de motifs végétaux. L'abside du sanctuaire a la travée de 9,15 m. A l'extérieur, elle est pentagonale. A l'intérieur, ses murs s'épaississent fortement (fig. 5 et 6). Le narthex — brisé en grande mesure par les constructions modernes qui l'avoisinent — a les dimensions intérieures suivantes : $21,65 \times 3,8$ m. Les murs sont gros de 0,90 m à l'Est, de 1,25 m à l'Ouest. Trois autres pièces le prolongent vers l'Ouest, dont il ne reste dans les grandes lignes que les fondations. Nous pensons qu'il s'agit d'un *atrium*.

Le bâtiment annexe, structuralement relié au corps de la basilique, se compose d'un ensemble de pièces en succession, avec un portique sur le Nord (fig. 7). Il a été en grande partie détruit par les fondations des bâtiments modernes ; n'en restent de mieux conservées que des portions dans les fondations vers l'Est. Elles ont permis de reconnaître les contours de trois pièces dont la première prolonge le collatéral gauche de la basilique se trouvant adossée au mur nord de l'abside. A l'intérieur ses dimensions sont de $5,7 \times 4$ m. Les deux autres pièces, qui lui sont jointes, sont identiques et mesurent $8,9 \times 3,85$ m chacune. Des détériorations et des démantellements tardifs ont empêché une recherche même relative de l'ensemble dans ses éléments de l'Ouest.

En échange, des investigations ont pu être développées vers el Nord-Ouest en ouvrant huit sections. Une fois écartée la couche de nivellement moderne, épaisse de 0,85 m, est apparue une couche de dépôt faite de démolitions antiques de sous laquelle ont été mises au jour de grandes portions d'un portique. Celui-ci est relié, tout au moins par l'intermédiaire des trois pièces susmentionnées, à la basilique, correspondant d'ailleurs à celle-ci comme orientation, et d'autre part il délimite le côté Nord de l'ensemble, arrivant jusqu'au réseau des rues au-dessus du niveau desquelles il s'élève jusqu'à 0,4 — 0,45 m par une rangée de gros blocs de calcaire ou marbre. La plupart de ces blocs représente des matériaux de remploi. Ils appuient sur une solide fondation qui descend jusqu'au niveau d'un pavage plus ancien fait de grandes dalles de pierre ; il pourrait être l'indice d'une phase antérieure de fonctionnement de la rue.

L'intérieur était nivelé avec des matériaux divers, dûment tassés, après quoi on y avait appliqué une couche de mortier (*statumen*), en l'espèce le lit sur lequel ont été posées des briques du type *sesquipedoles* mesurant $36 \times 35 \times 4$ cm. Vers la rue, la toiture était soutenue par des piliers de pierre et brique dont il reste deux, hauts de 0,90 m env. ; ils ont été construits sur d'autres piliers plus anciens, dont les dimensions et les orientations étaient différentes.

Après avoir dégagé toute la surface pavée de briques, les recherches ont été approfondies sur un espace relativement plus restreint, au Sud. On y a découvert des fragments d'édifices relevant de trois phases chronologiques et édilitaires distinctes.



Fig. 5 La grande basilique

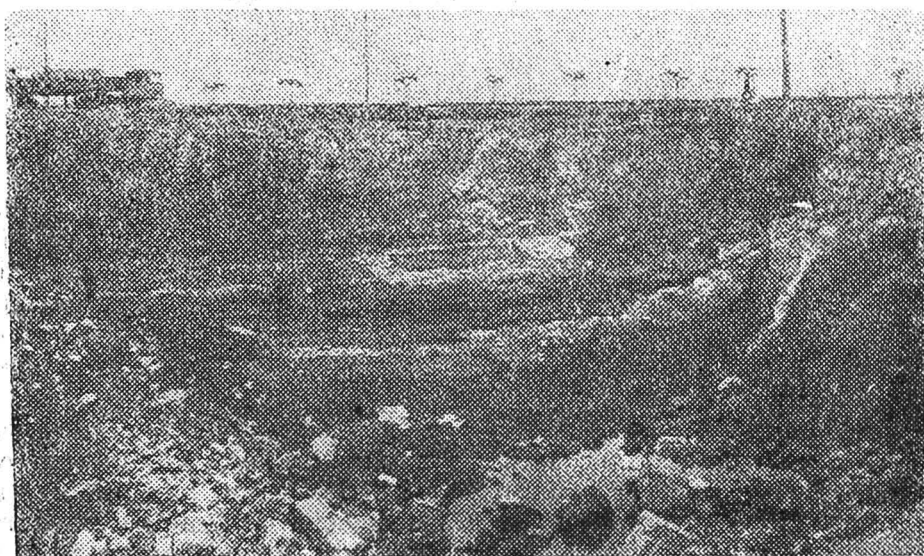


Fig. 6 Idem

La première et la plus ancienne en est celle représentée par deux vestiges de constructions massives, de forme rectangulaire et orientés approximativement NS, les dimensions étant $2,27 \times 1,57 \times 0,65$ m ; ils

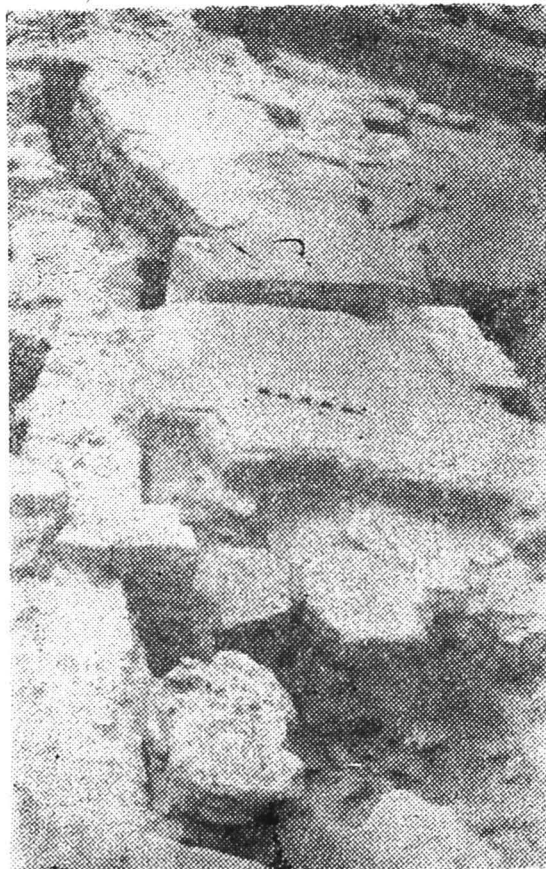


Fig. 7 Portique de la basilique

ont construits avec de gros blocs de calcaire soigneusement taillés et agencés, reliés entre eux avec des pierres de petite et moyenne dimension, fixées solidement avec du mortier de chaux et sable. Le soubassement, en blocs calcaires de grande dimension, constitue un grand rectangle bâti sur un dallage, également en calcaire, posé sur terre vive. Le tout ensemble est joint à une autre construction dont il sera question ultérieurement.

La seconde phase se reconnaît à quelques fragments de murs, plutôt modestes, en pierre liée avec de la terre. Ils semblent avoir appartenu à des habitations du secteur urbain respectif, bâties au long du IV^e siècle p.J. C. si on les envisage à travers les tessons céramiques et, surtout, les monnaies fragmentaires découverts au cours des recherches.

De la troisième phase proviennent des vestiges d'édifices beaucoup plus soignés comme travail, en pierre et brique liées au mortier de chaux, sable et brique broyée. Ils s'élèvent sur des restes de constructions en pierre et terre qui ont dû être préalablement détruites ou tout au moins englobées dans les fondations des nouveaux bâtiments. Ceux-ci, à leur

tour, subiront maintes réfections ou modification de leurs dimensions, en raison de l'aspect du réseau des rues à différentes époques. Nous faisons cette remarque parce qu'elle fait comprendre une déviation du portique vers le nord exigée probablement à certain moment par des travaux édilitaires haussant le niveau de la rue sur cette portion, mais, à la fois, imposant la dite déviation.¹⁷

Pour l'instant et d'une manière fort relative, cette troisième phase se laisse dater entre le début du V^e et le début du VI^e quand tout le secteur a subi de profondes transformations édilitaires.

Comme grandeur, cette basilique, avec ses annexes, est impressionnante et, de toute façon, dépasse la grande basilique du secteur occidental de la ville explorée en 1960—1962¹⁸, même si on n'a pas encore fouillé l'*atrium* qui la prolonge sur le côté ouest. En dehors de ses dimensions remarquables, elle présente des détails de constructions qui l'établissent dans l'époque mentionnée du fait qu'ils se font voir ailleurs aussi. Ainsi, l'abside pentagonale à l'extérieur est connue en Scythie Mineure¹⁹ dans plusieurs centres dont Troesmis (avec deux basiliques), de même qu'en des régions plus éloignées, cette configuration étant propre aux V^e—VII^e siècles p.J. C. Ensuite, le vaisseau de la nef partagé en trois est aussi largement répandu, pour ne plus rappeler les très grands vaisseaux avec cinq nefs, dans l'architecture hellénistique et byzantine. Le narthex, encore un détail de plan qui revient fréquemment dès la seconde moitié du V^e siècle. Pour ce qui est des bâtiments annexes, élevés sur le côté nord de la basilique et joints structuralement à celle-ci, ils ont aussi leurs analogies : à Tropaeum Traiani (la basilique simple²⁰ et celle avec transept²¹), à Argamum²² et en certains autres centres des Bouches du Danube. Quant au rôle de ces bâtiments, il a été établi que le plus souvent ils satisfaisaient à des nécessités ecclésiastiques concernant la collectivité locale et, bien que cette affirmation ne soit pas le résultat de recherches trop rigoureuses, nous croyons que c'est aussi le cas des bâtiments annexes de notre basilique, la sixième dans l'ordre des découvertes de ce genre à Constanța.

En ce qui concerne la morphologie de la basilique proprement dite, dans sa partie méridionale, nous pensons pouvoir avancer l'hypothèse d'un *atrium* à l'entrée — distinct en plan horizontal — à l'intérieur duquel pénètrent les fondations des alignements de colonnes, ensuite, du côté est, le narthex, puis le cadre des trois nefs longitudinales.

¹⁷ CIL III 14450 ; Iorgu Stoian, *loc. cit.*

¹⁸ A. Rădulescu, *op. cit.*

¹⁹ I. Barnea, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Città del Vaticano, Rome, 1977.

²⁰ Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, București, 1900, p. 192—196 ; V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum, considerații istorice*, BCMI, 4, 1911, p. 163—191 ; I. Barnea, *op. cit.*, p. 163—167 ; A. Rădulescu, in *De la Dunăre la Mare*, Galați, 1977, p. 96, fig. 24.

²¹ Gr. Tocilescu, *loc. cit.* ; V. Pârvan, *loc. cit.* ; I. Barnea, in *Dacia*, 11—12, 1945—1947, p. 227, fig. 7 ; idem, in SCIVA, 26, 1975, 1, p. 58—60 ; idem, in *Artă creștină în România*, I, București, 1979, p. 166, pl. 65 ; A. Rădulescu, in *De la Dunăre la Mare*, p. 94—96.

²² Paul Nicorescu, in *Bull. de la Section Hist. de l'Acad. Roum.*, t. 25, București, 1944, p. 95—101, pl. I—VII ; M. Coja, in BMI, XLII, 3, 1972, p. 38 et suiv. ; I. Barnea, *Artă creștină în România*, I, p. 548, pl. 56.

L'essai de placer dans le temps l'ensemble qui nous occupe réclame la prise en considération de plusieurs facteurs essentiels. Tout d'abord, observer que l'édifice se trouve dans un périmètre construit autrefois et que ses constructions se sont perpétuées au moins jusqu'à la fin du V^e siècle, voire même jusqu'au début du VI^e siècle, ce qui signifie par conséquent que l'édifice a rempli son rôle pendant toute cette période et la suivante. Ensuite, la basilique présente certains détails constructifs tardifs, c'est-à-dire apparus à peine dans la seconde moitié du V^e siècle et au début du VI^e, comme par exemple son abside de forme pentagonale à l'extérieur. Cet élément, dont nous avons déjà parlé ci-avant, confirme pleinement l'ambiance de l'époque déterminée; en plus, les matériaux céramiques et numismatiques récupérés des couches intérieures et de l'extérieur corroborent le tout. Parmi les monnaies découvertes, il y en a une du temps de Justinien, émise en 558, qui a été trouvée au cours du dégagement de l'un des fragments de la couche de mortier (*statumen*) sur laquelle était appliqué le pavement de briques conservé sur une petite portion de l'*atrium*; deux autres monnaies ont été mises au jour sur le pavement de briques du portique nord, sous une couche assez épaisse de décombres: l'une de Maurice-Tibère, émise en 588—589, l'autre de Phocas, émise en 602—603.

Les matériaux céramiques ont été découverts en creusant dans le coin sud-est de la nef, très près de l'abside, dans un puits à l'ouverture presque circulaire, construit avec des blocs de calcaire assemblés au moyen de petites pierres (des cailloux) et de morceaux de briques. Le diamètre au niveau de la nappe phréatique est de 0,95 m. Ce puits était rempli de débris de pierre, os, matériaux de construction et tessons céramiques. A partir du niveau de la nappe phréatique, il a été examiné partiellement et on en a tiré une importante quantité de matériel céramique. Entre autres, deux amphores bien conservées. La première est cylindrique, a des parois épaisses, le col haut, le rebord de l'embouchure arrondi et légèrement évasé, la base pointue. Les anses s'attachent au col et à l'épaule. La pâte est de bonne qualité et bien cuite. Des cannelures décorent l'amphore. Hauteur: 0,69 m. Diamètre: 0,24 m. Son type est assez fréquent (Dinogetia, Histria, Capidava, Sucidava etc.)²³ et est daté dans les VI^e—VII^e siècles p.J. C. La deuxième amphore est ovoïdale, au col haut, au rebord de l'embouchure arrondi, la base s'achevant avec un petit *umbo*. Des cannelures ornent l'épaule et s'étendent vers la base. Les anses, attachées au col et à l'épaule. La pâte, de teinte jaune-rougeâtre, est dûment cuite²⁴. Ce type aussi est largement répandu, pas seulement en Dobroudja mais dans toute la zone pontique occidentale et égéenne²⁵. Le fait d'avoir trouvé dans le puits du narthex de la basilique un si grand nombre de poteries tardives prouve leur large utilisation jusqu'à la fin du fonctionnement de l'édifice et constitue ainsi un précieux repère chronologique.

²³ A. Rădulescu, *Amfore romane și romano-bizantine din Scythia Minor*, in *Pontica*, 9, 1976, p. 99—113; Andrei Opaît, *Beobachtungen zur Entwicklung der zwei Amphoratypen*, in *Peuce*, 9, p. 311—690.

²⁴ A. Rădulescu, *op. cit.*

²⁵ A. L. Jacobson, *SA*, 15, 1951, p. 325 et suiv.; W. Hautumm, *Studien zu Amphoren der Spättrümmischen und frühbyzantinischen Zeit*, Bonn, 1981.

III. Dans le périmètre correspondant au secteur sud-est de notre basilique, à une profondeur de 7 m environ face au niveau actuel, on a découvert des fragments de murs de dimension réduite, ayant vraisemblablement appartenu à une construction plus vaste. Ces fragments fermaient une surface plane ellipsoïdale orientée plus ou moins Nord-Sud. Les fragments n'ont été dégagés et étudiés que dans les deux secteurs où ils s'étaient mieux conservés, c'est-à-dire là où l'abside ferme la nef sur le côté sud-est et, à l'opposé, au Sud de la basilique où ils se prolongent beaucoup au dehors. La maçonnerie de ces tronçons est de pierre alternant avec des bandes formées, chacune, de quatre assises de briques rectangulaires mesurant $25 \times 14 \times 4$ cm, assemblées au mortier. La forme ellipsoïdale que ces fragments renferment et leur position en plan horizontal indiquent l'ancienne existence d'une arène au grand diamètre de 55–60 m et au petit diamètre de 30–35 m. A l'extérieur, ces tronçons sont doublés d'autres murs maçonnés pareillement et poursuivant le même tracé arqué fermant un couloir large de 1,20–1,35 m. Nous ne pouvons rien affirmer quant à ce qui pouvait se trouver plus loin, derrière.

Un nombre relativement considérable de bancs de pierre (calcaire) soigneusement travaillés y a été récupéré. Epars dans cette zone, aucun n'est pourtant à sa place; ils ont dû être disloqués dans l'antiquité, notamment au moment de la construction de la basilique sur cet espace. Entre tous, remarquable est un fragment de banc en pierre blanche teintée de jaune, de bonne qualité, aux dimensions de $1,36 \times 0,72 \times 0,43$ m. Sur son côté frontal est visible un pied en relief tandis que sur la bordure supérieure apparaît un reste d'inscription en grec dont seul se conserve un groupe de lettres (*EXPT*). Ces vestiges attestent, pour la première fois maintenant, le fonctionnement d'un amphithéâtre à Tomis supposé d'ailleurs depuis plus longtemps ²⁶.

Bien qu'examinés dans des conditions aussi précaires, ces restes des murs et les matériaux récupérés indiquent, en y jetant un coup d'œil d'ensemble, une évolution socio-humaine dans cette partie de la cité que nous divisons en plusieurs étapes: d'abord, dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, tout l'espace semble avoir été inhabité, l'enceinte de la cité étant alors — selon toutes les probabilités — beaucoup plus restreinte vers le Nord-Est dans la zone péninsulaire. Ensuite, vers la fin du II^e siècle et en plein III^e siècle, on y constate l'amphithéâtre mentionné qui doit avoir coïncidé avec la cristallisation dans cette partie de la cité d'un centre économique vraisemblablement relié à la production potière comme en témoignent les découvertes de deux fours à potier assez bien conservés. Puis, à partir du commencement du IV^e siècle, le secteur semble s'être peuplé intensément à en juger d'après les vestiges d'habitations construites avec de la pierre jointoyée de terre, avec une ou plusieurs pièces, que l'on voit partout. Enfin, au cours d'une phase ultérieure que nous établissons au début du V^e siècle, intervint un nouvel aménagement de l'espace habité, avec superpositions ou intercallations d'édifices, œuvrés avec plus de soin et raccordés plus

²⁶ Qu'un amphithéâtre existait à Tomis, nous l'apprenons aussi de l'épigramme funéraire du gladiateur Attalos, cf. Iorgu Stoian, *ISM*, II, p. 305–306, no. 340 (176).

judicieusement à la trame des rues. En dernière instance, la zone acquérait un aspect tout neuf avec l'érection à la fin du V^e siècle ou le début du VI^e d'une grande basilique prévue de bâtiments annexe — l'ensemble même que nous venons de décrire — laquelle va persister jusque dans les premières décennies du VII^e siècle.

Le raccord de ces simples remarques faites dans le secteur de la basilique avec celles occasionnées par les fouilles pratiquées dans un secteur tout proche, situé à l'Est (fig. 8), confirme avec certitude ce qui vient d'être affirmé. Des tombes contenant beaucoup de matériel, datées aux I^{er}—II^e siècles — nombre d'entre elles superposées de fours à potier, sur la plate-forme de l'un d'eux ayant trouvé la charge de vases en terre cuite mentionnée ci-avant et datable au III^e siècle —, des restes de constructions en pierre reliée de terre et qui, d'après les tessons céramiques et les monnaies mis au jour dans la zone, proviennent



Fig. 8 Côté Est de la basilique

du IV^e siècle, enfin des fragments de constructions soigneusement travaillées, avec des murs solides et beaucoup de pièces et de cours dallées de pierre ou de brique, des installations de bain, des indices de canalisation etc., datables aux VI^e—VII^e siècles, tout ceci vient confirmer l'hypothèse d'un habitat persistant dans ce secteur de l'antique Tomis.

IV. Au bout de la rue Ștefan cel Mare, au Nord-Est, à proximité de la plage, dans une nécropole très bien connue, on a mis au jour fortuitement un *caveau-hypogée* ²⁷.

La chambre funéraire, voûtée et avec *dromos*, est construite en pierre reliée de mortier; l'entrée est pavée de briques du type *sesquipedales*, aux dimensions de $2,80 \times 2,30 \times 2,05$ m, disposées en rayon et bien conservées. A l'intérieur, l'enduit soigneusement dressé est couvert d'une excellente peinture réalisée avec des couleurs végétales; la fraîcheur des teintes, leur tonalité chaude et lumineuse, obtenues avec tant d'art par un peintre anonyme, produisent une émotion artistique extraordinaire encore aujourd'hui après plus d'un millénaire et demi. On est en droit d'y voir un cas rarissime de conservation intacte de la peinture dans l'ensemble, dont se dégagent du naturel, de la vivacité.

Variée comme teneur, la composition agence, selon des schémas bien connus, des éléments anthropomorphes, zoomorphes, végétaux et géométriques, dans un ensemble propre à ce genre de pièces. Des registres — dûment calculés en conformité du contenu compositionnel — renferment des peintures différenciées d'un mur à l'autre mais chargées d'un symbolisme spécifique exigé par le motif décoratif choisi.

Une fois entré dans cet espace sépulcral par le *dromos* du côté sud, le regard est accroché par un ensemble pictural typique: les murs, jusqu'à la hauteur où prend naissance la voûte, sont partagés en registres verticaux, de forme rectangulaire — au nombre de trois sur chaque surface pariétale, sauf sur celle de l'entrée du *dromos*, recouverte d'une dalle de pierre à fermeture métallique, où les registres sont moins nombreux — sont peints en teintes claires et figurent les formes de tableaux séparés par des encadrements simples d'un marron rougeâtre, avec des moulures esquissées en lignes simples. L'aspect rappelle les habituelles stèles de pierre ou marbre. Ces registres en succession qui font le tour de toute la pièce sont bordés à la partie supérieure par un grand tors qui les sépare de l'espace figuré; entre deux tors bruns-rougeâtres, simples, apparaît un troisième orné de demi-cercles et de semi-oves ouvertes en haut, tout pareilles aux ornements que l'on voit sur les grands ensembles d'architecture.

L'espace réservé à une peinture figurative complexe, anthropomorphe et zoomorphe plus spécialement, sur les quatre murs de la chambre rectangulaire, implique de larges bandes droites sur les parois longitudinales et quelques surfaces un peu plus hautes imposées par le plafond arqué aux coins.

Cette importante et complexe composition que nous venons de décrire sommairement est placée tout juste au-dessous du plafond qui, à son tour, constitue un espace décoré d'ornements stéréotypes: il est rempli d'arabesques naissant de l'intersection de lignes ondulées du jeu desquelles résultent ce que l'on pourrait définir comme des arêtes de poisson renversées, deux par deux, ou bien des astragales, dirions-

²⁷ Constantin Chera, Virgil Lungu, *Un monument arheologic de o excepțională valoare la Tomis*. (Constanța), in *Arta*, XXXV, 4, 1988, p. 11—14.

nous plutôt. Les motifs floraux qui apparaissent dans chaque arête — il y en a aussi d'imperceptibles — complètent par des lignes et des teintes agréables et bien harmonisées l'ambiance décorative géométrique et végétale.

Au-dessus de l'entrée, sur le mur du Sud, où on constate d'ailleurs aussi les plus grandes surfaces peintes endommagées, est figurée sur la plaque calcaire qui soutient le mur de la voûte, la scène des quatre colombes dans un cadre de motifs floraux simples, schématisés. Les deux colombes du plan arrière sont perchées sur le rebord d'une grande vasque de jardin ; les deux autres, en bas, élèvent leurs becs vers la même vasque ; toutes les quatre s'apprêtent à s'abreuver ou sont même en train de le faire, ainsi que l'indique la colombe de gauche, en haut. Ces oiseaux — dont le corps est quelque peu plus allongé qu'il ne l'est en réalité et les ailes et queues ont le plumage figuré par des lignes de teintes sombres — exécutent des mouvements pleins de naturel, avec leur grâce propre. Le tout est d'un effet chromatique de très bon goût. Le schématisme de leurs mouvements cède souvent la place à un réalisme simple, bien marqué en profondeur et espace (fig. 9).

De la même manière, sur le mur longitudinal de l'Ouest, se trouvent illustrées d'autres représentations. Rappelons d'abord les quatre perdrix : deux sont juchées sur le bord d'une vasque pareille à la précédente et penchent beaucoup leurs têtes pour s'abreuver ; en bas, de part et d'autre du vase, mais tout près, les deux autres picorent dans les fleurs blanches esquissées. Là aussi, le mouvement est véridique, exact : à droite, en bas, l'oiseau se penche et béquète la plante inclinée elle aussi ; à gauche, l'autre élève sa tête pour atteindre la plante qu'il a devant lui.

A droite de cet ensemble, la peinture est complétée par une autre scène, courante dans les images artistiques de l'époque mais tout autant amusante ; une corbeille tronconique, renversée, au bord épais et évasé, le corps ceint par un tors et le fond annulaire, étroit et aussi assez épais ; des hachures angulaires ornent la surface lisse du corps. La corbeille est chargée de fruits aux grains menus, peut-être du raisin, bien qu'il ne soit pas groupé en grappes et que les feuilles ne soient pas non plus identiques à celles de la vigne. Un lièvre y est bien figuré, tapi dans la corbeille, rassemblé sur ses quatre pattes, sa tête aux oreilles dressées fourrée dans les fruits dont il mange furtivement... L'image manque cependant de volumétrie, elle est schématique et naïve, dénotant une maladresse du peintre, incapable de rendre dans l'espace tridimensionné les détails des contours et les ombres de l'objet dans la perspective de sa position horizontale, de sorte qu'il résout son esquisse décorative en la ramenant aux deux dimensions (fig. 10).

En face, sur le mur de l'Est, se trouve une composition dominée par les silhouettes allongées, pleines d'élégance, de deux paons gracieux, aux têtes hissées vers des fruits remplissant une autre corbeille, presque identique à la précédente mais, cette fois, rendue en position verticale (fig. 11). Des arbres stylisés — par des touffes feuillées — et dont les troncs s'élèvent au-dessus des queues allongées des paons, ainsi que

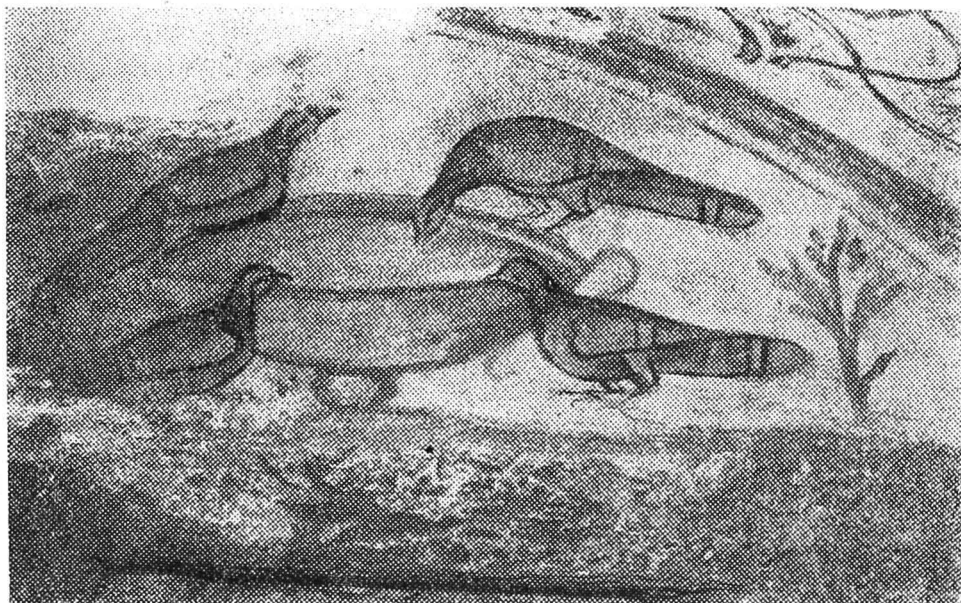


Fig. 9 Caveau-hypogée. L'image aux colombes au-dessus de l'entrée.

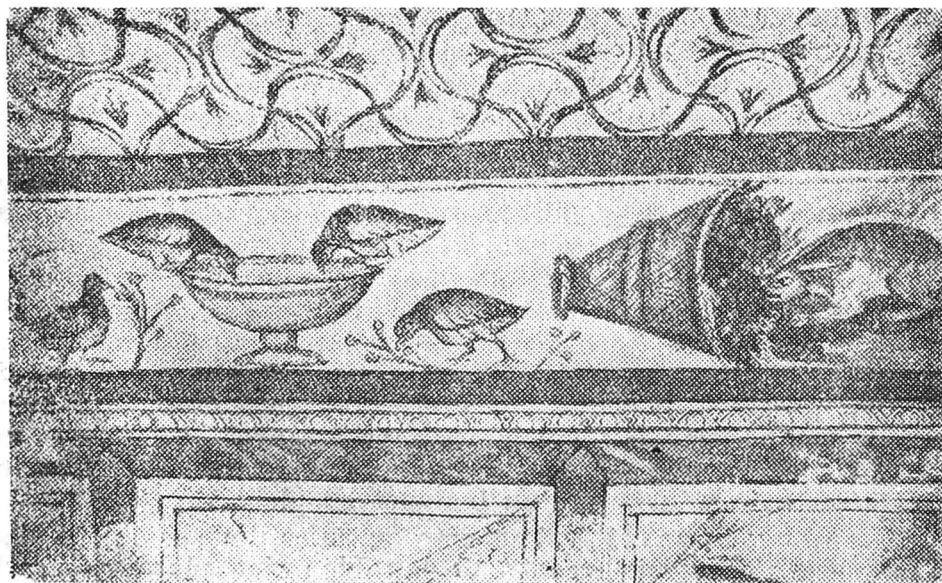


Fig. 10 Caveau-hypogée. L'image aux perdrix et au lièvre qui mange des fruits dans la corbeille

certains menus motifs floraux tracés sous les gosiers et le plumage postérieur des oiseaux achèvent l'ambiance conventionnelle des scènes de plein air. Tous autres détails, telles que les démarcations et les nuances du plumage, sont rendus suggestivement par des lignes et des cercles noirs (fig. 12).

La scène la plus importante de tout l'ensemble pictural apparaît cependant sur le mur du Nord, opposé à l'entrée dans la chambre funéraire. Ici, dans l'espace courbé d'au-dessous du plafond voûté, c'est d'un banquet entre hommes qu'il s'agit : autour d'une table circulaire, placée au centre de la composition, rendue en perspective frontale afin de mieux mettre en évidence les objets qui s'y trouvent, sept personnages sont réunis. Cinq sont assis sur une sorte de sofa semi-circulaire (*sigma*) selon un ordre gouverné par l'espace arqué sur lequel est tracée la composition. De ceux-ci, trois se trouvent au centre de l'image, de front ; deux d'entre eux tiennent dans leur main droite repliée et appuyée sur le bord de la table une coupe, sans doute de vin. Le personnage qui est peint à l'extrémité de droite de ce groupe appuie sa tête sur sa main gauche ramenée à la hauteur du menton, tandis que celui qui limite le groupe à gauche tend une de ses mains et se saisit de l'un des six objets indéfinis posés autour d'un plateau placé au milieu de la table. De part et d'autre de ce groupe, deux jeunes gens sont étendus sur le sofa : celui de droite est rendu de dos, celui de gauche, de face. Aux extrémités du sofa et devant celui-ci, des domestiques, rendus debout, portant l'un (celui de droite) une *oenochœ* dans une main et une patère dans l'autre, et le second (celui de gauche), étu d'une toge — et non d'une tunique comme le précédent — tenant une amphorette dans une de ses mains et un autre récipient, indéfinissable, dans l'autre main. Tous les sept personnages sont habillés à la romaine, avec des toges aux épaulements colorés en noir (fig. 13).

La table a des pieds en forme de colonnettes renfermant des espaces ressemblant à des niches ; de part et d'autre de chaque pied, des caissons carrés, chacun avec des bordures de cannelures inscrites qui donnent l'impression de profondeur, tout cela évoquant les plafonds à caissons de l'époque.

La composition se complète d'arbres schématisés dont les troncs plus considérables se couronnent de touffes de feuilles. Aux extrémités, de l'espace en hémicycle apparaissent des volutes, l'une simple à droite, l'autre faite de deux volutes peintes inversement, le tout à la manière schématique propre à l'époque concernée. D'aspect organique et harmonieux, la composition fait valoir les contours avec précision et dans un coloris vif, aux tonalités requises dans un espace si aéré, tout indiqué à suggérer le déploiement d'un banquet en plein air.

Il y a un problème-clé qui se pose au sujet des six objets placés autour du plateau occupant le centre de la table : cinq, plutôt rapprochés l'un de l'autre, se trouvent en ligne, chacun en face de l'un des cinq convives assis, le sixième, placé plus bas et plus isolé des autres. Ce sont des objets semi-circulaires, paraissant avoir les extrémités liées par une sorte de filon denté. On dirait des instruments. Quant à ce qui se trouve sur le plateau même, on ne s'en rend pas bien compte, étant plutôt



Fig. 11 Caveau-hypogée. L'image avec les paons



Fig. 12 Caveau-hypogée. Paon. Détail.

confus, quelques lignes irrégulières le figurent. A gauche, l'un des hommes tient un objet dans sa main gauche, tandis que l'autre convive tend la main pour se saisir d'un autre. La scène indiquerait, semble-t-il, un

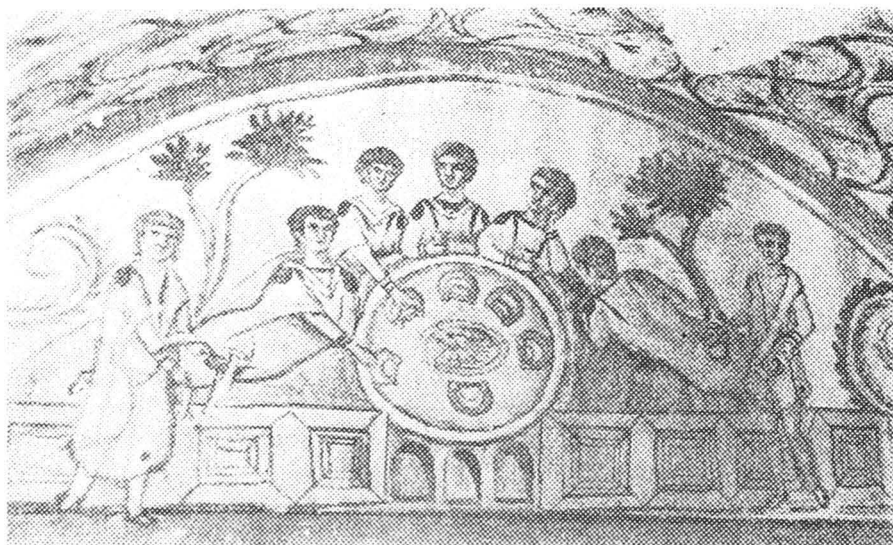


Fig. 13 Caveau-hypogée. Image de la scène du banquet funéraire

rituel, une sorte de libation plutôt qu'un repas habituel. Les serviteurs apportent des boissons dans des vases : celui de droite porte une cruche — *oenochōē* — et une patère, celui de gauche, une amphorette et un autre récipient, indéfinissable. De toute façon, des récipients pour liquides.

Dominée par la scène du banquet funèbre, la fresque toute entière s'impose par une gamme chromatique de grande force ; elle est très bien conservée, à l'exception de quelques petites portions au plafond, au-dessus de l'image des colombes, et d'une autre un peu à droite de l'image illustrant les convives placés à table. La peinture dans son ensemble témoigne d'une harmonie de couleurs aux nuances chaudes, vives, bien choisies en raison du but poursuivi ; le rouge et le noir s'allient fréquemment de jaune, bleu, vert et blanc.

Le contenu du caveau était formé des squelettes de quatre individus, placés dans les bières avec la tête vers l'Ouest et les bras étendus le long du corps, et du squelette d'un enfant déposé dans une amphore dont on a mis au jour un grand fragment ; en plus, le caveau contenait des objets d'inventaire funèbre mais ceux-là en très petit nombre : des restes de grains de couleur d'un collier, des bracelets, un récipient pour onguents de forme ovale, un *philacterium*²⁸ et autres menus objets. Un inventaire si peu riche semble en contradiction avec un cadre sépulcral

²⁸ Pour de parfaites analogies des pièces qui constituent l'inventaire funéraire dans les nécropoles de Callatis (C. Preda, *Callatis. Necropola romano-bizantină*, București, 1980, p. 56, p. XXVII ; p. 147, pl. XIII, M. 264) ; de Tomis (V. Lungu, C. Chera, in *Pontica*, 15, 1982, p. 189–190, pl. 2, 5) ; d'Histria (H. Nubar, in *SCIV*, 22, 1971, 2, p. 206, fig. 6, 3) ; et Noviodunum (I. Barnea, B. Mitrea, in *Materiale*, 5, 1959, p. 470, fig. 10, 6).

aussi élégant qui ne pouvait appartenir qu'à des gens aisés. Il s'expliquerait par l'existence d'un certain antagonisme idéologique à la fin du III^e siècle et dans les années de début du IV^e siècle, époque dont semble dater le caveau-hypogée de Constanța. C'était alors un temps de syncrétisme religieux et, dans le cas qui nous occupe, le rituel de l'inhumation évoque des pratiques relevant du christianisme.

Comme type architectural, le caveau-hypogée était fort répandu à la dite époque²⁹. Celui de Constanța est remarquable par sa fresque³⁰. Elle s'impose par son caractère et sa signification iconographique. Traitée de manière unitaire, dans le sens d'une composition bien agencée, la fresque renferme pour ainsi dire des foyers d'un intérêt spécial dû aux images figuratives. Bien que dans l'ensemble la représentation soit sommaire, schématique, le peintre anonyme ne s'est pas moins efforcé de réaliser quelques individualisations au moyen du geste et de la position. Les gaucheries apparaissent notamment dans la sphère de la perspective — que le peintre ignore la plupart du temps au profit des effets décoratifs —, mais rien cependant ne gâche la puissance symbolique et expressive de l'image. Les représentations, toutes sans exception, tiennent d'une grande tradition et sont à trouver dans tout le Proche Orient — Jordanie, Syrie etc. —, si bien que l'ensemble paraît banal. Mais, mises à part les images avec les colombes et la corbeille de raisin où se cache, pour manger, un lièvre, la scène centrale du banquet illustrée sur le mur septentrional tout juste au-dessous de l'espace voûté (fig. 14), mérite qu'on s'y arrête plus longuement.

Les scènes de ce type sont de vieille tradition³¹ : on les retrouve sur des mosaïques, dans des peintures murales du genre de celle d'ici et, très souvent, même sur des sarcophages dans des bas-reliefs remarquables. Fréquemment elles ont été l'objet d'études minutieuses de la part des spécialistes suscitant des débats acharnés à propos de leur signification.

Les premières recherches sur le banquet, en peinture comme en sculpture, ont eu comme point de départ l'analyse des catacombes romaines, autant dire l'art paléochrétien où, tout normalement, la scène du banquet suggère une interprétation biblique. Ne pas oublier toutefois qu'il existait indiscutablement une filiation, une descendance de l'art païen, plus ancien, de sorte que l'on peut établir une continuité directe de la tradition du culte des morts. L'étude du banquet dans les catacombes de S. Caliste, de SS. Pierre et Marcellin³², dans les Chambres des Sacrements ou encore dans la chapelle grecque de la catacombe de Priscilla³³,

²⁹ Les tombeaux-hypogée apparaissent en Dobroudja dès l'époque hellénistique (cf. C. Preda, in *Dacia*, NS., 6, 1962, p. 165, fig. 7) et se perpétuent jusque dans l'époque romano-byzantine, comme le prouvent les découvertes de Callatis (cf. C. Chera, in *Pontica*, 11, 1978, p. 137—143), Hirsova (inédits), Durostorum (cf. Stefca Anghelova, *Silistrescata grobnica*), Ossenofo (cf. Al. Mineev, P. Georgiev, in *Actes du 11^e Congrès International de Thracologie*, II, București, 1980, p. 411—423) et Axiopolis (monument exploré par V. Lungu, à paraître).

³⁰ Conclusions préliminaires chez Constantin Chera, Virgil Lungu, in *Arta*, 4, 1988, p. 12.

³¹ V. Lazarev, *Istoria picturii bizantine*, București, 1980, p. 89.

³² P. Testini, *Le catacombe e gli antichi cimiteri cristiani in Roma*, Bologna, 1966, p. 127, 143.

³³ Idem, p. 126.



Fig. 14 La voûte.

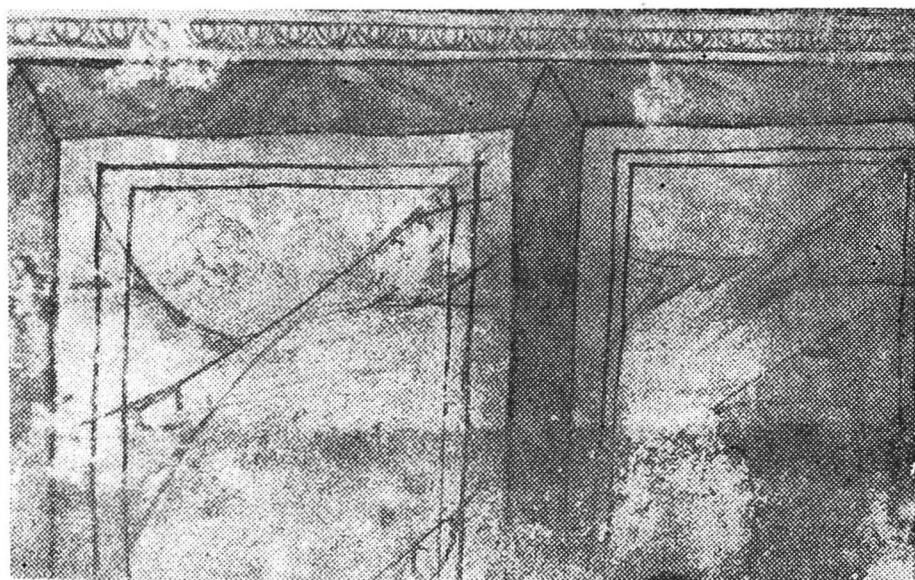


Fig. 15 Panneaux sur parois.

prouve le caractère chrétien de la scène, malgré la protestation véhémement de certains chercheurs soulignant l'aspect réaliste et repoussant des conclusions argumentant une teneur eucharistique et liturgique. Quant aux spécialistes qui se sont penchés sur le symbolisme du *refrigerium* ³⁴, prenant comme départ les sources littéraires et les représentations de la libation funèbre, ils l'interprètent comme un élément composant du repas funéraire terrestre, inscrit dans la tradition encore vivace du culte des morts.

La fresque de Tomis se trouve dans le cadre archéologique de l'une des nombreuses nécropoles de la cité des II^e—IV^e siècles p.J. C. Les centaines de tombeaux explorés dans l'environnement immédiat — entre autres un superbe sarcophage à symboles ³⁵ — indiquent une très longue tradition païenne. Rien de ce qui a été découvert jusqu'à ce jour dans cette partie de la nécropole située près de la falaise septentrionale de Constanța ne fait penser à des rites ou rituels chrétiens, au contraire. Sans aucun doute, l'époque finale du III^e siècle et le commencement du IV^e siècle p.J. C., période dont provient le caveau-hypogée, paraissent indiquer des mutations spirituelles, mais l'inexistence d'un aussi menu soit-il symbole chrétien — poisson, pain, signe de la croix etc. — rend inacceptable pour l'instant son appartenance à ce culte.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

ARMSI	= Academia Română. Memoriile Secțiunii Istorice, București
B(C)MI	= Buletinul (Comisiunii) Monumentelor Istorice, București
ISM	= Inscriptiile din Scythia Minor, II (Tomis și teritoriul său), București, 1987
SA	= Sovetskaja Archeologija, Moscova
SCIV(A)	= Studii și cercetări de istorie veche (și arheologie), București.

³⁴ Cf. le débat sur le terme chez P. Testini, *Archeologia cristiana*, Bari, 1980, p. 141—146 ; 407—409.

³⁵ Constantin Chera, Virgil Lungu, in *Arta*, 4, 1988, p. 11—12.

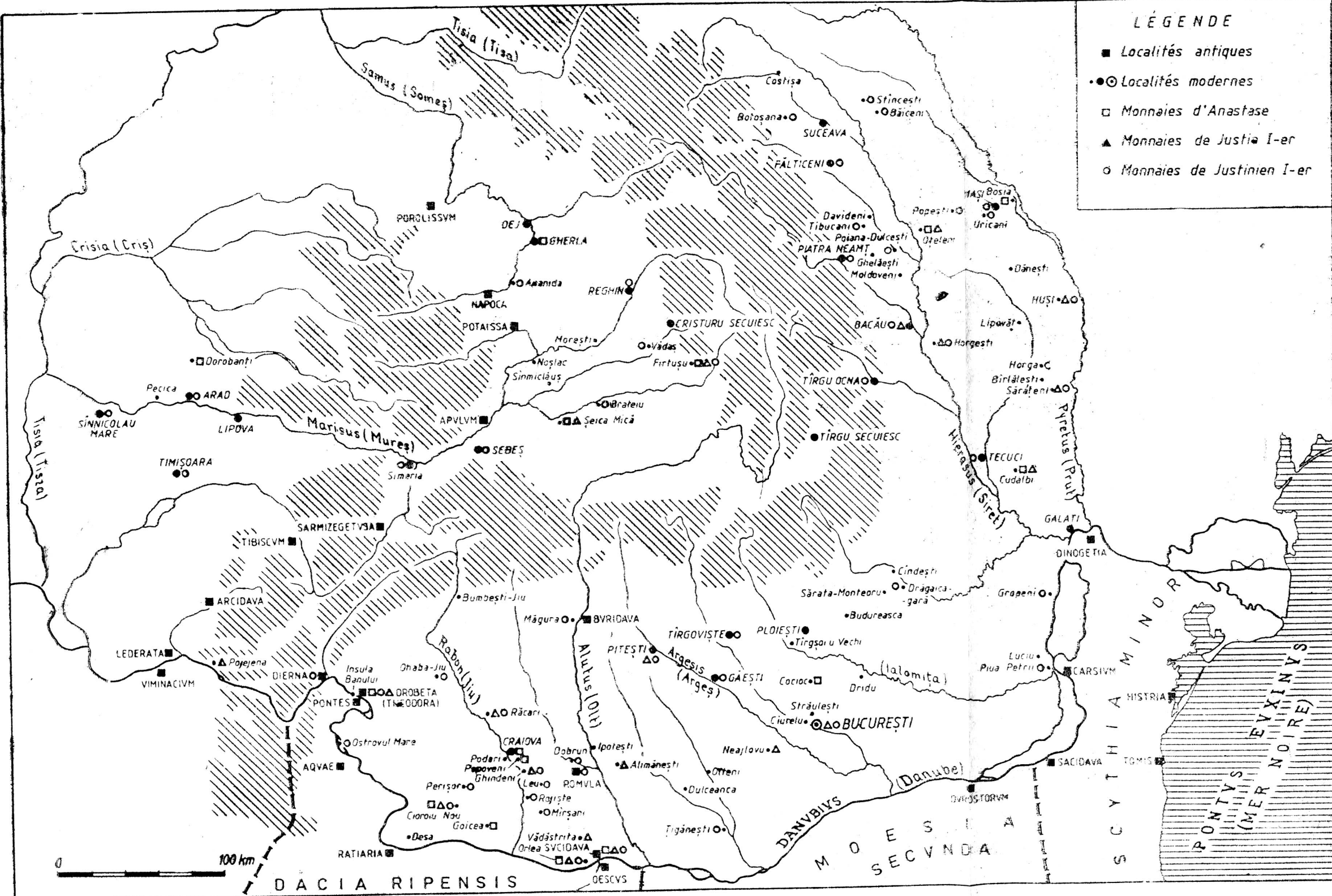


Fig. 1. — Le territoire situé au nord du Bas-Danube durant la période Anastase I^{er} — Justinien I^{er} (491 — 565).
<https://biblioteca-digitala.ro>

SUR LES RAPPORTS AVEC BYZANCE DU TERRITOIRE SITUÉ AU NORD DU BAS-DANUBE DURANT LA PÉRIODE ANASTASE I^{er}— JUSTINIEN I^{er} (491—565)

IOAN BARNEA

Une fois morcellée la puissance des Huns (454) et après la chute de l'Empire Romain d'Occident (476), la partie orientale de l'ancien empire que Rome s'était forgée, restée dorénavant l'unique Empire Romain, connaîtra sa dernière période de floraison sous les empereurs illyriens Anastase I^{er} (491—518), Justin I^{er} (518—527) et Justinien I^{er} (527—565). Ce n'est pas simple fait du hasard si, en faisant son profit du climat de sécurité et de prospérité économique et culturelle de cette époque plus calme, naquit et se développa, dans le milieu rural du territoire qui s'étendait au nord du Bas-Danube (fig. 1), la culture autochtone connue au sud des Carpates sous le nom de *culture Ipotești-Ciurelu-Cindești*, en Transylvanie sous le nom de *culture Brateiu* et en Moldavie sous celui de *culture Costișa-Botoșana*. Tirant ses racines de la culture daco-romaine d'une part, de la culture romano-byzantine d'autre part, cette nouvelle culture touchera à son apogée au cours de la première moitié du VI^e siècle, pour prolonger ensuite son existence jusqu'au VII^e siècle. C'est là le fonds à partir duquel se développera au VIII^e siècle la *culture Dridu*, dite aussi *culture balkano-danubienne* ou *carpato-balkanique*, qui sera la culture propre à l'aire de formation du peuple roumain¹.

La grande œuvre de réfection du *limes* bas-danubien, après le passage des Huns, au cours de la première moitié du V^e siècle, représente une initiative d'Anastase I^{er}, ainsi, du reste, que d'autres œuvres du même genre, attribuées auparavant à Justinien. Une inscription latine sur dalle en terre cuite et quantité de briques marquée du nom d'Anastase trouvées d'abord à *Histria*, puis à *Dinogetia* et en fin de compte à *Sacidava*, sont autant de témoignages matériels quant à l'activité de réfection entreprise par cet empereur dans le territoire de l'ancienne province romano-byzantine de Scythie Mineure, l'actuelle Dobroudja².

¹ I. Nestor, dans *Istoria poporului român*, Bucarest, 1969, p. 103; Eugenia Zaharia, *Populația românească în Transilvania în secolele VII—VIII*, Bucarest, 1977, p. 104; Ligia Bârză, *La continuité de la création matérielle et spirituelle du peuple roumain sur le territoire de l'ancienne Dacie*, Bucarest, 1980, pp. 72, 74, 79, 84, 86 et suiv.; Suzana Dolinescu-Ferche, *La culture Ipotești-Ciurelu-Cindești (V^e—VII^e siècles, « Dacia » NS, XXVIII (1984), p. 117—147.*

² I. Barnea, dans *Din istoria Dobrogei*, 2, Bucarest, 1968, p. 411; Em. Popescu, *Inscripțiile creștine și latine din secolele IV—XIII descoperite în România*, Bucarest, 1976, n^{os} 112—113, 246; Carmelo Capizzi, S. I., *L'imperatore Anastasio I (491—518)*, Rome, 1969, p. 317; C. Scorpan, « Pontica », XI, 1978, p. 165—166.

Lors des fouilles pratiquées en 1983 par les archéologues bulgares bien plus loin en amont sur la rive droite du Danube, à *Ratiaria* (Arçar, Bulgarie), l'ancienne capitale de la *Dacia Ripensis* et siège de la *legio XIII Gemina* après la retraite aurélienne (271—275), l'épigraphie suivant a été mis au jour : + *Anastasiana Ratiaria semper floreat*. Ce texte, précédé d'une croix, est gravé en caractères majuscules sur une dalle calcaire, trouvée à la porte ouest de la cité. Il est évident que c'est une inscription officielle, posée à l'occasion de la reconstruction de cette ville et de son port fluvial sous l'empereur Anastase I^{er}, dont le nom a été adopté par la ville en signe de gratitude : + *Anastasiana Ratiaria* (autrement dit : + la *Ratiaria* d'Anastase). A retenir aussi que cette inscription est la seule avec le nom de l'empereur gravé sur pierre attestée jusqu'à présent dans la région du Bas-Danube ³.

Or, l'épigraphie de *Ratiaria* suggère la présence des vestiges remontant à l'époque du règne d'Anastase sur la gauche du fleuve également, dans le territoire de l'ancienne province *Dacia Inferior*. Les toutes dernières monnaies romaines trouvées dans le camp de *Desa* (dépt. de Dolj); ancien tête de pont pour *Ratiaria*, sont de Constantin le Grand, Licinius et Constance ⁴. En revanche, des monnaies d'Anastase ont été mises au jour à *Sucidava-Celei*, *Orlea* (dépt. d'Olt), *Craiova*, *Cioroiu Nou*, *Popoveni* et *Goicea* (dépt. de Dolj), ainsi que sur un autre site d'Olténie, dont on ignore l'emplacement. Deux autres monnaies du même empereur ont été trouvées à *Drobeta-Turnu Severin*, où les fouilles pratiquées sur le camp romain ont dégagé un niveau d'habitat daté de la fin du V^e siècle.

Etudiés dans le contexte de la politique menée par Anastase sur le Bas-Danube, les vestiges susmentionnés conduisent à la conclusion que la rive gauche du fleuve était rentrée dans la sphère d'intérêt de la politique romaine dès le règne de cet empereur. On a constaté en même temps que les travaux de réfection sur les cités romaines de *Sucidava-Celei*, *Drobeta-Turnu Severin* et *Insula Banului* (îlot situé légèrement en amont de *Drobeta*) ont dû commencé bien avant Justinien pour s'achever sous son règne ⁵. Des témoignages plus précis en ce sens-là ont été relevé à *Sucidava-Celei*, où les recherches archéologiques et surtout les dépôts monétaires mis au jour ces dernières années montrent que les travaux de réfection (VI^e phase) avaient commencé sous Anastase I^{er}, exactement en 498, alors que Justinien les a conduits à bonne fin. Par la même occasion, on a remarqué que d'autres travaux de réfection ont eu pour objet d'anciennes fortifications de la rive gauche du Danube, mais à la différence de ce qui s'était passé aux III^e—V^e siècle, maintenant l'Empire bornera la surveillance et son contrôle à une bande de terre au nord du fleuve, dans le proche voisinage de celui-ci ⁶. Ces faits sont attestés par l'épigraphie de *Ratiaria*, autorisant des suppositions plus avancées que celles auxquelles on s'était hasardé auparavant quant aux liens avec l'Empire romain sous Anastase non seulement de l'an-

³ V. Velkov, *Inscription consacree à l'empereur Anastase (491—518) de Ratiaria* (rédigé en bulgare avec résumé français), « *Archeologia-Sofia* », 2—3, 1984, p. 92—94.

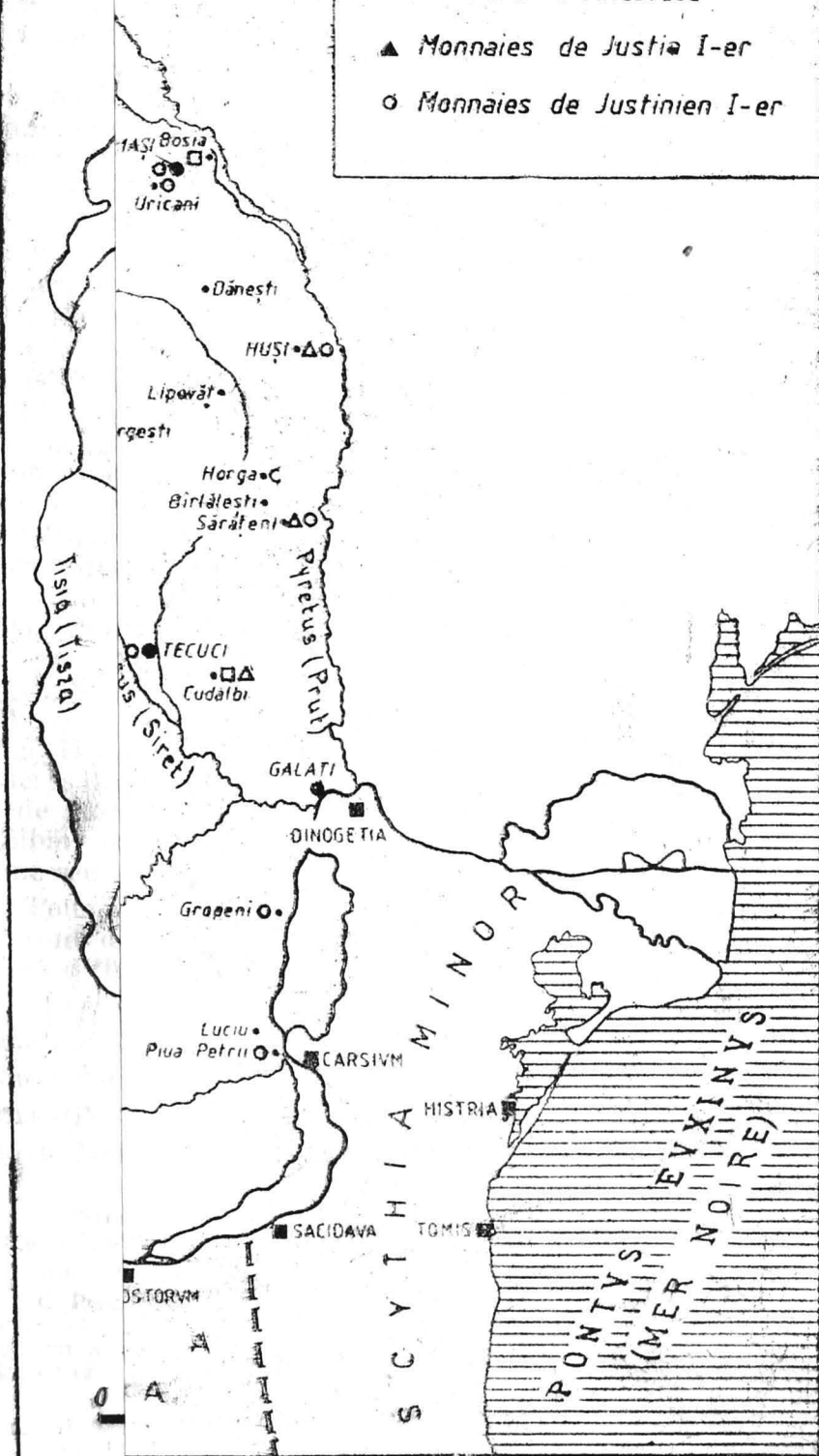
⁴ D. Tudor, *Ollenia romană*, Bucarest, 1978, p. 274.

⁵ O. Toropu, *Romanitatea tirzie și străromânii în Dacia traiană sub-carpatică (secolele III—XI)*, Craiova, 1976, p. 35—37; B. Mitrea, « *Dacia* », NS, XIX, 1975, p. 324, n^o 84.

⁶ O. Toropu—C. Tătuțea, *Sucidava-Celei*, Bucarest, 1987, p. 177.

LÉGENDE

- Localités antiques
- Localités modernes
- Monnaies d'Anastase
- ▲ Monnaies de Justin I-er
- Monnaies de Justinien I-er



cienne province de Dacie Inférieure, mais de l'ensemble du territoire situé au nord du Bas-Danube. Il reste aux recherches à venir d'apporter les preuves à cet égard.

On peut encore parler pour l'instant seulement des monnaies d'Anastase trouvées isolées à Cocioc (dépt. de Ilfov), Oțeleni et Bosia (dépt. de Iași), Gherla (dépt. de Cluj) et Dorobanți (dépt. de Arad), sans oublier les pièces d'or du même empereur qui faisaient partie du dépôt monétaire de Șeica Mică (dépt. de Sibiu) ou de celui de Firtușu (commune de Păuleni, dépt. de Harghita)⁷. Enfin, digne d'une mention spéciale s'avère le dépôt de 28 monnaies de bronze, dont 13 d'Anastase et 15 de Justin I^{er}, trouvé de façon fortuite à Cudalbi, au nord de la ville de Galați⁸. Ce dépôt rappelle la proximité de Dinogetia, dressée dans les marais danubiens, sur la frontière septentrionale de la Scythie Mineure, devant la ville actuelle de Galați de la rive gauche du fleuve : Dinogetia bénéficia elle aussi de l'œuvre de réfection entreprise par Anastase.

Sous le successeur au trône d'Anastase, Justin I^{er} (518—527), il semble, si l'on juge d'après l'abondance des pièces datées de cette époque, qu'un nombre d'autant plus important de monnaies byzantines ont dû circuler dans le territoire situé au nord du Bas-Danube. A part les 15 pièces de bronze du dépôt de Cudalbi déjà cité, d'autres pièces de bronze ont été trouvées isolées à Sucidava-Celei (7), Drobeta-Turnu Severin (4), Răcari (dépt. de Dolj, 3), Huși (dépt. de Vaslui), ainsi qu'un exemplaire par endroit à Pojejena (dépt. de Caraș-Severin), Orlea (dépt. d'Olt), Cioroiu Nou (dépt. de Dolj), Ghindeni (comm. de Malu Mare, dépt. de Dolj), Alimănești (comm. de Izvoarele, dépt. de Olt), București, Pitești, Neajlovu (l'ancienne Babele, dépt. de Ilfov), Sărățeni (commune de Murgeni, dépt. de Vaslui), Oțeleni (dépt. de Iași) et dans la ville de Bacău. Il y a aussi le dépôt de Horgești (dépt. de Bacău), qui comporte 40 pièces de bronze, datées de Justin I^{er} à Maurice Tibère. Des monnaies d'or de Justin I^{er} ont été trouvées dans les dépôts de Șeica Mică (dépt. de Sibiu) et Firtușu (commune de Păuleni, dépt. de Harghita), ainsi qu'une seule pièce, isolée, à Vădăstrița (dépt. d'Olt)⁹.

Pour ce qui est des monnaies de l'époque de Justinien (527—565), elles sont de beaucoup plus nombreuses encore et dispersées dans une aire de diffusion plus vaste. Toutefois, la plupart de ces monnaies ont été récupérées dans les cités et les localités de la gauche du Danube : Sucidava-Celei (20 exemplaires de bronze et une pièce d'or), Drobeta-Turnu Severin (7 exemplaires de bronze), Orlea (5 exemplaires de bronze), Dierna (l'actuelle Orșova, dépt. de Mehedinți) (monnaies de bronze), Ostrovu Mare (dépt. de Mehedinți, une monnaie de bronze), Gropeni

⁷ C. Preda, SCIV, 23 (1972), pp. 399, 400, 401, et 409 ; B. Mitrea, « Dacia », NS, XXV (1981), p. 387, n° 178 ; XXX (1986), p. 192, n° 16 et 18.

⁸ Irinia Dimian, SCN, I, 1957, p. 190—191 ; C. Preda, *op. cit.*, p. 400.

⁹ C. Preda, *op. cit.*, pp. 395, 398, 400, 401, 402, 403, 404, 407, 408, 409, 410 et 411 ; B. Mitrea, « Dacia », NS, XVII (1973), p. 415, n° 88 et 93 ; XIX (1975), p. 324, n° 82 ; XXI (1977), p. 381, n° 132 ; XXII (1978) p. 367, n° 87 ; XXIII (1979), p. 374, n° 94 et XXX (1986), p. 192, n° 18.

(dépt. de Brăila, 10 exemplaires de bronze), Piuă Petrii (Giurgeni, dépt. de Ialomița, 4 exemplaires de bronze). D'autres monnaies ont été trouvées plus ou moins loin, dans l'arrière-pays de la gauche du Bas-Danube, généralement dans les localités réunies par le réseau routier du territoire respectif, mais avançant aussi jusque dans les régions orientale, septentrionale et occidentale de la Roumanie actuelle : Romula (une monnaie de bronze et une autre d'or), Ghindeni (commune de Malu Mare, dépt. de Dolj, 2 exemplaires de bronze), București (6 monnaies de bronze), Găești, dépt. de Dimbovița (4 exemplaires de bronze et une pièce d'or), Pitești (? monnaies de bronze), Arad (3 monnaies de bronze), Tecuci (dépt. de Galați, monnaies de bronze), Fălticeni (dépt. de Suceava, exemplaires de bronze), Botoșana, dépt. de Suceava (2 exemplaires de bronze). Un exemplaire de bronze par localité a été trouvé à : Cioroiu Nou, Leu, Mirșani, Perișor, Răcari et Rojiște (dépt. de Dolj); Dobrun (dépt. d'Olt); Țigănești (dépt. de Teleorman); Brateiu (dépt. de Sibiu); Sebeș (dépt. de Alba), Simeria (dépt. de Hunedoara); Sinnicolau Mare (dépt. de Timiș), Timișoara, Huși, Sărățeni (commune de Murgeni) et Horga-Epureni (dépt. de Vaslui); Bacău, Tirgu Ocna et Horgești (dépt. de Bacău); Piatra Neamț, Poiana-Dulcești et Țibucani (dépt. de Neamț); Popești et Uricani (commune de Miroslova, dépt. de Iași); Stințești et Băiceni (commune de Mănăstirea Doamnei-Curtești, dépt. de Botoșani). Des monnaies d'or isolées, une par localité, ont été trouvées à Ohaba-Jiu (commune de Bolboși, dépt. de Gorj) et Măgura (commune de Mihăești, dépt. de Vilcea), dans le voisinage du camp romain de Buridava; Tirgoviște (dépt. de Dimbovița) et Drăgaica-gară (ville de Buzău); Apahida (dépt. de Cluj), Reghin (dépt. de Mureș) et Vădaș (commune de Neaua, dépt. de Mureș) et Iași. Ajoutons-leur aussi les pièces d'or de Justinien faisant partie de l'important dépôt (environ 300 monnaies d'or), mis au jour à Firtușu (commune de Păuleni, dépt. de Harghita), composé d'exemplaires qui vont d'Aurélien (270—275) jusqu'à Héraclius Constantin (641) ¹⁰.

D'une particulière importance s'avère le petit poids de verre accusant la forme d'une pièce de monnaie (dénier), marqué de l'effigie du préfet de la ville de Constantinople, Flavios Gerontios (environ vers 559—561). Cette pièce servait à la vérification des monnaies d'or de Sucidava-Celei. Elle fournit la preuve que la dite cité de la rive gauche du Danube n'était pas seulement un important centre militaire et politique de Byzance, mais aussi un très actif centre économique et un grand marché aux confins de l'Empire ¹¹. Sucidava, au bout méridional de la grande route de l'Olt, remplissait le même office que Dinogetia, sise à proximité de la confluence du Siret. On connaît la balance de

¹⁰ C. Preda, *op. cit.*, passim; B. Mitrea, « Dacia », NS, XVII (1973), p. 415, n° 90; XIX (1975), p. 324, n° 82; p. 325, n°s 89 et 95; XX (1976), p. 291, n°s 99 et 100; XXI (1977), p. 380, n°s 116 et 126; XXII (1978), p. 367, n°s 88—89; XXIII (1979), p. 374, n°s 94 et 98; XXIV (1980), p. 383, n° 148; XXV (1981), p. 387, n° 183 et p. 388, n° 195; XXIX (1985), p. 72, n° 24 et XXX (1986), p. 182, n°s 19—21; O. Toropu, *op. cit.*, annexe n° 15.

¹¹ D. Tudor, *op. cit.*, p. 463; O. Toropu, *op. cit.*, p. 106—107; Em. Popescu, *op. cit.*, n° 302. Pour d'autres exemplaires similaires du même haut personnage voir G. Zacos-A. Vegliery, *Byzantine lead seals*, I, Basel, 1972, n° 2996, a, b, c.

bronze trouvée dans cette dernière cité et portant le nom du même préfet de la Ville du temps de Justinien, Flavios Gerontios¹². Mais ce qu'on ne sait pas à son sujet c'est que cette balance a été trouvée dans la couche d'incendie qui par la suite fut attribuée aux ravages des Kotrigours de Zabergan, intervenus pendant l'hiver de 559¹³, ce qui nous donne un *terminus ante quem* impossible à dépasser. S'il est vrai qu'une telle précision ne peut changer que légèrement la datation de cette pièce, en devançant celle déjà acceptée (561) de trois ou quatre ans à peine et peut-être aussi celle du dénéral de Sucidava, il n'en reste pas moins qu'elle produit un élément nouveau en ce qui concerne les débuts de Flavios Gerontios comme haut dignitaire constantinopolitain, puisqu'il faut envisager maintenant ces débuts comme ayant eu lieu au moins une année ou deux avant la date généralement acceptée auparavant.

A part les monnaies, une série d'autres vestiges archéologiques témoignent des rapports suivis entre le territoire qui s'étendait au nord du Bas-Danube et Byzance durant la période Anastase-Justinien. La majeure partie de ces vestiges sont le produit des fouilles sur les sites riverains de la gauche du Danube, à commencer par celui de Sucidava-Celei, correspondant au plus important gué fluvial de l'époque romano-byzantine (IV^e—VI^e siècles). Digne de figurer en tête de la liste des monuments archéologiques dégagés à Sucidava est sans doute la basilique chrétienne dont la construction se rattache au programme mis en œuvre par Justinien pour assurer la diffusion du christianisme dans l'arrière-pays nord-danubien, non seulement parmi les autochtones dacoromains, mais aussi parmi les populations migratoires dont la marche avait abouti dans ces parages à l'époque¹⁴.

La céramique est certainement la catégorie de vestiges la plus richement représentée, comportant toute une gamme de vaisselle et en premier lieu les amphores, très recherchées comme récipients par les marchands de vins et d'huile. Maints fragments d'amphores romano-byzantines, ainsi que des exemplaires entiers ou susceptibles d'être restitués (mais moins nombreux que les fragments disparates) ont été récupérés dans presque tous les sites archéologiques de cette période explorés jusqu'à présent au nord du Danube. Une fois de plus Sucidava-Celei se place en tête de liste pour ce qui est de la quantité. Bon nombre de ces fragments céramiques portent des inscriptions grecques peintes en rouge, qui indiquent leur capacité et leur propriétaire, reproduisant aussi fort souvent des invocations ou des formules consacrées de caractère religieux, chrétien¹⁵. Une amphore du VI^e siècle trouvée à Tirgu Secuiesc (dépt. de Covasna) porte sur l'épaule des caractères grecs peints en rouge

¹² Gh. Ștefan, SCIV, I (1950) 2, p. 152—162; idem, dans *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, p. 141—145.

¹³ I. Barnea, *L'incendie de la cité de Dinogetia au VI^e siècle*, «Dacia», NS, X, 1966, p. 258.

¹⁴ D. Tudor, *op. cit.*, p. 466; I. Barnea, *Christian Art in Romania*, 1, Bucarest, 1979, pp. 35, 168—169, pl. 66.

¹⁵ D. Tudor, *loc. cit.*, O. Toropu, *op. cit.*, p. 69—74; Em. Popescu, *op. cit.*, n^{os} 308—308G; Dan Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI e.n.*, Iași, 1981, p. 28—29; Suzana Dolinescu-Ferche, *op. cit.*, p. 137.

qui représentent selon toute probabilité une abréviation de l'appellatif de la Vierge « Mère du Seigneur » : + M(ήτηρ) Θ(εοῦ). C'est une double preuve : de la continuité daco-romaine dans le sud-est de la Transylvanie, d'une part, des relations de cette zone du territoire roumain avec l'Empire romano-byzantin, d'autre part ¹⁶.

Très fréquentes également les lampes piriformes en terre cuite, conservées intactes jusqu'à nos jours en bon nombre grâce à leur petite taille. En général, elles sont décorées de motifs géométriques ou végétaux schématisés, mais parfois aussi elles s'ornent d'images d'oiseaux (colombe, paon) ou d'animaux (tête de bélier), même d'une figure humaine de temps en temps. Il y en a avec le disque ou le fond marqué d'une croix ; dans d'autres cas, c'est leurs anses qui sont cruciformes. La plupart des lampes de cette catégorie ont été livrées par les cités et les localités romano-byzantines de la gauche du Danube : Suci-dava, Drobeta, Dierna, Insula Banului, Orlea. Mais il y a eu des trouvailles du même genre dans les sites archéologiques de l'arrière-pays, plus ou moins éloignés du fleuve, à : Romula, Răcari et Podari (dépt. de Dolj) ; Bumbesti-Jiu (dépt. de Gorj) ; Dulceanca (dépt. de Teleorman), București, Ploiești, Apulum (Alba Iulia) et Tibiscum (Jupa, dépt. de Caraș-Severin) ¹⁷.

Deux pièces d'exception sont des ampoules à eulogies en terre cuite, ornées de l'image de Saint Ménas, conservées actuellement dans les collections du Musée du Banat, à Timișoara, qui passent comme ayant été trouvées l'une à Dierna, l'autre à Porolissum ¹⁸. Leur origine égyptienne est indiscutable et ce sont les seuls exemplaires de cette espèce trouvés au nord du Bas-Danube ; trois autres exemplaires à peu près identiques avaient été mis au jour auparavant à Tomis ¹⁹.

Une mention à part méritent, certainement, quelques lampes de bronze datées de la même période, considérées dans leur majeure partie d'origine copte. L'une de ces pièces est dotée d'une anse baguée que surmonte une croix ; elle a été trouvée sur la rive gauche du Danube, à Luciu (dépt. de Ialomița), dans le voisinage du gué très fréquenté de Carsium (Hirșova)-Piua Petrii. Toujours avec une anse baguée, mais dans ce deuxième cas la croix qui la superpose s'inscrit dans un losange, le tout surmonté d'une colombe, est la deuxième lampe de bronze de cette époque, celle-ci mise au jour dans le territoire de l'ancienne pro-

¹⁶ Z. Székely, SCIVA, 26, 3, 1975, p. 348–349, figs. 6, 1 et 7 ; Em. Popescu, *op. cit.*, n° 433 ; N. Gudea — Ioan Ghiurco, *Din istoria creștinismului la români*, Oradea, 1988, p. 197 et pl. XXII.

¹⁷ O. Toropu, *op. cit.*, p. 71–74 ; O. Toropu—C. Tătulea, *op. cit.*, fig. 44 ; Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 29–30 ; I. Barnea, *Le christianisme sur le territoire de la République Socialiste de Roumanie aux III^e—XI^e siècles*, « Etudes Balkaniques », Sofia, 1985, 1, p. 103, n° 45, 50, 104, n° 70 ; N. Dănilă, *Opaițe paleocreștine din Dacia*, BOR, CIV (1986), 3–4, p. 73–74 n° 3 ; p. 74, n° 5–7 ; p. 75, n° 9 ; p. 75–76, n° 10 ; p. 78, n° 18 ; N. Gudea — I. Ghiurco, *op. cit.*, p. 151, n° 5 ; p. 154–155, n° 4 ; p. 158, n° 1 ; p. 159, n° 1 ; p. 202, n° 5 et 2 ; p. 203, n° 5 et 1 ; N. Gudea, *Despre două piese creștine din sec. VI în Oltenia*, « Mitropolia Olteniei », 1, 1987, p. 90–94.

¹⁸ Doina Benea, *Noi piese paleocreștine din colecția Muzeului Banatului*, « Mitropolia Banatului », XXXVI, 1986, p. 42–48 ; N. Gudea—I. Ghiurco, *op. cit.*, p. 199, n° 1 et p. 201–202, n° 4.

¹⁹ I. Barnea, *Christian Art...*, p. 238–239, pl. 101.

vince de Dacie Supérieure, aux alentours de l'actuelle ville de Dej. Une lampe de bronze reproduisant la silhouette d'un paon a été récupérée à Romula et une autre tout à fait analogue à la première à Porolissum, qui a livré aussi une autre lampe de bronze imaginant une colombe. A ce lot s'ajoutent encore une lampe de bronze de la forme d'un poisson trouvée à Lipova (dépt. de Arad) et une autre reproduisant une figure grotesque à Gherla (dépt. de Cluj) ²⁰.

Une autre catégorie de témoignages absolument probants des rapports de l'Empire romain d'Orient avec le nord du Bas-Danube et de la diffusion du christianisme dans les rangs des Daco-Romains qui habitaient ce territoire est celle des petits moules pour la fabrication des croix-pendantifs, en métal coulé. Quelques-uns ont été trouvés dans le territoire de l'ancienne Dacie trajane, à Sucidava-Celei et à Sinmiciăuș (dépt. de Alba), alors que plusieurs autres exemplaires ont été récupérés à l'extérieur de cette province : Olteni (dépt. de Teleorman), Străulești-București, Davideni (dépt. de Neamț) et Botoșana (dépt. de Suceava) ²¹.

De beaucoup plus nombreux et d'une plus grande variété sont les accessoires vestimentaires et les parures de facture ou d'influence romano-byzantine. Les plus représentatives parmi ces pièces sont les fibules et les boucles de ceinture. Pour ce qui est des fibules, elles sont généralement de bronze, mais il y a aussi quelques exemplaires de cuivre ou d'argent, et elles se rangent en deux groupes : les fibules avec le pied tordu en-dessous et enroulé et les fibules coulées. Des pieds également tordus en-dessous et enroulés présentent aussi quelques fibules de fer. Ces fibules ont été mises au jour dans un vaste espace, à savoir : Sucidava-Celei et Orlea (dépt. de Olt), Răcari (dépt. de Dolj), Drobeta-Turnu Severin et Dierna-Orșova (dépt. de Mehedinți), Brateiu (dépt. de Sibiu), Morești (dépt. de Mureș), Cristuru Secuiesc (dépt. de Harghita), București-Militari, Tirgușoru Vechi et Budureasca (dépt. de Prahova), Sărata-Monteoru (dépt. de Buzău), Birlăești et Lipovăț (dépt. de Vaslui), Ghelești, Davideni le Moldoveni (dépt. de Neamț), Bacău — la cour princière ; Suceava-Șipot, et dans d'autres localités aussi ²².

Des boucles de ceinture coulées en bronze et décorées d'une croix ajourée, appartenant à la catégorie dite « de type Sucidava » et provenant d'ateliers balkaniques non encore localisés, ont été trouvées à Sucidava, Drobeta, Dierna, Apulum, Pecica (dépt. de Arad), Noșlac (dépt. de Alba), Brateiu (dépt. de Sibiu) et Dănești (dépt. de Vaslui). Une boucle de ceinture cruciforme en bronze vient de Orlea (dépt. de

²⁰ *Ibidem*, p. 254—255, pl. 109, 1 et p. 260—261, pl. 112 ; idem, *Le christianisme ...* p. 101—102, n° 20 ; p. 103, n° 51 et p. 104, n° 61 ; N. Dănilă, *op. cit.*, p. 75, n° 8 ; p. 76, n° 11 et p. 78, n° 17 ; N. Gudea—I. Ghiurco, *op. cit.*, p. 143—147, n° 1—6.

²¹ I. Barnea, *Christian Art...*, p. 258—259, pl. 111 ; idem, *Le christianisme...*, p. 103, n° 52—54, 56 et 58 ; N. Dănilă, *Tipare de turnat cruci din sec. IV—VI, descoperite pe teritoriul României*, BOR, CI (1983), n° 7—8, p. 557—581 ; N. Gudea—I. Ghiurco, *op. cit.*, p. 200, F 1.

²² D. Tudor, *op. cit.*, fig. 146, 8—11 ; O. Toropu, *op. cit.*, p. 74, n° 1 ; O. Toropu—C. Tătulea, *op. cit.*, fig. 45, 9—12 ; I. Mitrea, *Influențe bizantine în cultura materială și spirituală din regiunea subcarpatică a Moldovei în secolele VI—IX*, SCIVA, 30 (1979), 2, p. 149—151 ; Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 33—34, fig. 7.

Olt), une autre, de la même espèce, a été trouvée à Brateiu (dépt. de Sibiu)²³. A ceci s'ajoutent encore d'autres accessoires vestimentaires et parures : appliques, boucles d'oreille, bracelets, bagues, petites croix, ainsi que de la verroterie diverse (perles, verres, et .)²⁴.

La plupart et les plus importants des vestiges susmentionnés, témoins des rapports du territoire nord-danubien avec l'Empire romano-byzantin sur la fin du V^e siècle et le commencement du VI^e, viennent de *Sucidava-Celei*. Notons ensuite ceux mis au jour à *Drobeta* et pour finir les exemplaires en provenance des divers centres riverains de la gauche du Danube et de ceux de l'arrière-pays englobant non seulement la Dacie trajane, mais aussi les territoires avoisinant ses frontières. En ce qui concerne le caractère urbain de *Sucidava* il n'y a plus le moindre doute. Il est avéré que la cité a fait l'objet des soins de réfection du programme de Justinien (Procopé, *De aed.* IV, 6, 34—35). En revanche, jusqu'à ces derniers temps resta accréditée l'idée qu'après les ravages huniques de la première moitié du V^e siècle, l'Empire aurait abandonné *Drobeta*. Cette idée est née d'un passage de Procopé de Césarée, l'historien de Justinien, car on lit dans son ouvrage *De aedificiis* (IV, 6, 18) : « L'empereur Justinien a restauré *Pontes*, qui se dresse sur la droite du fleuve, au moyen d'un nouveau bâtiment inexpugnable et il a mis à l'abri de la sorte les Illyriens. Mais il n'a pas jugé nécessaire le moins du monde de se soucier aussi de la forteresse *Theodora*, sur l'autre rive, puisque celle-là était en but aux barbares de là-bas ». Or, ayant subi l'influence de ce grand historien antique qui, avant le passage précité, avait mentionné les fortifications « *monopyrgia* » édifiées le long du Danube par les empereurs romains avant l'invasion des Huns d'Attila (*De aed.* IV, 45, 4), les chercheurs modernes ont tiré la conclusion erronée qu'à *Drobeta*, Justinien s'était borné à faire bâtir l'une de ces tours dans le coin sud-ouest du camp romain²⁵.

Toutefois, la reprise dernièrement des recherches en terrain devait montrer qu'à *Drobeta* Justinien avait fait restaurer et remettre en état l'ancien camp construit par Constantin le Grand — et c'est ce qui explique aussi le nom de son épouse Théodora qu'il a donné à cette forteresse. Il est regrettable que d'anciennes fouilles archéologiques et surtout les explorations des chercheurs de trésors ou tout simplement de matériaux de construction ont bouleversé les dépôts stratigraphiques du site. De toute façon, il est impensable que Justinien ait donné le nom de son épouse à une forteresse désaffectée, même s'il lui avait fait adjoindre une tour, la tour dite « de Justinien ». Aussi, nous semble-t-il plus probable que le passage en question de Procopé soit le résultat d'une erreur qui se serait glissée dans son texte lors des diverses copies effectuées

²³ D. Tudor, *op. cit.*, fig. 146, 1—4 ; O. Toropu, *op. cit.*, p. 75 c, d, e ; O. Toropu—C. Tăulea, *op. cit.*, fig. 52, 4—7 ; Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 36, fig. 8/2—4, 13—14 ; I. Barnea, *Le christianisme...*, p. 103, n^{os} 46—49 ; p. 104, n^{os} 62—65 ; N. Gudea—I. Ghiurco, *op. cit.*, p. 177—179, n^{os} 1—6 ; p. 179—180, n^{os} 1—2 ; p. 200—201, n^{os} 1—3 ; p. 202—203, n^o 4 ; p. 205, n^{os} 13—15.

²⁴ O. Toropu, *op. cit.*, p. 75—76 ; Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 35—38.

²⁵ D. Tudor, *op. cit.*, 3^e éd., Bucarest, 1968, p. 463 ; idem, *Drobeta*, Bucarest (Meridiane)⁹ 1965, p. 40.

au fil des âges. Cela d'autant plus que les fouilles pratiquées dans la tour dite « de Justinien » montrent que ses fondements reposent sur une couche de décombres romains, alors que l'appareil et les matériaux de construction, ainsi que quelques autres menues trouvailles, notamment des fragments céramiques et une monnaie d'Andronic II Paléologue (1295—1327), conduisent à la conclusion que cette tour a été édifiée pendant la première moitié du XIV^e siècle²⁶.

Un dépôt de fibules et autres objets de bronze, coulés mais n'ayant pas subi la dernière touche de finissage et datés du VI^e siècle, actuellement au Musée de Timișoara, passe pour avoir été trouvé justement dans cette « tour de Justinien »²⁷. Mais ces pièces sont sûrement sorties de quelque atelier local qui devait faire travailler un certain nombre d'ouvriers spécialisés. Or, un tel atelier ne pouvait guère trouver place à l'intérieur de cette tour, ni même à l'intérieur du camp, où il n'y a pas, du reste, la moindre trace d'une activité de ce genre, aussi devait-il avoir son siège ailleurs, quelque part dans la ville antique²⁸. Par contre, la présence de cet atelier et les autres vestiges archéologiques mentionnés attestent la continuité du peuplement daco-romain à Drobeta, le caractère urbain de ladite cité et ses liens avec Byzance au VI^e siècle de n.è.

L'important port fluvial et point de douane de *Dierna* (l'actuelle Orșova, dépt. de Mehedinți) a été lui aussi restauré sous Justinien (Procopé, *De aed.* IV, 6,5 : *Zernes*). Cette ville allait poursuivre au VI^e siècle sa carrière en tant que point d'appui et de surveillance de la navigation sur le Danube à l'un des tronçons les plus difficiles de son parcours. Ce fut cette difficulté même qui imposa aux Byzantins de maintenir leur domination ici. Qui plus est, il y avait là aussi l'un de ces grands marchés de la frontière, alimenté par un centre artisanal et commercial. Malheureusement, une série de facteurs contraires ont concouru à nous faire manquer bon nombre de témoignages concrets relatifs à l'activité de cet important centre antique²⁹. En effet, pour commencer, la ville antique fut superposée par des fortifications médiévales, puis, par la ville moderne et cela devait empêcher une recherche archéologique méthodique et plus approfondie avant que le site soit englouti par les eaux du barrage hydro-énergétique des Portes de Fer.

A l'heure actuelle nous disposons aussi d'un certain nombre de vestiges archéologiques témoignant de la culture matérielle développée pendant l'époque concernée à *Răcari* (dépt de Dolj), provenant du camp romain remis en état et réutilisé aux IV^e—VI^e siècles par les autochtones daco-romains. Certains vestiges récoltés sur les lieux (monnaies de Justin et Justinien, fibules, une boucle d'oreille de bronze avec le pendant étoilé, etc.) laissent à supposer que l'activité commerciale en tant que marché permettant l'échange de produits avec les habitants de la région, ainsi que les liens avec l'Empire romano-byzantin se sont maintenus au

²⁶ Mișu Davidescu, *Drobeta*, Craiova, 1980, p. 220—226.

²⁷ A. Bejan, *Un atelier metalurgic din sec. VI e.n. de la Drobeta—Turnu Severin*, « Acta Musci Napocensis », XIII, 1976, p. 257—278.

²⁸ M. Davidescu, *op. cit.*, p. 222—223.

²⁹ D. Tudor, *Orașe, târguri și sate în Dacia romană*, Bucarest, 1968, p. 22 ; Ion Horațiu Crișan, *Dierna*, dans *Enciclopedia civilizației romane*, Bucarest, 1982, p. 260—261 ; D. Protase, dans *Die Völker Südosteuropas im 6. bis 8. Jahrhundert*, Berlin, 1987, p. 234—235.

VI^e siècle ³⁰. La même hypothèse pourrait être valable également pour ce qui est de quelques autres localités développées sur l'emplacement ou à proximité des anciens grands centres romains du territoire actuel de l'Olténie (*Romula*, *Buridava*), de la Transylvanie (*Apulum*, *Sarmizegetusa*, *Porolissum*, *Potaissa*, *Napoca*), du Banat (*Tibiscum*).

Les rapports de la région bas-danubienne avec l'Empire romano-byzantin sous Justinien se sont resserrés encore plus. En effet, ainsi qu'il est généralement connu, l'empereur a transféré le siège de la préfecture de l'Illyricum de Thessalonique à *Prima Justiniana*, la nouvelle capitale fondée par lui en Dacie Méditerranéenne, selon toute probabilité, l'actuelle Caričin Grad, dans le voisinage de Naïssus (Nich, Yougoslavie) ³¹. Or, il y avait là une évidente intention d'expansion au nord du fleuve, qui a également contribué à resserrer les liens avec le territoire situé au-delà du Danube. Un archevêché fut créé à *Prima Justiniana*, ayant pour document de fondation la Novelle XI, que l'empereur adressait le 14 avril 535 à Catellianus (Catellio), le premier prélat de la grande diocèse récemment fondée. Le document est d'une importance exceptionnelle non seulement pour l'histoire du christianisme illyrien et daco-romain, mais aussi en ce qui concerne la politique de Justinien envers l'ancienne Dacie trajane. Il est question dans cette Novelle de l'inclusion à l'obédience de l'archevêché de *Prima Justiniana* des cités de *Viminacium* (Kostolač, Yougoslavie) de la rive droite du Danube, *Recidua* = *Recidiva* et *Litterata* = *Lederata*, sises sur la rive gauche du fleuve, actuellement Vărădia et Palanca Nouă au Banat. Si le texte ne parle que de ces cités, c'est vraisemblablement qu'elles étaient rentrées récemment dans l'administration de l'Empire, sans vouloir dire pour autant que la domination de Byzance au nord du Danube se bornait à ces deux seules cités ³². Il semble qu'on doit renoncer à identifier *Recidua* (*Recidiva*), d'après Vasile Pârvan de toute évidence une forme corrompue du nom d'*Arcidava*, avec *Sycibida-Sucidava* (D. Tudor), car ni le phonétisme du texte, ni la topographie ne permettent une telle identification. Qui plus est, l'association dans le même paragraphe de ces trois cités suggère une proximité topographique. L'absence de la cité de *Recidiva* (*Arcidava*) relevée sur la liste des forteresses remises en état ou reconstruites sous Justinien s'expliquerait par le fait qu'elle n'avait pas besoin d'aucune réfection, étant bien conservée. D'autre part, *Sycibida-Sucidava* avait une trop grande importance de par sa position stratégique pour prêter à une confusion avec *Recidiva*. La Novelle XI n'en a pas fait mention, car la cité dépendait au point de vue administratif et militaire de la province de Dacia Ripensis, incorporée à la préfecture de *Prima Justiniana*, cependant que sur le plan religieux elle était rattachée à

³⁰ D. Tudor, *Oltenia romană*, 4^e éd., p. 294 ; Maria Comşa, RESEE IX (1971), 3, p. 377 et suiv. ; O. Toropu, *op. cit.*, p. 215, n^o 109 ; I. H. Crişan, *Răcuri*, dans *Encicl. civ. romane*, *op. cit.*, p. 698.

³¹ V. Kondić—V. Popović, *Caričin Grad*, Belgrade, 1977.

³² V. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman*, Bucarest, 1911, p. 184—189 ; D. Tudor, *op. cit.*, p. 466 ; Gh. Ştefan, *Iustiniana Prima şi stăpînirea bizantină la Dunărea de Jos în secolul al VI-lea e.n.*, dans *Drobeta*, I, 1974, p. 65—70.

l'évêché d'*Aquae* (Negotin, Yougoslavie), également mis le 14 avril 535 sous la juridiction de l'archevêché de *Prima Justiniana*, ce qui rendait inutile toute mention spéciale ³³.

Un document laissé peut-être par trop de côté est l'Edit XIII (chap. XXI) émis par Justinien entre septembre 538 et août 539, donc peu après la fondation de *Prima Justiniana*. Il résulte de ce document qu'une bande de terre plus ou moins large au nord du Bas-Danube se trouvait sous la directe domination de l'Empire qui s'en servait pour la protection du *limes*. Le texte de cet édit décide que l'unité militaire qui se refuserait de porter aide au fisc pour la perception des impôts «soit transférée en son entier (à titre punitif) du pays et cantonnée dans les contrées d'au-delà du fleuve Istros ou Danube, préposée à la garde des frontières de là-bas» ³⁴.

Il découle du présent exposé que durant la période Anastase I^{er} — Justinien I^{er} (491—565), une bande de terre de dimensions non déterminées, située au nord du Bas-Danube et nécessaire à la protection du *limes*, se trouvait sous la domination de l'Empire romain avec la capitale à Constantinople. Le reste du territoire nord-danubien avec sa population daco-romaine latinophone, même si extérieur aux frontières de l'Empire sous le rapport politique et administratif, ne passait pas moins comme appartenant de fait à l'Empire, compte tenu de l'origine de sa population, ainsi que de la culture matérielle et spirituelle qui s'y était développée. Ajoutons aussi que la fondation de la préfecture et de l'archevêché de *Prima Justiniana* a contribué pour une bonne part à la consolidation du sentiment d'appartenance à la Romanité orientale des habitants daco-romains de cette contrée, ainsi qu'à la continuité ininterrompue de leur être profond et de leur caractère ethnique ³⁵.

³³ Gh. Ștefan, *op. cit.*, p. 67—68.

³⁴ *Ibidem*, p. 68—69.

³⁵ Cf. *ibidem*, p. 69.

ÉLÉMENTS ET INFLUENCES BYZANTINS DANS LA CIVILISATION DES VI^e—VII^e SIÈCLES APRÈS J. CHR. AU NORD DU BAS-DANUBE

DAN GH. TEODOR

La recherche des multiples liaisons entre les régions du nord du Bas-Danube et l'Empire romain tardif et byzantin, dans la période des grandes migrations, présente assurément une importance toute particulière pour la compréhension exacte de l'évolution de la société locale de ces zones du sud-est européen et implicitement des traits manifestement romains que cette société a conservés en permanence dans des formes spécifiques, durant tout le premier millénaire après J. Chr.

Par l'intermédiaire des recherches archéologiques et historiques on a relevé toujours mieux ces dernières décennies le fait que après la retraite de l'administration et de l'armée romaines des régions de la Dacie nord-danubienne à la fin du III^e siècle après J. Chr. les liaisons de la population autochtone avec l'Empire ont continué d'être actives en dépit de la situation politique précaire, déterminée par les nombreuses invasions des peuples migrants, qui ont eu lieu sur des espaces géographiques larges, affectant directement ou indirectement ces régions.

Ces liaisons ont été favorisées ou imposées par une série de facteurs d'ordre économique, culturel et religieux et spécialement d'ordre militaire et politique, d'importance au moins égale dans le développement des événements qui se sont déroulés surtout pendant la période des VI^e—VII^e siècles après J. Chr. dans les régions du Bas-Danube.

L'intérêt particulier que l'Empire a constamment manifesté pour les régions de la Dacie nord-danubienne étant bien justifié, puisque Byzance se trouvait d'une part dans le voisinage immédiat de larges zones géographiques habitées par une nombreuse population sédentaire, latinophone, d'autre part parce que ces territoires étendus présentaient une évidente importance d'ordre économique, politique et militaire.

En continuant et en enrichissant avec le temps l'expérience concernant le rôle stratégique et militaire, et aussi l'importance économique des régions du nord du Bas-Danube, l'empire byzantin a orienté son activité sur la base de principes judicieusement élaborés, dont le principal but était de défendre ses frontières danubiennes devant les grands dangers que présentaient les différents groupes migrants, pénétrés temporairement dans les zones avoisinant le cours inférieur du Danube, ainsi que de maintenir ou d'attirer la population romaine vivant au

nord du fleuve dans sa sphère d'influence économique, culturelle et politique ¹.

La construction ou la restauration de forteresses et de point fortifiés sur les deux rives du Bas-Danube, la fortification et la réutilisation de vieilles têtes de ponts et, en général, l'attention accordée par l'Empire à ce *limes*, met en évidence l'importance stratégique et militaire de ces régions, surtout après la retraite romaine et ultérieurement, presque sans interruption, durant tout le premier millénaire après J. Chr.

Lorsque les conjonctures politiques ont été favorables, certaines parties des régions comprises entre les Carpates sud et le Danube, et entre le Siret et le Dniestr, au nord des Bouches du Danube et le rivage nord-ouest de la Mer Noire ont pu être incorporées au IV^e siècle ap. J. Chr. dans les possessions de l'Etat romain sous Constantin le Grand et ses successeurs ², et ultérieurement, au VI^e siècle parmi les annexions territoriales de Justinien I^{er}³. De cette manière, les zones sud de l'espace carpato-danubien, tout comme par le passé, ont été directement liées à l'administration et à toute l'activité économique, culturelle, politique et militaires des provinces danubiennes de l'Empire.

D'autre part, la population romaine du nord du Bas-Danube a été elle-même intéressée au maintien et à l'amplification d'étroites et diverses liaisons avec la civilisation du sud du fleuve, du fait de son origine latine, de sa culture matérielle et de sa vie spirituelle de facture romaine, profondément et définitivement implantées là-bas, comme du fait des menaces permanentes auxquelles elle était soumise par les fréquentes et dévastatrices invasions des différents groupes migrants. C'est pourquoi la population autochtone de l'espace carpato-danubien, en vertu de vieilles et étroites liaisons faisait constamment appel à l'autorité politique que l'Empire exerçait en général par sa considérable force militaire, par son prestige économique et par le haut niveau de sa civilisation ⁴.

C'était donc naturel que, dans la continuité de longues et solides relations, les contacts entre la population du nord du Bas-Danube et la société romaine-byzantine du sud du fleuve se maintiennent particulièrement actifs au cours de VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. (et certes plus tard aussi) et qu'ils influencent dans une notable mesure le développement de la romanité dans ces régions.

Comme on l'a dit, outre l'intérêt croissant que l'Empire byzantin accordait en permanence aux régions nord-danubiennes du point de vue militaire, défense de ses frontières sur le fleuve, des Bouches du

¹ M. Simpetru, *Situația imperiului romano-bizantin la Dunărea de Jos la sfârșitul secolului al VI-lea și începutul celui de al VII-lea*, dans SCIV, 22, 1971, 2, p. 217—242; D. Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI e.n.*, Iași, 1981, p. 11—23, 27.

² D. Tudor, *Preuves archéologiques attestant la continuité de la domination romaine au nord du Danube après l'abandon de la Dacie sous Aurélien (III^e—V^e siècles)*, dans *Dacoromania*, I, Freiburg, 1973, p. 149—161.

³ Gh. Ștefan, *Justiniana Prima și stăpânirea bizantină la Dunărea de Jos în secolul al VI-lea*, dans *Drobeta*, I, 1974, p. 65—70.

⁴ D. Gh. Teodor, *Regiunile est-carpătice și Bizanțul în secolele V—XI e.n.*, dans *România în Istoria Universală*, I, Iași, 1986, p. 7—8.

Danube et des zones délimitées par le littoral nord-ouest de la Mer Noire, un poids important dans l'ensemble de ses relations avec la population romaine de Dacie ont eu celles du domaine économique, culturel et religieux ⁵.

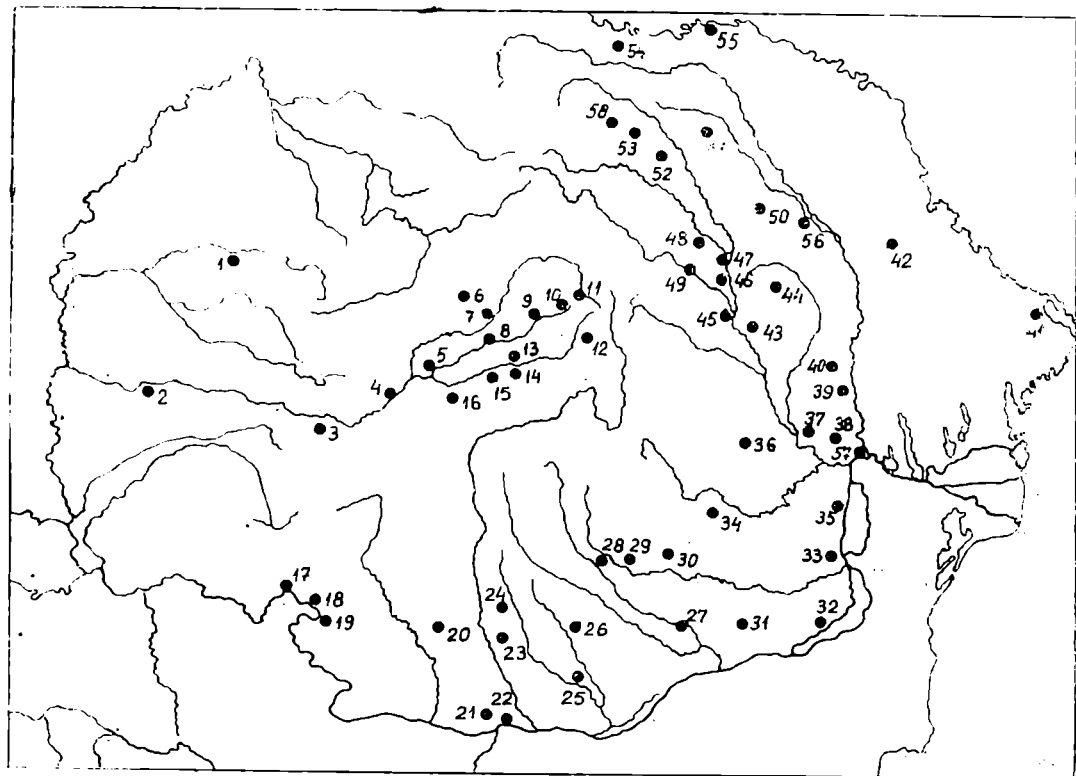


Fig. 1. La carte des principales découvertes byzantines des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. des régions carpatodanubiennes ; 1, Oradea ; 2, Felnac ; 3, Vețel ; 4, Alba Iulia ; 5, Gimbaș ; 6, Bandu de Cimpie ; 7, Morești ; 8, Noșlac ; 9, Vădaș ; 10, Firtușu ; 11, Corund ; 12, Cristur ; 13, Dumbrăveni ; 14, Bratei ; 15, Sighișoara ; 16, Șura Mică ; 17, Orșova ; 18, Drobeta-Turnu Severin ; 19, Hinova ; 20, Coșoveni ; 21, Orlea ; 22, Celei (Sucidava) ; 23, Ipotești ; 24, Priseaca ; 25, Dulceanca ; 26, Olteni ; 27, București ; 28, Tîrșor ; 29, Șirna ; 30, Budureasca ; 31, Plumbuita ; 32, Unirea ; 33, Luciu ; 34, Sărata Monteoru ; 35, Gropeni ; 36, Cîndești ; 37, Movileni ; 38, Cudalbi ; 39, Birlălești ; 40, Dodești ; 41, Cetatea Albă ; 42, Hânsca ; 43, Horgești ; 44, Voinești ; 45, Bacău ; 46, Săbăoani ; 47, Secuieni ; 48, Davideni ; 49, Costișa ; 50, Costești ; 51, Botoșani ; 52, Udești ; 53, Suceava ; 54, Cuciurul Mare ; 55, Hotin ; 56, Iași ; 57, Galați ; 58, Botoșana.

Dans la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. les intérêts économiques de Byzance, dans ses relations avec les habitants nord-danubiens, étaient déterminés par des nécessités d'approvisionnement avec des aliments et des matières premières de ses régions, surtout celles entre le Danube, la Mer et les Balkans, zones gravement éprouvées dans certaines années de sécheresse, mais surtout par suite de différentes invasions de groupes migrants qui désorganisaient pour longtemps l'économie des territoires envahis qu'ils pillaient ⁶.

⁵ Idem, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 27—28.

⁶ Ibidem, p. 27.

Moins éprouvée par les dévastations des groupes migrants, mais contrainte, dans le contexte d'une domination politique moins dure, de produire la nourriture nécessaire aux nouveaux venus, ainsi que des armes et d'autres biens matériels, la population autochtone de l'espace carpatodanubien a continué de s'occuper avec l'agriculture, l'élevage des bêtes, l'exploitation des ressources naturelles de matières premières et les métiers. Pendant les années de relative paix politique et protégés souvent par les intérêts immédiats des migrants de s'assurer la nourriture nécessaire, les autochtones ont pu quelquefois obtenir des récoltes croissantes de céréales et un plus grand nombre d'animaux domestiques, avec des surplus que, après avoir acquitté les dûs imposés par les dominateurs, ils ont eu la possibilité de les commercialiser, soit directement dans les villes byzantines du Danube, soit par l'intermédiaire des marchands venus de l'Empire. Les voies les plus accessibles, utilisées déjà comme telles depuis l'antiquité, étaient surtout les vallées des grandes rivières avec tout leur réseau hydrographique qui offraient de bonnes liaisons directs entre les centres de production artisanale de Scythie Mineure, Mesie, Thracie et Dalmatie, surtout, ainsi que des nombreuses communautés rurales romaines de toute la Dacie nord-danubienne. Les échanges s'effectuaient la plupart des fois par troc, pour les céréales, les animaux domestiques et autres biens, les marchands byzantins offrant huiles, vins, objets ménagers et de parure, objets de culte chrétien, étoffes, vases de verre et de métal etc.

Ces échanges ont rendu possible la diffusion au nord du Bas-Danube d'une très grande quantité de produits des centres artisanaux byzantins, leur présence au cours des VI^e—VII^e siècles ap.J.Chr. dans de nombreux habitats autochtones, répartis géographiquement sur tout le territoire de la Dacie, prouvant clairement l'intensité, la diversité et l'ampleur des relations d'ordre économique existant entre le nord et le sud du fleuve⁷.

Dans ce sens, les recherches archéologiques entreprises ces dernières décennies dans les régions carpatodanubiennes ont pu apporter de multiples et intéressantes informations.

Ainsi, par l'intermédiaire de ces recherches on a pu préciser que l'on a exporté au nord du Bas-Danube une grande quantité d'amphores à huile et à vin, beaucoup de ces produits arrivant même dans les centres de Scythie Mineure, Mesie, Thracie ou Illyrie⁸.

En dépit des interdictions légiférées par l'Etat byzantin concernant la vente de certains biens aux « barbares », surtout des armes et des objets en fer, les marchands de l'Empire ont toutefois diffusé au nord du Danube un nombre assez grand de ces objets artisanaux.

⁷ Idem, *La population autochtone au nord du Bas-Danube aux VI^e—VII^e siècles n.è.* dans *Românii în Istoria Universală*, III, Iași, 1988, p. 93—105.

⁸ Idem, *Elemente și influențe bizantine în Moldova în secolele VI—XI*, dans *SCIV*, 21, 1970, 1, p. 99—100; idem, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 28—30; D. Tudor, *Sucidava*, Craiova, 1974, p. 132; Em. Popescu, *Inscripțiile din secolele IV—XIII descoperite în România*, București, 1976, p. 313—348, 385—387; O. Toropu, *Romanitatea tirzie și străromânii în Dacia Traiană sud-carpatică (secolele III—XI)*, Craiova, 1976, p. 126—133; M. Davidescu, *Drobeta în secolele I—VII c.n.*, Craiova, 1980, p. 197—200, 209, 212, 220; S. Dolinescu-Ferche, *La culture « Ipoesti — Ciurel — Cîndești » (V^e—VII^e siècles). La situation en Valachie*, dans *Dacia*, NS, XXVIII, 1981, 1—2, p. 135—137.

Dans beaucoup de lieux du nord du Bas-Danube, on a découvert une série d'outils de fer datant des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr., outils destinés à l'agriculture (certains types de socs de charue, pelles, faucilles, faux, serpes, sefouettes, haches etc.) ou à travailler divers objets ménagers, de parure, vestimentaires ou de culte (ciseaux, marteaux, limes, pinces, enclumes, scies, moules etc.) et même certaines armes (épées, point de lance, javelots, flèches etc.), pièces d'harnachement et autres objets produits sans doute dans les centres artisanaux de Byzance⁹.

De même ont été importés du sud du Danube divers vases en glaise, travaillés à une roue perfectionnée, d'une pâte fine recouverte certaines fois d'engobe rouge, ainsi que des vases en argent, bronze et verre¹⁰.

Toujours par suite de relations commerciales avec Byzance, se sont répandus dans les régions carpto-danubiennes de nombreux objets de parure, vestimentaires et de culte chrétien.

Les objets de culte chrétien présentent pour tout le territoire de la Dacie une importance toute particulière, y étant véhiculés en nombre considérable des centres urbains et religieux de l'Empire par suite de la diffusion de bonne heure du christianisme et de sa généralisation dans tout l'espace du nord du Bas-Danube.

Objets liturgiques divers, vases de culte et vases usuelles à insignes chrétiens, petits objets ornés de symboles caractéristiques à la nouvelle religion, petites croix pendants, amulettes chrétiennes diverses et même des matrices servant à mouler en série de telles pièces ont été découverts dans nombreux habitats et nécropoles, jusque dans les zones septentrionales de la Dacie, prouvant que durant les VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. le christianisme s'était répandu partout, étant par endroits, accepté par des masses compactes de la population¹¹.

A côté de ces vestiges de facture chrétienne, les centres artisanaux de l'Empire ont exporté aussi un nombre considérable d'objets vestimentaires et de parure¹². Dans certains cas, tout comme les pièces de culte

⁹ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, dans *SCIV*, 21, 1970, 1, p. 101—108; idem, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 31—33; O. Toropu, *op. cit.*, p. 138—141.

¹⁰ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 30—31.

¹¹ G. Coman, *Mărturii arheologice privind creștinismul în Moldova secolelor VI—XIII*, dans *Danubius*, V, 1971, p. 75—82; D. Gh. Teodor, *Cele mai vechi urme creștine din Moldova*, dans *Mitropolia Moldovei și Sucevei*, L, 1974, 7—8, p. 561—567; idem, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 37; I. Barnea, *Artă creștină în România. I—secolele III—VI*, București, 1979; idem, *Continuitatea elementelor daco-romane după părăsirea aureliană pe baza descoperirilor paleocreștine din Transilvania în lumina ultimelor cercetări*, dans *Sargetia*, 16—17, 1984, p. 259—266; Em. Popescu, *Creștinismul în Eparhia Buzăului până în secolul al VII-lea*, dans *Spiritualitate și istorie la întorsura Carpaților*, 1, Buzău, 1983, p. 259—177; idem, *Creștinismul pe teritoriul României până în secolul al VII-lea în lumina noilor cercetări*, dans *Mitropolia Banatului*, XXXVII, 1987, 4, p. 34—49; M. Rusu, *Paleocreștinismul nord-dunărean și etnogeneza românilor*, dans *AIICN*, XXVI, 1983—1984, p. 35—84; N. Gudea și I. Ghiurco, *Din istoria creștinismului la români. Mărturii arheologice*, Oradea, 1988, p. 115—206.

¹² D. Gh. Teodor, *op. cit.*, dans *SCIV*, 21, 1970, 1, p. 110—106; idem, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 31—33; R. Theodorescu, *Despre periodicizarea și unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV—XIV*, dans *Pagini de veche artă Românească, de la origini până la sfârșitul secolului al XVI-lea*, București, 1970, p. 21—48; V. Theodorescu, *Centre meșteșugărești din sec. V/VI—VII e.n. în București*, dans *București*, IX, 1972, p. 73—97; A. Bejan, *Un atelier metalurgic din sec. VI e.n. de la Drobeta-Turnu Severin*, dans *AMN*, XIII, 1976, p. 257—268.

chrétien, de tels objets vestimentaires et de parure étaient produits sur place, par les artisans autochtones ou par les artisans byzantins itinérants, qui confectionnaient sur commande des d'objets semblables à ceux du sud du Danube.

Beaucoup de ces produits locaux étaient exécutés au même niveau technique que ceux de l'Empire.

Pour leurs produits, les artisans ou les marchands byzantins et autochtones percevaient une paye, la plupart des fois par troc.

La découverte d'ateliers spécialisés dans la production d'objets vestimentaires, de parure ou de culte, répandus dans beaucoup d'habitats des régions carpato-danubiennes, met en évidence l'importance particulière de la production de ces pièces à large échelle, en série. Beaucoup de ces découvertes ont une valeur à part du point de vue artistique, ainsi que du point de vue chronologique et culturel.

Dans cette catégorie d'objets, il faut inclure premièrement les exemplaires de fibules du type romain tardif, les ainsi appelées fibules « à pied enroulé », ainsi que certains types de fibules ansées, objets vestimentaires très demandés par la population romaine du nord du Bas-Danube. De telles fibules travaillées à la main ou par moulage, en bronze, argent ou fer, du type à pied enroulé, dérivées des prototypes romains, sont fréquemment rencontrées dans l'espace carpato-danubien où l'on en trouve de nombreuses variantes, certaines imitées localement¹³. Les centres de production de ces types de fibules se trouvaient dans les régions du Bas-Danube, à Drobeta-Turnu Severin, Prahovo, Dierna (Orșova), Negotin ou Pernik et probablement en Dobroudja aussi¹⁴. Elles se sont répandues exclusivement dans les milieux romains, n'étant pas attestées dans les régions habitées par les Germains, Slaves ou Avars.

De même les fibules ansées, en bronze, argent ou potin, la plaque du pied en forme de lyre et ornées de motifs d'indubitable origine romaine-byzantine, produits elles aussi dans des centres artisanaux de l'Empire, ont une assez large diffusion dans les régions du nord du Bas-Danube¹⁵. Outre des importations on trouve beaucoup d'imitations locales.

À côté des fibules, une importance tout aussi grande présentent les boucles de ceinture byzantines à plaque fixe du type « Sucidava », « Salona-Histria », « Siracuza » et « Pápa », ou bien à plaque en forme de croix ou de bouclier, dont beaucoup produits surtout dans les centres artisanaux voisins au *limes* danubien, d'où elles se sont répandues en grand nombre dans tout l'espace carpato-danubien et dont de même on

¹³ D. Gh. Teodor, *Considerații privind fibulele romano-bizantine din secolele V—VII e.n.*, in *spațiul carpato-dunăreano-pontic*, dans *Arheologia Moldovei*, XII, 1988, p. 197—221.

¹⁴ *Ibidem*, p. 210.

¹⁵ I. Nestor, *L'établissement des Slaves en Roumanie à la lumière de quelques découvertes archéologiques récentes*, dans *Dacia*, NS, V, 1961, p. 429—448; A. Petre, *Fibulele « Digilate » de la Histria (partea I)*, dans *SCIV*, 16, 1965, 1, p. 67—91; *idem*, (partea a II-a), dans, *SCIV*, 16, 1965, 2, p. 275—286; *idem*, *Contribuția atelierelor bizantine la geneza unor tipuri de fibule « digilate » din veacurile VI—VII e.n.* dans *SCIV*, 17, 1966, 2, p. 255—276; M. Comșa, *Unele considerații cu privire la originea și apartenența etnică a complexelor cu fibule « digilate » de tip Gimbaș-Coșoveni* dans *Apulum*, XI, 1973, p. 259—270; D. Gh. Teodor, *Teritoriul est-carpatic în veacurile V—XI e.n.*, Iași, 1978, p. 41—42; O. Toropu, *op. cit.*, p. 133—136.

n'en rencontre que exclusivement dans les milieux des populations romaines¹⁶.

Tout aussi caractéristiques aux ateliers d'orfèvrerie byzantins sont certains types de boucles d'oreille, surtout ceux à pendantif étoilé, ainsi que certaines catégories de bagues, bracelets, appliques ou pendants, en argent, bronze et potin, ornés de motifs géométriques floraux ou d'inspiration chrétienne, rencontrés partout dans les régions du nord du Bas-Danube, dans les habitats et nécropoles de la population autochtone¹⁷.

Certes, on importait également de Byzance d'autres marchandises, comme étoffes, objets en cuir et en bois, fruits, légumes etc., qui par leur nature ne pouvaient pas se conserver au cours des temps.

Comme on l'a déjà dit, dans les relations commerciales de autochtones de l'espace carpato-danubien, dans la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr., le troc a eu un rôle important, mai on a utilisé aussi à large échelle la petite monnaie de bronze ou de cuivre émise par la trésorerie de l'Empire.

Des monnaies byzantines isolées, totalisant quelques centaines d'exemplaires, émissions provenant de tous les empereurs de la période des VI^e—VII^e siècles ont été découvertes, jusqu'à présent dans environ 230 localités de la Dacie, répandues dans toutes les formes de relief de cet espace. Beaucoup de ces monnaies ont été trouvées dans des habitats et des nécropoles constituant un bon critère chronologique¹⁸.

Outre les monnaies isolées, on connaît aussi à cette époque dans les régions carpato-danubiennes 14 trésors contenant spécialement des monnaies de bronze et d'argent ou d'or¹⁹. A ceux-là s'ajoutent quelques trésors constitués principalement d'objets vestimentaires, de parure ou de culte chrétien²⁰.

Les trésors monétaires, selon les dernières émissions qu'ils contiennent, s'échelonnent différemment du point de vue chronologique, leur ensevelissement étant déterminé par les pénétrations de populations migratrices, en l'occurrence slavo-avars, surtout pour ceux qui datent du VI^e siècle, ou protobulgares pour ceux qui appartiennent à la fin du VII^e siècle. Il y en a qui sont à mettre en liaison (ceux d'argent et d'or) avec les *stipendia* payés à certains groupes migrants.

¹⁶ J. Werner, *Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts*, dans *Kölner Jahrbuch*, I, Köln, 1955, p. 36—48 ; S. Uenze, *Die Schnallen mit Riemenschlaufe aus dem 6. und 7. Jahrhundert*, dans *Bayerische Vorgeschichts-Blätter*, Jahr. 31, 1966, p. 1—2, p. 141—142.

¹⁷ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 35—37.

¹⁸ C. Preda, *Circulația monedelor bizantine în regiunea carpato-dunăreană*, dans *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 375—413 ; V. Butnară, *Răspindirea monedelor bizantine din secolele VI—VII în teritoriile carpato-dunărene*, dans *BSNR*, LXXVII—LXXIX (1983—1985), nr. 131—133, București, 1987, p. 199—234.

¹⁹ C. Preda, *op. cit.*, p. 400—402, 404—406, 410—412 ; V. Butnară, *op. cit.* p. 228—231.

²⁰ I. Nestor și C. S. Nicolăescu-Plopșor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu dans Germania*, 22, 1938, 1, p. 33—41 ; M. Butoi, *Un tezaur de monede și obiecte de podoabă din secolul al VII-lea descoperit în comuna Prișcaca-Slatina*, dans *Studii și Comunicări — Pitești* 1, 1968, p. 97—104 ; R. Noll, *Zum Silberschatz von Kucurmare*, dans *In memoriam Constantin Drăcoșciuc*, Cluj, 1974, p. 267—273 ; R. Florescu și I. Mică, *Tezaure transilvane la Kunsthistorisches Museum din Viena*, București, 1979, p. 41—56.

L'existence de nombreuses monnaies byzantines de bronze ou de cuivre dans l'espace carpatho-danubien montre que dans le cadre des relations économiques entre les autochtones et Byzance, la monnaie de l'Empire était acceptée avec sa valeur nominale et non pas intrinsèque, étant utilisée constamment par suite de vieilles traditions dans le manie- ment de ce moyen d'échange, ainsi que du fait que la population romaine nord-danubienne reconnaissait l'autorité économique et politique de l'Etat byzantin garantissant cette circulation monétaire. Toujours en ce qui concerne les transactions commerciales, il faut mentionner la découverte d'un « dénéral » à Sucidava, où il y avait sans doute un important centre d'échange commercial ²¹.

La circulation de la monnaie byzantine de bronze et de cuivre dans le processus des échanges commerciaux est, sans nul doute, un trait qui caractérise surtout les régions habitées par population romaine, l'espace carpatho-danubien se différenciant par là des territoires voisins de l'est, du nord et du nord-ouest, habités par les Slaves, où le phéno- mène n'est pas connu.

Outre les échanges commerciaux directs qui se sont déroulés aux VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. entre les autochtones du nord du Bas-Danube et l'Empire byzantin, une série d'influences dans le domaine de la production matérielle et dans la sphère de la vie spirituelle, ont pu être documentées mettant en évidence à leur tour le rôle à part que la civilisation byzantine a joué dans cette partie de l'Europe du sud-est.

Dans ce sens, on peut souligner les influences positives manifestées par Byzance en ce qui concerne la production de céramique, surtout dans les régions plus proches du *limes* danubien, comme celles du Bănat, Oltenia, Muntenia et sud-ouest de la Moldavie, où la production de poterie du type *Cireșanu-Ipotești-Cindești* et de type *Costișa-Botoșana*, par exemple, présente de nombreux éléments de technique, forme et décoration de facture indubitablement byzantine ²². Sous l'impulsion des influences reçues, les artisans potiers autochtones ont produit par imitation, en utilisant une pâte de meilleure qualité des amphorettes, cruches, tasses, jattes, lampes etc. obtenant des exemplaires souvent d'une qualité supérieure à celle locale, utilisée habituellement. De même, les nouveaux ornements incisés sur la surface des vases, tels que lignes ondulées, cannelures etc. sont une conséquence de ces influences, les ornements mentionnés étant constamment rencontrés sur la céramique locale égale- ment dans les périodes ultérieures. Le phénomène s'inscrit d'ailleurs dans la continuité des traditions plus anciennes, qui avaient commencé avec la diffusion des influences provinciales romaines dans la production de la céramique nord-danubienne, influences qui se sont ensuite continuelle- ment consolidées par l'afflux de nouveaux éléments ornementaux venus des centres de production sud-danubiens.

Des influences importantes se sont manifestées aussi dans la fabrica- tion d'outils de fer, surtout de ceux qui étaient liés à l'agriculture, au jardinage et à la viticulture, occupations pour lesquelles apparaissent

²¹ N. Bănescu, *Le dénéral de Sucidava*, dans *Academia Română — BSH*, 26, 1945, 2, p. 223—224.

²² S. Dolinescu-Ferche, *op. cit.*, p. 137, 145—147.

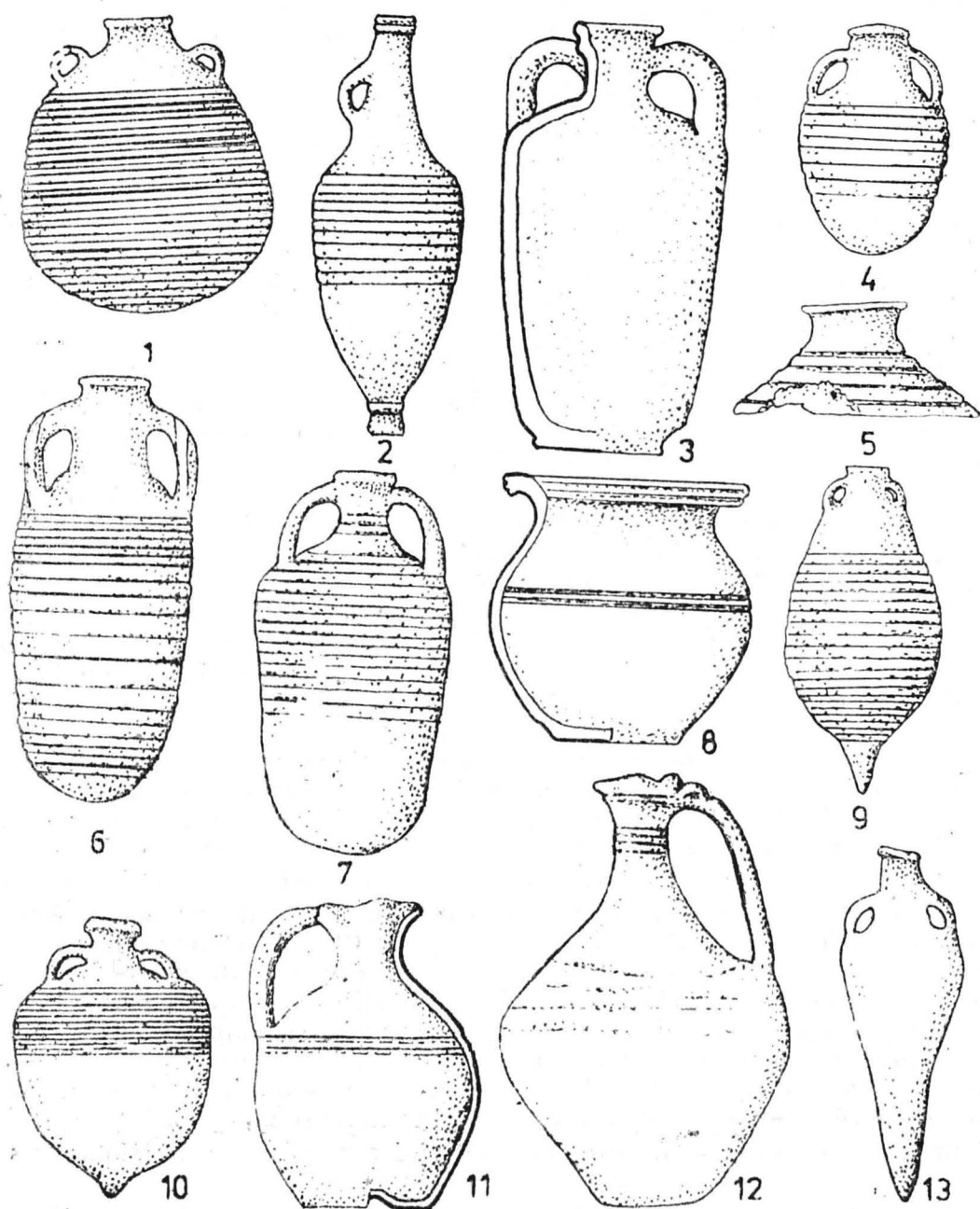


Fig. 2. Céramique byzantine d'importation. 1—4, 7—10, 13, Celei (Sucidava); 5, Ostrovul Banului; 6, Orlea; 11, Almaj; 12, Hinova.

maintenant de nouveaux types d'outils, comme bêche à lame large, soc de charrue asymétrique, serpe de vigne avec ou sans dent, serfouette à lame trapézoïdale etc. que les artisans autochtones ont imités, utilisant leurs procédés traditionnels de fabrication, dont l'ancienneté doit être cherchée aux débuts de la métallurgie géto-dace ²³.

Pareillement, beaucoup d'influences byzantines ont pu être précisées dans le domaine de la confection d'objets vestimentaires et de parure, tels que fibules, appliques, boucles de ceinture, boucles d'oreille, bagues, boutons, bracelets etc. et même certains objets de culte. La plupart des motifs ornementaux dont ces objets sont décorés, les procédés techniques utilisés à les produire, les matrices pour les mouler en série etc. sont sans aucun doute venus de Byzance, les artisans autochtones imitant constamment les produits fabriqués dans les ateliers de l'Empire, qui étaient à la « mode » dans les régions nord-danubiennes aussi. La production locale de tels objets a été peut-être favorisée aussi par l'existence d'artisans byzantins itinérants qui, travaillant côte à côte avec les autochtones, ont pu exercer directement de nombreuses et solides influences dans ce domaine d'activité ²⁴.

La découverte de véritables centres artisanaux, où de tels objets, vestimentaires, de parure et de culte étaient réalisés à large échelle, comme ceux de Drobeta-Turnu Severin, Orșova (Dierna), Valea Budureasca-Prahova, București, Davideni-Neamț, Costești-Iași, Lozna-Străteni Botoșani etc. ²⁵ illustre l'intense activité dans ce domaine, au cours des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. et les liaisons étroites avec la civilisation de l'Empire. Par l'intermédiaire de ces influences ont été acceptés et utilisés ultérieurement de manière permanente toute une série d'éléments décoratifs d'origine byzantine certains tels par exemple les fleurs de lys, feuilles d'acanthé, palmettes, tiges de vigne, ornements en tresse, tiges tressées, motifs géométriques spécifiques, spirales, cruciformes ou en losange, écailles de poisson, cercles concentriques, cercles avec point, motifs zoomorphes, paons, colombes, poissons, aigles, chevreuils, dont beaucoup ayant aussi une évidente signification religieuse chrétienne ²⁶.

Byzance a exercé au nord du Bas-Danube une influence assez forte dans la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. également en ce qui concerne le christianisme. De nombreuses découvertes de vestiges chrétiens (vases et petites cuillères liturgiques, petites croix, encensoirs, lampes, amphores, divers objets à inscriptions, monogrammes et symboles chrétiens etc.) qui existent partout dans l'espace carpatodanubien, montrent que la nouvelle religion s'était beaucoup répandue et avait été acceptée par des gens toujours plus nombreux, phénomène qui n'aurait pas pu se produire sans une activité soutenue des missionnaires

²³ I. Glodariu și Eug. Iaroslavschi, *Civilizația fierului la Daci (sec. II î.e.n. — sec. I e.n.)*, Cluj-Napoca, 1979; D. Gh. Teodor, *Tradiții geto-dacice în cultura materială și viața spirituală din secolele V—X e.n. pe teritoriul României*, dans *Acta Moldaviae Meridionalis*, VII—VIII (1985—1986), Vaslui, 1988, p. 134—135.

²⁴ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, Iași, 1981, p. 32—37.

²⁵ R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 21—48; V. Theodorescu, *op. cit.*, p. 73—82; A. Bejan, *op. cit.*, p. 257—268; D. Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 31—38, 83.

²⁶ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 84.

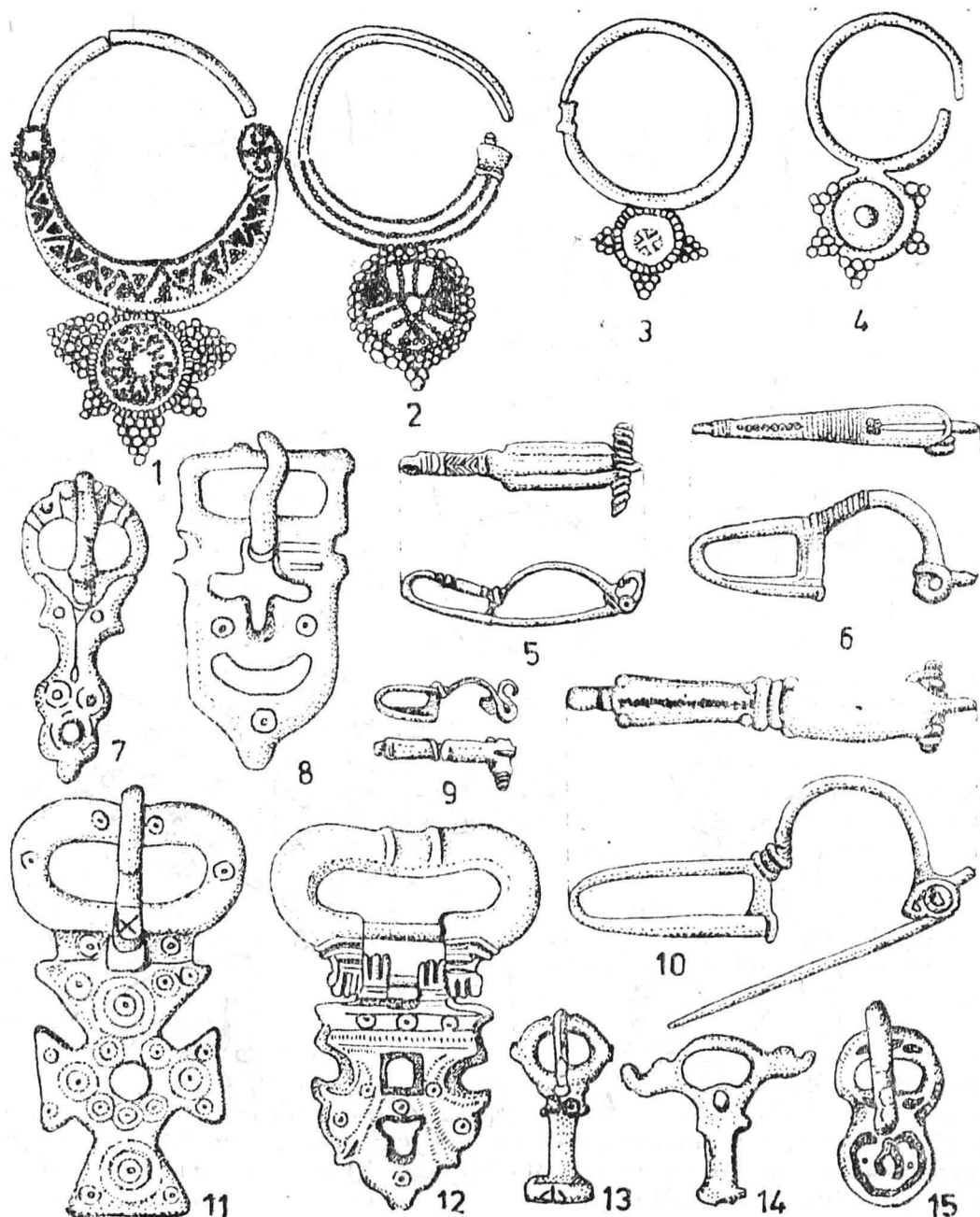


Fig. 3. Objets de parure et vestimentaires byzantines des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr.
 1—2, Coșoveni; 3, Ceptura; 4, Gîmbaș; 5, 9, București; 6, Suceava; 7, 14, Sărata
 Monteoru; 10, Moldoveni; 11, 13, Bratei; 12, Săbăoani; 15, Botoșana.

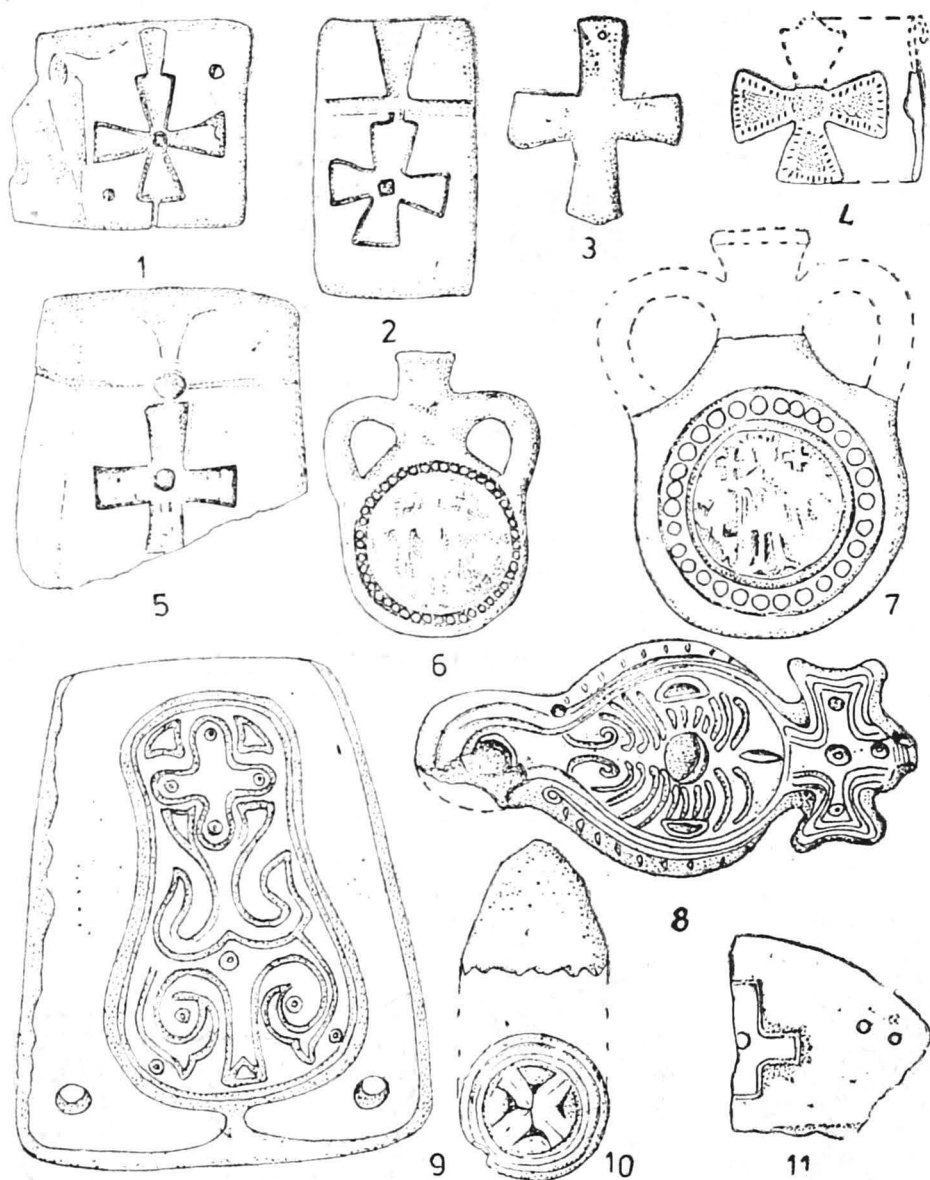


Fig. 4. Moules pour croix pendentif et objets chrétiens des VI^e–VII^e siècles ap. J. Chr. 1, Botoșana ; 2, București ; 3, 8, Celei (Sucidava) ; 4, Davideni ; 5, Olteni ; 6, Slăveni ; 7, Porolissum ; 9, Traian ; 10, Palatca ; 11, Sînmiclăuș.

chrétiens venus de l'Empire et sans les influences particulières que les centres religieux chrétiens du sud du fleuve, surtout de Scythie Mineure, Mésie et Illyrie, solidement organisés déjà au cours du VI^e siècle ap. J. Chr. avaient eues sur les communautés chrétiennes de Dacie ²⁷.

Outre ces nombreuses et importantes influences pendant la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. ainsi que plus tard, on peut en préciser d'autres encore, particulièrement significatives, liées au fonds principal de mots de la langue. Un grand nombre de mots d'origine byzantine entrés dans la langue des habitants autochtones du nord du Bas-Danube, dès cette époque, sont liés à des activités productives dans le domaine de l'agriculture, pomoculture et jardinage, mais aussi dans celui des métiers ménagers, constructions d'habitation, relations économiques, sociales et même militaires, pour ne plus rappeler le fonds considérable et notions concernant la religion chrétienne ²⁸.

Evidemment, ces influences ne se seraient pas produites si les relations socio-économiques et culturelles entre les autochtones de l'espace carpatho-danubien et Byzance n'avaient pas évolué constamment et sur des plans multiples pendant longtemps. Ces relations ont été sans doute favorisées en grande partie également par la composante ethno-linguistique romaine de la population autochtone de cet espace, ainsi que par l'acceptation de bonne heure et en masse du christianisme, diffusé par l'Empire, situation dont Byzance a dû tenir compte durant toute la période de son existence dans cette partie de l'Europe du sud-est.

Par le grand nombre des importations, ainsi que par les influences exercées par l'Empire constamment et pleinement dans la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr., continuées ultérieurement pendant tout le premier millénaire et au début du deuxième, on peut dire que le territoire de la Dacie nord-danubienne a été effectivement et continuellement dans la sphère d'activité de l'Etat byzantin. Cela a représenté d'ailleurs une conséquence naturelle des longues traditions et des vieilles liaisons établies entre le nord et le sud du Bas-Danube, amplifiées par la suite et diversifiées dès la période des VI^e—VII^e siècles ap. J. Chr. (dans les conditions de la recrudescence des grandes migrations de populations) grâce au prestige politique de l'Etat byzantin, à sa puissance économique et militaire et à son haut stade de civilisation. Le voisinage géographique immédiat de ses possessions balkaniques a pu également favoriser ces rapprochements.

Dans les conditions de profonds changements ethno-linguistiques qui ont eu lieu le sud-est de l'Europe, des mutations socio-économiques dues à des causes diverses et premièrement à la suite des vicissitudes apparus comme une conséquence du déroulement des grandes migrations venant de l'est du continent, la population autochtone de l'espace carpatho-danubien a trouvé dans l'Etat byzantin un appui efficace et continu dans sa lutte pour survivre ²⁹.

²⁷ Em. Popescu, *Dobrogea și teritoriile românești nord-dunărene în secolele IV—VI*, dans *Synopsis Thracologica*, 7, Tulcea, 1989, p. 189—198; idem, *Die kirchliche Organisation der Provinz Scythia Minor vom Vierten bis ins Sechste Jahrhundert*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 38, Wien, 1988, p. 75—94.

²⁸ Gh. Ivăncescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980, p. 23—29, 47—93, 175—285; D. Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 85—86.

²⁹ D. Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 77—87.

Aussi peut-on apprécier avec justification que l'intensité, la durée et la diversité des relations que Byzance a eues avec la population autochtone du nord du Bas-Danube, ainsi que les influences positives de sa civilisation, diffusées constamment et partout dans cet espace, ont considérablement contribué à rendre définitifs les traits qui caractérisent les aspects de civilisation spécifiques à ces territoires. Ainsi peut-on dire que grâce aux relations étroites et permanentes avec la civilisation de Byzance, aux influences positives dues à ce genre de contacts, la population autochtone de l'espace carpato-danubien a pu garder son individualité ethno-linguistique, la préservant à travers les siècles, en dépit des nombreuses transformations historiques, comme seul témoignage viable de la *romanité orientale*, héritière de riches et vieilles traditions, ressuscitées et continuées dans de nouvelles hypotèses et dans les nouvelles conditions du Moyen Âge roumain, dans ce que N. Iorga, avec une profonde et complète compréhension, a défini comme étant « Byzance après Byzance » dans les pays roumains ³⁰.

³⁰ N. Iorga, *Bizanț după Bizanț*, București, 1972.

SUR L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE DANS LA RÉGION DU BAS-DANUBE

(dernier tiers du X^e siècle — XII^e siècle)

PETRE DIACONU

La plupart des chercheurs qui, directement ou seulement tangentiellement, se sont occupés de l'histoire ecclésiastique dans la région du Bas-Danube ont admis qu'en 971¹ — après la défaite infligée à Sviatoslav par les armées de Jean Tzimiskès — les Byzantins ont fondé à Dristra (Dorostolon) une métropole dans l'obédience du Patriarcat de Constantinople².

Cependant, depuis quelque temps, assez long déjà, une autre opinion est en train de faire chemin : notamment, que les Byzantins auraient créé dans les régions conquises en 971 non pas une métropole, comme on l'a cru, mais un archevêché autocéphale, dénommé l'*Archevêché de Bulgarie*.

L'un des défenseurs de cette thèse est Pavel Gheorghiev, un spécialiste des problèmes d'histoire ecclésiastique bulgare³. Quels sont ses arguments ? Le fait, dit-il, que la *Notitia Episcopatum* 3 (selon la numérotation de Parthey)⁴ consigne l'existence d'un archevêché de Bulgarie, autocéphale, placé avant l'archevêché, autocéphale aussi, de Chypre. La liste n° 3 (Parthey) des éparchies a été datée dans les années 971 — 972⁵ par l'érudit grec Konidaris, autrement dit cette liste aurait été rédigée au temps de Jean Tzimiskès. Par conséquent, souligne P. Gheorghiev, il ne peut être question de contester l'établissement d'un archevêché de Bulgarie par Tzimiskès en 971—972, puisqu'une source littéraire d'une indubitable authenticité en donne la preuve.

La création d'un Archevêché de Bulgarie par Jean Tzimiskès serait certifiée, estime notre chercheur, par 4 sceaux dont un seul (celui conservé au Cabinet numismatique du Musée National d'Athènes) est de

¹ Pour la chronologie du conflit byzantino-kiévien dans le nord-est de la Bulgarie, au temps de Sviatoslav, voir P. O. Kariškovsky, *O chronologii russko-vizantijskoi vojni pri Sviatoslave*, « Vizantijskij vremennik », V, Moskva, 1952, p. 127—138.

² Voir la bibliographie principale chez Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse dans les terres bulgares du nord-est après l'an 971*, in vol. Dobrudža. Etudes ethno-culturelles, Sofia, 1987, p. 147, notes 5—12. A la liste présentée par P. G. nous ajoutons, à notre tour, Nikola A. Mušmov, *Monetite i pečatite na bŭlgarskite čare*, Sofia, 1924, p. 169.

³ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation des sceaux de plomb de l'archevêque Georges de Bulgarie*, « Etudes balkaniques », 3, 1980, p. 120—129.

⁴ Gustav Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitia Episcopatum*, Lipsiae, 1866 (reprinted Amsterdam, 1967), p. 101—103.

⁵ Voir les références de rigueur chez Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse...* p. 148, note 19.

provenance imprécise⁶, les trois autres ayant été mis au jour en Bulgarie même : un, à Madara⁷, deux, à Pliska⁸. Ces sceaux ont sur l'avvers le buste de la Vierge portant l'Enfant Jésus (en buste également) sur son cœur et, de part d'autre du nimbe de la Vierge, au lieu de la formule ΜΡ ΟΥ, une petite croix ; tout autour, la légende : † Θεοτόκε Βοήθει τῷ σῷ δούλῳ ; sur le revers, la légende : † Γεωργίῳ ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

Il est évident que de pareilles pièces sont de nature à constituer un bien-fondé de l'existence d'un « archevêché de Bulgarie ». Mais, cet archevêché, à la tête duquel se trouvait un certain Georgios, a-t-il été sûrement fondé par Jean Tzimiskès ? Oui, nous assure le chercheur bulgare, parce que les sceaux en cause offrent trois arguments décisifs dans ce sens : l'un, stratigraphique, un autre paléographique et un autre encore, iconographique. Or, les trois ensemble plaident pour une datation des pièces dans le dernier tiers du X^e siècle, voire le début du XI^e siècle⁹. Et parce que l'on sait qu'au XI^e siècle jusque vers 1019¹⁰ (exception faite de l'intervalle 900—928 et 1000—1020 env.), l'Eglise bulgare était dirigée par des patriarches, force est de dater les sceaux avant le XI^e siècle, plus exactement d'admettre qu'ils relèvent du dernier tiers du X^e, ce qui signifierait que leur titulaire, ce Georgios, a été le tout premier haut hiérarque de l'Archevêché de Bulgarie fondé par Jean Tzimiskès à certain moment au cours de la période indiquée. Le siège de cet archevêché aurait été, selon P. Gheorghiev, établi à Dristra¹¹.

Cependant, peu après que l'archéologue bulgare eût publié l'étude respective, à Preslav — la capitale d'autrefois du tsarat de Bulgarie — un sceau était découvert, ayant appartenu à Stephanos, métropolite de Joannoupolis. Il est marqué à l'avvers d'une croix patriarcale avec trois croisillons à la partie inférieure et entourée d'un fleuron, alors que tout autour de l'avvers court la légende : † Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ ; sur le revers, cette autre légende : † Σεργάνῳ θεοφιλεστάτῳ μητροπολίτη Ἱωαννοπόλεως. Ce sceau a été publié par Iv. Iordanov¹². Ensuite, encore un autre sceau du même Stephanos, métropolite de Joannoupolis, était découvert à Pliska — la première capitale de l'Etat bulgare —, issu de la même étampe ; celui-ci n'est pas publié¹³.

⁶ Pour le sceau d'Athènes, voir K. Konstantopoulos, Βυζαντινὰ μολυβδόβουλα (Συλλογὴ Α. Σπυριδίου) Athènes, 1930, p. 15, n° 77.

⁷ Krăstiu Mitev, *Novotkriti o'loven pečat na bŭlgarski arhiepiscop*, IBAI, V, Sofia, 1928—1929, p. 249—282. Voir aussi « Byzantion », V, 1929—1930, p. 599, où V. Laurent saisit les « anomalies » de la lecture due à Kr. Mitev. Pour la lecture correcte du nom de l'archevêque de sur le sceau en cause voir M. Laskaris, « Byzantino-Slavica », II, 1930, p. 423—484 ; V. Laurent, « Echos d'Orient », 34^e année, N. 163, 1931, p. 358—360 ; idem, « Byzantion », VI, 1931, p. 784—786.

⁸ Totiu Totev, *Dva novotkriti olovni pečata na bŭlgarske arhiepiscop*, in Pliska-Preslav, tome I, 1979, 1979, p. 198—199. Les sceaux de Pliska ont été republiés par Pavel Gheorghiev à deux reprises (v. *supra*, notes 2 et 3). Les sceaux de Georgios, archevêque de Bulgarie, étaient aussi discutés par Werner Seibt, *Zur Identifizierung des bulgarischen Erzbischof warend der Herrschaft des Johannes Tzimiskes mit Hilfe zweier Siegeltypen*, « Jahrbucher österreichischen Byzantinistik », 24, Wien, 1975, p. 58—59.

⁹ Pavel Gheorghiev, *Au sujet...*, p. 122—123.

¹⁰ *Ibidem*, p. 124.

¹¹ *Ibidem*, p. 128—129.

¹² Ivan Iordanov, *Novi dannii za Preslav v kraja na X vek*, in Preslav, vol. 3 (Sbornik), 1983, p. 110—111.

¹³ P. Gheorghiev, *L'organisation religieuse...*, p. 153, note 51.

Une fois que P. Gheorghiev a pris connaissance des sceaux de Stephanos, il est revenu dans une autre étude sur le problème qui l'intéressait, en soutenant à présent que l'Archevêché de Bulgarie « fondé par Jean Tzimiskès » aurait eu dans son obédience différentes métropoles, parmi lesquelles précisément celle de Joannoupolis. Au fait, P. Gheorghiev assumait maintenant le point de vue de Iv. Iordanov, l'éditeur du premier sceau ayant appartenu au métropolitain Stephanos¹⁴.

Il est superflu de souligner que les pièces en question nous font remonter à un temps et nous placent dans une zone où l'on ne saurait admettre l'existence de métropoles subordonnées à des archevêchés, fussent-elles même marquées du caractère d'obédience, tout comme on ne saurait admettre l'existence d'archevêchés subordonnés à des métropoles¹⁵.

Au vrai, les sceaux de Stephanos sont significatifs sous un autre aspect : ils constituent l'argument d'une métropole établie à Joannoupolis (Preslav), ignorée jusqu'à présent.

Afin de délimiter l'époque où Stephanos se trouvait à la tête de cette métropole, il faut tout d'abord établir depuis quand et jusqu'à quel moment l'ancienne capitale bulgare, c'est-à-dire Preslav (ou Grand Preslav comme on l'appelait aussi), a porté le nom de Joannoupolis. Or, la chronique de Léon le Diacre nous apprend que l'empereur Tzimiskès a modifié le nom de Preslav en Joannoupolis le 14 avril 971 ou dans les jours immédiats¹⁶. Ce qui est plus malaisé de préciser c'est jusqu'à quelle date s'est maintenu le nom de Joannoupolis. Chose sûre, c'est qu'en 1000, lorsque les Byzantins reprenaient le nord-est de la Bulgarie, la ville se nommait à nouveau Grand Preslav. A son tour, Skylitzès nous informe que la reconquête du Grand Preslav (et, à la fois, du Petit Preslav et de Pliska), s'est due à des unités militaires mises sous le commandement des généraux Theodorokanos et Xiphias¹⁷. Logiquement, la reconquête de ces villes suppose ipso facto qu'à certain moment antérieur les Byzantins les avaient perdues, événement qui, d'après quelques chercheurs, se serait passé en 986 lorsque les Bulgares auraient chassé les Byzantins du Grand Preslav comme suite des combats qui ont eu lieu aux Portes Trajanes¹⁸ dans le sud-ouest de la Bulgarie. Mais, nous nous empressons de préciser que de prendre l'année 986 comme date de l'éloignement des Byzantins du Grand Preslav, du Petit Preslav et de Pliska ne se soutient par aucune preuve concrète¹⁹.

¹⁴ Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 111.

¹⁵ Voir Petre Diaconu, *Sur l'histoire de la Dobroudja au Moyen Âge*, in vol. Dobrudža, Etudes ethno-culturelles, Sofia, 1987, 238, p. et « Dacia » N. S. XXXII, 1988, p. 188—190.

¹⁶ Léon le Diacre, *Historia*, Bonn, 1828, p. 138.

¹⁷ Skylitzès-Cedrenus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 452.

¹⁸ Léon le Diacre, *op. cit.*, p. 172—173 ; Skylitzès-Cedrenus, II, p. 437—438.

¹⁹ Dans l'ouvrage *Vers quelle date Léon Méliissénos pouvait-il être demestikos des Scholes occidentales?*, « Revue des Etudes sud-est européennes », XXII, 1—2, Bucarest, p. 12, note 12, nous nous sommes aussi ralliés (en nous hâtant bien sûr) à la thèse de la perte en 986 par les Byzantins de l'ancienne capitale bulgare, Preslav. A ce que nous sachons, cette thèse a été argumentée par Iv. Božilov dans *Anonimat na Hase, Bŭlgaria i Vizantijska na Dolnia Dunav v kraja na X vek*, Sofia, 1979, p. 124—125. Sur le soulèvement qui a conduit à la perte par les Byzantins du Grand Preslav et d'autres villes et régions après la mort de Jean Tzimiskès, voir aussi l'ouvrage de P. Hr. Petrov, *Vostanie Petra i Bojana v 976, g. i bor'ba komitopulov y Vizantijski*, « Bizantino-bulgarica », I, 1962, p. 121—144.

Il est beaucoup plus probable d'admettre que le fait a pu se produire à un moment quelconque du dernier tiers du X^e siècle, de toute façon à une date plus proche de l'an mil, peut-être même dans les circonstances de la résistance bulgare dans les contrées sud-ouest de l'ancien tsarat de Pierre²⁰. Mais, soit qu'il s'agisse de 986, soit des dernières années du X^e siècle, il est clair qu'à une certaine date les Byzantins ont perdu leur contrôle tant sur le Grand Preslav que sur les deux autres localités bulgares. Le problème est de savoir si Preslav s'appelait Joannoupolis jusqu'à sa « libération » par les Bulgares ou bien jusqu'à sa reconquête byzantine de l'an 1000.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons croire que l'ancienne capitale bulgare ait conservé son nom de Joannoupolis longtemps après la date de la mort de Jean Tzimiskès (le 11 janvier 976). Étant donné l'aversion de Basile II le Bulgarochtone (et de son oncle, le parakimémone Basile) pour l'ex-empereur, nous sommes tentés d'admettre que bientôt, ou presque, après la mort de Jean Tzimiskès, la capitale est revenue à son nom d'autrefois, Preslav; cela a dû se passer, d'après nous, au plus tard au moment du soulèvement de Bardas Skleros, le beau-frère de l'empereur décédé, c'est-à-dire entre l'été 976 et l'an 979, époque où se déroula la dite insurrection. Il n'est pas non plus exclu que ce soit toujours alors qu'on ait renoncé au nom de Theodoropolis²¹ que Jean Tzimiskès — à ce que l'on soutient ces temps derniers²² — avait attribué à la ville d'Euchaïta ou Euchanéa. La damnation de la mémoire de cet empereur et de quelques-unes de ses initiatives²³ n'a rien de surprenant si on l'envisage dans le contexte de mesures analogues prises par d'autres basiléi macédoniens du X^e siècle contre les empereurs imposteurs et leurs acolytes²⁴.

Par conséquent, nous avons tous les motifs de penser que Preslav a porté le nom de Joannoupolis seulement dans la période 971—976/979. En échange, nous n'avons pas comment savoir si Stephanos a été métropolitite de Joannoupolis pendant tout le temps que la ville se nommait ainsi, de même qu'il nous manque les données requises pour savoir s'il s'est maintenu comme métropolitite de l'ancienne capitale bulgare à

²⁰ Noter que le ton de la phrase relative à la reconquête des trois localités par les unités militaires de Theodorokanos et Niphias (voir *supra*, note 17) laisse l'impression que le Grand Preslav, le Petit Preslav et Pliska n'avaient pas été perdus par les Byzantins beaucoup avant l'an 1000.

²¹ Pour le problème de savoir quelle ville se cachait sous le nom de Theodoropolis, voir Petre Diaconu, *Unde se afla oraşul Theodoropol?*, in *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie « A. D. Xenopol »*, Iaşi, 1987, p. 479—484.

²² N. A. Oikonomidès, *Le dédoublement de Saint Théodore et les villages d'Euchaïta et d'Euchanéa*, « *Analecta Bollandiana* », 104, Bruxelles, 1984, 34, p. 327—335, où il démontre que Skylitzès avait raison quand il écrivait que c'était Euchanéa qui avait reçu par la volonté de Jean Tzimiskès le nom de Theodoropolis et non Euchaïta comme le dit Zonaras et d'autant moins Dorostolon (Dristra) ainsi que le note Léon le Diacre. Ajoutons que lorsque nous livrons notre article (voir *supra*, note 21) à l'impression, nous n'étions pas encore au courant de l'étude de N. A. Oikonomidès publiée dans « *Analecta Bollandiana* ».

²³ Voir S. A. Ivanov, *Polemiceskaja napravlenost « Istorij Leva Djakona »*, « *Vizantijskij vremenik* », 43, Moscou, 1982, p. 74—80.

²⁴ Caliope A. Bourdara, *Quelques cas de damnatio memoriae à l'époque de la dynastie macédonienne*, XVI Internationaler Byzantinisten Kongress, II/2, Vienne, 1982, p. 337—347.

l'époque où celle-ci avait repris son nom de Preslav²⁵. Evidemment, ne s'appuyant pas sur des faits concrets, les considérations concernant la date jusqu'à laquelle Preslav porta le nom de Joannoupolis ne peuvent représenter autre chose qu'une simple hypothèse de travail.

Mais, de tout ce que nous venons de dire jusqu'ici, un fait demeure certain, à savoir que Jean Tzimiskès a fondé dans le nord-est de la Bulgarie une métropole dont le siège était établi à Joannoupolis (Preslav) et non un archevêché autocéphale avec le siège à Dristra (Dorostolon).

Dès lors, comment faut-il interpréter les « preuves » de Pavel Gheorghiev concernant la fondation, dans le nord-est de la Bulgarie, en 971 — 972, d'un « archevêché autocéphale de la Bulgarie » ?²⁶

On vient de voir que pour défendre sa thèse, l'historien bulgare a invoqué tout premièrement la liste épiscopale 3 — Parthey. Il est vrai que l'un des manuscrits de cette *notitia* (Athenienses, 1972) contient la précision suivante : *Πρὸ δὲ τούτων χεῖνται οἱ ἀρχιεπίσκοποι ὁ Βουλγαρίας, ὁ Κύπρου*. C'est tout juste cette mention qui a déterminé quelques érudits, dont P. Gheorghiev, à conclure que Jean Tzimiskès a créé en 971 — 972 un archevêché de la Bulgarie qui, par-dessus le marché, se rangeait maintenant avant l'archevêché de Chypre. Or, il convient de montrer que les chercheurs qui, ces derniers temps, s'occupent de cette question, ont perdu de vue la péremptoire démonstration de Jean Darrouzès comme quoi la note respective (*paraissant un ajout marginal*) reflète une situation de la seconde moitié du XII^e siècle quand se trouvait sur le siège de l'archevêché d'Ohrid un membre de la famille impériale, soit l'archevêque Jean = Adrien Comnène²⁷. Par ailleurs, cet ajout est précédé d'un *titulum* où les patriarchats sont énumérés dans l'ordre suivant : Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Rome, ce qui a amené l'illustre savant français d'exprimer son étonnement devant le fait que l'on n'avait pas observé « jusqu'à ce jour que seul un compilateur qui a connu la rupture de 1054 sous Michaël Cérulaire a pu, dans un mouvement d'humeur, changer un ordre des sièges immuable malgré toutes les vicissitudes des rapports entre les deux Rome »²⁸.

²⁵ Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 111 et Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 152, sont d'avis que Stephanos a pu être métropolite de Ioannoupolis jusqu'en 986, ce qui veut dire, selon nous, que l'ancienne capitale bulgare avait eu ce nom jusqu'à cette année-là.

²⁶ Dont nous-mêmes. Sans cela, dans notre prise de position (voir *Sur l'histoire de la Dobroudja...*, *loc. cit.*) face à la thèse de P. Gheorghiev quant au soi-disant archevêché, autocéphale, de Bulgarie, « fondé par Jean Tzimiskès », nous n'aurions pas eu recours à une démonstration parfois alambiquée, mais nous nous serions résumés à l'argumentation serrée, convaincante et *ad rem* de Jean Darrouzès.

²⁷ Jean Darrouzès *Notitia Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitane*, Paris, 1981, p. 93 nr. 3. Pour comprendre plus aisément la question, nous reproduisons ci-après le contenu de la note 3, p. 93, du texte du savant français : « ... dans la notice, l'addition (il s'agit de l'ajout contenant la mention des archevêchés de Bulgarie et, respectivement, de Chypre — n. P.D.) placée juste au début de la liste des métropolitains ne dépend manifestement d'une liste synodale ; les archevêques autonomes ou autocéphales au sens strict ne pouvaient assister qu'à un synode mixte, c'est-à-dire auquel participait l'empereur ; ils venaient de toute manière sur l'invitation personnelle, tandis que les métropolitains assistaient de droit aux séances ordinaires. L'ordre des noms Bulgarie, Chypre, est donc capital, car la protestation de Jean de Chypre signifie que l'ordre venait d'être dérangé au préjudice de Chypre. Nil Doxopatriis écrivait en 1142—1143, suit l'ordre historique de la fondation des sièges qui est le fondement des préséances : Parthey, p. 284—285. Si cet auteur avait connaissance d'une dérogation au principe, il n'aurait pas manqué de le dire en cet endroit ».

²⁸ Idem, *op. cit.*, p. 93.

Par conséquent, la mention de l'archevêché de Bulgarie dans la liste épiscopale 3 — Parthey, reflétant une situation existante deux siècles plus tard que ne le croit P. Gheorghiev, ne peut servir de bien-fondé à la thèse d'un archevêché (autocéphale) de Bulgarie créé par Jean Tzimiskès. Et, de toute façon, il ressort clairement de l'analyse de Darrouzès que la note sur l'« Archevêché de Bulgarie » invoquée par P. Gheorghiev concerne celui d'Ahrida (Ohrid) fondé par Basile II le Bulgare en 1020.

Voyons maintenant, dans ce qui suit et dans l'ordre des arguments présentés par Pavel Gheorghiev, quel est le cadre chronologique des sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie. Le premier argument, stratigraphique, engage le débat seulement autour des sceaux de Pliska puisque rien que ceux-ci étaient trouvés dans des conditions stratigraphiques indubitables. Ils ont été repérés dans l'enceinte septentrionale de l'ensemble monastique de Pliska, à une profondeur de 0,60 m par rapport au « niveau de construction »²⁹. Les deux pièces gisaient sur le sol, tout près l'une de l'autre, au-dessus des ruines du monastère³⁰. P. Gheorghiev nous assure que le monastère a été détruit au début du X^e siècle, fait qui l'a contraint de conclure que les sceaux de l'archevêque Georgios descendent d'une période ultérieure au début du X^e siècle et dont la limite supérieure serait constituée par les premières décennies du XI^e siècle. Parce que, cependant, les sceaux ne sauraient être datés dans la période qui s'achève en 971 (attendu que jusqu'en 971 on a affaire à un patriarcat et non à un archevêché bulgare) et ni dans les décennies du commencement du XI^e siècle (attendu qu'en cette période également, qui prend fin en 1020, on a affaire à un patriarcat bulgare et non un archevêché), P. Gheorghiev se voit obligé de restreindre la datation des sceaux de Georgios, *archevêque* de Bulgarie, au dernier tiers du X^e siècle³¹.

Quant aux données strictement archéologiques présentées par le chercheur bulgare, il faudra retenir les deux remarques suivantes :

1) les deux sceaux ont été découverts non pas à l'intérieur d'une pièce, mais dans la cour (« la deuxième enceinte septentrionale », comme la désigne l'auteur, ou encore « la moitié nord de l'enceinte » comme s'exprime un autre spécialiste bulgare³²);

2) au moment de leur découverte, « les sceaux gisaient — l'un près de l'autre — *au-dessus des ruines du monastère* détruit au début du X^e siècle ».

Il faut dire que selon une bonne méthode d'analyse stratigraphique, les éléments offerts par P. Gheorghiev mènent à une toute autre conclusion. Le fait que les deux sceaux ont été trouvés dans la cour signifie qu'ils étaient là dans une « position secondaire », comme disent les archéologues. De règle, les lettres n'étaient ouvertes *en plein air* qu'en des con-

²⁹ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation...*, p. 122, note 16.

³⁰ *Ibidem*, p. 122.

³¹ *Ibidem*, p. 124.

³² Totiu Totev, *op. cit.*, p. 198.

ditions exceptionnelles ³³, ce qui ne pouvait être le cas des missives de l'archevêque Georgios envoyées à Pliska et, tout autant, les sceaux qui assuraient leurs secret et sécurité ne pouvaient être jetés à tout hasard. Il s'ensuit que les deux sceaux devaient se trouver pour commencer à l'intérieur, dans une pièce ³⁴, d'où — pour une raison ou une autre — ils ont pu, ultérieurement, arriver dehors, dans la cour du monastère. Mais, essayons maintenant d'envisager, si possible, de quelle manière ils sont arrivés à l'extérieur. P. Gheorghiev nous laisse entrevoir que le monastère a subi au début du Xe siècle ³⁵ des destructions massives et, qu'ultérieurement, il a été refait pour être finalement détruit pour de bon au commencement du XIe siècle ³⁶. On sait bien que toute réfection est nécessairement précédée de l'évacuation des ruines, dans notre cas des pierres et du plâtras. Il n'y a pas de doute, par conséquent, que tous les gravats enlevés des pièces ont été étalés dans la cour, comme quoi le niveau initial de celle-ci a augmenté de 0,60 m ³⁷. Il est évident que pour évacuer les gravats d'une pièce on commence par enlever ce qui se trouve au-dessus et ensuite seulement ce qui se trouve en dessous. Cela veut dire que dans la cour du monastère il s'est produit un processus de renversement des couches, soit un processus de « stratigraphie inverse » — disent les archéologues —, dans le sens que le plâtras d'au-dessous, en fait celui qui gisait tout juste sur le « niveau de construction » ³⁸ de la cour, est en réalité le plâtras qui, à l'intérieur, se trouvait au-dessus et, inversement, le plâtras qui, dans la cour, gisait au-dessus est précisément celui qui, à l'intérieur, était en-dessous. C'est pourquoi il nous faut admettre — sans craindre de nous tromper — que les sceaux de l'archevêque Georgios ne pouvaient se trouver *sur* les gravats de la cour à moins que, dans leur « position primaire » (encore une expression archéologique), ils aient été à même le plancher d'une des pièces du monastère détruit au début du Xe siècle.

Si les données archéologiques de Pliska sont consignées correctement, alors leur interprétation tout aussi correcte nous oblige à estimer que les deux sceaux de l'archevêque Georgios accompagnaient des lettres parvenues ici au temps de la première phase d'activité du monastère, en d'autres mots à certain moment du dernier tiers du IXe siècle, voire au début du suivant; de toute façon, avant la destruction du monastère.

³³ Ces « conditions exceptionnelles » étaient surtout liées aux campagnes militaires quand naturellement, une correspondance intense était mutuellement entretenue par les divers commandements militaires.

³⁴ Probablement, une chambre des archives en quelque sorte similaire à celle du Grand Preslav où, jusqu'à ce jour, on a pourtant découvert 500—600 sceaux.

³⁵ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation...*, p. 122, écrit textuellement que les sceaux ont été mis au jour « parmi les matériaux de la seconde période de construction, c'est-à-dire non pas avant le début du Xe siècle », ce qui signifie que la première période de construction se place à la fin du IXe siècle.

³⁶ *Ibidem*. Dans les descriptions strictement archéologiques, le chercheur bulgare manifeste une certaine maladresse qui, pourtant, n'empiète pas sur le fond des problèmes.

³⁷ *Ibidem*, p. 122, note 16, où l'on précise que les sceaux ont été découverts à 0,60 m au-dessus du niveau de construction « des plus anciens bâtiments du monastère ».

³⁸ Par « niveau de construction » ici, on comprend le niveau existant au moment où commencèrent à être élevés les murs de la première phase de l'ensemble monastique situé à proximité de la « Grande basilique de Pliska ».

Le deuxième argument, d'ordre paléographique, à l'appui de la datation proposée par P. Gheorghiev pour les sceaux de l'archevêque Georgios, soit le dernier tiers du X^e siècle, est présenté comme suit : la lettre B de la légende a la boucle d'en bas ouverte (ressemblant donc à la lettre R de l'alphabet latin, disons-nous). Or, cette particularité graphique — note P. Gheorghiev — « est caractéristique pour les monuments écrits datant *au plus tôt* (soulignement — P.D.) du X^e siècle »³⁹; et, plus loin, il écrit que « seuls les sceaux byzantins de l'époque de domination byzantine ultérieure à l'année 971, ont la boucle d'en bas de la lettre B, ouverte »⁴⁰.

A coup sûr, les affirmations de notre confrère bulgare sont contraires à la réalité stricte : la lettre B, avec la boucle d'en bas ouverte, est fréquemment retrouvable dans les légendes des sceaux byzantins dès la deuxième moitié du IX^e siècle⁴¹, pour ne plus rappeler ceux de la première moitié du X^e siècle. Qui plus est, la lettre B se trouve rendue par R dans la légende même de l'un des sceaux du tsar bulgare Boris-Michaïl (852—889)⁴², de sorte que cette particularité graphique ne peut se constituer en argument pour la datation des sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie, dans la période comprenant « au plus tôt » le dernier tiers du X^e siècle.

Enfin, voici comment P. Gheorghiev présente son troisième argument, d'ordre iconographique : la représentation du buste de la Vierge portant sur son cœur le buste de Jésus-Enfant apparaît au X^e siècle et « se retrouve sur les monnaies d'argent de Jean Tzimiskès (969—976) et les sceaux à partir du X^e siècle »⁴³. Assurément non. Sous aucune forme ne saurait être prise en considération une telle affirmation ! Car, dès le VI^e siècle⁴⁴ et, d'autant plus, du VII^e siècle⁴⁵ et des époques immédiates il y a des sceaux marqués de la représentation du buste de la Vierge ayant sur son cœur le buste de Jésus-Enfant.

Si l'archéologue bulgare avait tenu compte du fait que sur l'avvers de ce genre de sceaux il y a deux petites croix au lieu de la formule

³⁹ Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 122.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 123.

⁴¹ Le fait est si connu qu'il ne faudrait même plus l'illustrer par quelque référence que ce soit. Mais, pour nous conformer à la rigueur scientifique, voici quelques exemples tirés du massif ouvrage de V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V, *L'Eglise*, Première Partie, Paris, 1963, où la lettre R apparaît au lieu de la lettre B dans la légende de certains sceaux. Par exemple : le sceau du patriarche Photios, n° 7, pl. 1 ; le sceau du métropolite Nicétas de Klaudiopolis, n° 474, pl. 65 ; le sceau du métropolite Serge de Karie, n° 514, pl. 70 ; celui du métropolite Jean de Laodicée, n° 527, pl. 72 ; celui de l'évêque Georges de Monembassie, n° 577 ; enfin le sceau du métropolite Gavas d'Athènes, n° 590, pl. 80. Tous ces sceaux datent de la deuxième moitié du IX^e siècle.

⁴² Iv. Iordanov, *Novootkriti molitodovuli na Boris i Simeon*, « Numismatika », 4, Sofia, 1986, p. 27, pl. I/1 et p. 28, fig. 1—2.

⁴³ Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁴ Fait que, du reste, Pavel Gheorghiev connaît bien du moment qu'il cite l'ouvrage de I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Neopiodunum*, II, « Studii și cercetări de numismatică », VI, București, 1975, où, à la p. 160 et pl. I, 4—5, sont publiés des sceaux des VI^e—VII^e siècles avec de pareilles représentations.

⁴⁵ Un sceau du VII^e siècle, de l'empereur Constantin IV Pogonate, a été découvert à Silistra (I. Barnea, *Sceau de Constantin IV empereur de Byzance, trouvé à Durostorum*, « Revue Roumaine d'Histoire », 4, Bucarest, 1981, p. 625—628 et p. 626, fig. 1. Voir aussi les sceaux de quelques ecclésiastiques chez V. Laurent, *op. cit.*, tome V/2, *L'Eglise*, Paris, 1965, par ex. le sceau d'Isaac, prêtre, no. 1114 (sans ill.), VI^e—VIII^e siècles, celui de Verus, n° 1221, pl. 155, VII^e siècle.

MP OY, il aurait dû dater ceux de Georgios — qui sont du même genre — plutôt dans le IX^e siècle, tout au plus dans la première moitié du X^e, mais aucunement à la fin du X^e siècle⁴⁶. Il est vrai que W. Seibt, un des spécialistes les plus réputés en matière de sphragistique, lorsqu'il se réfère à l'iconographie des sceaux de Georgios commence par les dater « à la fin du IX^e siècle — X^e siècle »⁴⁷ pour les placer ensuite dans le dernier tiers du X^e, avec les précisions suivantes : « ... schon am Ende des 10 Jahrhunderts hätte ein solcher Typus (in besonderen ist auf beiden Kreuze anstelle der Siegeln MP OY zu verweisen) veraltet gewirkt »⁴⁸; pour justifier cette dernière affirmation, il ajoute : « Allerdings ist zu bedenken, dass die künstlerischen Modeströmungen der Hauptstadt einige Zeit benötigen, bis sie sich auch in entfernteren Gegenden durchsetzten; die Stempelschneider der Provinz und erst recht des Aulandes waren zumeist etwas hinter der Entwicklung in der Kaiserstadt zurück »⁴⁹.

En principe, W. Seibt a peut-être raison, mais dans le cas des sceaux du nord-est de la Bulgarie son affirmation n'est point confirmée, ni par ceux du dernier tiers du X^e siècle (précisément du temps de Jean Tzimiskès et des années immédiates), ni par ceux des époques antérieures (fin IX^e siècle— première moitié du X^e)⁵⁰. Il ne se trouve pas, jusqu'à ce jour, des sceaux du nord-est de la Bulgarie dont l'iconographie ne concorde chronologiquement avec celle des sceaux émis à Constantinople ou en d'autres centres de tradition byzantine. Quoiqu'il en soit, le type iconographique avec petites croix au lieu de MP OY est une rareté, même pour la première moitié du X^e siècle. Dans les grandes lignes, ce type cesse d'apparaître à la fin du IX^e siècle⁵¹. Par conséquent, envisagés sous cet aspect, les sceaux qui sont l'objet de notre discussion datent du dernier tiers du IX^e siècle, voir au plus tard des premiers dix ou vingt ans du X^e siècle⁵².

⁴⁶ Quant à nous, V. Laurent, *op. cit.*, V/1, p. 234, n'est pas dans le juste lorsqu'il date, au large, dans les X^e—XI^e siècles le sceau no. 330, pl. 44, à iconographie analogue, appartenant à un certain Théodore, évêque de Halkida. Le type iconographique respectif est archaïque. Selon notre opinion, Thémélès (Θεολογία, XXII, 1951, p. 437) est beaucoup plus près de la réalité en datant ce sceau à la deuxième moitié du IX^e siècle.

⁴⁷ W. Seibt, *op. cit.*, p. 59.

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ Dans ce sens, très éloquentes sont les centaines de sceaux mises au jour à Dristra et Preslav.

⁵¹ A ce que nous sachions il n'existe pas un seul sceau représentant la Vierge avec Jésus-Enfant sur son cœur (en buste) et une petite croix de chaque côté de son nimbe, qui date de la seconde moitié du X^e siècle et du XI^e siècle.

⁵² C'est bien vrai que V. Laurent (en dernière instance) a daté les sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie, dans la première moitié du X^e siècle, avant l'année 946 (v. *Corpus*, V/2, p. 319) et que W. Seibt, *op. cit.*, p. 59, les a datés entre 972 et env. 980. Tant l'un que l'autre ont considéré que le titulaire des sceaux, Georgios, archevêque de Bulgarie, était exactement le même que l'autre Georgios, « moine et Syncellus bulgare », connu par trois sceaux (v. la bibliographie chez W. Seibt, *op. cit.*, p. 56—57). Soit dit en passant qu'à ces trois sceaux s'ajoute maintenant un quatrième, non publié (v. Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse...*, p. 154 et note 61). Il n'est pas exclu, à ce que nous pensons, que ce soit précisément l'essai d'identifier à tout prix l'archevêque de Bulgarie Georgios avec le moine et syncellus bulgare Georgios qui a amené V. Laurent à certaines inadvertances (remarquées par W. Seibt, *op. cit.*, p. 59) et Seibt à forcer le prolongement à travers temps du type iconographique des sceaux de Georgios, l'archevêque. Quoiqu'il en soit ce dernier n'a rien à voir avec Georgios, le moine et syncellus de Bulgarie. Simple coïncidence de noms et voilà tout.

De la somme des données exposées jusqu'ici se dégagent les conclusions suivantes :

1. Du point de vue stratigraphique, les sceaux en cause datent de la fin du IX^e siècle ou du début du X^e.
2. Du point de vue paléographique, également, rien n'empêche de les dater aux mêmes époques.
3. Du point de vue iconographiques, ces sceaux ne peuvent, en aucun cas, dater d'un temps ultérieur au début du X^e siècle.

Mais alors, qui est donc ce Georgios, archevêque de Bulgarie, mentionné dans la légende des sceaux de Pliska, Madara et Athènes ? Ce n'est pas exclu qu'il soit exactement l'évêque de même nom, Georgios, dont parle la lettre du pape Jean VIII adressée au tsar Boris-Michail, chose qu'à certain moment l'avait supposé V. Laurent lui-même⁵³.

Cependant, notre but n'est pas de démontrer quel personnage ecclésiastique se cache sous le nom de Georgios, archevêque de Bulgarie, mais de voir si, oui ou non, les sceaux de celui-ci se constituent en arguments de la thèse soutenant que Jean Tzimiskès a fondé un archevêché de Bulgarie avec le siège à Dristra. Or, il nous semble qu'il a bien résulté déjà, de tout ce qui vient d'être dit jusqu'ici, que rien ne justifie cette thèse.

Par contre, ainsi que nous l'avons déjà montré, Jean Tzimiskès a créé, dans les régions conquises en 971, une métropole avec le siège à Preslav = Joannoupolis. Aujourd'hui encore, on ignore si c'est l'unique métropole établie dans les régions incorporées en 971 à l'Empire byzantin et si, parallèlement à la fondation du siège métropolitain de Joannoupolis, ont aussi pris naissance, ou non, des évêchés dans son obédience ? Bien que non prouvées encore, ces possibilités ne doivent pas être écartées à priori.

Pour Dorostolon (Dristra) il n'y a pas jusqu'à présent de sources qui concernent son organisation ecclésiastique. Toutefois, compte tenu que le Durostorum romain jouissait déjà d'une vieille tradition ecclésiastique, il nous semble peu plausible de croire que Jean Tzimiskès n'ait pas fondé, là aussi, une éparchie de haut rang, évêché ou métropole. Ou bien, est-ce que la métropole de Joannoupolis ait été transférée à

⁵³ V. Laurent, « Echos d'Orient », 1931, p. 359—360 ; « Byzantion », VI, 1931, p. 785—786. Dans ce sens, V. Laurent (*op. cit.*, p. 360) note : « Il est vrai que Zlatarski se refuse à admettre que le personnage visé par le pape ait été archevêque de Bulgarie », Mais ainsi que le note excellemment M. Lascaris, le savant bulgare n'évite une difficulté que pour tomber dans une autre, à mon avis plus grande. De toute manière, un nouvel examen des sources littéraires apparaît indispensable depuis la publication de notre sceau (il est question du sceau de Georgios, archevêque de Bulgarie — note B. D.).

Dristra quand elle aura cessé de fonctionner dans l'ancienne capitale⁶⁴ et que, plus tard, elle ait été rétrogradée au rang d'évêché? Tout est possible dans le jeu des probabilités mais rien n'est sûr tant qu'on discute sur la base d'hypothèses que des preuves écrites ou archéologiques ne couvrent pas.

De toute façon il est certain qu'en 1020 existait à Dristra un évêché⁶⁵ transformé, par la suite, en métropole. Le premier hiérarque d'ici participait en tant que tel à l'une des séances conciliaires de juillet 1054⁶⁶. A quel moment du XI^e siècle cet évêché de Dristra a-t-il été transformé en métropole, voici qui est difficile à préciser. Quant à nous, cela n'a pu se passer entre 1020 et 1025 (l'année de la mort de Basile II) et ni dans la période immédiate jusqu'en 1028 (l'année de la mort de Constantin VIII). Il est difficile d'admettre que Basile II — qui avait sanctionné en 1020 son statut d'évêché subordonné à l'archevêché d'Ohrid — soit revenu sur sa propre décision dans les derniers cinq ans de sa vie et plus difficile encore d'admettre que ce dépourvu de toute initiative que fut Constantin VIII ait osé modifier un ordre établi par son frère. En ce qui nous concerne, nous estimons — plutôt sur le bien-fondé d'éléments de conjoncture que de faits concrets — que l'évêché de Dristra a été transformé en métropole vers la V^e décennie du XI^e siècle. C'est l'époque où le bateau où se trouvait embarqué Saint Cyrille le Philéote naviguait dans les eaux du Danube⁶⁷ et où le Patriarcat de Constantinople envoyait Euthime⁶⁸ dans la zone de l'Ister pour convertir au

⁶⁴ Nous laissons tantôt comprendre qu'il est possible que la métropole de Joannoupolis ait continué d'exister un certain temps même après que l'ancienne capitale bulgare eût repris son nom de Preslav. Mais, dès lors même, nous nous demandons si jamais, quand la métropole de Joannoupolis aura cessé d'exister, ce n'est pas celle de Dristra qui aura pris naissance à sa place? Il y a lieu de rappeler que, voici plus de quarante ans, on a découvert à Silistra une inscription qui parle de « la réfection et l'embellissement », d'un bâtiment — le plus probablement d'une église — (V. Beševliev, *Spätgriechische und Spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, no. 78, p. 51—52). Cette inscription a été datée par Igor Sevcenko, *A byzantine Inscription from Silistra reinterpreted*, « Revue des Etudes sud-est européennes », VII, 4, Bucarest, 1969, p. 591—598, dans les années 1018—1025. Après la démonstration faite à ce sujet par Maciej Salamon, *Some notes on an inscription from medieval Silistra* (C. 976), « Revue des Etudes sud-est européennes », IX, 3, Bucarest, 1971, p. 487—496, il n'est plus question, aujourd'hui de douter que l'église de Silistra ait été restaurée et embellie entre 976 et 981, c'est-à-dire dans les années qui ont immédiatement suivi la mort de Jean Tzimiskès. Dans le contexte de ces faits, il n'est pas exclu que les travaux de « restauration et embellissement » de l'édifice de Dristra soit reliés au transfert de la métropole de Preslav dans l'ancien Durostorum romain. Une pareille mesure doit être considérée comme une tentative de plus de Basile II de « démolir » les actes majeurs de Jean Tzimiskès. Sans doute, dans ce cas également, notre opinion se range dans les limites d'une simple supposition tant que nous n'avons pas encore la certitude que le monument restauré était une église. De plus, même si l'inscription en cause se réfère sûrement à la réfection et embellissement d'une église, encore ne représente-t-elle pas la preuve définitive qu'elle a quelque rapport avec le transfert de la métropole de Preslav à Dristra.

⁶⁵ H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümervzeichnisse der orientalischen Kirche*, II, « Bizantinische Zeitschrift », II/Band, Leipzig, 1893, p. 44. Voir tous les trois décrets (de 1019, 1020 et 1020—1023) chez H. Gelzer, *op. cit.*, p. 42—46.

⁶⁶ N. A. Oikonomidès, *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques*, « Revue des Etudes byzantines », XVIII, Paris, 1960, p. (0—61 (le tableau comparatif des listes conciliaires d'entre 1054 et 1092).

⁶⁷ *La vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin* (+1100), éd. Etienne Sargologos, Bruxelles, 1964, p. 284—285.

⁶⁸ Skylitzès-Cedrenus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 584.

christianisme les Petchénègues de Kegen ; et c'est encore l'époque où le métropolite Jean Mauropos⁵⁹ d'Euchaïta dirigeait, lui aussi, son attention sur les zones paristriennes.

Dans tous les cas, à la deuxième moitié du XI^e siècle la métropole de Dristra existait toujours ; bien plus, quelques-uns de ses métropolitains sont présents à des séances conciliaires de Constantinople : ainsi, Leontios, aux assemblées des 6 nov. 1071 et 14 mars 1072⁶⁰ et Christophe — peut-être le successeur immédiat du précédent — aux débats du 21 mars 1082⁶¹.

Sous les premiers Comnènes, l'existence de la métropole de Dristra est prouvée par deux *Notitiae Episcopatum*⁶².

On sait qu'en 1143, sur la demande de Roger II, roi de Sicile, Nil Doxopatris a rédigé un ouvrage où, à certain moment, il parle des villes paristriennes, « celles — dit-il — qui sont situées sur la rive du Danube », soumises au Patriarcat de Constantinople⁶³ ; mais il ne résulte pas du passage respectif s'il y avait là des métropoles ou des évêchés. En échange, dans le même ouvrage, à savoir dans le chapitre intitulé « L'éparchie et les métropoles soumises à Constantinople », Nil Doxopatris note l'existence de la métropole de Rodostolon ou Dristra, mais la place, à tort, au Hémimont. Et il ajoute que cinq évêchés lui étaient subordonnés⁶⁴.

Beaucoup plus exactes sont les données que nous offre à ce sujet Jean Tzétzès. Cet érudit byzantin entretenait vers le milieu du XII^e siècle une correspondance régulière avec Léon Charsianites, le métropolite de Dristra. On en a conservé 4 lettres de cette correspondance, signées par Jean Tzétzès⁶⁵.

Après ce rapide passage en revue des informations écrites sur la métropole et les métropolitains de Dristra aux XI^e—XII^e siècles, ajoutons que jusqu'à ce jour il n'y a pas un seul sceau de l'un quelconque des primats de Dristra qui fût trouvé⁶⁶, de même que pas un sceau de l'un des évêques ayant dirigé les régions paristriennes.

Par contre, en est en possession d'autres sceaux — découverts à Silistra — ayant appartenu à des hiérarques de haut rang de régions situées hors le Paristrion. Il s'agit du sceau d'un certain Stehanos, arche-

⁵⁹ Voir les informations de Jean Mauropos sur les Petchénègues du Bas-Danube vers le milieu du XI^e siècle, in *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, VI (XI), Sofia, 1965, p. 79—87.

⁶⁰ Voir N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² Voir Jean Darrouzès, *Notitia* 11 (73) et 12 (40).

⁶³ *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. III, Bucureşti, 1975, p. 162—165.

⁶⁴ τὸ Ῥοδόστολον ἤτοι ἡ Δίστρα ἡ τῆς Ἀμιμοντίας ἐκουσα ἐπισκοπας ἐ. Iordan Ivanov *Bŭlgarski starini iz Makedonia* (reprinted Sofia, 1970), p. 564).

⁶⁵ J. Shepard, *Tzetzes' letters to Deo at Dristra*, « Byzantinische Forschungen », VI, Amsterdam, 1979, p. 191—239. Voir aussi le compte rendu de cette étude chez Petre Diaconu, « Revue des Etudes sud-est européennes », XVIII, 4, 1980, p. 785—786.

⁶⁶ Le sceau (d'un certain métropolite Nicolas) datable aux X^e—XI^e siècles (Iv. Iordanov, *Neizdadeni vizantijskj olovni pečati ot Silistra*, III, in *Izvestia-Varna*, 24 (39), 1988, p. 100) et découvert à Silistra est brisé tout juste à la partie où se trouvait imprimé le nom du siège respectif. De sorte que l'on n'a pas la possibilité de savoir quel nom portait le siège occupé par ce métropolite.

vêque d'Arkadiopolis⁶⁷ et du sceau d'un certain Grégoire, évêque de Sévériados⁶⁸, une localité de la Cappadoce⁶⁹.

Les deux sceaux sont du XI^e siècle, selon que prétend leur éditeur. Quant à nous, mais sans doute avec les réserves de rigueur, le sceau de l'évêque Grégoire date d'une époque plus précoce, notamment du dernier tiers du X^e siècle⁷⁰, contexte chronologique auquel ne s'opposent pas les critères paléographiques. Notre datation est suggérée par la découverte à Preslav⁷¹ d'un autre sceau du même évêque Grégoire. En effet, si l'on admet que Grégoire envoyait ses lettres à des prélats de haut rang (ce qui, il faut bien le reconnaître, n'est qu'une hypothèse et rien de plus), alors une de ses lettres, scellée, est arrivée à Preslav (Joannoupolis) rien que dans l'intervalle 971 et ou 976/979 parce que seulement dans cette période ladite ville a été le siège d'une métropole⁷². Or, compte tenu du fait que le sceau de l'évêque Grégoire trouvé à Silistra est issu de la même étampe⁷³, il faut se dire que celui-ci également est arrivé sur la rive du Danube presque à la même époque. Si notre hypothèse est réelle, on serait en possession d'une preuve certaine qu'au temps même où, à Joannoupolis, existait une métropole, à Dristra existait aussi une métropole ou un évêché. Mais, encore une fois, tout cela n'est qu'une simple supposition tant qu'il se peut que l'évêque Grégoire de Sévériados ait envoyé ses lettres à des prélats de rang inférieur, voire à de simples laïcs civils ou militaires.

La question qui se pose est de savoir si l'évêché de Dristra, devenu à un moment donné métropole, a eu une existence ininterrompue au XI^e siècle, quand la Dobroudja a été sujette à de nombreuses invasions des peuplades turques anciennes (Petchénègues, Uzes⁷⁴, Coumans⁷⁵)

⁶⁷ Idem, *Olovni vizantijskj pečati ot Silistra*, II, in *Izvestia-Varna*; 21 (36), 1985, p. 105.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 100.

⁶⁹ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.* croit que V. Laurent dans *Corpus*, V, 1 176, place Severiados en Charsianon. Le chercheur bulgare n'a pas compris dans leur vrai sens les dires du savant français. Au dit endroit, V. Laurent combat l'identification de Severiados avec Sibora pour la bonne raison que le nom de Sibora serait tout un avec Soboron du thème de Charsianon. Or, d'après V. Laurent, Severiados a dû se trouver en Césarée cappadocienne, alors que Iv. Iordanov opine que Severiados se trouvait en Césarée de Palestine, opinion qu'il partage aussi Ion Barnea, *Η ΠΕΡΙΟΧΗ ΤΟΥ ΚΑΤΩ ΔΟΥΝΑΒΗ ΥΠΟ ΤΟΦΟΣ ΤΩΝ ΒΥΖΑΝΤΙΝΩΝ ΣΙΓΙΑΛΙΩΝ*, dans «*Βυζαντικά*» 8, Thessalonique, 1988, p. 95.

⁷⁰ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*, après avoir lu V. Laurent qui aurait affirmé que l'évêché de Severiados ne figure pas dans les listes des éparchies «*avant le début du XI^e siècle*», se hâte de dater le sceau de Grégoire en ce siècle. Il est évident que, dans ce cas, Iv. Iordanov est victime d'une lecture inattentive de V. Laurent sur ce sujet, car sans cela il aurait bien compris que le chercheur français écrit tout à fait autre chose, à savoir que *Sévériade n'apparaît pas dans les listes des éparchies «avant le début du X^e siècle*». Cela étant, le sceau (ou les sceaux) de l'évêque Grégoire peut (peuvent) être daté (datés) dans le X^e siècle et ce, sans crainte d'erreur si l'on tient compte de l'iconographie des lettres.

⁷¹ Non encore publié (voir Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*).

⁷² Voir *supra*, les notes 25—26.

⁷³ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁷⁴ Pour le problème de l'invasion des Petchénègues et des Uzes dans la Dobroudja du XI^e siècle, voir Petre Diaconu, *Des Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970.

⁷⁵ Pour les invasions des Coumans au Bas-Danube vers la fin du XI^e siècle — XIII^e siècle, voir Petre Diaconu, *Des Coumans au Bas-Danube*, București, 1978.

et troublée par de rudes soulèvements de la population des villes danubiennes ⁷⁶.

Prenant comme point de départ les sources littéraires (autant qu'il y en a), nous sommes tentés de supposer que l'éparchie de Dristra n'a jamais, *de jure*, cessé d'exister, ni au XI^e, ni au XII^e siècles. Naturellement, ce disant, nous n'envisageons pas l'éventuelle situation des sièges demeurés vacants temporairement comme effet de leur abandon par certains évêques ou métropolitains à la suite des invasions ou des soulèvements. Il est normal de supposer qu'en de pareilles circonstances, la métropole de Dristra continuait d'exister *de jure*.

Plus important encore est de savoir si, dans le cadre de la métropole de Dristra, ont aussi existé des évêchés suffragants. Nous venons de voir que Nil Doxopatriss lui attribuait 5 semblables évêchés que — même s'il ne les nomme pas — il place indirectement dans le Hémimont puisque, d'après ses affirmations, Dristra se trouvait dans cette province. Ce fait, du reste, a conduit certains chercheurs à mettre sous le signe du doute les dires du moine-érudit ⁷⁷.

L'existence d'évêchés dans la Dobroudja est préconisée depuis plus longtemps par quelques chercheurs ⁷⁸, tout spécialement sur les bases des données archéologiques. C'est ainsi qu'on a supposé un évêché à Dinogetia-Garvăn ⁷⁹, attesté par la mise au jour d'une petite église de pierre reliée au mortier ⁸⁰, d'une croix reliquaire en or ⁸¹, d'un sceau ayant appartenu au métropolitain Michaïl de Russie (daté vers le milieu du XII^e siècle ⁸²) et, enfin, de nombreuses petites croix simples ou reliquaires. Compte tenu surtout du grand nombre de petites croix trouvées, on a supposé qu'un évêché a existé aux XI^e—XII^e siècles aussi à Noviodunum-Isaceia ainsi qu'en quelques autres centres urbains ⁸³. Pourtant, ces preuves archéologiques n'ont pas un caractère absolument déterminant, dans le sens que la petite église de Dinogetia-Garvăn pouvait

⁷⁶ Sur les questions plus importantes concernant le soulèvement de la population des villes paristriennes, voir Eugen Stănescu, *La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI^e siècle*, in Zbornik Vizantoloskog Instituta, IX, Belgrad, 1966, p. 49—73; Nicolae Șerban Tanașoca, *Les mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI^e siècle*, « Revue Roumaine d'Histoire », XII, 1973, 1, p. 61—82; V. Tăpkova-Zaimova, *Dolna Dunav granicna zona na vizantijskija Zapad*, Sofia, 1976, p. 89 sq. et la bibliographie s'y trouvant.

⁷⁷ « De même, il n'y a aucune probabilité que la métropole de Dristra (Dorostolon) ait reçu 5 suffragants, sinon il faudrait admettre que l'auteur est tombé sur la seule copie qui en aurait attesté l'existence », affirme textuellement Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 157. Il est vrai qu'à la date où il écrivait ces lignes, le savant français ne se doutait pas que, dans quelques années seulement (voir *infra*, note 85), lui-même va publier une source littéraire sur l'existence d'un évêché à Axiopolis, actif vers la fin du XI^e siècle — le début du siècle suivant.

⁷⁸ Par exemple, I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosiei în așezarea de la Garvăn*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », VII, 1—2, 1956, p. 194—195.

⁷⁹ Idem, *Monumente creștine și viață bisericească în secolele VII^e—XIV^e pe teritoriul Dobrogei*, in *Monumente istorice și izvoare creștine*, Galați, 1987, p. 114.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 106—109 et la bibliographie qui s'y trouve.

⁸¹ I. Barnea, *Arta creștină în România*, vol. II (VII^e—XIII^e siècles), București, 1981, p. 136, pl. 54.

⁸² Idem, *Monumente creștine...*, p. 114; idem, *Arta creștină în România*, vol. II, p. 230, pl. 101; Gh. Stefan, *Descoperiri arheologice pe teritoriul Republicii Populare Române* (en russe), « Sovetskaja Arheologija », XXIX—XIII, 1959, fig. 12, 13; V. Laurent, *Corpus*, V/1, p. 615.

⁸³ Em. Popescu, *op. cit.*, *passim*.

aussi bien être un sanctuaire relevant du clergé séculier ou même d'un établissement monastique — d'où la grande quantité de petites croix. Dans le même ordre d'idées il convient d'attirer l'attention que le sceau du métropolite Michail de Russie a pu, tout simplement, être joint à une de ses missives vers quelque membre du clergé de rang inférieur ou à un laïc ayant des charges politiques, administratives ou militaires, l'un comme l'autre résidant à Dinogetia-Garvăn ⁸⁴.

Mais, voici que récemment vient d'être publiée une source littéraire dont il ressort clairement que tout au moins un évêché a réellement existé en Dobroudja à la seconde moitié du XI^e siècle. Nous envisageons le *Traité des Transferts* éditée par le Père J. Darrouzès ⁸⁵ et qui, sous le n^o 53, enregistre un évêché à Axiopolis ⁸⁶. Dans ce « *Traité* » (qui, au fond, est un registre du Patriarcat où l'on « *notait le tranfert des hiérarques de leurs sièges épiscopaux à des sièges patriarcaux, ou bien celui des permutés ou des détronés des églises qu'ils avaient servies à d'autres métropoles ou évêchés* » ⁸⁷) se trouve à certain endroit ⁸⁸ la précision suivante :

τῷ Ἀξιοπόλεως σχολάζοντι ἐδόθη πρότερον ἡ Ἀβυδος ὑπερον δὲ καὶ ὁ Ἀπρος — « *étant sans service, on lui donna tout d'abord / à l'évêque / d'Axiopolis le siège de l'éparchie d'Abydos, puis celui d'Apros* » ⁸⁹. Darrouzès prouve que cela s'est passé au temps du patriarche Nicolas III le Grammate (1084—1111) ⁹⁰. Quant au moment exact où cet évêque d'Axiopolis (dont le nom reste ignoré) a quitté son siège, c'est Emilian Popescu qui a essayé de l'établir, estimant qu'il a pu abandonner l'évêché lors de l'invasion coumane de 1094 ⁹¹.

Les données du « *Traité des Transferts* » publié par J. Darrouzès sont de nature à jeter une autre lumière sur le renseignement de Nil Doxopatriis comme quoi la métropole de Dristra avait en son obédience cinq évêchés. C'est possible que les dires de Nil Doxopatriis (*Notitia 13* chez Darrouzès) reflètent une réalité, mais alors avec cette précision que les évêchés en cause se trouvaient dans des villes de la Dobroudja, telles que Axiopolis ⁹², Troesmis, Dinogetia etc. Rien que dans une pareille situation les documents archéologiques mentionnés ci-dessus acquièrent une valeur probatoire.

Jusqu'à présent, aucune preuve écrite directe n'existe sur la vie monastique dans le cadre de la métropole de Dristra aux XI^e—XII^e

⁸⁴ I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosiei...*, p. 194—195.

⁸⁵ Jean Darrouzès, *De Traité des Transferts. Edition critique et commentaire*, « *Revue des Etudes byzantines* », 42, Paris, 1984, p. 147—214.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 182.

⁸⁷ Em. Popescu, *Știri despre istoria Dobrogei în secolul al XI-lea. Episcopia de Axiopolis, în Monumente istorice și izvoare creștine*, Galați, 1987, p. 138.

⁸⁸ Voir *supra*, note 86.

⁸⁹ Em. Popescu, *op. cit.*, p. 127—147.

⁹⁰ Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 205—210.

⁹¹ Em. Popescu, *op. cit.*, p. 135 sq.

⁹² Voir Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 209, note 74.

siècles⁹³. Il existe en échange un témoignage archéologique. Soit, l'église à plan triflé, sur la colline Cetățuia de la commune Niculițel (dép. de Tulcea)⁹⁴. Auprès d'elle, a été mis au jour une habitation emménagée dans le remblai et qui, il n'y a pas de doutes, a dû servir comme cellule monacale⁹⁵; on y a trouvé quelques monnaies skyphates du temps de Manuel I Comnène (1143—1181)⁹⁶. Dans les habitations, parmi les ruines de la petite église et tout autour de ces objectifs gisaient des fragments céramiques — les uns décorés de la roue dentée — provenant de pots du type bocal, des tessons d'amphores aux anses surélevées — peut-être moulées quelque part en Dobroudja —, une lampe à huile, une pointe de flèche en forme de feuille et autres trouvailles⁹⁷, toutes ayant des caractères propres à la deuxième moitié du XII^e siècle; quelques-uns de ces objets présentaient en outre des éléments témoignant d'une survivance du début du XIII^e siècle.

Compte tenu de la totalité des documents archéologiques — y compris des monnaies skyphates — nous sommes en droit de soutenir que le skite (la petite église) de Cetățuia-Niculițel a fonctionné jadis, dans la deuxième moitié du XII^e siècle. D'autre part, il n'est pas exclu qu'au

⁹³ L'ensemble monastique de Murfatlar (auj. Basarabi), dép. de Constanța, a connu une brève existence dans la deuxième moitié du X^e siècle (Petre Diaconu, *Sur l'histoire de la Dobroudja au Moyen Âge*, « Dacia », N.S., XXXII, 1—2, p. 186—188). Cet établissement monastique représente un cas unique dans la Dobroudja, tout au moins jusqu'à présent. Les moines d'ici faisaient partie d'une secte, pour ainsi dire, qui, par ses pratiques, ne pouvait être subordonnée à une autorité ecclésiastique, pendant le Patriarcat constantinopolitain. Ces moines étaient adeptes d'une « foi » issue du syncrétisme entre le christianisme primitif et certaines pratiques païennes de la fin du monde romain, auxquelles vinrent s'ajouter des pratiques de quelques populations allogènes venues du nord danubien, surtout après l'écroulement du limes de l'Istros. Sur le monument rupestre de Murfatlar, voir I. Barnea, *Monumente creștine...*, p. 92—106 et la bibliographie respective. Pour le problème de l'origine de l'écriture runique à Murfatlar, voir Petre Diaconu et P. Șt. Năsturel in « Mitropolia Olteniei », 20, 1968, 11—12, p. 937—946.

⁹⁴ Gh. Ștefan et ses collaborateurs, *Șantierul arheologic Garvăn-Dinogetia*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », V, 2, 1954, p. 186—187; idem, *Șantierul arheologic de la Garvăn-Dinogetia (r. Măcin, reg. Galați)*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », VI, 3—4, 1955, p. 74—743 et fig. 28—29.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 737. La tombe creusée dans la levée de terre était celle d'un moine, probablement le titulaire de la cellule.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 737, où l'on précise que dans l'habitation ont été trouvées 7 monnaies « probablement du temps de Manuel Comnène (1143—1180) ». S'y ajoute deux autres monnaies découvertes audehors de l'habitation. Sur la datation du monastère (en réalité un simple skite — une chapelle) de Cetățuia-Niculițel à la deuxième moitié du XII^e siècle, voir Petre Diaconu, *Din nou despre încadrarea cronologică a valului și minăstirii de la Niculițel*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », 26, 1975, 1, p. 101—106 et la bibliographie. Récemment, Ernest Oberländer-Târnoveanu, *Pentru o nouă datare a bisericii cu plan treflat de la Niculițel (jud. Tulcea)*, « Peuce », VIII, Tulcea, 1980, p. 451—457, est intervenu dans le débat pour soutenir que les monnaies skyphates trouvées dans la cellule monacale seraient des émissions (des imitations latines à grand module — Constantinople, 1 exemplaire, et des imitations latines à petit module, type A — Hendy, p. 198, pl. 29, 1—3) de la période 1208—1250/80. Quant à nous, avons soutenu à plusieurs reprises (voir notre affirmation dans le compte rendu du livre de I. Barnea, *Arta creștină în România*, vol. II, publié in « Pontica », XIV, 1981, p. 378, note 23) que ces monnaies sont des émissions sorties des ateliers provinciaux de frappe monétaire du temps de Manuel Comnène.

⁹⁷ Gh. Ștefan et ses collaborateurs, SCIV, 1955, 1—2, p. 184 et fig. 21.

moins une partie des établissements rupestres de la forêt Deliorman⁹⁸ (se trouvant autrefois dans l'aire de juridiction de la métropole de Dristra) eussent fonctionné encore au XI^e siècle.

Il est évident que la métropole de Dristra a exercé son autorité aussi sur certaines régions de la rive gauche du Danube, pendant les XI^e—XII^e siècles (telles, tout au moins, l'Olténie méridionale, la Munténie et la Moldova⁹⁹). Mais c'est du devoir des archéologues de définir de quelle manière s'est consommé ce processus. Malheureusement, pas même jusqu'à présent on n'a entrepris des fouilles sur quelque objectif archéologique ayant appartenu à la population indigène roumaine, de la Plaine Roumaine, datable dans les XI^e—XII^e siècles¹⁰⁰.

Il va de soi qu'il n'y a pas de référence directe sur la vie culturelle et spirituelle à Dristra aux XI^e—XII^e siècles, mais il est certain qu'elle a dû exister. On le devine d'ailleurs des lettres de Jean Tzétzès à son ami le métropolite Léon Charsianites. Il faut se dire que tout normalement les prélats de divers rangs de la Dobroudja devaient avoir des rapports avec des métropolitains, évêques et même simples prêtres d'autres zones. Voir dans ce sens le cas des sceaux de l'archevêque d'Akadiopolis¹⁰¹, de l'évêque Grégoire de Sévériados¹⁰² et de Michaïl¹⁰³, le métropolite de Russie¹⁰⁴. D'ailleurs, à Nufăru (dép. de Tulcea — Dobroudja), a été découvert un sceau provenant du monastère Kokkinobaphos près de Constantinople.

On ignore la date exacte à laquelle la métropole de Dristra a cessé d'exister mais, quant à nous, nous sommes d'avis que cela a dû se passer dans la première moitié du XIII^e siècle, peut-être lors de l'intégration de cette ville dans les frontières de l'Etat des Asénides. Peu de temps après, en effet, prenait naissance l'éparchie de Vicina (dans l'île Păciul-lui-Soare — en Dobroudja), celle-là même qui va se maintenir jusqu'en 1359 lorsque son dernier métropolite, Hyacinthe, deviendra le premier métropolite établi sur le siège de la récente métropole de Valachie.

⁹⁸ Voir Gheorghe Atanasov, *Skalni monastiri v krajdunavska Dobrudja*, « Vekove » 6, 1986, Sofia, p. 9—14.

⁹⁹ Fait suggéré en quelque sorte par les lettres de Jean Tzétzès au métropolite Léon Charsianite; voir *supra*, note 65.

¹⁰⁰ Les sceaux de Dridu-Meterezi (au nord de Bucarest) ne sont pas encore publiés. Ils datent de la première moitié du XI^e siècle (Petre Diaconu, *Quelques problèmes archéologiques de la cité d'Ialrus*, « Dacia », N. S., XXXII, 1—2, 1988, p. 200, note 49).

¹⁰¹ Voir *supra*, note 67.

¹⁰² Voir *supra*, note 68.

¹⁰³ Voir *supra*, note 82.

¹⁰⁴ Jean Darrouzès, *Un recueil épistolaire du XIII^e siècle*, REB, 30, 1972, p. 224 (215 ?) publie un document, conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dont il résulte qu'un moine scythe « originaire des hautes montagnes du Danube » est venue un jour, pendant la deuxième moitié du XII^e siècle, dans le monde byzantin. Dans notre ouvrage *Din nou despre incadrarea cronologică...*, p. 105, note 29, de même que *Les Coumans au Bas-Danube*, p. 96, note 42, nous nous demandons si jamais ce moine ne venait pas à Byzance « d'un établissement monastique du genre de celui de Niculițel » ? Pour le problème de ce moine scythe, voir aussi Răzvan Theodorescu, *Bizanz, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X—XIV)*, București, 1974, p. 72, note 88.

L'OPPOSITION ENTRE LES NOTIONS DE « MONARCHIE » ET « POLYARCHIE » À BYZANCE (IX^e—XIII^e SIÈCLES)

TUDOR TEOTEOI

L'opposition entre les notions de « monarchie » et « polyarchie » est l'une des constantes de la pensée byzantine. On la relève dans plusieurs genres de la littérature byzantine dès sa période initiale, c'est-à-dire dès la période patristique. Mais le présent exposé n'a pas choisi pour objet l'étude des notions respectives à cette période, lui préférant celle immédiatement ultérieure. Autrement dit, notre attention portera cette fois sur l'étape qui a suivi celle de maximum développement de l'activité des Pères de l'Eglise. Une remarque préliminaire s'impose ici : pour les Byzantins, leur Etat représentait la parfaite incarnation de la monarchie idéale, la monarchie par excellence. Ils la considéraient, en effet, comme la meilleure forme trouvée par les humains pour gouverner leurs affaires terrestres, car, selon eux, elle reflétait, en lui faisant pendant, la « Monarchie Divine », qui régissait le Royaume des Cieux.

Cette infiltration de la théologie chrétienne dans la sphère du politique allait superposer la théorie de la *Res publica romana*, léguée par le paganisme, devenant, l'Empire une fois christianisé, la théorie de la *Res publica christiana*. C'est ce qui explique le fait, digne d'être souligné d'emblée, que dans le cas du monde médiéval les notions de « république » et de « monarchie » n'avaient pas encore reçu le caractère antinomique que devaient lui conférer nos sociétés modernes. Au Moyen Age, par conséquent, ces deux notions, loin de s'exclure mutuellement, pouvaient coexister, voire se compléter. Qui plus est, quelques-uns des byzantinologues de notre époque qui se sont penchés aussi sur l'histoire de la Rome antique s'estimèrent autorisés de parler d'une restitution de « l'ordre républicain » grâce au renouvellement du « pouvoir monarchique » sous Octave Auguste¹.

Traduite en grec byzantin sous la forme *he politeia ton Rhomaion* ou par *ta (koina) pragmata ton Rhomaion*, la « *Res publica romana* » devait se maintenir à Byzance en tant que concept étroitement lié à la réalité monarchique, impériale, le terme *autokrator* réservé à l'empereur byzantin à partir du X^e siècle n'étant rien d'autre que le pendant grec du latin *imperator*.

Pour la définition de la monarchie byzantine, les notions médiévales de « théocratie » ou de « césaropapisme », autant que celles de « monarchie héréditaire » ou « de droit divin » sont inutilisables, notamment

¹ H.-G. Beck, *Das byzantinische Jahrtausend*, München, 1978, p. 36.

dans le domaine constitutionnel, car elles représentent en fait d'autres réalités historiques, au sein d'un Etat où l'existence d'une constitution reste problématique. Aussi, le meilleur critère pour la définition de la monarchie byzantine est-ce un critère intrinsèque, fourni par les textes byzantins mêmes, qui la posent toujours de façon antithétique par rapport à la « polyarchie ». Les sources attribuent à ce dernier terme les plus diverses acceptions, parmi lesquelles dominent les acceptions politiques, qui désignent soit un gouvernement simultanée de plusieurs peuples ou de plusieurs principes, soit la présence de plusieurs centres du pouvoir dans le cadre d'un seul et même Etat, situation étiquetée comme : « polyarchie », « démocratie » et même « anarchie ».



Dès le II^e siècle, Origène soulignait la coïncidence entre le moment de la venue du Christ et la monarchie d'Octave Auguste, considéré comme l'empereur qui avait mis fin à la diversité des *ethnē* (= lat. *gentes*), en les réunissant, toutes, dans un Empire unique où régnait la *Pax Romana*, correspondant à la *Pax Christi* ; cela s'interprétait comme une expression de la providence divine, c'était la justification théologique de l'Empire romain chrétien ². Plus explicite encore, Eusèbe de Césarée a écrit : « quand le Seigneur et Rédempteur apparut, en même temps que sa venue parmi les hommes, Auguste fut le premier Romain à régner sur les différentes ethnies, ce fut alors que se dissipa la polyarchie pluraliste et la paix gagna toute la terre » ³. Dans deux autres paragraphes, le même écrivain mettait la « polyarchie » sur le même plan que les diverses formes revêtues par le gouvernement des peuples ⁴.

Universelle et, tout à la fois, universaliste, la monarchie byzantine se présente, sous la plume d'un auteur actuel, comme une monarchie totalitaire plutôt que libérale ⁵, aux antipodes de la polyarchie et du pluralisme politique. Elle continuait la monarchie romaine qui, dans l'optique nouvelle de la théologie chrétienne, correspondait au triomphe du

² *Ibidem*, pp. 96 et 346, n. 8. Sans qu'on l'eût rapporté au moment historique représenté par Octave Auguste, le sujet a été déjà abordé par Alois Dempf, *Sacrum Imperium. Geschichts- und Staatsphilosophie des Mittelalters und politischen Renaissance*, 3^e, München, 1962, p. 16 passim ; v. aussi I. Kassomenakis, *Zeit und Geschichte bei Origines*, Inaugural-Diss., München, 1967, pp. 107, 137, 269 et 279.

³ Eusebios, *Demonstratio evangelica*, VII, II, éd. Ivar Heikel, dans *Eusebius Werke*, VI, Leipzig, 1913, p. 332, les lignes 14—17 : λέλυτο μὲν ἡ πλείστη πολυαρχία, εἰρήνη δὲ διαλάμβανε τὴν σύμπασαν γῆν (chez Beck, *op. cit.*, pp. 96 et 346, n. 9).

⁴ Eusebius, *op. cit.*, chap. VIII, I, éd. cit., p. 307, les lignes : 14—16 : ἐξ ἐκείνου γάρ (référence au moment de l'existence simultanée du Christ et d'Hérode) τῆς Ῥωμαίων μοναρχίας τῶν ἐθνῶν ἐπικρατησάσης, λέλυτο μὲν καὶ πᾶσα ἡ κατὰ τοὺς τόπους ἐθναρχία τε καὶ πολιαρχία. Et, de façon analogue, l'opposition polyarchie-polythéisme-idolâtrie, typiques pour les « peuples » païens, d'un côté, monarchie-monothéisme, d'un autre côté, propres au pouvoir romain chrétien, v. *Ibidem*, VIII, I, éd. cit., p. 349, lignes 20—23 : σημεῖα γρόνων, πλῆθος εἰρήνης, ἐθνῶν τῆς ἐξ αἰῶνος κατ' ἔθνος καὶ κατὰ πόλιν τοσαύτης καὶ πολιαρχίας ἀναίρεσιν, τῆς πολυθέου καὶ διζμονικῆς εἰδωλολατρίας ἀποστροφῇ, ἐπίγνωσιν εὐσεβείας ἐνὸς τοῦ ἐπὶ πάντων δημιουργοῦ Θεοῦ. La « parousie » du Christ signifiait l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament.

⁵ P. Pieler, *Verfassung und Rechtsgrundlagen des byzantinischen Staates*, JOB, 31/1 = XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Akten, I/1, Wien, 1981, pp. 221 et respectivement 223).

monothéisme⁶, elle correspondait donc à la monarchie divine à même de prendre le pas sur n'importe quel polythéisme et, de ce fait, l'Empire romain devenait « une partie essentielle de l'histoire du règne divin sur terre »⁷. Cette thèse est confirmée par la « Topographie Chrétienne » de Cosmas Indicopleustès (première moitié du VI^e siècle), un écrivain pour lequel l'Empire romain participait de l'Economie Divine, que Dieu avait prévue pour la terre, en tant qu'élément essentiel, qualité dont ne pouvaient guère se prévaloir les monarchies universelles qui l'avaient précédé. Parmi celles-ci, Cosmas mentionnait les monarchies babylonienne et macédonienne ; il ménageait une place à part à la monarchie des Rois Mages, c'est-à-dire le Royaume des Parthes, auquel avait succédé celui des Sassanides, héritier de la tradition historique des Perses, avec lequel l'Empire romano-byzantin devait poursuivre les affrontements sanglants.

C'est sur l'entrée du Christ dans le cadre existentiel historique de l'Empire romain que Cosmas fondera sa thèse concernant l'éternité de cet Empire et, surtout, son universalité dans l'espace — thèse que le monde byzantin conservera avec une fidélité à toute épreuve. Il écrivait en ce sens : « J'exprime donc la conviction que, même si pour la correction de nos péchés les ennemis barbares se dressent de temps en temps contre la Romanie, l'empire demeurera invincible par la puissance souveraine, afin que le monde chrétien ne se réduise pas, mais qu'il s'étende. En effet, cet empire crut le premier en Christ, avant tous les autres, et il est le serviteur des dispositions concernant le Christ ; pour cette raison, Dieu, le Seigneur universel, le garde invincible jusqu'à l'accomplissement des siècles »⁸.

Il importe de relever que les deux arguments sur lesquels Cosmas appuyait son plaidoyer en faveur de l'invincibilité et de l'universalité de l'Empire chrétien étaient d'ordre économique. L'écrivain avait en vue l'universalité de la monnaie impériale (*nomisma*)⁹ et, d'autre part, le fait qu'au moment même de la naissance du Christ s'était effectué le premier recensement (*apographē*) de la totalité des terres de l'Empire,

⁶ E. Peterson, *Der Monotheismus als politisches Problem*, Leipzig, 1935, passim (réédité dans : Idem, *Theologische Traktate*, München, 1951 ; H.-G. Beck, *Theodoros Melchites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München, 1952, pp. 87 et 88, réfute l'idée de monarchie « constitutionnelle » à Byzance (idée ralliée par K. Sathas, cf. D. G. Hesselung, « Hermeneus », XI, 1939, p. 89—93) ; à consulter aussi en ce qui concerne le rôle considérable de la pensée d'Eusèbe à Byzance.

⁷ H.-G. Beck, *Jahrtausend*, p. 97.

⁸ C. Pitsakis, *Conceptions et éloges de la Romanité dans l'Empire d'Orient : deux thèmes « byzantins » d'idéologie politique, communication polygraphiée pour le X Seminario Da Roma alla Terza Roma (Idea giuridica e politica di Roma e personalità storiche)*, Rome, Campidoglio, les 21—23 avril 1990, avec renvoi à l'éd. W. Wolska-Conus, *Cosmas Indicopleustès : Topographie Chrétienne*, I (= Sources Chrétiennes, 141), Paris, 1968, p. 390.

⁹ « Il existe un autre signe de la domination des Romains que Dieu leur a accordé, j'entends le fait que toutes les nations font le commerce avec leur monnaie et qu'en tout lieu, d'un bout de la terre à l'autre, elle est acceptée, admirée par tout homme et par tout royaume, privilège qu'aucun autre royaume ne possède » (W. Wolska-Conus, *éd. cit.*, p. 392 — 394).

pratique attestée comme encore en vigueur alors que Byzance était arrivée à ses derniers jours. Il s'agissait, en l'occurrence, d'une forme essentielle d'étatisme économique, qui se trouvait à la base même du caractère absolu de la monarchie byzantine. Nous estimons comme non dépourvue d'importance également la remarque de Cosmas notant que ce fut juste à partir de la venue du Christ sur terre que date aussi la titulature de « éternels Augustes » (*aiōnioi Augoustoi*, syntagme présenté ici au pluriel et correspondant au latin singulier *semper Augustus*), qui sera reprise, comme on peut le constater sur la fin de Byzance, après des siècles et des siècles d'oubli¹⁰.

Le thème du recensement foncier sous Octave Auguste devait refaire surface dans un hymne liturgique (*doxastikon idiomelon*), composé en honneur de la fête de Noël par la poétesse Cassia, personnalité presque légendaire de la littérature byzantine de la première moitié du IX^e siècle. On y retrouve la thèse d'Eusèbe sur la monarchie unique et universelle, considérée tout à la fois comme reflet et création de la monarchie divine : « Lorsque Auguste s'est fait le monarque de la terre, la polyarchie des hommes a pris fin et lorsque Tu t'est fait homme de la Vierge, le polythéisme des idoles a disparu. Les villes se sont trouvées sous un seul empire temporel et les gens ont cru en une seule domination divine »¹¹.

Pour Constantin Porphyrogénète, le moment où la polyarchie antique a été remplacée par la monarchie romaine remonterait à Jules César, ainsi qu'il résulte de son explication du nom de la ville de Sébaste, siège d'un thème en Arménie Seconde. En effet, l'empereur explique ce nom par celui « du vénérable (*sebastos*) Jules César..., le premier à détenir le pouvoir en qualité de César et qui a transformé la polyarchie en monarchie »¹². Ce renseignement recoupe, du reste, d'autres données suivant lesquelles Jules César était révééré, dans les contrées orientales de l'Empire, comme une incarnation de la divinité (*theos epiphanēs*), à l'instar des monarques hellénistes¹³.

Il s'ensuit donc que le polythéisme de l'Antiquité païenne était rangé sur le même plan que la polyarchie, cependant que le monothéisme chrétien se traduisait dans le domaine politique par la monarchie. Vu l'avis général que la doctrine chrétienne avait apporté l'unité, l'ordre (*taxis*) et l'harmonie, la monarchie byzantine était censée réaliser aussi bien la *pax christiana*, que l'*imperium unicum*.

Vers l'an 1360, le synode de Constantinople est amené à s'occuper de la position du chef de l'Eglise de Side, une ville de Pamphylie située à proximité de celle, plus connue, d'Attalie. Lors d'un voyage dans

¹⁰ *Ibidem*, p. 389, 12 cf. toujours G. Pitsakis. Pour la titulature *aei Augoustos*, voir aussi G. Rösch, "Ὄνομα βασιλείας. Studien zum offiziellen Gebrauch der Kaisertitel in spätantiker und frühbyzantinischer Zeit", Wien, 1978, p. 11.

¹¹ G. Pitsakis, *op. cit.*, pp. 5 et 19 (= W. Christ, M. Paranikas, *Anthologia Graeca Carminum Christianorum*, Leipzig, 1871, p. 103).

¹² μοναρχίαν τὴν πολυχρίαν κατισκευάσαντος (C. Porphyrogenetos, *De thematibus*, éd. A. Pertusi, Città del Vaticano, 1952, XI, 4, p. 74, lignes 2—4).

¹³ Cf. H.-G. Beck, *Jahrtausend*, p. 37.

l'île de Chypre¹⁴, le métropolitain de Side avait adressé quelques lettres au chartophylax de son éparchie que celui-ci s'est fait un devoir de communiquer à la patriarchie constantinopolitaine. Leur lecture a appris au synode que le prélat de Side, « se rangeant tout à fait du côté du Mauvais proférait blasphèmes et accusations contre l'Eglise du Seigneur comme quoi elle prêcherait plusieurs dieux et divinités, ce qui est un dogme des Hellènes sans Dieu »¹⁵. Ce faisant, il se rendait coupable de l'hérésie de Barlaam et Akindynos. La véhémence du ton monte dans la lettre que le synode envoie au prélat en question : « sans la moindre raison et avec impéritie tu désignes les chrétiens orthodoxes comme des gens qui vénéreraient deux dieux et [seraient] polythéistes, en accusant l'Eglise du Seigneur qu'elle songe à de telles choses ; sache donc que nous avons répandu beaucoup de larmes et sommes attristés à cause de l'errance et la corruption des dogmes orthodoxes de par ta faute, de ce que de façon dépourvue de jugement tu couvres d'invectives l'Eglise du Seigneur »¹⁶. En réalité, ces lettres sont le reflet d'un épisode de la querelle hésychaste, le prélat de Side ayant fait sienne l'accusation de « ditheïa » que Barlaam avait portée contre les Palamites. Cette accusation se fondait sur la distinction opérée par Palamas entre l'essence et les attributs de la Divinité, distinction que son adversaire équivalait avec une reconnaissance de l'existence de deux dieux. La théologie était politisée en égale mesure par les deux camps : les Palamites reprochaient aux autres qu'ils s'inspiraient du style de vie et du mode de penser des « Latins », cependant que les anti-Palamites avançaient l'argument du caractère « subversif » de la mystique palamite qui, dédoublant la Divinité en essence et énergies « créées », se rapprochait, selon eux, du polythéisme antique et, implicitement, de la polyarchie opposée à la monarchie byzantine. De leur côté, les Palamites ont su comment se défendre contre pareille accusation.

Dans le même esprit s'inscrit une lettre adressée par Démètre Tornikès, à la charnière des XII^e—XIII^e siècles, à l'évêque d'Esztergom, le premier dans la hiérarchie ecclésiastique du Royaume de Hongrie. Cette lettre, intéressante en premier lieu par la personnalité de celui auquel elle était adressée, traite le polythéisme de doctrine « hellénique », c'est-à-dire païenne, mais elle rapproche aussi la « monarchie » du judaïsme

¹⁴ Il n'entre pas dans l'intention de l'auteur du présent article de chercher à identifier ce prélat, ni d'étudier les circonstances de sa présence dans l'île de Chypre, relativement proche, d'ailleurs, de son éparchie. Notons, cependant, que l'île s'est trouvée sous la domination constante des Occidentaux dès le moment où Richard Cœur de Lion s'en était emparé à l'occasion de la troisième Croisade. Au XIV^e siècle, l'impact du catholicisme dans l'île, impact favorisé par la dynastie des Lusignans, explique les vifs échos relevés là de la dispute hésychaste qui déchirait l'Empire byzantin. Cela d'autant plus qu'en Chypre étaient également présents Palamites et anti-Palamites, et que, parmi ces derniers, quelques-uns y étaient même nés, comme c'était le cas de Jacinthe, le chef de l'Eglise métropolitaine de Thessalonique en 1345—1346 (voir au sujet de celui-ci l'étude de K. P. Kyrris, « Kypriakai Spoudai », XXV, 1961, p. 91—122). En 1345, Nicéphore Grégoras adressait une lettre au roi Hugues IV de Lusignan (1324—1359), lui rendant hommages de ce qu'il n'avait montré aucune appétence pour la doctrine palamite (R. Guiland, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 266), détail échappé à l'attention du *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* (VI, Wien, 1983, p. 203, n° 15069), bien qu'un fait analogue, à savoir la lettre de Matthieu Blastarès à Guy d'Arménie, y figure (même volume, p. 204—205, n° 15074).

¹⁵ MM I, p. 409.

¹⁶ MM I, p. 405—406.

au cas où elle ferait abstraction des trois hypostases «inséparables et inconfondables» de la Divinité¹⁷. Et l'éloge d'Anne Comnène qui traite le polythéisme de la mythologie antique de position équivalant la complète absence de foi vient du même milieu intellectuel¹⁸. Du reste, on retrouve un sens théologique similaire à celui que conférait Démètre Tornikès à la notion de «monarchie» chez Anne Comnène en personne. Contre le dualisme du Manichéisme, elle avançait l'argument du néo-platonicien Porphyre, utilisé par lui dans la savante analyse des deux principes, bien que sa doctrine relative à l'unité divine (= *monarchia*) impose aux lecteurs l'acceptation de l'unité platonicienne ou l'unicité (*tēn platonikēn henada ē kai to hen*). «En ce qui nous concerne, affirme Anne Comnène, nous honorons l'unité divine (c'est-à-dire la *monarchia*), mais non celle n'impliquant qu'une personne unique (*hen prosōpon*) », laissant entendre de la sorte que l'unité de la personne divine se complète dans le christianisme grâce aux trois hypostases de la Sainte Trinité — raison qui fait que «nous n'acceptons ni l'unicité (*to hen*) platonicienne, équivalant l'ineffable des Hellènes ou le mystère des Chaldéens»¹⁹. Le contexte de ces considérations était celui de la lutte contre l'hérésie bogomile qui, du temps d'Anne Comnène, prenait déjà une expansion dangereuse même dans les contrées européennes de l'Empire byzantin, autrement dit dans la Péninsule balkanique. Si l'*Alexiade* laisse la «monarchie» se cantonner dans la théologie, elle donne, en revanche, un sens éminemment politique à la «polyarchie», par la bouche du prince normand Robert Guiscard. Après son débarquement à Dyrrachium, au commencement du conflit avec Alexis Comnène, il déclarait : «là où il y a pluralité de gouvernement («polyarchie»), la confusion règne, celle-ci s'y insérant dès l'instant où se manifestent les différences d'opinion de l'affluence».²⁰

L'acception théologique de la «monarchie divine», telle que l'entendait également Anne Comnène, n'était guère différente à Byzance de celle que lui donnait un contemporain occidental de l'érudite princesse écrivain. Il s'agit de l'évêque Anselme de Havelberg, envoyé à Constantinople par l'empereur Lothaire de Supplinburg (1125–1137), qui argumentait avec plus de rigueur encore au profit de la thèse que Dieu n'est pas «anarchie», c'est-à-dire «absence de principe», ni «polyarchie», c'est-à-dire «pluralité de principes», mais «monarchie», c'est-à-dire «principe unique»²¹. Cependant, depuis longtemps déjà s'était manifestée

¹⁷ J. Darrouzès, *Georges et Démètre Tornikès. Lettres et Discours*, Paris, 1970, p. 196, lignes 19–22.

¹⁸ *Ibidem*, p. 245, ligne 6 : πολύθεον εἶτ' οὖν ἄθεον.

¹⁹ Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, vol. III, Paris, 1945, p. 179, lignes 16–23 (chap. XIV, VIII, 4). Ce texte est un reflet tardif du conflit qui avait eu lieu aux III^e–V^e siècles entre le christianisme et le néoplatonisme.

²⁰ *Ibidem*, vol. I, 2^e, Paris, 1967, p. 156, lignes 24–26 (chap. IV, V, 5). Mus par le désir de contrecarrer la prétention des Occidentaux d'appeler leur «roi» empereur des Romains, les Byzantins, nous apprend le chroniqueur Guillaume de Tyr (chap. XVI, 21), appelaient, de son temps, leur basileus «monarque»; ils pensaient éviter ainsi toute confusion et proclamaient que lui seul était le véritable et unique empereur des Romains (la remarque appartient à A. Gasquet, chez V. Laurent, dans «Cronica numismatică și arheologică», XV, București, 1940, p. 217, n. 74).

²¹ «Quod in Domine non ἀναρχία, is est nullum principium, non πολυαρχία, id est multa principia, sed μοναρχία, unum principium sit» (Anselmi Havelbergensis episc. *Dialogi*, liber secundus, capitulum II, l'édition de la *Patrologia Latina*, vol. 188, col. 1165).

une divergence de vues relatives aux modalités différentes de concevoir les rapports entre les trois hypostases de la Divinité. Le patriarche Photius estimait la thèse du « Filioque » soutenue par l'Eglise occidentale comme une grave atteinte portée à la « monarchie divine », s'appuyant sur l'argument que rendre la troisième hypostase de la Trinité dépendante des deux autres serait ouvrir la porte au polythéisme et, implicitement, à la polyarchie ; ce serait poser deux principes fondamentaux, à la place d'un seul ²².

La distinction logique entre les notions d'anarchie, polyarchie et monarchie, telle qu'elle figure chez le théologien occidental, s'est avérée sans avenir dans le monde byzantin, qui continuant sur la lancée de la confusion entre l'idée d'anarchie et celle de polyarchie, estimait que les deux notions s'appliquaient en réalité à un seul et même phénomène, car ce qui était gouverné selon la modalité pluraliste de la polyarchie — dira plus tard le futur empereur Michel VIII Paléologue — devait aboutir en fin de compte à l'anarchie ²³. Comme on le voit, l'opposition « monarchie-polyarchie » devait, de toute évidence, dépasser les limites de la théologie pour s'imposer fermement sur le plan politique. Ce fut la IV^e Croisade qui marqua l'étape historique de cette « politisation ». Nous nous proposons, pour notre part, de donner dans les paragraphes suivants l'aperçu succinct de la manière dont les textes byzantins ont reflété cette opposition.



Si l'on parle de « politisation » après 1204, il convient de préciser aussitôt que l'opposition respective ne devait guère y perdre son sens théologique : il ne s'agit, en l'occurrence que d'un changement d'accent. En effet, l'accent tombera maintenant sur le sens politique de cette opposition, sens qui ne s'est point avéré, d'ailleurs, inopérant ²⁴ au cours de la période précédente ²⁵, mais figurant seulement en seconde position.

Les sources qui racontent la division de l'Empire byzantin en plusieurs États après 1204 parlent, presque invariablement, du grand malheur conséquent à la transformation de la monarchie en polyarchie. Déjà avant les écrits de Nicéas Choniates, la source byzantine la plus

²² « Car si dans la divine Trinité au-delà de la substance deux causes sont perçues, où est-elle alors la puissance moult louable et digne de la divinité de la monarchie ? Comment ne point arriver alors à l'enseignement du polythéisme, c'est-à-dire à l'athéisme ? Comment faire pour ne point laisser mouler en forme chrétienne la superstition de l'errance hellénique par ceux qui osent affirmer de telles choses ? » (Photii Patriarchae CP., *De Sanctissimi Spiritus Mystagogia*, chap. 11, l'édition de la *Patrologia Graeca* 102, col. 292 B).

²³ ἀναρχον γὰρ τὸ πολύαρχον, G. Pachymeris, *Relationes historicae*, edidit... A. Failler, gallice vertit V. Laurent, I, Paris, 1984, p. 77, lignes 9–10 (chap. I, 17).

²⁴ Par exemple, l'idée de « monarchie » et celles issues d'elle sont souvent utilisées dans le but de définir l'empire byzantin et son système de gouvernement (par exemple, chez Zonaras, *Epitome historiarum*, vol. III, édition M. Pinder, Bonn, 1897, p. 653, ligne 11, avec une référence au règne d'un an et neuf mois de l'impératrice Théodora ; Skylitzes Continuatus, édition Eudoxos Tsolakes, Thessalonique, 1968, p. 152, ligne 20, évoquant le règne de Michel VII Doukas). De même dans les Mémoires de Jean Cantacuzène, les dérivés de cette même notion ne se rapportent qu'aux attributs du pouvoir impérial (par exemple, Joannis Cantacuzeni eximperatoris *Historiarum libri IV*, édition L. Schopen, vol. II, Bonn, 1829, p. 444, ligne 3 et p. 453, ligne 16).

²⁵ Ainsi qu'il a résulté également des textes précités, notes 5–12.

détaillée concernant les événements de l'époque, les lettres de son frère aîné, le métropolitain Michel Akominatos, qui se sentait exilé et barbarisé dans son éparchie athénienne, soulignaient la qualité de maître universel de son contemporain Andronic I^{er} Comnène, qui « installé à la tête des nations, se comportait avec une prestance de monarque vis-à-vis des satrapes à lui soumis... et parmi les nations innombrables il était en tous points pareil au lion parmi les bêtes sauvages et au poulain parmi les troupeaux de moutons »²⁶. Une lettre du prélat de la même époque, adressée par lui à l'*anagrapheus* (dignitaire envoyé par Andronic I^{er} pour recenser les terres dans la zone d'Athènes) Démètre Drimys, exaltait « la lutte impériale » en vue de mettre une fin « au terrible bouleversement de la Grande Ville (Constantinople, n.n.), voire de l'univers en entier », qui a eu pour résultat de « repousser la démence tyrannique et latine et régner sans ingérence barbare »²⁷. Le prélat poursuit sa lettre en faisant l'éloge d'Andronic I^{er} pour avoir écarté ceux dont les comportements « juvéniles et blamables avaient troublé la monarchie rhoméique, en la divisant en plusieurs royaumes »²⁸. Cette partie de la lettre devait se rapporter, sans doute, aux suites des croisades pour l'Empire byzantin. Rien d'étonnant qu'à la suite de la quatrième Croisade un homme qui haïssait les Latins (*misolatinos*) était naturellement « l'adepte ardent (*eunoustatos*) de l'Etat des Rhomées ». Originaire d'Euripos, c'est-à-dire d'Eubée, l'île entrée sous la domination vénitienne, il avait quitté sa patrie, s'étant exilé à la cour de Théodore I^{er} Laskaris, dont le Royaume était « la garantie de la future liberté, intégrale et pure, des Rhomées »²⁹. Aux yeux de Michel Akominatos, entre tous les princes de la « polyarchie » instaurée dans le territoire byzantin comme la conséquence immédiate de la quatrième Croisade, seul le maître de Nicée s'avérait être le très puissant *basileus* « vers lequel tous ceux d'ici-bas tournent leurs regards comme vers celui qui avec le Seigneur sera l'unique sauveur et libérateur de toute la Romanie »³⁰, autrement dit de tout l'Empire byzantin.

Selon l'optique byzantine, la monarchie véritable ne pouvait être qu'unique et universelle, œcuménique pourrait-on dire si à Byzance cette épithète n'était réservée au patriarche constantinopolitain. Lorsqu'il commente la mort de l'empereur occidental Henri VI (décédé le 28 septembre 1198), juste comme il était sur le point d'accomplir l'œuvre de sa vie en réalisant l'union de la « monarchie » d'Occident avec celle de Byzance, Nicéas Choniates écrit à son sujet qu'« il était arrivé non seulement à se faire beaucoup aimer par les Rhomées, mais aussi particulièrement vénérer par les nations occidentales », de sorte qu'il visait à tout prix et envisageait « comment mettre la main sur le pouvoir unique (monarchie) et arriver à la tête des souverains des environs, son imagination portant

²⁶ Μιχαήλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, édition Sp. Lampros, I, Athènes 1879, p. 169, lignes 7–14.

²⁷ *Ibidem*, I, p. 164, lignes 22–27. Nous pensons que l'événement auquel il est fait allusion a été le massacre des Latins de Constantinople, les explications fournies par Lampros (vol. I, Introduction, p. 48 et vol. II, p. 465–466) n'ayant pas retenu ce détail.

²⁸ *Ibidem*, I, p. 164, lignes 29–30. Il s'agit de la manière criminelle dont le mineur Alexis II a été écarté du règne, ainsi que sa mère, de lignée occidentale.

²⁹ *Ibidem*, II, Athènes, 1880, p. 276, lignes 21–22.

³⁰ *Ibidem*, II, p. 280, lignes 24–26.

les Antonins et les césars augustes »³¹ (cette dernière référence se rattache certainement aussi aux « basileis » de Byzance). Quelques années plus tard, Alexis IV, fils d'Isaac l'Ange, « nourrissait depuis longtemps son imagination de pouvoir unique (*ton monarchon*) et songeait sans hésiter que ce serait à lui-même d'unir l'Orient et l'Occident et de ceindre le pouvoir universel (*kratos to pankosmion*) »³².

Le contraste monarchie-polyarchie a été nettement souligné par presque tous les écrivains qui se donnèrent pour tâche de synthétiser l'histoire de la division de l'Empire byzantin après 1204 en plusieurs tranches, quand « ayant hérité de celles de la Rhomaïs (l'Empire rhoméique), sur le modèle de bon nombre de pouvoirs (*eis polymereian*) »³³, Italiens et Francs ont aboli la monarchie byzantine. Cette affirmation d'Acropolite sera reprise par Macaire Mélissenos trois siècles plus tard³⁴. Après la description de l'alliance bulgaro-nicéenne de l'an 1235, Georges Acropolite revient sur les événements de 1204 quand, « les choses étant mises en branle de façon fragmentaire de par le fait qu'en toutes la polyarchie avait eu lieu »³⁵, Baudouin de Flandre a accédé au trône de Constantinople.

Bien plus tard, Nicéphore Grégoras devait insister sur les détails des avatars, après 1204, de l'ancien empereur Alexis III l'Ange dans la Péninsule balkanique pour commencer, et ensuite en Asie Mineure. Là, il fit alliance avec le sultan seldjoukide Kay Khusraw I (Iathatines chez Grégoras) contre son propre gendre qui était Théodore I^{er} Laskaris de Nicée. Sorti victorieux du conflit, le basileus nicéen fit prendre de force par son beau-père le froc. Grégoras ne se fait pas faute de reprocher avec véhémence le fait qu'Alexis III, mu par l'envie, « n'a pas élevé ses mains pour rendre grâce au Seigneur, le Bienfaiteur des hommes, qui avait réduit en poussière l'agitation de la polyarchie³⁶ et contre toute attente avait donné un havre sauveur à ceux parmi les Rhomées qui s'étaient échappés avec bonheur de l'orage et du tumulte latin », au lieu de quoi il avait déclenché les hostilités contre le souverain nicéen, seul prétendant légitime à la « monarchie » byzantine à ce moment-là. Or,

³¹ Nicetae Choniatae, *Historia*, édition I. A. von Dieten, I, Berlin-New York, 1975, p. 479—480 (= édition Bekker, Bonn, p. 633).

³² *Ibidem*, I, p. 558, lignes 27—30 (= édition, Bekker, Bonn, p. 737). Dans le même sens, voir aussi : *Ibidem*, édition I. A. van Dieten, I, p. 562—563 (= édition Bekker, Bonn, p. 744).

³³ Georgii Acropolitae *Opera*, édition Heisenberg, vol. I, Leipzig, 1903, p. 13, lignes 4-5 : « Τῶν γοῦν Ἱταλῶν εἰς πολυμέρειαν τὰ τῆς Ρωμῆδος κληρωσμένων ». Mentionnons la notion de « kleros », également relevée chez Choniatès et utilisée de façon systématique par la littérature historique ultérieure dans le même sens laïc, bien que le terme ait conservé, de toute évidence, son acception théologique généralement connue.

³⁴ « Les Italiens héritant ensuite de la monarchie des Romains dans plusieurs États » chez G. Sphrantzes, *Memorii, 1401—1477*, édition V. Grecu, Bucaresti, 1966, p. 244, lignes 27—28 (= édition Bonn, p. 106); la paraphrase d'Acropolite va plus loin encore. Du reste, Acropolite lui-même reprend la formulation utilisée par lui pour son *Historia*, en la répétant dans son Poème historique versifié, *éd. cit.*, I, p. 204, ligne 18.

³⁵ G. Acropolitae *Opera*, *éd. cit.*, p. 57, lignes 18—19.

³⁶ Nicephori Gregorae *Byzantina Historia*, édition Bekker, I, Bonn, 1829, p. 17, lignes 1—2 : (ὅς τῆς πολυαρχίας τὸν σάλον διεσκέδασε, fragment que J. L. van Dieten, Nikephoros Gregoras, *Rhömische Geschichte*, I, chap. I—VII, Stuttgart, 1973, p. 71, l'a traduit dans les termes suivants : « der doch der Verwirrung der Vielherrschaft ein Ende gesetzt »).

ce point de vue était entièrement justifié, car le centre de Nicée autorisait tous les espoirs du monde byzantin quant à la restauration de l'Empire et de sa capitale à Constantinople. En effet, le patriarche nicéen Michel IV Autoreianos affirmait que le seul ordre possible était l'ordre monarchique, car il représentait sur terre l'ordre divin, la monarchie céleste. Il écrivait : « Dieu nous a donné la royauté, un bien monarchique, une image de son administration, éliminant le désordre de la polyarchie, afin que ceux qui croient en Lui ne se détruisent pas et ne détruisent pas leur foi en s'attaquant les uns aux autres »³⁷. L'idée de l'ordre céleste se mirant dans l'ordre terrestre, lieu commun de la pensée politique byzantine, avait aussi pour source le Corpus aréopagitique.

L'éloge funèbre dédié plus tard par Théodore II Laskaris à son père comparait le monde occidental avec un monstre à plusieurs têtes (*polykephalon*), mais que Jean III Batatzès avait coupées³⁸. Il faut voir dans cette image le reflet des succès qu'avait enregistrés l'illustre basileus en luttant pour imposer la monarchie nicéenne dans son affrontement avec la « polyarchie » occidentale.

Les succès byzantins en ce sens ont été considérables, s'étant également poursuivis sous le règne du premier Paléologue. Le Discours sur la Royauté (*Basilikos*) de Maxime Planudès, rédigé après le couronnement de Michel IX Paléologue en tant qu'empereur associé (le 21 mai 1294) venait à l'appui de la prétention à l'universalité de l'Empire restauré sur la doctrine politique romaine, dont l'exposé s'était trouvé facilité, en l'occurrence, vu la connaissance du latin de son auteur.

Tout en soulignant la noblesse de la lignée des Paléologues, Planudès ajoutait pourtant que la véritable origine aristocratique de Michel IX tire ses racines de l'antique peuple romain, qui fut le précurseur des Byzantins. C'était un peuple « habitué jadis à être toujours vainqueur, mais jamais vaincu » : à partir d'une seule ville, il avait conquis le monde, s'étant répandu partout comme les ondes d'une nappe d'eau heurtée par la pierre. « Et si un tel peuple est ta patrie, si tu veux étudier depuis ses commencements cette très ancienne cité qui se dresse sur les berges du Tibre dans la terre des Italiens », on a sous la main, plus proche dans le temps et dans l'espace, la ville de Constantinople, édifiée sur l'emplacement de l'ancienne colonie de Byzas et élevée au rang de capitale par Constantin le Grand, « premier entre les basileis des Romains à reconnaître le Christ pour véritable empereur »³⁹. La capitale byzantine est,

³⁷ S. Brezeanu, *La formation de l'idée d'imperium unicum chez les Byzantins de la première moitié du XIII^e siècle*, RESEE, XVI, București, 1978, p. 57–58 (se fondant sur le texte édité par N. Oikonomides, *Cinq actes inédits du patriarche Michel Autoreianos*, REB XXV, 1967, p. 116). Le même fragment est également utilisé par C. Pitsakis, *op. cit.*, ci-dessus, n. 8.

³⁸ S. Brezeanu, *op. cit.*, p. 57 (avec le renvoi à M. A. Andreeva dans SK, X, Praha, 1938, p. 138). Il y avait une telle incompatibilité entre le système politique occidental et le système politique byzantin, que Nicéas Choniates notait à propos des Occidentaux qu'en ce qui les concernait « on n'en peut parler comme étant des peuples dans le véritable sens du mot, mais comme de quelques populations obscures et nomades » (N. Choniates, *Historia*, éd. I. A. van Dieten, p. 577 = édition Bonn, p. 764, cf. S. Brezeanu, *op. cit.*, p. 57, n. 3).

³⁹ L. G. Westerink, *Le Basilikos de Maxime Planude*, ByzSl, XXVII, 1966, 1, p. 98–103; XXVIII, 1967, 1, p. 54–67 et XXIX, 1968, 1, pp. 34–50; dans notre cas, XXVIII, 1967, p. 61–63, lignes 460–475 et 538–567.

de même que l'empereur qui l'habite, « toujours vainqueur, elle qui, au nom de Dieu soit dit, a régné et régnera éternellement »⁴⁰. Dans cet ordre d'idées, le texte arrive à mettre tout naturellement en lumière les mérites de Michel VIII, le grand-père de celui qui venait d'accéder au trône et fondateur de la dynastie des Paléologues, qui avait restauré la capitale à Constantinople. L'Empire rentrait de la sorte dans tous ses droits. De même la monarchie byzantine, avec son pouvoir impérial d'origine divine, élu par la volonté de « tous les chrétiens », c'est-à-dire par un *consensus omnium*. Et cette doctrine ne manqua pas d'avoir un écho ultérieur, dans les sociétés post-byzantines. Véritable basileus, Michel VIII fit rentrer dans ses droits l'ordre impérial ; il restaura la flotte, avec laquelle il parcourut l'Égée, Byzance étant ramenée de la sorte à sa thalassocratie traditionnelle, car « douce chose est de régner sur la Mer, mon empereur ». A l'instar du héros mythologique Hercule, le premier des Paléologues a supprimé le désordre, ainsi que les facteurs qui l'avaient créé, sur terre comme sur mer, partout présent, « anéantissant les pirates et assujettissant à son pouvoir la polyarchie existante »⁴¹. Pour l'écrivain, ce terme de « polyarchie » désignait non seulement les facteurs du pouvoir qui agissaient en toute liberté les uns vis-à-vis des autres, mais aussi les différentes royautés écloses entre temps dans le territoire byzantin, surtout dans la Péninsule balkanique. Le texte se rapporte expressément à la partie orientale du Péloponnèse, qui avait accepté la souzeraineté du basileus ; il s'agissait des forteresses de Monembasie, Maïna et Mistra, cédées aux Byzantins par Guillaume II de Villehardouin, le prince d'Achaïe capturé pendant la bataille de Pélagonie (1259). Il se rapporte aussi aux expéditions en vue de rétablir l'autorité byzantine en Thrace, Epire et Macédoine, qui visaient la restitution du tableau politique brisé dans toute cette région. L'unification politique sous l'égide de la monarchie byzantine était de nature à ramener la paix et l'harmonie. A cet égard, l'auteur du Discours tient à ajouter aux mérites de Michel VIII sur le plan laïque ceux de son fils, Andronic II, dans le domaine de la religion, car celui-ci, de son côté, « a réuni les parties séparées » de l'organisme étatique byzantin autour de son chef⁴², cependant qu'il a restitué, dans une égale mesure, à l'Eglise ses trophées et ses grâces. Cette dernière allusion se rattachant de toute évidence à la position de fidélité d'Andronic vis-à-vis de l'orthodoxisme traditionnel de l'Eglise byzantine, grièvement affectée par les troubles nés de l'Union de Lyon, ainsi que par quelques autres aspects de la politique religieuse du premier des Paléologues. Il n'est pas difficile de décoder dans ce fragment du Discours un lieu commun de la politique byzantine, formulé par l'allégorie qui assimile l'unité entre l'Etat et l'Eglise à celle unissant le corps et l'âme d'un seul et même être humain⁴³. Le pouvoir absolu de la monarchie byzantine était garanti justement par sa parfaite unité avec l'institution ecclésiastique, par l'étroite collaboration de ces deux autorités, mise en lumière dans notre texte à l'occasion d'un couronne-

⁴⁰ *Ibidem*, ByzSl, XXVIII, 1967, 1, p. 63, lignes 579—580.

⁴¹ *Ibidem*, ByzSl, XXVIII, 1967, 1, p. 65, ligne 681 : τοὺς πειρατὰς ἀφανίζων καὶ τὴν πολυαρχίαν καταστρεφόμενος.

⁴² *Ibidem*, ByzSl, XXIX, 1968 p. 37, lignes 892—894.

⁴³ Par exemple, Gregoras, éd. Bonn, I, p. 579, lignes 10—20 (le texte grec chez U. Bosch aussi, *Kaiser Andronikos III. Palaiologos*, Amsterdam, 1965, p. 175, n. 4).

ment impérial. En effet, l'acte du 21 mai 1294 avait été effectué dans la présence de l'empereur, du patriarche et de tous les dignitaires symbolisant le consensus général de la société. Ce consensus a été bien mis en lumière par l'affirmation selon laquelle tous ceux retenus au loin par diverses missions, donc dans l'impossibilité de participer en personne à l'événement, avaient donné expressément leur accord (*gnōmē*) pour le couronnement, par le truchement des personnes présentes⁴⁴. Le procédé imitait celui des prélats qui, ne pouvant se rendre dans la capitale pour prendre part à quelque débat synodique, confiaient leur point de vue sur la question mise en cause à quelqu'un d'autre, plus en mesure de se rendre à la réunion des rives du Bosphore.

Une aura d'omnipotence enveloppe la louange déjà banale de la philanthropie impériale, qui offrait absolument tout à ses sujets : « nourriture pour les affamés, assistance aux opprimés de l'iniquité, visites des malades (naturellement, dans la plupart des cas rendus non personnellement par l'empereur, ce que l'éclat de son prestige interdisait), allègements d'impôts, hébergement des étrangers, asiles pour les réfugiés, mise en liberté des incarcérés, soins aux persécutés », le basileus étant une sorte d'institution, une « école générale de bonté »⁴⁵. C'était la source de tous les bienfaits terrestres, car de par son pouvoir l'empereur disposait de ressources matérielles, d'énormes quantités de cet argent dit « le nerf de la guerre »⁴⁶, aussi était-il le seul en mesure de donner satisfaction à ceux qui se distinguaient dans les combats contre les ennemis du dehors. Cette teinte de rhétorique excessive laisse voir clairement les bases socio-historiques de l'autocratie byzantine. Quant au contrôle exercé par l'empereur sur tous les organismes institutionnels de l'Etat, armée y compris, il faisait partie des desiderata que notre texte semble prendre pour réalités. Or, trois scénarios historiques offrent d'irréfutables contre-témoignages à cet égard. Il s'agit des insuccès enregistrés par les tentatives d'arrêter l'expansion ottomane en Asie Mineure ; de l'implantation définitive des Génois à Constantinople, marquée par les fortifications en maçonnerie dont ils entourèrent leur quartier de Galata ; de l'épisode constitué par l'expédition catalane. Visiblement, l'Empire byzantin, malgré son obstination à redevenir une « monarchie » puissante et absolue à l'intérieur, universelle à l'extérieur, se retrouvait démunie de tout, sans armée, sans flotte, sans argent. Le peu qu'il lui restait inspira à Gregoras la remarque au sujet de l'armée impériale que celle-ci, au début du XIV^e siècle était devenue une « armée pour rire » et qu'on pouvait plutôt dire qu'elle « n'existait plus »⁴⁷.

⁴⁴ L. G. Westerink, *éd. cit.*, ByzSl, XXIX, 1968, p. 43, lignes 1190—1195.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 38, lignes 945—950 et p. 39, ligne 1017. Dans le même ordre d'idées, Nicéas Choniates reproduisait le point de vue d'Andronic I^{er} Coménne, qui affirmait qu'« il n'y avait rien à quoi l'empereur ne pût porter remède, aucune injustice que sa puissance ne pût anéantir » (Choniates, *Historia*, édition Bonn, p. 424, chez G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956, p. 421).

⁴⁶ L. G. Westerink, *éd. cit.*, ByzSl, XXIX, 1968, p. 45, ligne 1269 ; le même syntagme chez G. Pachymeres, *éd. cit.*, ci-dessus, note 23, vol. I, p. 31, ligne 27, de même que chez Cantacuzène, *éd. Bonn*, III, p. 164, ligne 21.

⁴⁷ Nicephori Gregorae, *Byzantina Historia*, I, p. 223 et respectivement p. 158 (= édition J. L. van Dieten, I, p. 179 et respectivement p. 144).

La situation lamentable de l'armée byzantine au commencement même de ce siècle s'explique jusqu'à un certain point par le territoire de l'Empire sensiblement diminué par rapport à ce qu'il avait été jadis, ainsi que par le discrédit où était tombée l'institution des biens militaires. Théoriquement, le recrutement militaire suivant le système byzantin classique fonctionnait encore (il existe même des données qui le prouvent), mais, en fait, il était dépassé de loin par l'aristocratie centrale ou provinciale qui organisait ses propres troupes armées. A cela s'ajoutait, par ailleurs, la grande distance séparant certaines provinces impériales de la capitale, à laquelle ne les rattachait, parfois, aucune artère terrestre, de sorte qu'elles ne disposaient, pour toute liaison, que des voies maritimes. C'était, par exemple, le cas du Péloponnèse byzantin, région de remarquable épanouissement culturel, notamment pendant le dernier siècle d'existence de l'Empire. L'éloignement considérable de la capitale avait pour conséquence de permettre le développement d'une vie politique à part, distincte en réalité de celle de l'Empire, bien qu'en théorie les provinces respectives lui restassent toujours attachées, étant même gouvernées par quelque membre de la famille impériale. C'est ce qui s'est passé dans le cas de la Morée, gouvernée jusqu'en 1382 par deux fils de l'empereur Jean VI Cantacuzène, auxquels allaient succéder les Paléologues. Qui plus est, la lignée des despotes de Morée donnera aussi à Byzance son dernier empereur. Mais, ceci dit, il n'en reste pas moins que les facteurs de particularisme qui ont miné l'Empire médiéval de vocation universelle ont été de beaucoup plus nombreux encore, ce qui devait les rendre d'autant plus efficaces.

ABRÉVIATIONS

ByzSl	— Byzantinoslavica, Prague, 1929 —
JOB	— Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, Wien, 1951 —
MM	— <i>Acta et diplomata Graeca medii aevi sacra et profana</i> , ediderunt Fr. Miklosich et Jos. Müller, I—VI, Wien, 1860—1890.
REB	— Revue des Etudes Byzantines, Paris, 1948 —
RESEE	— Revue des Etudes Sud-est européennes, Bucarest, 1963 —
SK	— Seminarium Kondakovianum, Prague, 1927—1940.

«MÉSIENS» CHEZ NICÉTAS CHONIATE. TERMINOLOGIE ARCHAÏSANTE ET RÉALITÉ ETHNIQUE MÉDIÉVALE

STELIAN BREZEANU

Le sens du terme archaïsant « Mésiens » dans *Historia* de Choniate constitue, sans doute, l'un des problèmes les plus controversés soulevés par les sources des débuts de l'Etat des Asénides. La plupart des sources byzantines des X^e—XII^e siècles, à commencer par Léon le Diacre, identifient « Mésiens » avec Bulgares¹. L'historien de Chonai affirme, cependant, dans des termes très clairs que les termes de Mésiens et de Vlaques du Haemus se rapportent à une seule population. Les promoteurs du mouvement antibyzantin dans les Balkans, à la fin du XII^e siècle, sont chez lui les barbares du mont Haemus, qui s'appelaient d'abord Mésiens, et qui s'appellent maintenant « Vlaques »². Et, pour ne faire place à aucune confusion, il remplace constamment un terme par l'autre³. En échange, il fait dans plusieurs passages une nette distinction entre « Mésiens » et « Bulgares »⁴. La position de l'historien byzantin s'avère encore plus surprenante dans l'ensemble des sources grecques médiévales si, en jetant un coup d'œil sur la littérature historique qui lui a suivi, nous pouvons constater la même tendance des auteurs byzantins à confondre les « Mésiens » avec les « Bulgares »⁵.

Aussi ne surprend pas l'interprétation controversée du terme de « Mésiens » chez Choniate dans la littérature scientifique moderne. Le terme a, pour la plupart des historiens, une acception territoriale et non pas ethnique, et il désigne la population de l'ancienne province impériale de Moesie, où prédominaient les Bulgares. Et, pour concilier ce point de vue avec l'information du chroniqueur en ce qui concerne l'identité entre « Mésiens » et « Vlaques », ils considèrent que le terme « Vlaque » a une valeur socio-professionnelle. Il désignerait, donc, non pas la population romanisée du Haemus, mais les pâtres transhumants de Moesie, d'origine bulgare⁶. D'autres spécialistes admettent que le terme, ayant une valeur territoriale, définit la population de l'ancienne province romano-

¹ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 207—208.

² Niketas Choniates, *Historia*, éd. van Dieten, Berlin—New York, 1975, p. 368, 50—52; *Fontes Historiae Daco-Romanae*. III, București, 1975, p. 254; ἐ.υ.τῷ δὲ μάλιστα καὶ Ῥωμαῖοις ἐκπολεμῶσας τοὺς κατὰ τὸν Αἰμον τὸ ἔρος βαρβάρους οἱ Μυσοὶ πρότερον ὀνομάζοντο, νυνὶ δὲ Βλάχοι καλεῖσθονται.

³ Choniates, *Historia*, p. 374, 85; 394, 18,30; 399, 40.

⁴ *Ibidem*, p. 374, 81.

⁵ Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, p. 207—208.

⁶ V. N. Zlatarski, *Poteklo'o na Petra i Asenja, vodočite na vŕstanieto v 1185 god*, dans « Spisania na Bălgarskata Akademija na Naucite », XLV, 1933, p. 31; Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, p. 207; Ph. Malingoudis, *Die Nachrichten des Niketas Choniates über die Entstehung des zweiten bulgarischen Staates*. « Byzantina », X, 1978, p. 95.

byzantine, également vlaque et bulgare ⁷. Enfin, d'autres historiens soutiennent le point de vue de Choniate, admettant l'identité entre « Mésiens » et « Vlaques » et la valeur ethnique des deux termes. Mais, ils n'offrent pas une explication satisfaisante de cette apparition singulière du terme dans la littérature historique byzantine des X^e—XV^e siècles ⁸. Pour notre part, nous nous prononçons dès le début pour ce dernier point de vue et nous nous proposons d'offrir une explication de la position de Nicéas Choniate. Nous allons prendre pour point de départ l'évolution de la terminologie politico-ethnique dans les provinces romano-byzantines à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age, négligée jusqu'à présent par les recherches en la matière.



C'est un fait régulièrement connu que, pendant les derniers siècles du monde romain, la notion *Romani* désignait toute la population de l'Empire. Les invasions des migrants ont consolidé la conscience des habitants de l'Etat romain de la communauté politique, juridique, culturelle et religieuse de Rome : à l'opposé des « barbares » assiégeants, ils se définissent comme *Romains*. De toute façon, les milieux intellectuels gardent, en même temps, le souvenir des anciennes communautés ethniques auxquelles avaient appartenu les populations de l'Empire avant d'avoir été incluses dans *pax Romana*. Ce souvenir est très fort dans les provinces orientales, où les peuples anciens — « Grecs », « Egyptiens », « Syriens » ou « Arméniens » — n'ont jamais été absorbés définitivement par Rome. Il est présent jusque dans les provinces occidentales et balkaniques de l'Empire, où le processus d'assimilation par la civilisation supérieure de Rome des anciennes populations a été complet. C'est ici que, dans les sources du Bas-Empire, continuent à circuler des termes tels que « galli », « hispani », « itali », « afri », « rhaeti », « norici », « pannoni », « daci », « moesi » ou « scythae », qui ont en tout premier lieu un sens territorial, désignant la population romanisée des provinces Gallia, Hispania, Italia, Africa, Rhaetia, Noricum, Pannonia, Dacie trajane, puis Dacie aurélienne, Moesia et Scythia Minor, sans qu'une certaine couleur ethnique, elle-même souvenir des anciennes populations, fasse défaut ⁹. La dislocation de l'Empire par les populations migratrices et la formation des royaumes barbares déterminent de nouveaux changements dans

⁷ B. Primov, *Crearea celui de-al doilea țarat bulgar și participarea vlahilor*, dans le volume *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor* (sec. XII—XIX), I. București, 1971, p. 26—27 ; E. Stănescu, *Byzantino-vlachica*, I : *Les Vlaques à la fin du X^e siècle—début du XI^e siècle et la restauration de la domination byzantine dans la péninsule balkanique*. « Revue des Etudes du S—E européen », VI, 1968, n° 3, p. 419—413 ; G. G. Litavrin, *Novoe issledovanie o vostaniï v Paristrione : obrazovanii vtorogo bulgarskogo carstva*, « Vizantijskij Vremennik », 41, 1980, p. 104.

⁸ N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second Empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943.

⁹ E. Ewig, *Volkstum und Volksbewusstsein im Frankenreich des 7. Jahrhunderts*, dans « Settimane di Studio del Centro Italiano di Studio sull'Alto Medicevo », V, 23—29 avril 1957. Spoleto, 1958, p. 587, n° 2.

l'évolution de la terminologie ethno-politique des anciennes provinces romaines. La plus importante est la transformation du terme *Romani* d'une notion politique, juridique, culturelle et religieuse en une notion ethnique, qui désigne la population de langue latine des royaumes barbares par rapport aux autres *nationes* (Franks, Ostrogoths, Visigoths, Bourguignons, Longobards, Slaves, Huns, Avars et autres)¹⁰. Enfin, la création des ethnies néo-latines en Occident aux VII^e–IX^e siècles constitue la dernière étape de cette évolution. Le terme *Romanus* conserve désormais un sens politique dans les titres des empereurs byzantins et après la création de l'empire carolingien et des empires d'Occident, tandis que son acception ethnique se restreint exclusivement à la population de Rome¹¹. Par conséquent, les ethnies néo-latines cessent d'être nommées dorénavant «romani», pour être rencontrées sous des noms dérivant des dénominations des anciennes populations antiques d'avant la conquête romaine — *galli, hispani, itali, rhaeti, norici*, termes ayant une charge ethnique prépondérante — soit sous le nom des clans politiques germaniques qui s'étaient emparés de ces territoires plusieurs siècles auparavant — *franks, goths, longobards*, — soit enfin, sous des ethnies qui dérivent de la racine allemande *walch-walach*. Le phénomène est admirablement mis en lumière par les sources carolingiennes relatives à la population de l'Empire de Charlemagne, où les «romans» de l'ancienne Gaule, dont la langue est dénommée avec mépris *lingua Romana rustica, lingua vulgaris, lingua gentilis lingua barbara*¹², sont rencontrés dans les sources sous les ethnonymes *galli, franci* et, plus rarement, *welscher*¹³.

Les sources byzantines font état de la même évolution de la terminologie politico-ethnique. Dans les milieux savants de la Nouvelle Rome des IV^e–VI^e siècles, les habitants de l'Empire, sont, au sens large du mot, *Romani-Rhomaioi*, mais dans un sens restreint, ils sont *Itali, Galli, Hispani, Afri* en Occident, et *Dakai, Scythai, Paiones* ou *Mysoi* dans les Balkans¹⁴. A partir du VII^e siècle, les sources byzantines sont marquées d'un long silence en ce qui concerne ces ethnonymes, explicables tant par la longue éclipse que la culture historique de Constantinople connaît aux VII^e–VIII^e siècles, que par les changements politiques enregistrés

¹⁰ *Ibidem*, p. 608–611; E. Zollner, *Die politische Stellung der Völker im Frankenreich*, Wien, 1950, p. 94–98; H. Wolfram, *Geschichte der Goten*, München, 1979, p. 453–455.

¹¹ E. Zollner, *op. cit.*, p. 99–100; E. Ewig, *op. cit.*, p. 613, 614, S. Brezeanu, «*Romani*» și «*Blachi*» la Anonymus. Istorie și ideologie politică, «*Revista de Istorie*», 34, 1981, n° 7, p. 1319–1320.

¹² L. Weisgerber, *Deutsch als Volksname. Ursprung und Bedeutung*, Darmstadt, 1953, p. 77–78.

¹³ Chez Notker de St. Gallen on trouve les formes *moderni Galli sive Franci* ou *reges Gallorum vel Francorum*, où l'équivalence entre «*Galli*» et «*Franci*» est évidente. Un autre contemporain de l'auteur, Walafridus Strabo, refuse d'appeler les «*Romains*» des Alpes par leur propre nom, en leur attribuant l'éthymon de *Rheti*, pris du nom de l'ancienne province romaine. Cf. E. Zollner, *op. cit.*, p. 99–100, 149, 152; L. Weisgerber, *Deutsch als Volksname*, p. 178 et suivantes.

¹⁴ Pour les «*Daces*», voir *L'histoire ecclésiastique de Théodoret de Cyrène*, où Sardica compte pour «*la métropole du peuple des Daces*» (τοῦ Δακῶν ἑθνους μητρόπολις), dans *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, București, 1970, p. 232. Les «*Scythes*», en tant qu'habitants de la province byzantine du Bas-Danube, Scythia Minor sont mentionnés dans *Corpus Iuris Civilis* (κατὰ τὴν ἐπαρχίαν Σκυθῶν καὶ Μυσῶν), dans *Ibidem*, p. 380, et chez Theophylact Simocattes (τῶν τε Σκυθῶν καὶ Μυσῶν τοὺς περιόικους) dans *Ibidem*, p. 534.

en Occident et, notamment, dans les Balkans, où la romanité sud-danubienne vivra pendant quatre siècles sous domination slave et bulgare ¹⁵. C'est à peine avec le « premier humanisme byzantin » des IX^e—X^e siècles et la reconquête macédonienne que certains ethnonymes d'origine antique reviennent sous la plume des intellectuels de la Nouvelle Rome. Les plus fréquents sont, à ce chapitre, pour l'Occident « galli » et « itali », le premier comme l'équivalent du terme « franci », le dernier pour désigner la communauté ethnique dans la Péninsule italienne. Dans les Balkans, la situation est, dans une certaine mesure, différente. L'invasion et la colonisation de la péninsule par les Slaves à la charnière des VI^e—VII^e siècles ont interrompu les contacts entre les « Romains » de langue latine et les « Romains » politiques de langue grecque, les derniers cantonnés entre les frontières considérablement restreintes de la Nouvelle Rome ¹⁶. Ces contacts reprennent, à quelques exceptions près, à peine à la fin du X^e siècle, lorsque les empereurs-soldats macédoniens rétablissent la domination de Constantinople sur toute la péninsule. Mais, des changements profonds surviennent dans l'évolution des deux communautés pendant les presque quatre siècles de vie séparée. D'une part, réduite à une population où les Grecs dominent, la Nouvelle Rome se transforme en un empire « national » grec, d'où la modification du contenu du terme *Rhōmaïos*, qui définit le citoyen de langue grecque de l'Empire. D'autre part, le véritable peuple romain des Balkans de l'ancien empire s'était transformé dans cet intervalle de temps en une ethnie néo-latine — « barbare » aux yeux des citoyens de la Nouvelle Rome hellénisée — ce qui explique le refus de la population grecque de continuer à les nommer « Romains », comme ils s'appelaient encore. Le terrain était ainsi préparé pour prendre des Slaves le terme « vlaques » (Βλάχοι), terme que les Byzantins allaient employer pour dénommer toute la communauté de langue latine de l'Europe du Sud-Est ¹⁷.

Mais, le nouvel ethnonyme n'éclipse pas définitivement les anciennes notions qui avaient circulé plusieurs siècles auparavant pour dénommer la population de langue latine des provinces balkaniques de l'Empire. Des réminiscences de cette tradition historique apparaissent chez Kekavmenos et Zonaras. Le premier, le meilleur connaisseur des Vlaques sud-danubiens, se référant aux Vlaques de Thessalie, montre qu'ils sont les « ainsi nommés Daces (appelés) aussi Bessi », qui avaient vécu « tout d'abord près du Danube et de la Save » ¹⁸, d'où ils se sont ensuite répandus dans tout l'Epire et toute la Macédoine, et la plupart d'entre eux se sont établis dans l'Hellade (Thessalie) ¹⁹. Nous n'insistons pas maintenant sur les circonstances historiques dans lesquelles les Vlaques sont passés du Danube dans leur nouvelle patrie, telles qu'elles apparaissent à la lumière de notre source, ni sur les sources antiques qui sont à

¹⁵ En ce qui concerne les circonstances historiques de ce « silence », voir S. Brezeanu, *Les Roumains et le silence des sources*, dans le millénaire obscur, « Revue roumaine d'histoire ». XXI (1982), n^{os} 3—4, p. 388—395.

¹⁶ Ge. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1963, p. 77—78.

¹⁷ S. Brezeanu, *Roumains et le silence des sources*, p. 393—394.

¹⁸ Sovety i rasskazy Kekavmena. Socinenie Vizantiiskogo polkovodtza XI veka, éd. G. G. Litavrin, Moscou, 1972, p. 268 : οὔτοι Βλάχοι γὰρ εἰσιν οἱ λεγόμενοι Δᾶκι καὶ Βέσοι.

¹⁹ *Ibidem*, p. 270.

la base de ces informations de l'aristocrate thessalien. Un fait est certain : Kekaumenos ne pouvait trouver en aucune source historique l'information relative à l'identité entre les « Vlaques » qui étaient ses contemporains et les populations des « Daces » et des « Besses » qui ont vécu jadis près du Danube²⁰. Au contraire, c'est un fait d'importance capitale que l'auteur thessalien fait état d'une tradition historique remontant jusqu'à la fin de l'Antiquité, qui identifie les Vlaques des X^e–XI^e siècles avec les « Daces » et les « Besses » de la Dacie aurélienne, disloqués au VII^e siècle par l'invasion slave dans les régions sud-ouest de la péninsule. Certainement, la même signification ethnique peut être attribuée au terme « dace » de l'*Histoire* de Jean Cantacuzène, dans le passage relatif au « Dace Scerban », (Șerban), berger de Rhodopes, compte tenu du fait que l'anthroponyme Șerban appartient exclusivement à l'onomastique roumaine des deux rives du Danube²¹. Le deuxième auteur byzantin, Jean Zonaras, fait remarquer dans un passage que la recherche moderne de spécialité a ignoré que les « Paiones sont une gent latine ou un peuple thrace » (Παίονες γένος Λατίνων ἢ ἔθνος Θρακικόν)²². Sans nous proposer de faire une analyse détaillée du passage susmentionné, où il faudrait prendre en discussion le problème difficile du rapport entre γένος et ἔθνος, nous constatons qu'au beau milieu du XII^e siècle Zonaras surprend la double signification de l'ethnonyme « paiones » ou, autrement dit, les deux couches historiques du terme — thrace et latine — qui se retrouvent, d'ailleurs, dans la relation de Kekaumenos : « besses », respectivement « daces ». Notons aussi que l'auteur byzantin se situe aux débuts d'une nouvelle étape dans l'évolution du terme « paiones », qui commence à désigner, au XII^e siècle, la population magyare sédentarisée de l'ancienne province romaine²³. En tout cas, l'information de Zonaras relative à l'origine latine des « paiones » est confirmée au début du XIV^e siècle par une source latine, qui s'appuie sur des informations recueillies en Hongrie et dans les Balkans. Il s'agit de *Descriptio Europae Orientalis*, un rapport d'un moine dominicain anonyme qui, en 1308, identifie les *Blazi* qu'il avait rencontrés en Macédoine méridionale et en Thessalie avec les *Pannoni* ou *pastores Romanorum*. Ils avaient vécu des centaines d'années en Pannonie, d'où ils avaient été chassés par Arpad et ses compagnons d'armes lorsqu'ils se sont emparés de la province²⁴.

²⁰ Si. M. Gyoni a identifié correctement les sources antiques de l'information de Kekaumenos sur l'histoire des « Daces » (M. Gyoni, *L'oeuvre de Kekaumenos, source de l'histoire roumaine*, « Revue d'histoire comparée », XXIII, N.S. III, 1945, n^{os} 1–4, p. 96–180, la relation entre les « Vlaques » qui étaient ses contemporains et les antiques « Bessies » ou « Daces » ne peut être ni « une simple association de noms » (1) (*Ibidem*, p. 178), ni un « jeu du hasard » (*Ibidem*, p. 180).

²¹ I. Cantacuzino, éd. Bonn, I, p. 146.

²² Iohannis Zonares, *Lexicon*, Leipzig, 1808, p. 1495 ; *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, p. 66.

²³ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 242–243.

²⁴ *Anonymi descriptio Europae Orientalis*, éd. O. Gôrka, Cracovie, 1916, p. 12–13 ; « Notandum quod inter machedoniam, achayam et the salonicam est quidam populus valde magnus et spatiosus qui vocantur blazi, qui et olim fuerunt romanorum pastores, ac in Ungaria ubi erant pascua romanorum (...) olim morabantur. Sed tandem ab ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt ». *Ibidem*, p. 44 ; « Panoni autem, qui inhabitant tunc panoniam, omnes erant pastores romanorum et habebant super se decem reges potentes ».

On peut conclure, donc, que dans les milieux savants de la Nouvelle Rome et même en Hongrie une relation continue à s'établir au Moyen Âge entre l'ethnie néo-latine des Balkans, qu'ils appellaient « vlaques », et les populations antiques latinisées, souvent thraces aussi, qui était à l'origine de la première. Cette relation apparaît clairement dans le signe d'identité que les auteurs médiévaux ont mis entre l'ethnonyme d'origine populaire « Vlaques » d'une part, et les « Besses », « Daces » et « Païones » d'autre part.



Le terme « Mésiens » suit jusqu'à un certain point la même évolution que tous les autres ethnonymes qui circulaient dans les milieux érudits du monde romano-byzantin. A l'origine, il définissait l'union tribale thrace qui peuplait le territoire entre les Balkans et le Danube, pour désigner, après la conquête romaine de la région, la population de la province impériale de Moesie²⁵. Le terme a, dans ce dernier cas, une acception territoriale en tout premier lieu, mais il n'est pas dépourvu d'une nuance ethnique, pour désigner finalement la population de langue latine de la province située entre le Danube et les Balkans. Aux VII^e—X^e siècles, lorsque les Slaves s'installent dans la région et Asparoukh crée son khanat qui allait incorporer, entre autres, la population romanisée, l'ethnicon « moesi » disparaît des sources byzantines. Il revient dans les sources pendant la seconde moitié du X^e siècle avec une signification ethnique qui diffère complètement de celle antique, signification liée à l'évolution de la terminologie politico-ethnique utilisée par les auteurs byzantins pour définir les réalités démographiques de la région s'étendant entre le Danube et les Balkans, après la création de l'Etat d'Asparoukh.

On peut distinguer, dans l'évolution de cette terminologie, trois périodes différentes. La première correspond à la période du premier Etat bulgare (679—971), la deuxième s'étend sur les deux siècles suivants (971—env. 1200) et la dernière période entre la création du deuxième tsarat bulgare et la fin de l'époque byzantine (env. 1200—1453). Dans la première période, les sources byzantines — *comme sources extérieures* — désignent l'Etat entre le Danube et les Balkans sous le nom de *Bulgarie* et sa population sous le nom de *bulgare*, d'après le nom du clan dominant d'Asparoukh. La structure ethnique tellement hétérogène du khanat, qui comptait, à côté des Turaniens, qui y dominaient, la population slave, des Romans, des Grecs et d'autres éléments allogènes, se trouve, dans les sources extérieures, excessivement simplifiée sous la rubrique des « Bulgares ». Mais, le cas est presque commun dans l'histoire européenne du Moyen Âge, où la population, tout aussi hétérogène, du royaume mérovingien, apparaît sous le nom de *franci*, celle de l'Italie longobarde sous le nom de *longobardi*, ou celle des régions carpatho-danubiennes sous des dénominations non moins inexactes telles que *gothi*, *gepidi*, *avari*, *patzi-*

²⁵ Ce sens apparaît chez Priscus Panites, où Margus est « ville des Mœsiens en Illyrium », (ἡ πόλις τῶν ἐν Ἰλλυρία Μοσῶν) et Viminacium « ville des Mœsiens au Danube » (τὴν πρὸς τῷ ποταμῷ Μοσῶν πόλιν) dans Priscus Panites, *Excerpta de legationibus*, éd. Carolus de Boor, Berlin, 1903, p. 121, 20; 136, 36 et dans *Fonics Historiae Daco-Romanæ*, II, p. 246, 264, Il reparait à côté de « Scythes » dans *Corpus Iuris Civilis* et chez Theophylact Simocattes (voir n. 61).

naki ou *cumani* ²⁶. Dans tous ces cas, les termes *bulgari*, *franci*, *longobardi* et les autres mentionnés ci-dessus revêtent plutôt un caractère politico-territorial et moins un caractère gentilique ²⁷. Cette position à l'égard des réalités démographiques de l'Etat bulgare est commune aux sources byzantines dans la troisième période. Elles présentent ces réalités comme des *sources extérieures*. A la lumière des informations fournies par les auteurs byzantins de cette dernière période, la population de l'Etat bulgare — *Bulgaria* ou à l'aide d'un terme archaïsant *Misia* — est désignée sous le nom de *Bulgares* et *Mésiens*. Le dernier terme acquiert, avec le temps, comme jadis dans la province romano-byzantine, une couleur ethnique, se confondant cette fois-ci avec le terme de « Bulgares », certaines sources byzantines de cette période soulignant l'identité des deux termes, « Bulgares » et « Mésiens ».²⁸

Pendant la deuxième période qui nous intéresse ci-dessous et qui couvre l'époque de la domination de l'Empire au Nord des Balkans aux XI^e—XII^e siècles, la position des sources byzantines vis-à-vis de la définition des réalités ethniques entre le Danube et les Balkans change radicalement par rapport aux deux autres périodes. Elles deviennent, à quelques exceptions datant du début de la période, des *sources internes* en rapport des réalités ethniques qu'elles définissent. La période se caractérise, au plan de la terminologie ethnique, par trois événements principaux, qui témoignent d'ailleurs de la complexité de l'image de cette terminologie. Le premier est le transfert du nom de « Bulgares » du clan d'Asparoukh à la population slave majoritaire à la suite de l'absorption rapide de l'élément turanien par les Slaves après la christianisation de l'Etat bulgare. Le phénomène, comparable à celui qui avait eu lieu deux siècles plus tôt dans le royaume franc mérovingien, est enregistré dans la première moitié du X^e siècle, étant un fait accompli au moment où les Byzantins viennent en contact direct avec la population du tsarat après la conquête de Jean Tzimiskès et Basile II ²⁹. Le deuxième événement est l'apparition dans la région située entre le Danube et les Balkans de populations nouvelles, à côté des « Bulgares », terme qui désigne maintenant les Slaves sud-danubiens. La plus importante de ces populations découvertes par les Byzantins après la conquête du tsarat est constituée de Vlaques, descendants de l'ancienne population romanisée des Balkans, qui sont mentionnés dans les sources à partir de la charnière des X^e—XI^e siècles ³⁰. Le troisième événement, et le plus important pour le problème

²⁶ S. Brezeanu, *Les Roumains et le silence des sources*, 389—390; L. Musset, *Les invasions. Les vagues germaniques*, p. 63.

²⁷ E. Ewig, *op. cit.*, p. 638; M. Lügge, «*Gallia*» und «*Francia*» im Mittelalter. Untersuchungen über den Zusammenhang zwischen geographisch — historischer Terminologie und politischen Denken vom 6—15 Jahrhundert, Bonn, 1960, p. 25.

²⁸ Gy. Moravcsik *Byzantinoturcica*, II, p. 207—208.

²⁹ Dans un diplôme de Romain II (959—963) on rencontre la formule «*slavi-bulgari*» (Σκλάβων — Βουλγάρων), qui constitue, de l'avis de certains spécialistes, la preuve de la profonde mutation opérée dans l'évolution des Bulgares (Fr. Dölger, *Ein Fall Slawischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im X. Jahrhundert*, «*Sitzungsberichte der Bayerischen Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Kl.*», 1952, Hft. 1, p. 6—8; D. Anghelov, *Obrazuvane na bălgarskata narodnost*, Sofia, 1971, p. 375—378).

³⁰ E. Stănescu, *Byzantinovlachica*, p. 407—417; S. Brezeanu, *De la populația romanizată la vlahii balcanici*, «*Revista de istorie*», 29 (1976), n° 2, 218—221.

que nous abordons maintenant, consiste dans le retour du terme de *moesi* dans les sources. Le terme reparait dans l'*Histoire* de Léon le Diacre, la principale source de la conquête de la Bulgarie par Jean Tzimiskès. L'auteur définit constamment l'ancien Etat d'Asparoukh *Misia* (Μυσία), et ses habitants « Mésiens » (Μοσίοι) ³¹, termes archaisants empruntés par l'érudit byzantin de la tradition antique. A l'origine de cette mutation terminologique se trouve un fait de nature idéologique et sa présence dans les sources byzantines des dernières décennies du X^e siècle est significative. En tant que représentant de l'idéologie politique byzantine, Léon le Diacre réintroduit le terme de Μυσία, équivalent du territoire de l'Etat bulgare, pour légitimer la conquête par Jean Tzimiskès de la région située entre les Balkans et le Danube, conquête dont il parle comme d'un acte de restitution à la Nouvelle Rome d'une province de droit impérial, arrachée par violence par les « barbares ». Léon le Diacre souligne explicitement que la « Mésie » appartient à l'Empire, tandis que, se rapportant aux conquêtes de Tzimiskès, il parle de la réintégration de la Moesie à l'Empire romain (την Μυσίαν Ῥωμαίοις ἀνασώσασθαι) ³². D'autres sources de la période des campagnes de conquête de Basile II utilisent le même terme pour se rapporter à l'Etat bulgare ³³. La notion Μοσίοι a d'abord, certainement, une acception territoriale, mais Léon le Diacre et ses contemporains lui confèrent aussi un sens ethnique, en identifiant pour la première fois les « Mésiens » avec les « Bulgares ». Mais, Léon le Diacre, comme d'autres auteurs byzantins plus tard, ignorant la mutation profonde survenue dans l'évolution des réalités démographiques du nord des Balkans, confond ici les Slaves de son temps avec le clan turanien d'Asparoukh. C'est pourquoi « Mésiens », ethnonyme dont il se sert pour définir les Bulgares, sont des « colons des Coutrigures, Chazares et Chumans (Coutmans) hyperboréens » ³⁴. Un important changement de sens du terme antique intervenait ainsi, qui devait décider de sa carrière aux cinq siècles suivants ³⁵.

Il y avait, donc, dans la seconde moitié du XII^e siècle, une tradition antique dans le monde savant byzantin, qui identifiait les Mésiens avec les descendants romanisés de l'ancienne union de tribus thraces des Balkans. Une tradition de date récente était également apparue, qui désignait par « Mésiens » les « Bulgares ». Ce dernier sens de l'ethnicon était sur le point de se généraliser aux XI^e–XII^e siècles, après avoir fait son apparition, pour des raisons d'ordre idéologique, dans l'œuvre historique de Léon le Diacre. Confronté aux deux traditions, Choniates ne s'aligne pas sur la dernière, illustrée dans la plupart des sources byzantines des XI^e–XII^e siècles, mais il revient à l'ancienne tradition et identifie les Mésiens avec les antiques habitants de langue latine du Haemus.

³¹ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 207–208.

³² Leon Diaconus, *Historiae*, éd. Bonn, p. 157; *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, p. 696. Le supplice appliqué par Basile II aux prisonniers bulgares en 1014, supplice (aveuglement) consenti dans le droit public impérial (H. Ahrweiler, *D'idéologie politique*, p. 52). suggère l'idée que les Bulgares étaient considérés par les Byzantins des sujets « rebelles ».

³³ S. Brezeanu, *De la populația romanizată la plahii balcanici*, p. 219.

³⁴ Léon Diaconus, *op. cit.*, p. 103.

³⁵ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 101–104, 207–208.

L'option de Nicéas soulève deux problèmes importants : les motifs de cette option et les sources de son information. Il est presque superflu d'ajouter que l'historien byzantin ne justifie pas son option pour l'ancienne tradition. Ses motifs ne sont pourtant pas difficiles à identifier. Tout d'abord, considérés dans la perspective historique, les Vlaques du Haemus étaient de véritables «Mésiens», de même que les Vlaques du Nord du Danube sont les véritables «Daces»³⁶ et ceux de Pannonie les véritables «pannoni». Au moins à cet égard, il s'avère, au plan de la culture historique, supérieur à tous les auteurs byzantins des X^e–XII^e siècles. Mais, il y a une cause plus profonde de son option, qui tient de l'horizon idéologique de Choniata. On peut remarquer aisément qu'il ne prend pas dans le milieu valaque la tradition de l'origine romaine des habitants de langue latine du Haemus. Le fait peut surprendre chez un bon connaisseur de l'histoire et de la société vlaque sud-danubiennes, si nous tenons compte du fait que Jean Kinnamos, son contemporain plus âgé et qui ne connaissait pas tout aussi bien la société vlaque, consigne cette tradition quelques années seulement avant le déclenchement du mouvement des Assên, notamment que l'œuvre historique de celui-ci n'était pas inconnue de l'auteur de Chonai³⁷. La tradition est également présente dans la correspondance du pape Innocent III avec Joannitsa, souverain de Târnovo³⁸. Ces témoignages contemporains sur la romanité des Vlaques, présents aussi dans d'autres sources byzantines tout comme dans les sources sud-slaves et magyares des XII^e–XIII^e siècles, fournissent la preuve sûre que la tradition était largement répandue à cette époque-là. Alors, comment explique-t-on qu'elle est absente justement de l'œuvre historique de Choniata, qui confère aux Vlaques une origine «mésienne», barbare? Notons qu'elle est également absente de l'œuvre de Kékaumenos, l'autre auteur byzantin très bon connaisseur de la société vlaque, qui attribue aux habitants de langue latine de la péninsule également une origine «barbare», cette fois «dace». Le dénominateur commun de l'œuvre des deux intellectuels byzantins est constitué par l'hostilité manifeste avec laquelle ils considèrent les aspirations de liberté des Vlaques sud-danubiens, qui participent à l'ample mouvement des peuples balkaniques d'émancipation politique des XI^e–XII^e siècles. Voici pourquoi il est à supposer que l'idée de l'origine romaine des Vlaques constituait l'une des idées-force de leur mouvement d'émancipation politique de sous l'autorité de Constantinople, ce pourquoi Choniata la plonge dans l'ombre, à l'instar de Kékaumenos un siècle plus tôt³⁹.

³⁶ Les «Daces» nord-danubiens reviennent dans les sources dès la fin du X^e siècle (S. Brezeanu, *Les «Daces» de Suidas, Une réinterprétation*, «R.E.S.E.E.», XXII (1984), n° 2, p. 113–122.

³⁷ V. Grecu, *Nicéas Choniates a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamus?* «Revue des Etudes byzantines», VII, 1948, p. 194–204; Moravcsik, *op. cit.*, I, p. 466.

³⁸ *Prepiskata na papa Inokentija kă Bălgarite*, éd. Iv. Duičev, dans «Godišnik na Univ. Kliment Ochridski», hist.-philos. Fak., XXXVIII, 3, Sofia, 1942, p. 26, 32, 50.

³⁹ La même attitude devait être adoptée deux siècles plus tard par les chroniqueurs magyars des XIV^e–XV^e siècles, quand se déroule le mouvement d'émancipation politique roumain sur le versant extérieur des Carpates, matérialisé dans la formation des deux Etats roumains, période pendant laquelle l'origine romaine des Roumains est passée sous silence (A. Armbruster, *Romanitatea românilor*, p. 41–42; S. Brezeanu, *La continuité daco-roumaine, Science et politique*, Bucarest, 1984, p. 36–37), après avoir été affirmée ouvertement au siècle du Notaire anonyme du roi Bela et de Simon de Kéza (S. Brezeanu, «*Romani*» și «*Blachi*» la Anonymus, p. 1324–1339).

Relativement aux sources de son information sur l'identité entre les Vlaques et les antiques Moesi, nous serions tentés de mettre ces connaissances en rapport avec ses contacts directs avec la romanité sud-danubienne. Seulement que, même si ces contacts auraient eu leur rôle dans un supplément d'information sur l'histoire vlaque, il est peu probable que la tradition orale des milieux populaires des Vlaques des Balkans ait gardé le souvenir de leur origine « métienne », de même qu'on n'a pas vu être conservée la tradition de l'origine « dace » chez les Roumains nord-danubiens ou la tradition de l'origine « celtique » en France médiévale, dans le dernier cas cette tradition n'étant redécouverte que par les érudits de la Renaissance⁴⁰. Il est certain que la tradition orale des Vlaques de Moesie gardait à cette époque-là, de même que la tradition des autres branches de la latinité orientale, le souvenir de leur origine romaine qui se traduit par les noms de « romans » qu'ils se donnaient eux-mêmes dans les informations provenant de leur milieu, que les témoins étrangers nous ont laissé au sujet de leur romanité. Aussi doit-on chercher l'origine de la tradition relative à l'identité des Vlaques du Haemus avec les « Métiens » dans les milieux intellectuels de la Nouvelle Rome, là où se trouve aussi celle de l'identité des Vlaques de Thessalie avec les « Daces » et des « Blases » de Pannonie avec les « Pannoniens ».

Pour conclure, le terme de « Métiens » revêt dans l'*Histoire* de Choniati un sens ethnique et constitue un doublet savant de l'ethnicon populaire « Vlaques » pour définir la branche des Roumains du Haemus. L'auteur byzantin se situe, par cette interprétation, sur la ligne d'une vieille tradition des milieux intellectuels de la Nouvelle Rome à l'instar de Kekaumenos, pour qui les Vlaques du Pind, venus de la Dacie d'Aurélien, sont des « Daces » et des « Besses », et du géographe anonyme pour qui les Vlaques de Pannonie sont des « Pannoniens ». Par là, Nicéas tourne le dos à la tradition de l'origine romaine des Vlaques des Balkans pour leur attribuer, pour des raisons d'ordre politique, une origine « barbare », mais aussi à la tradition plus récente, qui identifiait les « Métiens » avec les « Bulgares ».

⁴⁰ Pour la tradition de l'origine troyenne des Français au Moyen Âge, voir. B Guenée, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les Etats*, Paris, 1971, p. 125–128.

LA SIGNIFICATION DES ETHNONYMES DES *DACES* ET DES *GÊTES* DANS LES SOURCES BYZANTINES DES X^e—XV^e SIÈCLES

VICTOR SPINEI

Depuis l'expédition de Darius au Bas-Danube jusqu'à la fondation des royaumes de Burebista et Décébal, les Géo-Daces ont eu une ample participation à l'histoire et à la civilisation du sud-est de l'Europe, leur État durant jusqu'à l'année 106 ap. J.C., quand, après deux guerres sanglantes, les légions romaines conduites par l'empereur Trajan lui-même ont mis fin à la résistance héroïque des défenseurs des citadelles royales des montagnes d'Orăștie. Une large partie des territoires habités par les Géo-Daces, comprenant la Transylvanie, le Banat et l'ouest de la Valachie, étaient alors annexés à l'Empire romain sous le nom de *Provincia Dacia* et une autre partie de ces territoires — Crișana, Maramures, l'est de la Valachie et le nord et le centre de la Moldavie — sont restés au-delà des frontières de l'Empire, étant habités par la suite par les tribus géto-daces libres. La pression toujours plus accrue des Barbares a obligé l'empereur Aurélien en 271 de quitter la province de Dacie et de fixer les frontières de Rome au Danube. Pour dissimuler les cessions territoriales vis-à-vis des moins informés sur les réalités politiques du Bas-Danube, l'administration impériale a décidé que le nom de la province abandonnée soit transféré à quelques régions de la partie droite du grand fleuve, où ont été créées les provinces *Dacia Ripensis* et *Dacia Mediterranea*. Mais leur élimination ultérieure de la terminologie officielle n'a pas représenté pour autant leur exclusion de la littérature à caractère historique, même si la plupart des auteurs romano-byzantins désignaient par *Dacia* les territoires nord-danubiens habités autrefois par les Géo-Daces. Après la retraite romaine, dans les territoires géto-daces de la gauche du Danube ont pénétré temporairement de nombreux peuples migrants d'origine germanique, iranienne, touranienne et ougro-finique, dont la plupart se sont déplacés vers les régions avoisinantes, et d'autres ont été assimilés dans la masse daco-romanique et roumaine¹.

L'espace carpatodanubien a continué à être dénommé selon son vieux nom de *Dacia* ou il a reçu — intégralement ou partiellement — un autre dérivé de celui des tribus migratrices les plus importantes, qui

¹ A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, I, 4^e éd. V. Mihailescu-Birliba, Bucarest, 1985; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II, III, Bucarest, 1937; C. C. Giurescu, D. C. Giurescu, *Istoria românilor*, 1, Bucarest, 1975; G. I. Brătianu, *La mer Noire. Des origines à la conquête ottomane* (* Acta historica », IX), Munich, 1969.

avaient imposé leur suprématie politique dans la zone : *Gothia*, *Gepidia*, *Sclaronia*, etc. Par la romanisation de la population autochtone de l'espace carpato-danubien les noms de *Daces* et *Gètes* n'étaient plus adéquats aux réalités ethniques contemporaines. Il n'y a aucun témoignage sur la manière dans laquelle se désignait elle-même cette population après l'abandon de la Dacie par les Romains, mais sans doute elle avait repris le nom de ses ancêtres d'origine latine. Au X^e siècle les communautés romanisées de la côte nord-ouest de la Péninsule Balkanique étaient pour les Byzantins *Romains* (Ρωμαῖνοι), qui gardaient pour eux-mêmes le nom de *Romaioi* (Ρωμαῖοι)². La population néolatine du nord du Danube était consciente de son origine romaine et elle s'attribuait le nom de *Roumains*, fait attesté souvent depuis le XVI^e siècle, mais qui évidemment avait une beaucoup plus grande ancienneté³.

Dans le cas de nombreux peuples on constate qu'on a imposé non pas leur propre forme de désignation, mais celle adoptée par les voisins. C'est le cas du nom des Roumains, pour lequel se sont fixées au Moyen Âge différentes variantes de l'ethnonyme de *Valaques*, répandu par les Slaves, mais repris par ceux-ci des Germains, chez lesquels il avait la signification initiale « d'ethnie romaine »⁴.

Malgré les grands changements terminologiques intervenus après la chute du monde antique, les ethnonymes de *Gètes* et de *Daces*, ainsi que le nom de *Dacia*, ont continué à être signalés dans les sources médiévales, surtout dans celles d'origine byzantine. Les ethnonymes mentionnés apparaissent tant avec leur sens réel qu'avec celui archaïsant aussi. Copier les travaux des chroniqueurs et des géographes hellènes, de même qu'évoquer la situation ethno-politique de l'Antiquité par les auteurs byzantins, c'était une occasion de renouveler toujours les événements et rappeler les Gètes et les Daces véritables. Dans le cas du traitement des réalités ultérieures, les ethnonymes en question ont été utilisés pour désigner certaines populations médiévales. Dans la présente étude on évoquera uniquement ces dernières, avec le sens archaïsant, sans avoir la possibilité de les détailler.

Chez les érudits byzantins la considération pour les modèles historiographiques hellènes a été tout à fait particulière, les chroniques et les poèmes antiques étant imités tant en ce qui concerne la construction d'ensemble qu'au niveau de certains termes ou même d'expressions tout entières. De telles pratiques n'étaient pas méprisées, mais au contraire elles jouissaient de considération, représentant une manière d'étaler l'horizon culturel. C'est dans l'esprit de ces conceptions que s'intègre également le système de mention des ethnonymes que les auteurs byzantins de la dernière moitié de millénaire d'existence de l'Empire reprennent

² Constantinus Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, éd. G. Moravcsik- R. J. H. Jenkins, Washington, 1967, pp. 122—125, 146—149, 152—153, 162—163. Cf. aussi S. Brezeanu, *De la populația romanizată la vlahii balcanici*, dans « Revista de istorie », 29, 1976, 2, pp. 217—218 ; P. Ș. Năsturel, *Des Valaques balkaniques aux X^e—XIII^e siècles*, dans « Byzantinische Forschungen », VII, 1979, pp. 95—96.

³ E. Stănescu, *Numele poporului român și primele tendințe umaniste interne în problema originii și continuității*, dans « Studii. Revistă de istorie », 22, 1969, 2, pp. 200—201 ; A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 82 et suiv. ; N. Stoicescu, *Age-old factors of Romanian unity*, Bucarest, 1986, p. 186 et suiv.

⁴ W. Giese, *Walachen*, dans « Buletinul Bibliotecii Române. Studii și documente românești », Freiburg i.Br., VIII (XII), N.S., 1980/81, pp. 339—341.

de leur prédécesseurs, sans lui apporter des transformations structurales. En fait, pour tous les peuples de Barbaricum on utilisait les ethnonymes antiques, consignés dans la *Bible* ou par Hérodote, Thucydide et les autres coryphées de l'historiographie hellène⁵.

Sans qu'il existe une attitude conséquente tout à fait rigoureuse dans la manière d'utilisation des ethnonymes, on peut entrevoir la tendance d'accorder aux populations médiévales le nom des tribus qui avaient habité avant elles leurs territoires. Ce système a été appliqué même, aux populations de l'Empire byzantin, indifféremment de leur nationalité. En échange, pour le choix des ethnonymes archaïsants n'était pas essentielle la descendance ethnique qui pouvait s'établir éventuellement entre les populations antiques et médiévales. Les résultats auxquels on aboutissait par l'adoption du critère géographique dans la terminologie ethnique variaient en fonction des informations de l'auteur, de sa capacité de fixer sur place les ethnies anciennes d'après les données plus ou moins claires fournies par les chroniqueurs et les géographes antiques, ainsi que celles contemporaines à l'auteur en question. Dans les conditions des connaissances assez vagues sur la géographie médiévale, surtout pour les régions plus éloignées des frontières de l'Empire ou négligées sur l'échiquier de la stratégie constantinopolitaine, la localisation précise des ethnies n'était pas facile, fait qui s'est répercuté dans la terminologie utilisée. Dans de nombreux cas, pour un seul et même peuple ont été employés des noms extrêmement divers, cela dans des textes contemporains également. L'identification du peuple en question, quand les chroniqueurs n'indiquent pas le nom réel aussi, comporte pour cette raison d'inhérentes difficultés.

La situation politique de Byzance, dont la littérature historique a été si dépendante, a connu de grandes fluctuations durant les X^e—XV^e siècles. L'intérêt de Constantinople pour les régions balkaniques et pour celles du nord du Danube et de la mer Noire s'entrevoient d'une manière évidente dès le milieu du X^e siècle, quand Constantin Porphyrogénète rédigeait son livre d'enseignement dédié à son fils Romanos. À cause des souverains moins capables, l'Empire n'a pu profiter de l'affaiblissement du Khalifat des Abbassides et du Tsarat bulgare que pendant les dernières décennies du X^e siècle, quand il a repris ses possessions d'Anatolie et de la moitié nordique de la Péninsule Balkanique. Au moment où la frontière nordique a été poussée au Bas-Danube, la sphère d'intérêts de Byzance s'amplifie, son influence dans l'est de l'Europe allait en croissant par l'adoption du christianisme par la Russie, qui succédait avec plus d'un siècle celle de la Bulgarie et de la Serbie. Après l'apogée représenté par le règne de Basile II (976—1025) a suivi une régression prolongée durant un demi-siècle. Le redressement s'est produit pendant le siècle de domination des Comnènes (1081—1185), la dernière époque où l'Empire a maintenu son statut de puissance mondiale. Les défaites subies par les Byzantins de la part des Turcs en Asie Mineure et de la part des Vlaques et des Bulgares dans les Balkans se sont soldés par d'importantes pertes territoriales et par l'affaiblissement de l'État, qui n'a pas été capable de résister aux coups de la IV^e croisade. Après *restauratio Imperii* par

⁵ G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türken völker*, 2^e éd., Berlin, 1958, p. XIV, et suiv.

Michel VIII Paléologue (1261—1282), malgré l'énergie et l'habileté du nouveau souverain, Byzance n'a pas réussi à reconquérir les vieilles positions, devant se consoler avec la posture de puissance de second rang. Sa décadence irréversible a continué d'une manière plus accélérée aux XIV^e—XV^e siècles, la conquête de Constantinople par les armées ottomanes étant un processus naturel. Malgré la faiblesse qui a gangrené tous les ressorts de la vie byzantine, ses disponibilités spirituelles se sont maintenues également aux derniers siècles d'existence de l'Empire et les traditions de la culture grecque ont survécu à l'État. Lié par de multiples intérêts politiques, économiques et religieux aux peuples de l'espace carpatodanubien et balkanique, Byzance s'est préoccupé à les connaître, ce qui se reflète dans la littérature historique émanée dans le monde grec⁶.

Parmi les ethnonymes archaïsantes mentionnés dans la littérature savante byzantine des X^e—XV^e siècles les *Daces* et les *Gètes* occupent une place importante. Jusqu'à présent il manque une analyse globale et en même temps détaillée de tous les textes qui contiennent les ethnonymes en question, où l'on explique la corrélation entre les structures politiques et la terminologie adjacente. Une tentative de simple énumération des ouvrages grecs où apparaissent les dénominations de *Daces* et de *Gètes*, ainsi que d'autres ethnonymes de l'est de l'Europe, a été entreprise par Gyula Moravcsik⁷. La plupart des textes où sont cités les noms en discussion ont été reproduits en original et en traduction roumaine dans la collection *Fontes historiae Daco-Romaniae*⁸. Une utile présentation et une analyse générale de ces paragraphes est insérée dans un travail plus ample appartenant à Stelian Brezeanu⁹, et certains d'entre eux ont joui d'une attention particulière dans quelques études signées par C. Necşulescu¹⁰, Matthias Gyoni¹¹, Hans Ditten¹², Petre Ş. Năsturel¹³,

⁶ A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II (1081—1453), Paris, 1932; N. Iorga, *Istoria vîşii bizantine. Imperiul şi civilizaţia după izvoare*, trad. M. Holban, Bucarest, 1974; *The Cambridge Medieval History*, IV, *The Eastern Roman Empire (717—1453)*, Cambridge, 1936; G. Walter, *La ruine de Byzance, 1204—1453*, Paris, 1958; G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1963; D. Angelov, *Istorija na Vizantijska*, II, III, 3^e éd., Sofia, 1968; D. M. Nicol, *The Last Centuries of Byzantium, 1261—1453*, Londres, 1972; D. A. Zakynthos, *Byzantinische Geschichte*, 324—1071, Vienne-K ln-Graz, 1979; M. Angold, *The Byzantine Empire, 1025—1204*, Londres-New York, 1984.

⁷ G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, *Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*, 2^e éd., Berlin, 1958.

⁸ *FHDR*, II; III; IV.

⁹ S. Brezeanu, *La continuité daco-roumaine. Science et politique*, Bucarest, 1984, pp. 14—22.

¹⁰ C. Necşulescu, *Ipotiza formaţiunilor politice române la Dunăre în sec. XI*, dans « *Revista istorică română* », VII, 1937, 1—2, pp. 122—151.

¹¹ M. Gyóni, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paris-trion (Archaisierende Volksnamen und ethnische Wirklichkeit in der « Alexias » von Anna Komnene)*, dans « *Archivum Europae Centro-Orientalis* », IX—X, 1943—1944, pp. 83—188.

¹² H. Ditten, *Laonikos Chalkokondyles und die Sprache der Rumänen*, dans *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, I, éd. J. Irmscher (« *Berliner byzantinistische Arbeiten* », 5), Berlin, 1957, pp. 93—105; idem, *Bemerkungen zu Laonikos Chalkokondyles' Nachrichten über die Länder und Völker an den europäischen Küsten der Schwarzen Meeres (15. Jahrhundert u.Z.)*, dans « *Klio. Beiträge zur alten Geschichte* », 43—45, 1965, pp. 215—224.

¹³ P. Ş. Năsturel, *Valoques, Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, dans « *Byzantina* », I, 1969, pp. 180—186.

Silvio Bernardinello¹⁴, Michel V. Bibikov¹⁵, Stelian Brezeanu¹⁶, etc.

L'attribution de quelques sens archaïsants aux ethnonymes de *Gètes* et de *Daces* ne date pas seulement de la période sur laquelle a porté notre intérêt. Dès le IV^e siècle chez les différents auteurs grecs et romains on fait la juxtaposition entre *Gètes* et *Goths*. La synonymie de sens acquiert dans les siècles suivants une large prolifération par son acceptation par des érudits de prestige, comme Paulus Orosius, Philostorgios, Jean Lydos, Jordanes, Procope de Césarée, Isidore de Séville¹⁷, etc. L'identification des *Goths* avec les *Gètes* de l'Antiquité n'a pas représenté une confusion, tout au moins dans le cas des historiens les plus importants, mais bien au contraire une application consciente de certaines conceptions. Toute une série d'équivoques devaient naître de cette juxtaposition dans le monde ibérique, où des éléments de la mythologie géto-dace ont été attribués aux *Goths*¹⁸. De même, quelques auteurs médiévaux de Transylvanie, en essayant de reconstituer l'origine des Saxons ont déclaré qu'ils étaient les descendants des Daces ou des *Goths* et *Gètes*¹⁹, théorie qui devait leur offrir un argument historique pour certaines revendications d'ordre politique. D'autres auteurs, comme Marcellinus Comes²⁰ et Theophylaktos Simokattes²¹, des VI^e—VII^e siècles, attribuent la dénomination de *Gètes* aux Selavines qui avaient envahi la Plaine du Danube et ensuite la Péninsule Balkanique.

En ce qui concerne l'ethnonyme de *Daces*, celui-ci a été transféré par les chroniqueurs nordiques et occidentaux du Bas-Danube vers la Scandinavie. Nous avons en vue l'attribution de ce nom aux Danois (*Dani*), ce qui du point de vue phonétique supposait uniquement la substitution d'une seule lettre *n* au lieu de *c*. Les Danois, attestés avec ce nom à partir du milieu du VI^e siècle chez Jordanes²² et Procope de

¹⁴ S. Bernardinello, *In margine alla questione rumena nella letteratura bizantina del XII secolo*, dans « Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines », XVIII, 1978, pp. 99—109.

¹⁵ M. V. Bibikov, *Vizantijskie istočniki po istorii Rusi, narodov Severnogo Prichernomor'ja i Severnogo Kavkaza (XII—XIII vv.)*, dans *Drevnejšie gosudarstva na territorii SSSR*, Moscou, 1981, pp. 5—151; idem, *Svedenie Ipat'evskoj letopisi o pečenegach i torkach v svete dannych vizantijskich istočnikov XII v.*, dans *Letopisi i chroniki 1980 g.*, Moscou, 1981, pp. 55—68; idem, *Das « Ausland » in der byzantinischen Literatur des 12. und der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts*, dans *Griechenland-Byzanz-Europa*, éd. J. Herrmann, H. Köpstein et R. Müller, Berlin, 1984, p. 66.

¹⁶ S. Brezeanu, *Les « Daces » de Suidas. Un réinterprétation*, dans « RESEE », XXII, 1984, 2, pp. 113—122.

¹⁷ *FHDR*, II, pp. 188—189, 200—201, 412—421, 434—435, 490—491 et 574—575.

¹⁸ Al. Busuioceanu, *Zamolxis sau mitul dacic în istoria și legende spaniole*, ed. D. Slușan-schi, Bucarest, 1985, p. 25 et suiv.

¹⁹ K. K. Klein, « *Das Rätsel der siebenbürgischen Sprachgeschichte* ». *Die Goten-Geten-Daken-Sachsengleichung in der Sprachenentwicklung der Deutschen Siebenbürgens*, dans *Transylvanica. Gesammelte Abhandlungen und Aufsätze zur Sprach- und Siedlungsforschung der Deutschen in Siebenbürgen*, Munich, 1963, pp. 90—139; A. Armbruster, *Nochmals zur Goten-Geten-Daken-Sachsengleichung*, dans « *Korrespondenzblatt der Arbeitskreises für Siebenbürgische Landeskunde* », 3^e sér., I, 1971, 3, pp. 92—95; idem, *La romanité...*, p. 177 et suiv.

²⁰ *FHDR*, II, pp. 366—367.

²¹ Teofilact Simocata, *Istorie bizantină. Domnia împăratului Mauricius (582—602)*, éd. H. Mihăescu, Bucarest, 1985, pp. 63, 126 et 136.

²² Iordanes, *Getica*, éd. G. Popa-Lisseanu (*Izvoarele istoriei românilor*, XIV Bucarest), 1939, pp. 24, 86.

Césarée²³, après l'an mille ont été nommés fréquemment *Daces*, et leur pays la *Dacie*, dénominations qui sont restées en usage plus d'une moitié de millénaire²⁴.

A partir du X^e siècle, les mentions des *Gètes* et des *Daces*, avec le sens archaisant, dans les sources narratives byzantines se multiplient et se diversifient en ce qui concerne leurs acceptions. Dans certains cas celles-ci peuvent être facilement décelées, mais dans d'autres elles restent ambiguës.

Dans cette dernière catégorie s'intègre, entre autres, la terminologie ethnique du texte de Joseph Genesios du milieu de X^e siècle, où est décrite une expédition de l'empereur Théophile (829—842) en Asie Mineure. On énumère dans son armée — à côté de *Slaves*, *Huns* et *Vandales* — les *Gètes*²⁵. Si l'identification des *Huns* avec les Bulgares est dans ce cas fort probable, pour celle des *Gètes* le champ des suppositions reste ouvert. La désignation des Slavines sous ce nom, comme elle apparaît chez Marcellinus Comes et chez Theophylaktos Simokattes, ne peut s'appliquer également dans le cas du paragraphe évoqué plus haut, parce qu'on énumère tant les *Slaves* que les *Gètes*. C'est pourquoi, nous considérons qu'il n'est pas exclu que par les *Gètes* Joseph Genesios ait eu en vue les Valaques balkaniques.

Dans le lexikon Suidas, rédigé durant la deuxième moitié du X^e siècle, le sens de l'ethnonyme de *Daces* est éclairci explicitement : « Les *Daces*, qui sont nommés maintenant Petchénègues » (Δάκες: οἱ νῦν Πατζιτ-νακίται λεγόμενοι). L'auteur du lexikon était assez informé en ce qui concerne l'ancienne Dacie, qu'il situait « au-delà d'Istros ». Il savait de même qu'après la retraite de l'administration romaine de la province fondée par Trajan, le nom de celle-ci a été donné à une partie de la Mésie²⁶. L'idée de l'identité entre les Petchénègues et les *Daces* résulte aussi d'un manuscrit de la soi-disant *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète et du lexikon de Jean Zonaras²⁷. L'utilisation du nom de *Daces* pour désigner les Petchénègues — à l'occasion de la narration des événements déroulés pendant le règne de Casimir I^{er} (1039—1058) — est signalée également dans quelques chroniques rédigées en latin en Pologne au début du XIII^e siècle et durant la période qui s'ensuit²⁸.

²³ Procopius din Caesarea, *Războiul cu goții*, éd. H. Mihăescu, Bucarest, 1963, pp. 106—106. Cf. aussi E. Wessén, *Dänen*, dans *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, begründet von J. Hoops, V, 2^e éd. H. Beck, H. Jahnkuhn, K. Ranke, R. Wenskus, Berlin—New York, 1984, pp. 175—176.

²⁴ Al. Bărcăcilă, *Dacia și Dania în istoriografia și cartografia medievală*, dans « Studii și materiale de istorie medie », III, 1959, pp. 341—358; E. Lozovan, *De la Mer Baltique à la Mer Noire*, dans F. Altheim et R. Stiehl, *Die Araber in der Alten Welt*, II, Berlin, 1965, pp. 532—533.

²⁵ *FHDR*, II, pp. 654—655.

²⁶ *Suidae Lexicon*, éd. A. Adler, II, Lipsiae, 1931, p. 2. Cf. aussi G. Moravcsik, *op. cit.*, I, pp. 512—514; II, p. 116; V. Spinei, *Moldavia in the 11th—14th Centuries*, Bucarest, 1986, p. 86.

²⁷ Ioannis Zonarae, *Lexicon*, éd. I. A. Tittmann, I, Lipsiae, 1808, p. 464. Cf. aussi G. Moravcsik, *op. cit.*, II, p. 116; S. Brezeanu, *Les « Daces » de Suidas...*, p. 113.

²⁸ *Monumenta Poloniae Historica*, II, éd. A. Bielowski, Lwów, 1872, pp. 253, 286 (*Magistri Vincentii Chronicon Polonorum*), 286 (*Kroniki Mierzwj dopelnienie*), 486 (*Boguphali II episcopi Posnaniensis Chronicon Poloniae, cum continuatione Basconis custodis Posnaniensis*).

Dans ces mêmes chroniques les Prusses sont appelés *Gètes* ²⁹. L'attribution du nom de *Daces* aux Petchénègues semblerait tout à fait surprenante, étant donné que cette tribu nomade avait ses principaux établissements dans les steppes ponto-caspiennes et elle était totalement différente du point de vue de l'ethnique, des occupations et de la culture des habitants de l'espace carpatho-danubien.

Dans les écrits byzantins, les Petchénègues étaient appelés d'habitude, en dehors de leur propre nom, par l'ethnonyme archaisant de *Scythes* et plus rarement par celui de *Sarmates* ³⁰, ce qui, étant donné leur manière de vivre nomade, semble plus naturel, même si les Petchénègues n'étaient pas d'origine iranienne, mais turque. La désignation des Petchénègues par l'ethnonyme de *Daces* a son explication dans le fait que des enclaves de cette tribu avaient pénétré dès le X^e siècle dans l'aréal de plaine de la gauche du Danube, d'où ils organisaient des expéditions de pillage en Bulgarie, Serbie, Byzance, Transylvanie et Hongrie. Les chroniques de l'époque nous révèlent que les Petchénègues, même s'ils ne s'étaient pas établis en grand nombre dans le Boudjac et le Bărăgan, étaient devenus la principale puissance militaire du Bas-Danube, qui semaient la crainte parmi tous les voisins ³¹.

Au XI^e siècle, Michel Psellos appelait les Petchénègues *Mésiens* et il les localisait le long du Danube. Conformément à ses appréciations, ils ont été obligés à se réfugier au sud du fleuve, donc sur le territoire de l'Empire byzantin à cause de la pression des *Gètes*, qui auraient pillé et ravagé leurs régions ³². Il est peu probable de reconnaître, comme on la suppose ³³, sous le nom de *Gètes* les Roumains de la Valachie, dont la puissance militaire n'était pas à l'époque suffisante pour obliger les Petchénègues à émigrer au-delà du Danube. En échange, les hordes Petchénègues étaient capables d'affronter les armées byzantines et russes et de menacer Constantinople et Kiev. Leur mise en fuite des plaines du nord de la mer Noire et du Bas-Danube, comme il résulte d'autres sources, a été due aux Ouzes, qui ont occupé leurs établissements. Par conséquent, il faut donc identifier les *Gètes* de Michel Psellos avec les Ouzes.

Les événements concernant le refuge des *Mésiens* (appelés aussi des *Sarmates*) dans l'Empire à cause des pillages des *Gètes* sont exposés d'une manière semblable par Anne Comnène dans la fameuse biographie de son père, l'empereur Alexis I^{er} Comnène, finie vers le milieu du XII^e siècle ³⁴. Sachant qu'elle a utilisé comme source pour ce paragraphe la *Chronographie* de Michel Psellos, sous le nom de *Gètes* il faut reconnaître également les Ouzes.

²⁹ *Ibidem*, pp. 286 (Magistri Vincentii Chronicon Polonorum), 286, 373—374, 421—433 (*Kroniki Mierzwu dopełnienie*), 486, 525 (Boguphali II episcopi Posnaniensis Chronicon Polzaniae...).

³⁰ M. Gyóni, *op. cit.*, p. 129 et suiv.; G. Moravcsik, *op. cit.*, II, pp. 270, 280; M. V. Bibikov, *Vizantijskie istočniki*..., p. 98 et suiv.; idem, *Svedenie*..., 55—68.

³¹ V. Spinei, *Realități etnice și politice în Moldova Meridională în secolele X—XIII. Români și turanici*, Iași, 1985, pp. 61—63.

³² Michel Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance (976—1077)*, II, éd. E. Renauld, Paris, 1928, pp. 126—127.

³³ I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei III, Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1971, p. 132.

³⁴ Anne Comnène, *Alexiade*, I, éd. B. Leib, Paris, 1937, pp. 127—128.

Anne Comnène témoigne d'une véritable prédilection pour la désignation des peuples étrangers par des ethnonymes archaïsants, explicable tant par la profonde vénération pour les modèles historiographiques antiques que par l'attitude xénophobe vis-à-vis de toutes les ethnies qui n'étaient pas grecques. C'est peut-être à cause de cela qu'elle ne s'est pas préoccupé de l'exactitude de la nominalisation des ethnonymes, dans le sens que certaines populations sont désignées par plusieurs dénominations archaïsantes, quelques-unes d'entre elles attribuées à d'autres ethnies également. Ainsi, les Petchénègues sont appelés par l'auteur de famille impériale d'habitude des *Scythes*, mais aussi *Sarmates* et *Mésiens*, surtout quand elle reprend des informations d'autres érudits. Sous le nom de *Sarmates* elle prend aussi en considération les Ouzes, qui, à leur tour, sont appelés également des *Huns* ³⁵. Un tel procédé provoque des difficultés inhérentes à la compréhension de certains paragraphes, surtout ceux sans correspondances dans d'autres sources plus explicites.

Les *Daces* sont mentionnés plusieurs fois dans la chronique d'Anne Comnène.

En se rapportant au règne d'Isaac I^{er} Comnène (1057–1059) elle montre que, malgré les traités conclus antérieurement, les dirigeants des *Daces* auraient commencé les hostilités avec l'Empire, étant suivis par les *Sarmates*, appelés aussi des *Mésiens* ³⁶, c'est-à-dire des Petchénègues. Dans d'autres chroniques byzantines où l'on renonce à l'archaïsation des ethnonymes, les Hongrois et les Petchénègues apparaissent comme les adversaires de l'empereur Isaac I^{er} ³⁷.

Dans les fragments consacrés aux guerres byzantino-petchénègues de l'époque du règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081–1118) on montre que les armées des *Scythes* (Petchénègues) conduites par Tzelgu auraient compris des détachements de *Daces*, commandés à leur tour par Solomon ³⁸. Un certain Salomon, sans doute identique à celui nommé antérieurement, a occupé le trône de la Hongrie entre 1063–1074. Étant dépossédé des attributs royaux, il s'est retiré en Transylvanie, qu'il a réussi à détacher temporairement de l'autorité de la couronne des Arpadiens ³⁹.

Dans un autre paragraphe de l'*Alexiade*, où l'on offre des informations concernant le trajet de la première croisade, on montre que de nombreuses armées sont passées dans l'Empire par les régions des *Daces* ⁴⁰. Comme on le sait, dans leur expédition vers la Terre Sainte, les croisés sont passés aussi par la Hongrie, où ils ont joui de l'appui de la royauté. D'ailleurs, la nominalisation de la Hongrie comme lieu de passage des croisés est faite par Anne Comnène dans le même chapitre de son œuvre ⁴¹. D'un autre chapitre nous apprenons que, tandis que les

³⁵ *Ibidem*, I, 1937; II, 1943; III, 1945, *passim*. Cf. aussi M. Gyóni, *op. cit.*, p. 138 et suiv.; G. Moravcsik, *op. cit.*, II, pp. 208, 235, 270 et 280.

³⁶ Anne Comnène, *Alexiade*, I, pp. 127–129.

³⁷ *Excerpta ex breviario historico Ioannis Scyllitzae Curopalatae*, dans Georgii Cedreni *Compendium historiarum*, II, éd. I. Bekker, Bonn, 1839, pp. 645–646; Joannis Zonarae *Annales*, II, dans *Patrologia Graecae*, éd. J.-P. Migne, CXXXV, Paris, 1887, col. 245–248.

³⁸ Anne Comnène, *Alexiade*, I, p. 87.

³⁹ *Chronici Hungarici compositio saeculi XIV*, ed. Al. Domanovszky, dans *Scriptores rerum Hungaricarum*, éd. E. Szentpétery, I, Budapestini, 1937, p. 408.

⁴⁰ Anne Comnène, *Alexiade*, II, p. 208.

⁴¹ *Ibidem*, II, p. 210.

croisés traversaient l'Empire, les garnisons byzantines étaient retenues au Danube pour prévenir les invasions des *Coumans* et des *Daces* ⁴².

Dans le traité conclu par Alexis I^{er} Comnène avec Bohémond de Tarent en septembre 1108, parmi les témoins on énumère également les envoyés du roi des *Daces*, dont Anne Comnène montre qu'il était le parent de l'empereur ⁴³. Comme on le sait, la parenté d'Alexis I^{er} avec les Arpadiens s'était réalisée par le mariage de son fils et de son héritier, Jean, avec la fille du souverain de la Hongrie, Ladislas I^{er} (1077—1095) ⁴⁴. Comme il est facile à déduire, toutes les mentions des *Daces* de l'*Alexiade* évoquées plus haut concernent les Hongrois, de sorte que l'équivalence entre le roi des *Daces* et celui de la Hongrie est évidente également.

Cette interprétation n'est pas valable pour la mention des *Daces* insérée dans le dernier chapitre de l'*Alexiade*, faite à l'occasion de la description des montagnes Haemus (= les Balkans). On montre que sur leurs versants du nord habitaient les *Daces* et les *Thraces* et sur ceux du sud les *Thraces* et les *Macédoniens* ⁴⁵. Dans ce cas, par des *Daces* Anne Comnène n'a plus en vue les Hongrois, mais les habitants des territoires de l'ancienne Dacie Aurélienne. Parmi ceux-ci pouvaient être des Valaques du sud du Danube, des Serbes ou des Bulgares. La même acception large doit être admise pour les *Thraces* aussi, tant dans le texte d'Anne Comnène, que dans celui antérieur de Constantin Porphyrogénète ⁴⁶.

La mention des *Daces* dans la Péninsule Balkanique n'est pas fortuite, car dans la littérature historique byzantine on a souvent évoqué l'existence de la province Dacie fondée par Aurélien et le transfert des habitants de la rive gauche à la droite du Danube, en reprenant sans discernement les informations d'Eutropius, largement proliférées dans le milieu savant constantinopolitain ⁴⁷. Au siècle même où écrivait Anne Comnène nous avons une confirmation en ce sens de la part du métropolitaine Euthatios de Thessalonique ⁴⁸.

La tradition de l'existence des *Daces* sud-danubiens résulte également de la chronique de Jean Kinnamos, où l'on affirme que Naïssos (= Nich) serait la métropole des citadelles daces ⁴⁹. L'appartenance de la ville de Naïssos avec quatre autres cités à la diocèse Dacia Mediterranea est confirmée aussi par Constantin Porphyrogénète dans *De thema-*

⁴² *Ibidem*, III, p. 160.

⁴³ *Ibidem*, III, p. 139.

⁴⁴ F. Chalandon, *Les Comnène*, II, Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180), Paris, 1912, p. 55; G. Moravcsik, *Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades*, dans *Studia byzantina*, Budapest, 1967, p. 315.

⁴⁵ Anne Comnène, *Alexiade*, III, p. 180.

⁴⁶ Constantinus Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, pp. 222—223.

⁴⁷ Vl. Iliescu, *Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 22, 1971, 3, pp. 425—442.

⁴⁸ G. Popa-Lisseanu, *Dacia în autori clasici*, II, *Autori greci și bizantini*, Bucarest, 1943, p. 155. Cf. aussi Iordanis *Romana et Getica*, éd. Th. Mommsen, dans *Monumenta Germaniae Historica, Auctorum antiquissimorum* V, 1, Berolini, 1882, pp. 27—28; *FHDR*, II, pp. 588—589 (Giorgios Syncellos); *Suidae Lexicon*, II, p. 2.

⁴⁹ Ioannis Cinnami *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 69.

tibus ⁵⁰. À la même époque, dans le lexikon Suidas, Serdica est également désignée comme ville de la Dacie : Σερδική πόλις Δακίας⁵¹.

D'autre part, durant la deuxième moitié du XI^e siècle les Daces et les Besses sont considérés par Kekaumenos comme ancêtres des Valaques de Thessalie, qui, selon son opinion, se seraient déplacés là du bassin de la Save ⁵².

Dans la conception de certains auteurs byzantins, non seulement l'élément dace, mais aussi celui gète apparaît lié aux réalités balkaniques. Ainsi, dans un discours élogieux adressé par Manuel Straboromanos à Alexis I^{er} Comnène on montre que par les efforts de ce dernier sont entrés sous l'autorité impériale les territoires entre Haemus et Istros et ceux entre les montagnes gètes et le Pont Euxin ⁵³, c'est-à-dire le nord de la Péninsule Balkanique tout entier. Étant donné qu'entre la chaîne des Balkans et le cours du Danube il n'existe d'autre massif que les montagnes de Măcin du nord de la Dobroudja, nous considérons qu'il n'est pas exclu que Manuel Straboromanos ait eu en vue celles-ci quand il évoquait les montagnes gètes.

On rencontre les ethnonymes de *Daces* et de *Gètes* non seulement dans les œuvres des chroniqueurs, mais aussi dans celles des poètes, surtout aux XII^e–XIII^e siècles. Avec les *Péons* (= les Hongrois), les *Scythes* (= les Petchénègues), les *Tribals* (= les Serbes), les *Dalmates* (= les Croates) etc., les *Gètes* et les *Daces* sont mentionnés parmi les ennemis de l'Empire byzantin de l'époque des Comnènes dans les poésies de Nicolas Kallikles, rédigées au XII^e siècle ⁵⁴. Il est probable que par ces derniers ethnonymes ont été désignés les Valaques et les Bulgares.

Les *Gètes* et les *Daces* sont mentionnés à côté des *Massagètes*, des *Sacces* et des *Perses* parmi les adversaires de l'empereur Jean II Comnène (1118–1143) dans un discours d'un rhéteur anonyme contemporain ⁵⁵. Les *Daces* de ce texte pourraient être les Hongrois, cependant pour ce qui est des *Gètes* nous sommes en difficulté de nous prononcer.

De même, dans un *Typikon* anonyme contemporain, qui présente dans une forme abrégée les divers moments du règne de Jean II Comnène, sont évoqués des succès militaires obtenus dans les luttes avec les *Daces*, à côté de celles des conflits avec les *Perses*, les *Scythes*, les *Dalmates* et les *Péons* ⁵⁶. Mais cette fois-ci, il est plus probable d'entrevoir par les *Daces* les Serbes.

L'identification des *Daces* avec les Serbes résulte aussi d'un discours panégyrique dédié par Michel d'Anchialos à Manuel I^{er} Comnène

⁵⁰ Constantinus Porphyrogenitus, *De thematibus et de administrando imperio*, accedit Hieroclis Synecdemos cum Bandini et Wesselingii commentariis, éd. I. Bekker, Bonn, 1840, p. 56. L'information donnée par l'empereur-chroniqueur a été empruntée à l'index de provinces et de villes du Bas-Empire, rédigé durant la première moitié du VI^e siècle par Hierocles. Cf. Hieroclis Synecdemos, dans Constantinus Porphyrogenitus, *De thematibus* ... p. 393.

⁵¹ *Suidae Lexicon*, IV, Lipsiae, 1935, p. 342.

⁵² *Sovety i rasskazy Kekaumena* (Cecaumeni Consilia et narrationes), éd. G. G. Litavrin, Moscou, 1972, pp. 268–269.

⁵³ P. Gautier, *Le dossier d'un haut fonctionnaire d'Alexis I^{er} Comnène, Manuel Straboromanos*, dans « Revue des études byzantines », XXIII, 1965, p. 190; *FHDR*, III, pp. 172–173.

⁵⁴ *FHDR*, IV, pp. 46–49.

⁵⁵ *Fontes rerum Byzantinorum*, éd. W. Regel, I, 2, Petropoli, 1917 (réimprimée Leipzig, 1982, avec une Préface (W. A. Regel und seine « Quellen zur byzantinischen Geschichte ») de A. P. Kazhdan), p. 332.

⁵⁶ *FHDR*, IV, pp. 62–63.

(1143—1180), qui avait organisé plusieurs campagnes militaires en Serbie. Cette identification s'explique par le fait que les Serbes habitaient aussi dans la région où était située autrefois la Dacie Aurélienne. Les *Daces* avaient été incités à se soulever contre les Byzantins par les *Panons* (= les Hongrois), qui étaient mécontents des dispositions d'un traité conclu auparavant avec Constantinople et désiraient conquérir Sirmium et d'autres contrées de la proximité du Danube. Les *Daces* sont localisés dans le périmètre marqué par le Danube, la mer Adriatique et la mer Ionienne. Manuel a asservi d'abord les *Daces*, ensuite il s'est dirigé contre les *Panons* ⁵⁷. La campagne dont parle Michel d'Anchialos, futur patriarche de Constantinople (1170—1178), est celle de 1164 ou, plus vraisemblablement, celle de 1167 ⁵⁸.

La même acception à l'ethnonyme *Daces* dans un discours adressé par le rhéteur Michel (dont l'origine de Thessalonique, admise il y a plus longtemps, est discutable) à l'empereur Manuel I^{er} ⁵⁹, où l'on évoque sa campagne victorieuse de 1151 ou 1161, soldée avec la conquête de la ville danubienne Zeugmin (= Zemun) ⁶⁰. Dans un passage du texte, le rhéteur Michel précise qu'il s'agit des *Daces paristriens* ⁶¹. Dans un autre de ses discours, qui se rapporte aux succès de Manuel I^{er} Comnène dans la guerre contre la coalition des Normands et des Hongrois de la 6^e décennie du XII^e siècle, les *Daces* sont mentionnés, de la même façon que dans le texte antérieur, avec les *Gépides* (Δᾶκες καὶ Γήπειδες) ⁶².

On rappelle plusieurs fois les *Daces* dans les poèmes de Théodore Prodromos composés vers le milieu du XII^e siècle. Comme dans d'autres écrits poétiques, l'auteur a été extrêmement peu préoccupé à rendre les ethnonymes archaisants, en manifestant de l'inconséquence dans leur utilisation. Quand il évoque les victoires de Jean II Comnène, l'équivalence entre les *Daces* et les Hongrois semble la mieux motivée ⁶³. En échange, dans la situation où l'un des poèmes se rapporte au couronnement comme co-empereur d'Alexis, fils de Jean II, par les *Daces* ne sont plus indiqués les Hongrois ou les Serbes, appelés dans le contexte en question les *Panons* et, respectivement, les *Dalmates* ⁶⁴, mais les Valaques. Quant aux Valaques balkaniques, le chroniqueur monophysite Michel le Sirien affirme qu'ils ont causé des difficultés à Alexis I^{er} ⁶⁵. Alors qu'il dresse un inventaire des succès militaires du sébastocrator Andronicos dans ses poèmes, Théodore Prodromos fait aussi mention des *Gètes*, sans qu'il résulte

⁵⁷ R. Browning, *A new source on Byzantine-Hungarian relations in the twelfth century*, dans « *Balkan Studies* », II, 1961, 2, pp. 186, 197—199.

⁵⁸ *Ibidem*, pp. 175, 178. Cf. aussi S. Bernardinello, *op. cit.*, p. 107.

⁵⁹ *Fontes rerum Byzantinorum*, éd. W. Regel, I, 1, Petropoli, 1892 (réimprimée Leipzig, 1982), pp. 141—144.

⁶⁰ M. V. Bibikov, *Vizantijskie istočniki...*, p. 75; A. P. Kazhdan, *W. A. Regel...*, pp. IX—X.

⁶¹ *Fontes rerum Byzantinorum*, I, 1, p. 141.

⁶² *Ibidem*, pp. 162—164.

⁶³ Ed. Kurtz, *Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos*, dans « *Byzantinische Zeitschrift* », XVI, 1907, p. 79; W. Hörandner, *Theodoros Prodromos. Historische Gedichte* (« *Wiener byzantinische Studien* » XI), Vienne, 1974, pp. 214, 238, 337, 346 et 354.

⁶⁴ M. Mathieu, *Cinq poésies byzantines des XI^e et XII^e siècles*, dans « *Byzantion* », XXIII, 1953, p. 141; W. Hörandner, *op. cit.*, p. 180; *FHDR*, IV, pp. 68—69.

⁶⁵ Michel le Syrien, *Chronique*, éd. J.-B. Chabot, III, Paris, 1905, p. 205. Cf. aussi V. Spinei, *Realitățile etnico-politice de la Dunărea de Jos în secolele XI—XII în cronică lui Mihail Sirianul*, dans « *Revista de istorie* », 36, 1983, 10, p. 1001; 37, 1984, 2, p. 126 et suiv.

cependant avec clarté si des Roumains ou bien d'un autre peuple parle l'écrivain de la cour constantinopolitaine ⁶⁶.

Dans une autre source de la même époque, à savoir le discours élogieux composé par Constantin Manasses en 1173 pour Manuel I^{er} Comnène, parmi les faits importants attribués à l'empereur est énumérée aussi la défaite des *Daces*, nom sous lequel étaient sans doute désignés les Valaques. Leur identification avec les Hongrois est exclue, ceux-ci étant à leur tour appelés *Panons*. On apprécie que ces derniers auraient été plus courageux et habiles dans les guerres que les *Tribals* (= les Serbes), les *Daces* et les *Gépides*. Également les *Daces* ne peuvent être les Coumans non plus, appelés dans le texte de Constantin Manasses les *Scythes* ⁶⁷. La mention des Roumains parmi les populations vaincues par Manuel I^{er} est justifiée dans le fait que les armées byzantines ont traversé la Valachie à l'occasion des expéditions de 1148 et 1166 ⁶⁸. Il n'est pas exclu qu'alors aient eu lieu des combats entre les autochtones et les Byzantins.

Aux mêmes événements du règne de Manuel I^{er} (1143–1180) se rapporte une poésie anonyme du XII^e siècle, gardée dans un codex rédigé au siècle suivant, où, en énumérant les succès de l'empereur, on parle de « la terreur » semée parmi les *Daces*. Étant donné que dans la même strophe les Hongrois sont appelés *Péons* et les Serbes *Tribals* ⁶⁹, il résulterait que l'auteur a appliqué l'ethnonyme de *Daces* aux Roumains ou aux Coumans.

Dans un ouvrage hagiographique de Jean Staurakios sur saint Démétrios de Thessalonique, composé dans la première partie du XIII^e siècle, mais évoquant des événements antérieurs d'un demi-millénaire, par l'ethnonyme de *Daces* sont désignés les habitants de la province byzantine située sur l'emplacement de l'ancienne Dacie Aurélienne ⁷⁰.

Une intéressante attestation des *Daces* se trouve dans un discours panégyrique dédié à Manuel VIII Paléologue. Dans ce discours, attribué par quelques spécialistes à Manuel Holobolos, on affirme que « la terre infinie des *Daces* est remplie du bruit » des exploits de l'empereur. Par cette formule on élogiait ses grands mérites dans la restauration de l'Empire byzantin et dans la reconquête de certains territoires perdus après 1204. Les *Daces* du texte en question ne peuvent être identifiés avec les Hongrois, rappelés ici par l'ethnonyme de *Panoniens*, mais probablement avec les Roumains de la rive gauche du Danube, dont les

⁶⁶ S. Bernardinello, *op. cit.*, p. 105. Cf. aussi G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 111; M. V. Bibikov, *Vizantijskie istočniki*..., p. 102; idem, *Svedenie*..., p. 59 et 61.

⁶⁷ *FHDR*, III, pp. 534–537. Cf. aussi P. Ș. Năsturel, *Valaques*..., pp. 181–182.

⁶⁸ F. Chalandon, *op. cit.*, II, pp. 322–325, 483–488; P. Ș. Năsturel, *Valaques*..., p. 169 et suiv.; P. Diaconu, *À propos de l'invasion coumane de 1148*, dans *Études byzantines et post-byzantines*, I, éd. E. Stănescu et N. Ș. Tanașoca, Bucarest, 1979, pp. 19–27; J. Ferluga, *Vizantijske vojne operacije protiv ugarske u toku 1166*, dans « Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines », XIX, 1980, pp. 157–165; F. Makk, *Contributions à l'histoire des relations hungaro-byzantines au XII^e siècle*, dans « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », XXIX, 1981, 1–4, pp. 452–455.

⁶⁹ *FHDR*, III, pp. 542–543. Cf. aussi P. Ș. Năsturel, *Valaques*..., pp. 182–183.

⁷⁰ *FHDR*, IV, pp. 92–93.

efforts pour l'organisation de l'État s'intensifient après l'invasion des Mongols et les coups portés par ceux-ci à l'État arpadien ⁷¹.

Nikéas Choniates dans sa chronique achevée durant les premières années du XIII^e siècle appelle les Valaques sud-danubiens par un autre ethnonyme archaïsant et il précise le fait que leur ancienne dénomination était celle de *Mésiens* (Μεσσοί)⁷². En général le grand chroniqueur de la révolte des Assénides utilise rarement le terme de *Mésiens*, en accordant une nette préférence à la forme authentique de *Valaques*. En échange, on constate un rapport exactement inversé quant aux ethnonymes équivalents de *Scythes* et de *Coumans*, cas dans lequel ce dernier, le réel, a été désavantagé. Dans la chronique versifiée d'Ephrème, rédigée un siècle plus tard après l'ouvrage de Nikéas Choniates, l'une de ses principales sources, on utilise aussi le sens de *Mésiens* pour les Valaques balkaniques ⁷³. L'ethnonyme de *mesi* (*Mésiens*) était d'habitude appliqué aux Bulgares et occasionnellement aux Petchénègues et aux Hongrois ⁷⁴.

Plus tard, pendant la deuxième moitié du XV^e siècle, Ducas appelle Mircea l'Ancien (1386—1418) souverain des *Mésiens* ⁷⁵. Sa chronique est, comme on le sait, la seule source byzantine où l'on attribue aux Roumains de la Valachie le nom de *Mésiens*. D'une chronique grecque de la première moitié du XV^e siècle, où l'on relate la campagne des Turcs contre les *Mésiens*, terminée par la conquête de Chilia et Asprokastro ⁷⁶ (= Cetatea Albă), événement qui a eu lieu en 1484, résulte l'utilisation de l'ethnonyme en question pour les Moldaves aussi. D'ailleurs, certains auteurs médiévaux d'une autre origine aussi admettent l'équivalence entre la Moldavie et la *Mysia* ⁷⁷, ainsi que celle entre les Roumains et les *Mæsiens* ⁷⁸.

Une identification tout à fait curieuse des *Scythes nomades* avec les Valaques, unique selon nos informations, est admise dans un texte byzantin tardif, qui essaie d'établir des correspondances entre les toponymes et les ethnonymes antiques d'une part, et ceux contemporains à son époque de rédaction de l'autre ⁷⁹. Il est difficile à établir si l'auteur anonyme de l'ouvrage a eu en vue les Valaques du nord ou du sud du Danube. Le fait qu'on applique aux Scythes également le qualificatif de *nomades* pourrait représenter un indice qu'on a visé les Valaques balkaniques. Leur élevage transhumant se rapprochait parfois de ce

⁷¹ L. Previale, *Un panegirico inedito per Michele VIII Paleologo*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 42, 1942, p. 36. Cf. aussi V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*, dans « RHSEE », XXII, 1945, pp. 187—189 (où l'on conteste que Manuel Holobolos aurait été l'auteur du discours); G. I. Brătianu, *Les Roumains aux bouches du Danube à l'époque des premiers Paléologues*, dans « RHSEE », XXII, 1945, p. 199; idem, *La mer Noire...*, p. 221.

⁷² Nicetae Choniatae, *Historia*, éd. I. Bekker, Bonn, 1835, p. 482.

⁷³ *FHDR*, III, pp. 462—463.

⁷⁴ G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, pp. 207—209. Cf. aussi S. Brezeanu, *Les « Valaques » dans les sources byzantines concernant les débuts de l'État des Asénides. Terminologie ethnique et idéologie politique*, I, dans « RESEE », XXV, 1987, 3, pp. 209—213.

⁷⁵ Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, pp. 188—189.

⁷⁶ P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, 1, Vienne, 1975, p. 391; *FHDR*, IV, pp. 556—557.

⁷⁷ A. Armbruster, *La romanité...*, p. 77 (Jan Laski).

⁷⁸ *Călători străini despre țările române*, I, éd. M. Holban, Bucarest, 1968, p. 211 (Georg Reicherstorffer).

⁷⁹ *FHDR*, IV, pp. 538—539.

qu'on entend par la notion de nomadisme. Dans le même texte en met le signe d'égalité entre *Dacia* et *Valachie de la Hongrie*.

Après la fondation et le renforcement de la Valachie (Ugrovalachie) et de la Moldavie (Moldovalachie, Bogdanie), l'intérêt pour les régions roumaines nord-danubiennes s'est accru considérablement dans l'est de l'Europe tout entière, la cour constantinopolitaine entrevoyant dans les princes régnants roumains des alliés extrêmement précieux dans le combat contre le danger ottoman qui menaçait l'existence de l'Empire millénaire de Byzance.

Dans la deuxième moitié du XIV^e siècle réapparaît l'ethnonyme de *Gètes* pour les Roumains nord-danubiens dans la chronique de Jean Cantacuzène, dans un paragraphe où l'on relate la confusion faite vers 1332 par l'empereur Andronicos III (1328—1431) entre les *Scythes* (= Mongols) et *Gètes* (= Roumains), dont l'armement et le système de combat étaient en général semblables⁸⁰. Pour les Roumains de la Valachie Jean Cantacuzène utilise aussi le terme de *Ungrovalaques* et pour les régions des Valaques balkaniques la forme de *Valachie*⁸¹. Dans sa chronique on mentionne un « nomade », c'est-à-dire berger, d'origine *dace* de Rodope, impliqué dans les disputes politiques de l'endroit de la première moitié du XIV^e siècle⁸². Dans ce cas il est possible qu'on ait eu en vue un pâtre valaque originaire de l'ancienne Dacie Aurélienne.

Des informations précieuses concernant les Roumains apparaissent dans les quatre grandes chroniques grecques qui racontent la prise de la métropole impériale de Bosphore par les Turcs. Si Ducas et Georgios Sphrantzes ne font appel que tout à fait accidentellement aux ethnonymes archaisants, en échange Laonikos Chalkokondilas en fait un véritable abus. Par le fait qu'ils manifestent de la conséquence à garder la signification des ethnonymes en question, leur déchiffrement ne pose pas de problème.

Laonikos Chalkokondilas applique le nom de *Daces* aux Roumains de toutes les trois grandes régions roumaines nord-danubiennes : la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, qu'il appelle *Dacia*, *Bogdania* et, respectivement, *Peonodacia*. Mircea l'Ancien, Dan II, Vlad le Diable (Dracul) et Vlad l'Empaleur (Țepeș) sont selon lui les « princes régnants de la Dacie », et la Transylvanie est la *Dacie des Péons*, par *Péons* comprenant les Hongrois⁸³. Conformément à ses informations, en Transylvanie on utiliserait tant la langue des *Péons* que celle des *Daces*⁸⁴. Laonikos Chalkokondilas était informé que les Valaques du Pind parlaient la même langue que les *Daces* et ils sont semblables aux *Daces* de l'Istros⁸⁵, c'est-à-dire avec les Roumains de la Valachie, ce qui montre qu'il était conscient de l'unité ethno-linguistique des Roumains des deux

⁸⁰ Ioannis Cantacuzeni *Historiarum libri IV*, éd. L. Schopen, I, Bonn, 1828, p. 465.

⁸¹ *Ibidem*, I, p. 175 ; II, 1831, pp. 320—322.

⁸² *Ibidem*, I, p. 146.

⁸³ Laonic Chalcocondil, *Ex uneri istorice*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, pp. 63, 65, 93, 94, 114, 115, 120, 137, 144, 155, 156, 158, 171, 190, 199, 282—291, 293, 300, 309 etc. Cf. aussi H. Ditten, *Bemerkungen...*, p. 205 et suiv.

⁸⁴ Laonic Chalcocondil, *Ex uneri istorice*, p. 155.

⁸⁵ *Ibidem*, pp. 40, 189—190.

rives du Danube. De même, le chroniqueur remarque la ressemblance entre la langue des *Daces* et celle des Italiens, existant des ressemblances, selon lui, également dans leur manière de vivre, l'armement et les vêtements ⁸⁶.

À la différence de son compatriote Jean Kinnamos du XII^e siècle, qui accepte la tradition selon laquelle les Valaques seraient les héritiers des colons venus d'Italie ⁸⁷, Laonikos Chalkokondilas manifeste de la prudence concernant l'explication de l'origine latine des Roumains, quoiqu'il semble avoir été au courant avec les idées qui circulaient en ce sens. Mais la circonspection dans l'établissement de la descendance des peuples disparaît dans le cas des *Peons*, quand il reproduit deux opinions sur leurs ancêtres, les deux fantaisistes, pourtant sans opter pour l'une d'entre elles. Conformément à ces opinions, les Hongrois seraient les héritiers des Gètes qui habitaient jadis près de Haemus ou des Daces ⁸⁸. Dans cette situation l'auteur byzantin s'est probablement laissé dérouter par l'utilisation en historiographie de l'ethnonyme de *Daces* pour des Hongrois ou il se faisait l'écho des doctrines inspirées par les cercles de la cour des Corvins, désireux de trouver pour les Hongrois des ancêtres au nom illustre dans l'Antiquité. Le même point de vue avait déterminé certains érudits Saxons d'attribuer à leur peuple une descendance dace ou gète ⁸⁹, théorie empruntée à un moment donné même par quelques chroniqueurs moldaves ⁹⁰.

Le contemporain de Laonikos Chalkokondilas, à savoir Critobulos d'Imbros ne suit que partiellement son compatriote quant au sens qu'il attribue aux ethnonymes archaïsants. Ainsi, par des *Daces* — qu'il mentionne d'habitude à côté des *Peons* (= les Hongrois) — il comprend seulement les Roumains de la Transylvanie ⁹¹. En échange, Dracul (Vlad le Diable) et Radu (le Bel) sont nommés des princes régnants des *Gètes*, la Valachie est le pays des *Gètes* et les Roumains de cette région sont des *Gètes* ⁹². Il est intéressant le fait que le voïvode de Transylvanie, Jean (= Ianco) de Hunedoara, apparaît désigné par Critobulos comme *Gète* et non comme *Dace* ⁹³, le chroniqueur byzantin étant sans doute informé que, conformément à la tradition, les ancêtres de Ianco de Hunedoara seraient venus de Valachie. La même division dans la nomenclature des Roumains allait être enregistrée au milieu du XVI^e siècle chez le Dalmate Anton Verancsics (Verantio), pour qui les Moldaves auraient été des

⁸⁶ *Ibidem*, p. 63; *FHDR*, IV, pp. 454—455.

⁸⁷ Ioannis Ciannani *Epitome*..., p. 260.

⁸⁸ Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, p. 61.

⁸⁹ Cf. note 19.

⁹⁰ Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, pp. 222 (*Istorie în versuri polone despre Moldova și Țara Românească (Poema polonă)*, trad.), 254 (*De neamul moldovenilor, din ce fără au ieșit strămoșii lor*) et 326 (*Compunerea lui Miron, precăinstiuit mare vornic din Țara de Jos*); Nicolae Costin, *Opere*, I, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii pînă la 1601 și de la 1709 la 1711*, éd. C. A. Stoide et I. Lăzărescu- Iași, 1976, p. 32. Cf. aussi A. Armbuster, *Dacoromano-Saxonica. Cronicari români despre sași. Români în cronică sâsească*, Bucarest, 1980, pp. 91—93.

⁹¹ Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451—1467*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1963, pp. 64—65, 68—69, 178—185, 200—201, 290—291 et 318—319.

⁹² *Ibidem*, pp. 60—61, 180—181 et 290—293.

⁹³ *Ibidem*, pp. 64—65 et 290—291.

Gètes et les Transylvains et les Valaques — *Daces*⁹⁴, à la différence du Ragousan Michel Bocignoli, qui désignait par l'ethnonyme de *Daces* tant les Valaques que les Moldaves⁹⁵.

C'est toujours au milieu du XV^e siècle que l'humaniste Théodore Gazes (env. 1400—1476), originaire de Thessalonique, mais résidant en Italie, rappelait dans une lettre adressée à un ami d'un roi des *Daces* (Δακῶν βασιλεύς), venu en pèlerinage, à Rome⁹⁶. Dans ce cas il s'agit du roi danois Christian I^{er}, qui a visité la ville de Rome les 6—27 avril 1474⁹⁷.

Parallèlement aux dénominations de *Daces* et de *Gètes*, dans les sources byzantines on mentionne également le nom de *Dacia* dans son acception archaïsante, qu'on rencontre souvent dans les ouvrages des auteurs occidentaux aussi en commençant avec la deuxième moitié du I^{er} millénaire et jusqu'à l'époque moderne. L'existence dans la littérature historique médiévale de plusieurs études révélatrices sur le terme de *Dacia*⁹⁸ nous dispense de poursuivre son évolution. Nous noterons simplement qu'on n'a attribué en principe à ce terme qu'un sens géographique et seulement après la fondation des États féodaux roumains un sens politique. De ce point de vue l'acception des ethnonymes de *Daces* et de *Gètes* n'a été en congruence avec celle du terme de *Dacia* que pour des périodes restreintes.

Il résulte de la présentation des textes byzantins des X^e—XV^e siècles que les notions archaïsantes de *Gètes* et de *Daces* ont eu durant les siècles des acceptions diverses. Parfois on enregistre des acceptions différentes dans le texte du même auteur, comme on le constate par exemple chez Anne Comnène et Théodore Prodromos. Par vénération pour les Antiques, xénophobie ou pédantisme, les sens archaïsants des ethnonymes sont utilisés seulement dans la littérature des chroniqueurs ou dans les créations poétiques, tandis que dans les actes à caractère officiel — laïques ou ecclésiastiques — de telles formes sont évitées, pour qu'il n'y ait pas de confusions.

Les termes de *Gètes* et de *Daces* ont été appliqués aux populations des deux rives du Danube. Au commencement du II^e millénaire, par les *Gètes* étaient désignés les Ouzes de la Plaine du Danube, ainsi que les Valaques balkaniques, pour qu'aux XIV^e—XV^e siècles soient nommés par cet ethnonyme les Roumains de la Valachie.

⁹⁴ Antonio Verantio, *De rebus gestis Hungarorum*, dans *Scriptores rerum Hungaricarum minores*, II, Buda, 1798, pp. 88—89; *Călători străini...*, I, p. 399.

⁹⁵ *Călători străini...*, I, pp. 179—180.

⁹⁶ F. Dölger, *Besprechung: D. Mohler, Aus Bessarions Gelehrtenkreis. Abhandlungen, Reden, Briefe von Bessario, Theodoros Gazes, Michael Apostolios, Andronikos Kallistos, Georgios Trapezuntios, Niccolò Perotti, Niccolò Capranica*, Paderborn, 1942, dans « *Byzantinische Zeitschrift* », 42, 1942, p. 230. Pour la vie et l'œuvre de Théodore Gazes, cf. L. Mohler, *Theodoros Gazes, seine bisher ungedruckten Schriften und Briefe*, dans « *Byzantinische Zeitschrift* », 42, 1942, pp. 50—75.

⁹⁷ E. Trapp, *König Christian I. von Dänemark in Rom*, dans « *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* », 36, 1986, pp. 301—302.

⁹⁸ I. I. Nistor, *Restaurarea Daciei în sintezele diplomației europene*, dans « *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii istorice* », 3^e sér., XXI, 1938—1939, pp. 335—355; Al. Băcăcilă, « *Dacia de la Dunăre a anelelor france din secolul al IX-lea. Evenimente și probleme* » (extrait de « *Arhivele Olteniei* », XXIII—XXV, 1944—1946), Craiova; idem, *Dacia și Dania...*, pp. 341—358; A. Armbruster, *Evoluția sensului denumirii de « Dacia »*, *Încercare de analiză a raportului între terminologia politico-geografică și realitatea și gindirea politică*, în « *Studii. Revista de istorie* », 22, 1969, 3, pp. 423—444; Șt. Andreescu, *Restitutio Daciae*, București, 1980, pp. 34—36; N. Stoicescu, *Age-old factors...*, pp. 173—185.

L'ethnonyme de *Daces* a connu une plus large prolifération. Aux Xe—XII^e siècles celui-ci était appliqué aux Petchénègues, Hongrois, Roumains, Serbes et éventuellement aux Bulgares et aux Coumans. Dans la période correspondant aux XII^e—XIV^e siècles par le même ethnonyme on entendait la population de l'Empire de l'ancienne Dacie Aurélienne ayant dans cette situation non pas un sens ethnique, mais politico-administratif. A partir des XII^e et XIII^e siècles et surtout au XV^e les érudits byzantins avaient en vue par *Daces* la population roumaine du Bas-Danube dans sa totalité ou seulement celle de la Transylvanie.

La grande variété de sens des deux ethnonymes s'explique tant par des facteurs d'ordre objectif que subjectif. D'une part, ces sens ont été en directe liaison avec les réalités politiques et ethniques médiévales de l'espace carpato-danubien, là où ont habité dans l'Antiquité les Géo-Daces, et d'autre part la nomenclature utilisée a été dépendante de l'exactitude des informations détenues par les auteurs, ainsi que de leur niveau intellectuel. Dans l'esprit des tendances d'archaïsation de la nomenclature géographique, ethnique et politique de Moyen Âge, les dénominations de *Daces* et de *Gètes* ont été attribuées dans la plupart des cas aux populations du Bas-Danube qui détenaient la suprématie politique-militaire dans la région.

Après une certaine période, où les deux termes ont eu des acceptions archaisantes — plus ou moins éphémères —, dérivées surtout du nom de certains peuples qui n'étaient pas autochtones dans l'espace carpato-danubien, s'est imposé l'équivalence naturelle entre ces termes et les ethnonymes qui désignaient les Roumains, les principaux bénéficiaires de l'héritage culturel géto-dace. La diffusion des dénominations des *Daces* et des *Gètes* dans l'ethnonymie médiévale constitue d'un autre point de vue une preuve du grand prestige détenu par les ancêtres des Roumains parmi les peuples antiques, dont l'écho a été enregistré avec d'inhérentes carences par la tradition érudite de Byzance⁹⁹.

ABRÉVIATIONS :

- FHDR* = *Fontes historiae Daco-Romaniae*, Bucarest, II, éd. H. Mihăescu, Gh. Ștefan, R. Hincu, Vl. Iliescu, V. C. Popescu, 1970, III, éd. Al. Elian et N. Ș. Tanașoca, 1975; IV, éd. H. Mihăescu, R. Lăzărescu, N. Ș. Tanașoca, T. Teotcoi, 1982.
 « RESEE » = « Revue des études sud-est européennes », Bucarest.
 « RHSEE » = « Revue historique du sud-est européen », Bucarest.

⁹⁹ Une forme plus réduite de cette étude a été présentée au V^e Symposium International de Thracologie, qui a eu lieu *Spoleto, les 26—28 novembre 1987. Le résumé de la communication a été publié deux ans plus tard. Cf. V. Spinel, *Il significato degli etnonimi di Daci e Geti nelle fonti bizantine dei secoli X—XV*, dans *V Symposium Internazionale di Tracologia, Spoleto 26—28 novembre 1987*, Rome, 1989, pp. 90—93.

BYZANCE ET LA CRÉATION DE LA «MÉTROPOLE DE MOLDAVIE» *

ȘERBAN PAPACOSTEA

Tout comme en Valachie, la création de la Métropole de Moldavie est le résultat d'aspirations conjuguées : d'une part, la volonté du pays, c'est-à-dire de ses princes régnants de parfaire l'indépendance politique par l'obtention d'une source propre de légitimation spirituelle du pouvoir suprême, d'autre part l'effort du Patriarcat Œcuménique de récupérer en Europe orientale les positions qu'il avait perdues au profit du catholicisme. Mais, à la différence de la Valachie, en Moldavie, le chemin suivi par cette évolution fut plus long et plus contourné ; l'explication est à trouver dans le contexte international différent où s'est accompli dans le second cas le processus d'achèvement de l'autonomie d'Etat dans la sphère de la vie ecclésiastique¹.

La tendance de la Moldavie d'obtenir une instance ecclésiastique supérieure, reliée soit à Rome, soit à Byzance — les deux centres de légitimité spirituelle suprême de la chrétienté médiévale — s'est manifestée clairement dès les premières années de son autonomie au temps du prince Bogdan et de son successeur immédiat, Latzko.

Comme dans le contexte politique de l'époque le recours à la papauté représentait la seule solution possible de ce desideratum, Latzko a suivi cette voie. Venant à l'accueil de son aspiration, la Curie papale lui accorda un évêché en obédience immédiate de Rome, dont le siège a été établi dans la ville de Siret.

¹ Les ouvrages de base pour le thème ici débattu sont les suivants : N. Dobrescu, *Intemeierea mitropoliei și a celor dintii mănăstiri din țară* (La fondation des églises métropolitaines et des premiers monastères de Roumanie), București, 1906 ; N. Iorga, *Condițiile de politică generală în care s-au întemeiat bisericiile românești în secolele XIV—XV* (Les conditions de politique générale de la fondation des églises roumaines aux XIV—XV siècles), București, 1913 (tiré à part de « Anal. Acad. Rom. », Mém. section hist., s. II, t. XXXV) ; réédition dans N. Iorga, *Scrisori asupra evului mediu românesc*, éd. Ș. Papacostea, București, 1984, p. 95—112 ; C. Marinescu, *Înființarea mitropoliei în Țara Românească și Moldova* (La fondation des églises métropolitaines en Valachie et Moldavie), București, 1924 (tiré à part de « Anal. Acad. Rom. », Mém. section hist., s. III, t. II) ; V. Laurent, *Aux origines de l'église de Moldavie. Le métropolitain Jérémie et l'évêque Joseph*, « Revue des études byzantines », V, 1947, p. 158—170 ; J. Darrouzès, *Les régestes du Patriarcat de Constantinople*, I, *Les actes des Patriarches*, fasc. VI, *Les régestes de 1377 à 1410*, Paris, 1979 (les notes explicatives de l'éditeur sont de véritables contributions monographiques) ; M. Păcurariu, *Istoria bisericii ortodoxe române* (Histoire de l'Église orthodoxe roumaine) I, București, 1980, p. 239—268 ; Șt. S. Gorovei, *Aux débuts des rapports moldo-byzantins*, « Revue roumaine d'histoire » XXIV, 1985, p. 183—207.

* Communication soutenue le 25 mars 1987 à la Société roumaine d'études byzantines.

C'était un signe de reconnaissance de l'autonomie du nouvel Etat et, dans le même temps, sous une forme des plus éclatantes, le détachement total de l'ancien rapport de dépendance ecclésiastique envers la métropole de Halicz². En plus, l'autonomie face à Halicz de l'Eglise moldave, reconnue par le Pape en 1370, signifiait aussi, tout au moins indirectement, l'émancipation de l'Etat de Moldavie de toute prétention de suzeraineté de la part des titulaires du pouvoir dans l'ancienne principauté de Halicz.

Un succès de brève durée cependant que celui de Latzko! Le fait que l'année même — 1370 — Louis d'Anjou assumait la couronne de Pologne et, conséquemment, instituait l'union personnelle des deux royaumes, ce qui allait lui permettre d'instaurer progressivement la domination hongroise sur les territoires de Halicz, mit fin en dernière instance à la situation créée par l'initiative de Latzko. La création de l'archevêché catholique de Halicz en 1375 — sur l'initiative et sous le contrôle de Louis³ — et l'annulation de l'autonomie de l'évêché de Siret vinrent signifier la volonté du roi de ramener la Moldavie à son état primordial de Voïévodat dépendant de la Couronne hongroise, tel qu'elle l'avait été au temps de Dragoș et de ses descendants jusqu'à ce qu'ils fussent chassés du pays par Bogdan⁴.

Se voyant ainsi bloquée vers Rome, la Moldavie essaya d'obtenir son indépendance ecclésiastique de Byzance, tentative qui eut lieu dans des circonstances internationales considérablement modifiées par rapport à celles qui avaient caractérisé la dernière phase du règne de Louis d'Anjou.

Les caractéristiques principales de ce nouveau contexte international furent le résultat de la constitution de l'union polono-lithuanienne en 1385 — devenue en peu de temps la principale puissance de l'Europe

² «...quod solum et immediate sancte sedi apostolice in spiritualibus subsit...; dictum oppidum Ceretense ac totam praedictam terram seu ducatum Moldaviensem ab omni potestate, dominio, superioritate et jurisdictione ordinaria et diocesana et subiectione episcopali praefati episcopi Halecensis seu gerentis se pro episcopo Halecensi, ac ecclesie Halecensis ac cuiuslibet alterius persone ecclesiasticae in ipsius oppido et terra seu ducatu quaecumque spirituali seu ecclesiastica potestatem sive jurisdictionem se pretendenti habere et ejus ecclesie et dignitatis totaliter in perpetuum eximatis et etiam liberetis...»; Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, I, 2, p. 161.

³ Wl. Abraham, *Powstanie organizacji kościoła łacinskiego na Rusi*, I, Lwów, 1901, p. 295—298.

⁴ Dans l'état actuel de l'information disponible il est impossible d'établir à quelle date fut ramené l'évêché de Siret à sa dépendance de la hiérarchie catholique du Halicz. En 1391, le fait était consommé : «Ad Haliciensem archiepiscopatum Russiae Metropolim longe lateque patentem, ut quae Russiam, Podoliam, Wolchiniam, Pocutiam et Walachiam contineat, per obitum Bernardi assumptus est frater Jacobus Ruchen de Wladna V. kal. Junii...»; L. Waddingus, *Annales Minorum seu trium ordinum a S. Francisco institutorum*, ed. tertia, IX, Quaracchi, 1932, p. 119. Très probablement le fait s'était passé en liaison avec le nouveau rapport intervenu entre le royaume hongrois et la Moldavie dans les dernières années du règne de Louis d'Anjou et dans les premières années de celui de Pierre I^{er} de Moldavie, c'est-à-dire env. 1378—1382. Concernant le rétablissement du rapport féodal entre les deux Etats dans l'intervalle mentionné, v. Ș. Papacostea, *La fondation de la Valachie et de la Moldavie et les Roumains de Transylvanie : une nouvelle source*, dans «Revue roumaine d'histoire», XVII, 1978, p. 395. Les témoignages invoqués dans l'étude que je viens de rappeler, sont confirmés par l'information suivante dont l'importance n'est plus à souligner : «Leopoli (Ladislas Jagellon) Petrum Palatinum Moldaviae sive Valachiae cum proceribus ipsius sollemni jurejurando adactos, in fidem et clientelam accepit, cum ii ab Ungaris sub interregno defecissent»; M. Cromer, *De origine et rebus gestis Polonorum libri XXX*, Basileae, 1528, p. 243.

centre-orientale — et de la désagrégation concomitante du pouvoir angevin après le décès de Louis d'Anjou (1382) auquel succéda de très près le démembrement du bloc d'Etats et peuples inclus dans l'aire d'hégémonie du royaume hongrois. Comme effet de ce double processus qui a entraîné un massif transfert de pouvoir du royaume de Hongrie à l'union polono-lithuanienne, les territoires russes occidentaux se virent à nouveau annexés par la couronne polonaise en 1387 (la conquête polonaise s'achevant le 11 août 1387 avec la capitulation de la garnison hongroise de Halicz). L'année même, en automne, la Moldavie vint s'associer à la nouvelle constellation de puissance par l'hommage de vassalité déposé à Lwów par son prince Pierre I^{er} entre les mains du roi de Pologne Ladislas Jagellon. Deux ans après, soit en 1389, ce fut le tour du prince de Valachie, Mircea l'Ancien — lui aussi soucieux de se préserver d'un retour offensif de la couronne hongroise — d'entamer par l'entremise de la Moldavie des négociations avec le royaume de Pologne, jetant ainsi les bases d'une alliance entre les deux pays. C'est dire qu'au cours de quelques années seulement, les terres russes occidentales, la Moldavie et la Valachie étaient sorties de la sphère d'hégémonie du royaume hongrois pour se ranger de différente manière sur l'orbite de l'union polono-lithuanienne.

Ce qui, cependant, caractérise la nouvelle conjoncture ce n'est pas seulement une substitution d'hégémonies politiques mais aussi la présence de nouvelles tendances dans la politique ecclésiastique et confessionnelle. En effet, contrairement aux rois angevins de Hongrie — et particulièrement le roi Louis d'Anjou qui, en principal adversaire de la foi orientale en cette zone de l'Europe, avait implacablement poursuivi l'assimilation des fidèles orthodoxes à la foi et au rituel de l'Eglise de Rome — la couronne polonaise se montra beaucoup plus disposée au compromis avec ses sujets de rite orthodoxe et, implicitement, avec les hiérarques qui les gouvernaient. C'est donc dans ce contexte politique et ecclésiastique favorable que s'est déroulé l'effort du Patriarcat Œcuménique en vue de récupérer, en Moldavie et à Halicz, les positions qu'il avait perdues au cours de la décennie précédente. La réglementation du statut ecclésiastique de ces territoires allait être discutée à Lwów en automne 1387 à l'occasion de la rencontre de Pierre I^{er} et de Ladislas Jagellon lorsque ces deux partenaires du lien de féodalité récemment noué entamèrent des pourparlers avec un haut dignitaire et représentant de l'Empire byzantin.

Le texte qui consigne l'hommage de vassalité déposé par Pierre I^{er} entre les mains de Ladislas Jagellon contient aussi le serment prêté à la même occasion par le prince moldave — consécration spirituelle du lien laïque — sur une croix tenue en main, fait hautement significatif, par un hiérarque de l'Eglise orientale, qui n'était autre que Cyprien, le métropolite de Kiev et de toute la Russie⁵.

⁵ « Super quibus omnibus premissis in testimonium perpetue firmitatis corporale prestitimus sacramentum iuxta ritum et consuetudinem orientalis ecclesie lignum vite in manibus domini Cypriani metropolitani Kijoviensis ore proprio osculantes »; M. Costăchescu *Documentele moldovenești înainte de Ștefan cel Mare* (Documents moldaves antérieurs au règne d'Etienne le Grand), II, Iași, 1932, p. 599. Pour ce qui concerne la position internationale de la Moldavie en 1387, c'est à juste titre qu'à été soulignée la valeur symbolique de la simulta-

Bien que discutée à maintes reprises par les historiens roumains, la signification de cet acte symbolique n'a pourtant pas été saisie dans toute sa complexité. Pour s'en rendre compte pleinement, il est nécessaire d'éclaircir au préalable le sens de la présence à Lwów de Cyprien, en automne 1387⁶.

Le moine bulgare Cyprien, « l'une des figures les plus brillantes de l'Orthodoxie orientale du XIV^e siècle »⁷, joua un rôle de première importance dans le déploiement et la réalisation de la politique patriarcale constantinopolitaine envers le monde russo-lithuanien des dernières décennies du XIV^e siècle et des premières années du XV^e, rôle qu'il conserva jusqu'à sa mort. Le but principal de sa longue mission en Europe orientale fut d'assurer au Patriarcat le contrôle du monde russe et d'enrayer les progrès du catholicisme qui menaçait de soustraire de vastes parties de cette zone du continent à l'influence de Constantinople. En 1375, à la suite d'un sondage préalable, le Patriarcat l'avait nommé « métropolite de Kiev et des Lithuaniens », c'est-à-dire des terres russes et des fidèles de rite oriental entrés sous l'autorité lithuanienne; cette nomination avait été arrachée au Patriarcat par le duc Olgierd de Lithuanie sous la menace de la conversion forcée au catholicisme de ses sujets orthodoxes au cas où lui aurait été refusée une métropole propre. Nommé bon gré mal gré par le patriarche Philothée Kokkinos, le nouveau métropolite devait assumer — après la mort du métropolite en exercice de la Russie et dont le siège était alors à Moscou — le contrôle de « toute la Russie »⁸. En 1387, au mois de mai, l'empereur Jean V Paléologue chargeait Cyprien d'une mission spéciale dans les terres russes occidentales⁹. Bien que le contenu même de cette mission ne soit pas divulgué par l'acte patriarcal qui la mentionne, sa raison d'être ressort de toute évidence comme un effet direct des grandes transformations politiques survenues ou en train de se produire dans l'espace russe occidental ainsi qu'en Moldavie à la suite de l'écroulement de la domination angevine et de la constitution de l'union polono-lithuanienne.

néité de l'hommage de vassalité prêté, à la manière occidentale, par Pierre I^{er} au roi Ladislas Jagellon lors de leur rencontre et de son serment sur la croix selon le rituel de l'Eglise orientale; Șt. S. Gorovei, *Aux débuts des rapports moldo-byzantins*, p. 207. Ce double lien de fidélité du prince moldave exprime la double orientation politique de son pays : vers la Pologne — en tant que soutien contre l'expansion hongroise —, vers Byzance — en tant que source de légitimation spirituelle du pouvoir princier et de l'Etat autonome.

⁶ Pour l'évolution de la situation ecclésiastique dans les territoires russes occidentaux à l'époque, v. A. M. Ammann, *Abriss der ostslavischen Kirchengeschichte*, Wien, 1950, p. 97—110; F. Tinnefeld, *Byzantinisch-russische Kirchenpolitik im 14. Jahrhundert*, «Byzantinische Zeitschrift», LXVII, 1974, 2, p. 373—383; J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A study of byzantino-russian relations in the fourteenth century*, Cambridge, 1981, p. 191—260.

⁷ J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 197.

⁸ *Ibidem*, p. 193—195, 197, 200—201. Pour le titre métropolitain originaire porté par Cyprien, v. *ibidem*, p. 200, n. 1.

⁹ F. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, II, Vindobonae, 1862, p. 98—99; J. Darrouzès, *Les régestes*, I, 6, p. 118—119; Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 3. Theil, München und Berlin, 1965, p. 72, nr. 3186; cf. J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 239. Les historiens de l'église byzantine et de l'église russe, semblent totalement ignorer la présence de Cyprien à Lwów en automne 1387, qui ne nous est connue que par l'entremise de l'hommage accompli par Pierre I^{er}. De leur côté, les historiens roumains n'ont pas analysé la signification de la présence de Cyprien en Petite Russie en 1387; or, celui-ci avait été chargé d'une mission dont le caractère impérial impliquait une signification directement politique.

Malheureusement, le contenu des négociations menées à Lwów par le métropolite Cyprien avec le roi de Pologne et le prince de Moldavie ne nous est pas directement connu ; cependant quelques-uns au moins des résultats obtenus peuvent être déduits des événements qui se produisirent ultérieurement dans les zones russes occidentales et en Moldavie, de même que de la cérémonie même du serment sur le crucifix prêté par Pierre I^{er}.

La mission de Cyprien accomplie en automne 1387 s'est achevée avec un succès partiel immédiat mais aussi avec un échec majeur en perspective. En fait de succès, il convient de signaler la reconnaissance par les nouveaux pouvoirs de la dépendance — tout au moins formelle — des territoires russes occidentaux et de la Moldavie par rapport au Patriarcat de Constantinople. La confirmation dans sa fonction du métropolite Antoine de Halicz, dont la nomination avait été proposée par Casimir de Pologne et obtenue, sous menace, de la part du Patriarcat en 1370, avait le sens implicite d'une reconnaissance officielle de l'appartenance à Constantinople de tout le diocèse de Halicz lequel, à ce moment-là comprenait aussi la Moldavie. Mais ce succès moral incontestable se trouvait assombri par le fait que le métropolite Antoine avait, dès le commencement, été le candidat de la couronne polonaise et non du Patriarcat à la dignité métropolitaine et que Cyprien — à en juger par des indices ultérieurs — a échoué dans sa tentative d'obtenir pour Constantinople le droit de désigner le futur métropolite de Halicz, droit dont dépendait le contrôle effectif de ce diocèse et des fidèles y résidant. Les convulsions qui ont eu lieu au cours des années suivantes à cause des luttes menées autour de ce droit ne laissent pas de doutes au sujet des résultats plutôt fragiles des pourparlers de 1387.

Néanmoins, la rencontre à Lwów en 1387 du métropolite Cyprien — en sa double qualité d'émissaire impérial et de haut hiérarque de l'Eglise byzantine — et du prince Pierre I^{er} de Moldavie constitue le premier contact officiel entre ce pays et Byzance. Le fait que le prince moldave prêta le serment sur la croix tenue en main par le délégué de l'empereur et, à la fois, du patriarche nous permet de tirer quelques conclusions importantes.

En premier lieu il ressort avec évidence qu'à la dite date Pierre I^{er} avait déjà abandonné la foi catholique qu'il avait pratiquée jusqu'alors¹⁰ pour embrasser, ou pour revenir, à la foi orientale confessée par la majorité de ses sujets. En second lieu, le fait encore plus important qu'il a déposé son serment de fidélité entre les mains du métropolite Cyprien et non d'Antoine métropolite de Halicz indique clairement l'acceptation par Byzance à cette date au plus tard du droit de la Moldavie à une Métro-

¹⁰ Un indice dans ce sens nous est fourni par la donation qu'il avait faite en 1384 au couvent dominicain de Siret ; *Documenta Romaniae Historica* (= DRH), A. *Moldavie*, I, p. 1—2. Un autre indice, plus direct, est la référence faite par Jean de Sultanich à l'appartenance du prince et « tout spécialement » de sa mère Marguerite à la confession occidentale, latine, par suite de leur conversion ; Ș. Papacostea, *Triumful luptei pentru neamul românesc. Întemeierea Moldovei și consolidarea statelor feudale românești* (Le triomphe de la lutte pour l'indépendance La fondation de la Moldavie et la consolidation des Etats féodaux roumains), dans le volume, *Geneza statului în evul mediu românesc*, Cluj-Napoca, 1988, p. 63. L'affirmation plus catégorique au sujet de Marguerite s'explique par le retour ultérieur de Pierre à l'orthodoxie orientale ;

pole propre. Cette constatation n'exclut en effet pas la possibilité de négociations préalables autour de cette question entre la Moldavie et le Patriarcat constantinopolitain. Si cette dernière hypothèse est valable il s'en suivrait qu'à Lwów il n'a été question que de *confirmer* un accord de principe précédemment réalisé, accord en vertu duquel la Moldavie avait été douée d'un siège métropolitain propre¹¹. En troisième lieu enfin, il est évident que l'accord moldo-byzantin, réalisé ou seulement confirmé à Lwów, a aussi joui du consentement de la couronne polonaise, élément qui, à côté de certains autres, explique l'option de la Moldavie pour la suzeraineté du royaume polonais qui lui laissait une plus grande liberté dans les problèmes confessionnels que ne lui permettait la Hongrie.

Restait cependant non réglée à Lwów, en 1387, la question, d'une importance décisive d'ailleurs, de la désignation du successeur au siège métropolitain moldave le jour où le métropolite Antoine serait mort et que cesserait, de ce fait, la primauté du métropolite en exercice de Halicz — disparition qui allait du reste causer le détachement effectif de la Moldavie du diocèse de Halicz.

Il résulte que les accords passés à Lwów entre Byzance d'un côté, la Pologne et la Moldavie de l'autre, ont laissé subsister un grave malentendu qui, en peu de temps, prendra les proportions d'un conflit aigu. Ce conflit découla de la ferme résolution des deux Etats de se réserver en propre le droit de désignation des titulaires des sièges métropolitains dans les terres de leur dépendance et de la volonté non moins catégorique du Patriarcat Œcuménique de défendre ce qu'il tenait pour une ses prérogatives les plus importantes; conflit typiquement médiéval entre une Eglise impériale avec des velléités d'universalité et qui, de ce fait, entendait conserver son contrôle effectif sur les Eglises de son aire d'hégémonie spirituelle, et, d'autre part, des Etats en formation ou en voie de consolidation mais fermement décidés à disposer en propre du contrôle immédiat des Eglises situées dans leur zone de domination temporelle.

Limités à la durée de l'existence du métropolite Antoine de Halicz, les accords de Lwów ne lui ont pas survécu et son décès en 1391 donna libre cours à la manifestation des intérêts contraires des parties en jeu.

Gh. I. Moisesescu, *Catholicismul în Moldova pînă la sfîrșitul veacului XIV* (Le catholicisme en Moldavie jusqu'à la fin du XIV^e siècle), București, 1942, p. 108, conteste l'appartenance au catholicisme de Pierre invoquant à l'appui de sa thèse le serment du prince sur la croix, prêté en 1387, selon le rite de l'Eglise orthodoxe. Cette thèse ne tient pas compte du changement de situation politique et des fréquents passages à l'époque d'une confession à l'autre.

¹¹ La fondation de la métropole de « Maurovalachie » a été datée, approximativement, par certains chercheurs, soit avant 1386—1387, époque où l'on a supposé en général qu'avait été rédigé le texte enregistrant le fait (*Ektesis Nea*, v. *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, éd. H. Mihăescu, R. Lăzărescu, N.-S. Tanașoca et T. Teotcoi, București, 1982, p. 312 = FHDR), soit après 1391. Pour quelques-unes des opinions formulées dans ce sens, v. Șt. S. Gorovei, *Aux débuts des rapports moldo-byzantins*, p. 183; les arguments s'opposant à une datation précoce ont été invoqués par J. Darrouzès, *Les régestes*, p. 449—451. L'hypothèse selon laquelle ce ne serait qu'après 1387 que la Moldavie aurait sollicité un métropolite à Constantinople — hypothèse fondée tout juste sur le fait qu'à Lwów Pierre a déposé son serment entre les mains de Cyprien et non d'un métropolite propre — ne tient pas compte des étapes du processus, de la distinction à faire entre sollicitation, pourparlers, décision de principe concernant la création de l'institution et, finalement, la nomination du titulaire; cette hypothèse a été émise par N. Iorga, *Condițiile de politică generală*, p. 110.

Dès qu'il apprit la mort d'Antoine, le Patriarcat se hâta d'affirmer son droit de décision immédiate dans la question du successeur au siège devenu vacant en confiant l'administration du diocèse de Halicz à un autochtone, «l'hiéromoine Siméon de Petite Russie» — ceci en attendant une réglementation définitive. Mais, tout à la fois, aussi bizarre que cela puisse paraître, pour ne pas être pris au dépourvu par l'éventuelle mort de Siméon le Patriarcat confia la surveillance de la situation ecclésiastique à Halicz à Balitza, voïévode du Maramureș, et à son frère Dragoș, que le patriarche désigne comme «les dirigeants de là-bas» οἱ ἐκεῖ ἄρχοντες¹². Curieuse, en effet, cette initiative du Patriarcat qui confère l'autorité ecclésiastique dans le diocèse de Halicz à deux nobles du Maramureș dont les fiefs se trouvaient à l'intérieur du royaume de Hongrie et qui, de plus — chose encore plus surprenante — avaient entretenu d'excellentes relations de coopération avec la couronne de Hongrie non seulement sous Louis d'Anjou mais aussi au temps de Sigismond de Luxembourg, le successeur du précédent. Riche de sens, cette initiative impose une recherche de fond dont un premier abord est facilité par une autre décision patriarcale, d'ailleurs simultanée, qui jette une première lueur sur ce problème ambigu.

En août 1391, l'année de la mort du métropolite Antoine de Halicz, le Patriarcat accordait la qualité de «stauropygie» au monastère de Peri, fondation des deux frères Balitza et Dragoș, nobles du Maramureș «ὕγενέστατοι ἀδελφοί», en d'autres mots le statut de monastère dépendant directement du Patriarcat Œcuménique; en même temps, l'higoumène du couvent obtenait la dignité d'exarque des terres soumises au monastère», avec une large juridiction sur le clergé de la région. Qui plus est, le diplôme patriarcal conférait au voïévode Balitza et à son frère Dragoș le droit de nomination du successeur de l'higoumène en cas de décès de celui-ci¹³; Dragoș s'est même déplacé en personne à Constantinople pour négocier cette affaire avec le patriarche.

Il est incontestable — ainsi qu'on l'a maintes fois remarqué — que le statut de «stauropygie» conféré au monastère de Peri a consacré l'autonomie ecclésiastique des territoires du Maramureș et des zones voisines se trouvant sous le contrôle immédiat des descendants du noble Dragoș, celui qui avait été le «fondateur» de la Moldavie¹⁴. Mais il est également

¹² FHDR, IV, p. 233.

¹³ «Iar dacă acesta (Simeon) va muri între timp, atunci principii de acolo, voievodul. Baliță și fratele său Dragoș, să aibă îngăduința de a alege un altul în fruntea bisericii, pe care și acela să o cîrmuiească în aceleași condiții în care o va face și ieromonahul Simeon». «Et si celui-ci (Siméon) mourrait entre temps, que les princes de là-bas, le voievode Balitza et son frère Dragoș, aient alors la liberté d'élire un autre à la tête de l'église, que celui-là va diriger dans les mêmes conditions que le fera l'hiéromoine Siméon»; FHDR, IV, p. 233.

¹⁴ Pour l'importance d'ordre politique et ecclésiastique du privilège accordé en août 1391, v. entre autres: I. Mihaly, *Diplome maramureșene din secolul XIV și XV* (Diplômes du Maramureș, XIV — XV siècles), Sighet, 1900, p. 111; N. Iorga, *Studii și documente*, XII, p. XL; I. Moga, *Voievodatul Transilvaniei. Fapte și interpretări istorice* (Le voievodat de Transylvanie. Faits et interprétations historiques), Cluj-Sibiu, 1944, p. 85—91 (l'auteur souligne tant la tendance vers l'autonomie des deux frères du Maramureș que la rôle qu'ils entendaient s'attribuer dans l'extension de l'influence hongroise à Halicz); Șt. Lupșa, *Biserica ortodoxă română din Ardeal și Ungaria în veacul lui Iancu de Hunedoara* (L'Église orthodoxe roumaine de Transylvanie et de Hongrie à l'époque de Iancu de Hunedoara), «Mitropolia Ardealului», II, 1957, n° 3—4, p. 223—224; R. Popa, *Zur kirchlichen Organisation der Rumänen in Nordsteienbürgen im Lichte des patriarchalischen Privilegiums von 1391*, «Ostkirchliche Studien», 24, 1975, n° 4, p. 309—317.

incontestable que cette action s'inscrivait dans une sphère encore plus ample de décisions et que l'entente survenue entre le Patriarcat et les deux nobles roumains du Maramureș renferme implicitement un accord byzantino-hongrois. Il est évident que la nouvelle relation entre le Patriarcat Œcuménique et la maison des Dragoș — dont la fidélité à la couronne de Hongrie avait toujours été indéfectible et, comme telle, récompensée par Sigismond de Luxembourg¹⁵ — n'a pu être établie qu'avec la bienveillance, voire la connivence du roi de Hongrie. Une évolution pareille suppose cependant une profonde modification d'attitude de la part du royaume hongrois à l'égard de l'Orthodoxie, modification qui, effectivement, a eu lieu au temps de Sigismond de Luxembourg¹⁶. Et de fait, celui-ci — contrairement à son prédécesseur qui avait poursuivi avec une rigueur absolue la réalisation de l'idéal d'unité de foi (« unitas fidei ») en son royaume et s'était montré intransigeant dans ses pourparlers avec Byzance — s'avéra fort enclin au dialogue interconfessionnel et au compromis entre les deux Eglises, état d'esprit d'ailleurs largement favorisé par la profonde crise que traversait l'Eglise catholique, partagée du fait du schisme papal, en deux aires d'obédience antagoniques. De ce rapprochement byzantino-hongrois, les premiers signes sont, précisément, les négociations du Patriarcat avec les deux frères du Maramureș, le statut de « stauropygie » accordé à leur fondation monastique de Peri et le droit de surveillance qui leur a été reconnu sur la métropole de Halicz ; d'autres indices vont apparaître au cours des années suivantes.

En ce qui concerne la Pologne et la Moldavie, il est évident que l'initiative prise en août 1391 par le Patriarcat au sujet de la métropole de Halicz constituait un acte d'hostilité à leur égard. C'est là une constatation que l'historien polonais K. Chodynicki¹⁷ a faite il y a des dizaines d'années déjà, mais que les historiens roumains n'ont pas relevée. Or, il est clair que la nomination d'un suppléant de métropolite à Halicz, mis sous le patronage de deux nobles — Balitza et Dragoș — fidèles à la couronne hongroise, a signifié l'introduction dans la compétition pour Halicz d'un élément qui dépendait d'une puissance hostile tant à la Pologne qu'à la Moldavie ; cette puissance n'était autre que le royaume de Hongrie, qui se préparait à cette époque même de « récupérer » les positions perdues dans l'espace russe occidental et l'espace roumain extracarpatique, territoires précédemment contrôlés de près par Louis d'Anjou.

¹⁵ Pour le lien très étroit qui unissait la famille des Dragoș avec les rois Louis d'Anjou et Sigismond de Luxembourg, v. I. Mihály, *Diplome maramureșene*, passim ; E. Lukinich et ses collaborateurs, *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest, 1941, passim.

¹⁶ « Îndată după lupta de la Cossovo, Bizanțul amenințat intră în legătură cu Ungaria noului rege Sigismund, pînă la hotarele căreia venise primejdia. Călătoria la Constantinopol a maramurășanului Drag avea desigur caracterul unui act politic în acest sens » « Au lendemain même de la lutte de Kossovo, Byzance menacée établit des relations avec la Hongrie du nouveau roi Sigismund, jusqu'aux frontières de laquelle était arrivé le danger. Le voyage à Constantinople de Drag du Maramureș a sans doute eu le caractère d'un acte politique dans ce sens » N. Iorga, *Condițiile de politică generală*, p. 23 ; G. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, p. 118—119, a saisi et signalé cette évolution de la politique du royaume hongrois qu'il illustre précisément par le cas du Maramureș.

¹⁷ K. Chodynicki, *Kościół prawosławny a Rzeczpospolita Polska. Zarys historyczny (1370—1632)*, Warszawa, 1934, p. 31—32, lequel souligne lui aussi le lien étroit qui s'était établi entre les Dragoș et les rois Louis d'Anjou et Sigismond de Luxembourg.

L'initiative patriarcale était plus grave encore pour la Moldavie, que pour la Pologne. Tout d'abord parce que le prince Pierre de Moldavie avait lui aussi, peu de temps auparavant, manifesté son intention de s'assurer le contrôle de Halicz et, implicitement, le droit de décision dans les problèmes intéressant la métropole de Halicz. Cette tendance du prince moldave apparaît de façon explicite dans la clause de l'accord qu'il a conclu avec le roi de Pologne, lequel lui avait attribué à titre de gages pour le prêt qu'il lui avait accordé la contrée de Halicz¹⁸. Ensuite, parce que — fait encore plus grave — le droit de contrôle qui venait d'être accordé par le patriarche aux deux nobles du Maramureș et donc indirectement au roi Sigismond sur la métropole de Halicz¹⁹ annonçait une nouvelle tentative de restauration de la suzeraineté du roi de Hongrie sur la Moldavie. En troisième lieu enfin parce que, en confiant à la maison des Dragoș le droit de disposer du siège métropolitain de Halicz, le Patriarcat Œcuménique heurtait directement les intérêts de la lignée princière moldave, car à cette date la rivalité des deux familles nobles du Maramureș — celle de Dragoș «le fondateur» et celle de Bogdan — était loin d'être éteinte²⁰. Déclenchée dans leur patrie première du Maramureș, au plus tard dans les premières années du règne de Louis d'Anjou, sinon même plus tôt, cette rivalité fit de la Moldavie son principal terrain de manifestation une fois que la descendance de Dragoș fut chassée de ce pays par Bogdan. Louis d'Anjou, de son côté, ne renonça jamais — pas même dans les dernières années de son règne — à la pensée de restaurer la maison des Dragoș à la tête du voïévodat moldave qui s'était émancipé par et avec Bogdan de sous sa domination²¹; sans doute, ce projet n'aura-t-il pas manqué non plus du programme de Sigismond lorsqu'en 1390 il faisait des préparatifs en vue d'une action militaire en Moldavie. Il ne manque pas d'intérêt de constater que l'effort le plus tenace du Patriarcat constantinopolitain pour imposer son point de vue tant à Halicz qu'en Moldavie coïncide, dans les grandes lignes, chronologiquement, avec la tentative de Sigismond de restaurer sa domination sur les deux contrées.

Le programme de récupération territoriale conçu par Sigismond se dessine vaguement en 1388 mais se précise ultérieurement. En automne 1390, les préparatifs de campagne contre la Moldavie étaient en train de se dérouler²². Quoique — pour des raisons demeurrées inconnues — la campagne fort probablement n'a pas eu lieu, ses préparatifs ne témoignent pas moins de la ferme résolution de Sigismond de ne pas se résigner aux pertes territoriales infligées à son royaume dans les années

¹⁸ M. Costăchescu, *Documentele moldovenești*, II, p. 603—606.

¹⁹ K. Chodynicki, *Kośćół prawosławny*, p. 31.

²⁰ Pour l'intense rivalité entre la maison des Bogdan et celle des Dragoș dès cette époque déjà, v. N. Iorga, *Istoria Românilor* III, București, 1937, p. 214—215.

²¹ En 1378 le roi entrevoyait encore la possibilité de restaurer la dynastie de Dragoș en, Moldavie; S. Papacostea, *Triumful luptei pentru neatinare*, p. 19.

²² La date à laquelle se réfère la notice attribuée à l'année 1388 (Hurmuzaki, I, 2 p. 309), est incertaine; d'après cette notice Sigismond se serait réconcilié cette année là avec Ladislas Jagellon; v. aussi I. Minea, *Principatele române și politica orientală a împăratului Sigismund de Luxemburg*, București, 1919, p. 7. Pour les préparatifs de campagne en 1390, v. Hurmuzaki, I, 2; p. 333; DRH, D, I, p. 125; cf. R. Manolescu, *Campania lui Sigismund de Luxemburg în Moldova (1395)* (La campagne de Sigismond de Luxembourg en Moldavie 1395), «Analele Universității București», Seria științe sociale, Istorie, XV, 1966, p. 61.

antérieures. Son programme ne visait pas seulement la principauté de Halicz et la Moldavie mais aussi la Valachie. Pesant la gravité du danger, à peine monté sur le trône de la Valachie, le voievode Mircea s'allie à la Moldavie et à la Pologne²³, alliance qu'il reconfirme en 1391²⁴. l'année même où l'ampleur du programme de Sigismond ressort avec évidence de l'entente de la maison des Dragoș avec le Patriarcat Œcuménique, entente qui reconnaissait implicitement les revendications de Sigismond sur les terres russes occidentales²⁵. En 1392, marquant un pas de plus en avant, Sigismond conçoit le projet de partage territorial de la Pologne et convie à la mise en œuvre de son plan l'Ordre Teutonique et les princes moraves et bohêmes de sa parenté; de la proie polonaise escomptée, Sigismond distribuait déjà des portions, avant même qu'elle fût capturée, en se réservant entre autres les terres russes de l'ouest dont la récupération devait évidemment ramener sous son obédience aussi la Moldavie²⁶. Le fait est qu'en 1392 — 1393, à force de persévérer dans ses visées, Sigismond semble tout proche du but poursuivi. En effet, dès 1392, la Valachie, pressée par la menace ottomane devenue immédiate, était revenue à sa coopération avec la Hongrie; toujours en 1392, ou, au plus tard en 1393, le prince lithuanien de Podolie, Théodore Koriatovitch, fidèle à la couronne hongroise selon la vieille tradition de sa famille, s'associait également à l'action antipolonaise de Sigismond et même le nouveau prince moldave, Roman, se détachait de son alliance avec la Pologne — vers laquelle il avait paru enclin au début de son règne²⁷ —, et envoyait des troupes en Podolie pour venir à la rescousse de Koriatovitch²⁸ ou, peut-être, pour se substituer à celui-ci au contrôle de la province; et c'est encore à ce moment-là que, probablement, Roman a revendiqué la région de Pokoutzia, ou même a entrepris des actions militaires afin de s'en emparer²⁹. Bien que non attestée par les sources, la coopération de Roman avec Sigismond est dans l'ordre du possible³⁰.

²³ Hurmuzaki, I, 2, p. 315—316, 322, 323—324.

²⁴ Hurmuzaki, I, 2, p. 334—335.

²⁵ Pour la tentative de Sigismond de réaliser ses buts politiques dans les terres de Halicz par l'entremise des frères Dragoș, v. T. Gostynski et R. Ciocan, *La famille da Dragosh en Pologne*, in « Balcania », VII, 1945, p. 141—144 et, surtout, les ouvrages polonais auxquels se réfèrent les auteurs.

²⁶ Z. Nowak, *Polityka północna Zygmunta Luksemburskiego do roku 1411*, Toruń, 1964, p. 52—58.

²⁷ M. Costăchescu, *Documentele moldovenești* II, p. 607—608.

²⁸ Le texte de la chronique russe qui évoque le concours militaire offert par Roman à Théodore Koriatovitch est cité par P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* București, 1944, p. 239; v. aussi A. Czolowski, *Sprawy wołoskie w Polsce do r. 1412*, Lwow, 1891, p. 12.

²⁹ Au début de l'année 1395, les nobles moldaves s'engageaient envers le roi de Pologne, au nom de leur prince Etienne, en ces termes : «... să nu mai vorbească nici un cuvînt despre Colomeea și despre Sneatin și despre Pocuția... » (« ne plus souffler mot au sujet de Kolomée, de Sniatin et de la Pokoutzia... ») v. M. Costăchescu, *Documentele moldovenești*, II, p. 609—610. Il est évident que la mésentente entre la Pologne et la Moldavie avait eu en 1393—1394 pour raison principale la querelle autour de la Pokoutzia et que Roman, profitant de la situation difficile où se trouvait le royaume de Pologne, avait essayé de résoudre la question de ce territoire contesté dans le sens des clauses de la convention de 1388.

³⁰ C. Cihodaru, *Tradiția letopisețelor și informația documentară despre luptele politice din Moldova în a doua jumătate a secolului al XIV-lea* (La tradition des chroniques et des documents concernant les luttes politiques de Moldavie dans le seconde moitié du XIV^e siècle),

Il va de soi qu'à la suite de tous ces événements d'importance l'entier échafaudage politique de l'espace carpato-danubien — tel qu'il s'était constitué comme effet des changements de situations de 1387, menaçait de s'écrouler. C'est donc alors, au cours des vicissitudes politiques et militaires des années 1380 — 1390, qu'a eu lieu la tentative du Patriarcat Œcuménique de reprendre entre ses mains le contrôle de l'Eglise russe occidentale et de l'Eglise de Moldavie.

On vient de voir qu'en 1391 le Patriarcat avait donné une solution, ne fut-ce que provisoire, au problème de la succession métropolitaine au siège de Halicz, faisant un acte d'autorité qui lésait évidemment les prétentions de la couronne de Pologne ; la même année, le Patriarcat accordait le statut de « stauropygie » au couvent de Peri dans les fiefs de la lignée de Dragoș et lui assignait aussi une fonction quasi-épiscopale sur toute l'étendue de ses terres. Mais — affirme Nicolae Iorga — « exactement à la même année, en 1391, le Patriarche envoya, ainsi qu'on le verra, un délégué pour amener en rapport avec lui l'Eglise en formation de la Moldavie »³¹ ; et plus loin : « en effet, pour cette Eglise si indécise elle-même encore quant à sa situation, le Patriarche Antoine, créateur de la stauropygie de Balica et Dragu, avait envoyé, non comme informateur, mais comme un vrai métropolite, un Théodose que le prince Pierre avait refusé d'accepter »³². Constatations qui mènent à la conclusion que jusqu'en 1391 toutes les entités territoriales qui avaient dépendu antérieurement — jusqu'au décès du métropolite Antoine — de la métropole de Halicz, avaient des hiérarques canoniques reconnus par le Patriarcat.

Cependant, l'acte d'autorité du patriarche œcuménique échoua ; non seulement la Moldavie mais aussi la Pologne refusa les solutions que le Patriarcat avait tenté d'imposer : en 1391 même, ou en 1392 au plus tard, Ladislas Jagellon imposa son propre candidat au siège de Halicz (l'évêque Jean de Lutzk) qu'il fit partir en 1393 à Constantinople pour obtenir sa confirmation ; la tentative du Patriarcat Œcuménique d'annuler la décision de Ladislas Jagellon et d'imposer à Halicz un candidat suggéré par le métropolite Cyprien se heurta au refus du roi qui maintint fermement son protégé³³. Même évolution en Moldavie où le

« Anuarul Institutului de istorie și arheologie », Iași, V, 1968, p. 30. Le règne de Roman s'est prolongé jusque dans la deuxième moitié de l'année 1394 quand la réaction polonaise qui a imposé sur le trône de la Moldavie le prince Etienne lui a mis fin.

³¹ N. Iorga, *Istoria Românilor*, III, București, 1937, p. 215.

³² *Ibidem*, p. 314 ; c'est bien la même année qu'indique aussi N. Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor* (Histoire de l'Eglise roumaine et de la vie religieuse des Roumains), I, II éd., București, 1929, p. 59 où, cependant, Théodose est qualifié « émissaire » du Patriarcat constantinopolitain. Le fait que N. Iorga oscille entre les deux qualités qu'il attribue à Théodose — celle d'émissaire patriarcal et celle de métropolite de la Moldavie nommé par le Patriarcat — est dû à l'imprécision de l'unique texte qui le mentionne ; une solution définitive de cette question ne saurait être trouvée à partir de la documentation disponible. La datation anticipée de la mission de Théodose en Moldavie n'est pas acceptable pour qui estime que le problème de la nomination au siège métropolitain du pays n'est devenu actuel, tout au moins en ce qui concerne le Patriarcat de Constantinople, qu'à partir de l'année 1391.

³³ J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 249—250 ; M. Stasyw, *Metroplia Haliciensis (ejus historia et juridica forma)*, Romac, 1960, p. 37 (Analecta Ordinis Sancti Basilii Magni, Sectio I) ; D. Obolensky, *A Late Fourteenth-Century Byzantine Diplomat : Michael, Archbishop of Bethleem*, dans le vol. : *Byzance et les Slaves. Etudes de civilisation Mélanges Ivan Dujcev*, Paris, 1976, p. 300—303.

Patriarcat ne se résignant pas au refus du prince d'accepter Théodose, nomina en 1392 ou 1393 — à la fin du règne de Pierre ou, plus probablement, au début de celui de son frère Roman — un autre métropolite, Jérémie ³⁴ que le prince repoussa également, en lui opposant Joseph, son propre candidat ; en adoptant cette attitude le prince moldave ne faisait que suivre l'exemple de Ladislas Jagellon. L'affrontement entre le pouvoir princier de Moldavie et le Patriarcat de Constantinople acquérait ainsi un caractère dramatique marqué.

D'ailleurs, quoique de courte durée, le règne de Roman, frère de Pierre I^{er} et père d'Alexandre le Bon, n'a pas moins concentré quelques-unes des plus importantes tendances de l'évolution politique moldave des XIV^e et XV^e siècles.

L'extension territoriale du pays d'abord. Vers le sud, l'accroissement territorial ressort du titre même assumé par le prince dans les actes émis par sa chancellerie où il figure non seulement comme « voïévode de la Moldavie » mais aussi comme « héritier de toute la Valachie, depuis les montagnes jusqu'au bord de la mer » ³⁵. La formule semble suggérer que la Moldavie comprenait à cette date non seulement la « parathalassie » pontique d'entre les Bouches du Danube et le Dniestr, mais encore les terres situées à la Courbure des Carpates jusqu'à la ligne qui allait séparer dorénavant les deux Etats roumains médiévaux ³⁶. modification territoriale qui devait engendrer un conflit à récurrences fréquentes entre les deux principautés. Dans le nord de la Moldavie également, l'essai de Roman de remettre en application l'accord signé

³⁴ En ce qui est de la date de la nomination de Jérémie au siège métropolitain de « Maurovalachie » les opinions des chercheurs oscillent entre l'année 1391 et les premiers mois de l'année 1393 (1391–1392 selon J. Darrouzès ; cf. St. S. Gorovei, *Aux débuts des rapports moldo-byzantins*, p. 186), ou bien la fin de 1392 et le début de 1393 pour ceux qui considèrent que le conflit aigu entre le Patriarcat et le pouvoir princier de Moldavie a éclaté au temps de Roman quand a eu lieu l'excommunication ; *Ibidem*, p. 193. De tous les points de vue il est difficile d'apprécier quelles initiatives ont appartenu à Pierre et quelles autres à son frère et successeur Roman ; il y a probablement eu une certaine continuité de tendance entre les dernières années du règne de celui-là et celui, bien plus court, de son successeur

³⁵ M. Costăchescu, *Documentele moldovenești*, II, p. 607. Le titre de Roman indique une augmentation territoriale du pays ; assurément vers le sud, dans la direction de la Mer Noire et, probablement, toujours en direction du sud, sur la ligne des Carpates orientales dans la zone de leur courbure, où il intègre une partie du diocèse de l'évêché de Milcovia, au détriment de la Valachie, évolution qui a fait naître le conflit territorial entre les deux principautés roumaines ; Ș. Papacostea, *La începuturile statului moldovenesc. Considerații pe marginea unui izvor necunoscut* (Aux débuts de l'État moldave. Considérations en marge d'une source, inconnue), « Studii și materiale de istorie medie », VI, 1973, p. 49–50. Selon l'un des spécialistes de la question, le titre assumé par Roman en 1392 enregistrait l'existence de « deux voïévodats » dans l'ensemble des territoires qu'il gouvernait, G. Cîhodaru, *Alexandru cel Bun*, Iași, 1984, p. 189. Contrairement au point de vue que nous avons soutenu dans l'article susmentionné, l'auteur considère que ces « deux voïévodats » étaient celui de Moldavie et une « Petite Valachie située plus au nord »

³⁶ B. P. Hasdeu, *La Valachie jusqu'en 1400. I. Extension territoriale*, Bucarest, 1878 p. 1–24.

par Ladislas Jagellon, d'un côté, et son frère Pierre de l'autre, au sujet de la Pokoutzia, inaugura une tendance à long terme de la politique étrangère moldave.

La centralisation du pouvoir en Moldavie du temps du prince Roman n'a pas été un phénomène exclusivement territorial, le processus s'est également manifesté sur le plan institutionnel, par la proclamation de l'« autocratie ». La nouveauté est elle aussi consignée par le titre assumé par le prince, celui nommément de « grand et seul souverain » ou de « grand et seul souverain, par la grâce de Dieu prince, Io Roman voïévode... »³⁷. L'activité de la chancellerie princière et la fonction essentielle qu'elle assume de plus en plus intensément en confirmant les possessions territoriales patrimoniales sont un autre indice des progrès enregistrés par la centralisation du pouvoir au temps de Roman³⁸. C'est du reste cet aspect qui semble avoir surtout créé le cadre le plus favorable à l'intronisation de par l'initiative locale d'un métropolite adversaire du métropolite canonique Jérémie et que les actes de la chancellerie moldave désignent sous le titre de « métropolite de la Maurovalachie » en 1393³⁹.

Ainsi, la Moldavie aussi bien que la Pologne ayant énergiquement refusé l'acte unilatéral du Patriarcat, des hiérarques directement nommés par le prince et, respectivement, le roi, furent intronisés à la tête de chacune des deux métropoles, de Moldavie et de Halicz⁴⁰. La réplique du Patriarcat fut immédiate : en Moldavie, la destitution des « faux évêques » Joseph et Méléce ainsi que l'anathème jeté sur le pays tout entier à commencer par le prince, à Halicz l'excommunication du métropolite imposé par le roi⁴¹. L'action a dû avoir lieu, le plus probablement, vers la fin de 1393 ; de toute façon en été de l'année suivante les chances d'établir effectivement Jérémie sur le trône métropolitain moldave étaient considérées pratiquement nulles puisqu'on trouve celui-ci à Tyrnovo chargé d'une importante mission par le patriarche de Constantinople⁴².

Pareillement, l'effort du Patriarcat d'aplanir son conflit avec le roi de Pologne à la fin de 1393 ou au début de 1394, lorsqu'il chargea le métropolite Michel de Bethléem de remplir une mission diplomatique au-

³⁷ DRH, A. Moldavie, I, p. 3—6.

³⁸ Pour l'importance du règne de Roman en ce qui concerne l'activité de la chancellerie comme instrument du pouvoir princier centralisateur, v. l'étude de L. Șimanschi et G. Ignat, *Cancelaria statului feudal moldovenesc* (La chancellerie de l'Etat féodal moldave), « Anuarul Institutului de istorie și arheologie » Iași, IX, 1972, p. 107—113 et X, 1973, p. 123—148 (notamment p. 123—139) ; v. aussi C. Cihodaru, *Alexandru cel Bun*, p. 44.

³⁹ FHDR, IV, p. 233—234 ; « Il reste donc qu'une demande de métropole qui blessa les Valaques, princes de toute la Valachie, et consacra une séparation accidentelle, aura été avancée par Roman qui, en tout, se présente comme un organisateur... » N. Iorga, *Condițiile de politică generală*, p. 110. En réalité le prince n'avait pas demandé une métropole mais avait nommé, de façon « non canonique » un métropolite ; cependant le moment en soi est correctement fixé c'est-à-dire le règne de Roman.

⁴⁰ V. les références à l'anathème patriarcal dans la lettre du patriarche adressé à Etienne I^{er} et datée de mai 1395 ; FHDR, IV, p. 247.

⁴¹ F. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarhatus Constantinopolitani*, I, Vindobonae, 1860, p. 180—181.

⁴² FHDR, IV, p. 238—241.

près de celui-ci aboutit à un échec semblable ; Ladislas Jagellon, en effet, refusa de renoncer au métropolitain qu'il avait nommé à Halicz ⁴³.

Il n'est pas sûr que la mission de Michel de Bethléem ait concerné aussi la Moldavie mais, si tel fut le cas, alors, il est certain qu'elle n'a pas recueilli de meilleurs résultats qu'en Pologne.

Entre temps, la conjoncture internationale avait pris une direction qui ne pouvait qu'ébranler l'intransigeance du Patriarcat. En été 1394, après que Vitold, le knèze lithuanien allié de la Pologne, eût défait Théodore Koriatovitch, Ladislas Jagellon entreprit de préparer son action de récupération de la Moldavie dont le prince, Roman, avait rompu la relation de vassalité instaurée à Lwów par son prédécesseur et revendiquait la Pokoutzia. En Juillet 1394, Ladislas et Vitold, pour mener à bonne fin leurs projets concernant la Moldavie embrassent la cause d'un prétendant au trône de ce pays, Etienne I^{er}. En janvier 1395, celui-ci, ayant chassé du trône Roman, prôte au roi de Pologne, depuis sa résidence de Suceava, son serment de fidélité, associant aussi ses nobles à cet hommage ; ses boïards s'engagent en effet au nom de leur prince à renoncer à toute revendication sur la Pokoutzia ⁴⁴. Enfin, toujours en 1395, voire au début de 1396, des rapports de coopération sont établis entre la Pologne et le prince Vlad de Valachie ⁴⁵, instauré à la place de Mircea par Bajazet. Sortie victorieuse de sa confrontation avec Sigismond, la Pologne, déjà renforcée à Halicz et en Moldavie, tend à attirer à nouveau la Valachie dans son giron. Quant à Sigismond, sa nouvelle tentative de redresser en sa faveur l'évolution politique en lançant une campagne contre la Moldavie au cours de l'hiver 1394—1395 avait abouti à une défaite ⁴⁶. D'autre part, le front ottoman devenant toujours plus menaçant et les impératifs de l'organisation de la croisade absorbant toujours davantage son énergie combattive, Sigismond cessa avec le temps de considérer comme un objectif primordial de sa politique la récupération de la Moldavie et des terres russes occidentales. Finalement, en juillet 1397, il signa avec Ladislas Jagellon un pacte de seize ans aux termes duquel était consacrée la situation *de facto* à Halicz et en Moldavie, les deux pays entrant dans la sphère d'influence de la Pologne pour toute la durée du pacte ⁴⁷.

Dans cette conjoncture, une seule voie restait disponible au Patriarcat : celle des concessions et du compromis. Et de fait, au cours des années suivantes — et jusqu'à la réglementation finale du différend — les événements qui ont marqué les relations du Patriarcat avec la Moldavie et la Pologne n'ont en somme représenté qu'une abdication progressive de son intransigeance des années 1391—1393.

⁴³ M. Stasyw, *Mitropolia Haliciensis*, p. 38 ; D. Obolensky, *A Late Fourteenth Century Byzantine Diplomat*, p. 300—303.

⁴⁴ M. Costăchescu, *Documentele moldovenești*, II, p. 609—611. Pour l'éventuelle tentative de Roman d'imposer son contrôle en Podolie aussi, v. V. Spinei, *Moldova în secolele XI—XIV*, București, 1982, p. 331.

⁴⁵ Hurmuzaki, I, 2, p. 374—375 ; cf. P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, p. 249 et 260.

⁴⁶ R. Manolescu, *Campania lui Sigismund de Luxemburg în Moldova (1395)*, p. 66—72.

⁴⁷ Z. Nowak, *Pólitika póлночна Zygmunta Luksemburskiego do roku 1411*, p. 67—79 ; P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, p. 274.

En mai 1395, tout en ne renonçant pas à la condamnation des « faux évêques » de Moldavie, le patriarche y désigna un vicaire métropolitain en la personne du protopapas Pierre, l'envoyé du prince Etienne qui, dès les premiers mois de son règne, s'efforçait de sortir de leur impasse les rapports avec le Patriarcat⁴⁸. Qui plus est, la lettre patriarcale adressée au prince suggérait qu'au cas où les « faux évêques » seraient écartés, un nouvel autre métropolitain pourrait être nommé en Moldavie avec l'assentiment du prince : « ... alors, Nous penserons à établir là-bas un métropolitain à Ton gré... »⁴⁹. Mais Etienne ne se montra pas plus concessif dans ce sens que ses prédécesseurs. De son côté le patriarche — contraint par les circonstances critiques du moment, telles que le siège de Constantinople par les Turcs et l'expectative de la croisade en voie de formation et pour la réalisation de laquelle le front du Bas-Danube, y compris les Pays Roumains, était essentiel — envoya en automne 1395 « de par la décision du très-puissant et saint souverain autocrate » un représentant de marque — le métropolitain de Mytilène — « dans les parties de la Valachie », entendant sous cette expression les deux Etats roumains. L'émissaire patriarcal était porteur d'une lettre adressée « aux princes de là-bas » et du mandat qui lui prescrivait de « rétablir là-bas tout ce qui vous a été communiqué » ; bien que rédigées avec une extrême discrétion, les recommandations du patriarche à son émissaire ne laissent pas moins voir une attitude concessive à l'égard du « peuple » de la « Maurovalachie », mais non pas, également, l'acceptation des évêques considérés rebelles à Constantinople⁵⁰.

L'espoir caressé par le gouvernement de Constantinople de voir, dans un proche avenir, relancée l'offensive chrétienne au Bas-Danube, seule possibilité envisagée à cette date de sauver la capitale de l'Empire byzantin —, détermina le Patriarcat de renouveler son effort en vue de normaliser, au début de l'année 1397, les relations avec la Moldavie et la Pologne ; c'est ce qui explique la nouvelle mission qu'il confia au même Michel de Bethléem dans les deux pays avec lesquels les relations continuaient d'être tendues à cause du litige concernant leurs deux sièges métropolitains : celui de Moldavie qui, selon l'acte patriarcal, était « dépourvue de son hiérarque légitime » et celle de Halicz qui avait perdu « sa surveillance spirituelle » à cause du « décès de son propre pasteur »⁵¹. L'exarque du patriarche était autorisé à encourager, au cours des négociations avec le roi de Pologne, les espoirs de celui-ci au sujet de l'union ecclésiastique mais en même temps il devait conditionner de manière catégorique tout rapprochement des deux Eglises de la coopération militaire polono-hongroise en vue de la reprise du combat contre les Turcs⁵². Simultanément, le Patriarcat essaya une fois de plus de convaincre le roi d'éloigner du siège métropolitain de Halicz Jean de Lutzk nommé « non canoniquement » six années auparavant ; le résultat fut nul.

⁴⁸ FHDR, IV, p. 244—251 ; pour l'évolution du Patriarcat vers une attitude plus concessive, en liaison directe avec le péril ottoman, v. C. Marinescu, *Înființarea mitropolieiilor*, p. 18—20.

⁴⁹ FHDR, IV, p. 246—247.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 250—251.

⁵¹ *Ibidem*, p. 252—257.

⁵² Hurmuzaki, XIV, I, p. 25—27 ; pour la mission de 1397 de Michel de Bethléem en Moldavie et Pologne, v. C. Marinescu, *Înființarea mitropolieiilor*, p. 14—15.

Néanmoins, la résistance du Patriarcat céda au cours des années suivantes. La menace ottomane qui s'était accrue à Constantinople, d'une part, et, d'autre part, la perspective d'action simultanée de Tamerlan en Asie Mineure et des puissances chrétiennes en Europe précipitèrent la décision des cercles dirigeants de l'Église byzantine. Le front danubien devait être consolidé, et le Patriarcat n'ignorait pas le rôle qui revenait dans ce contexte à la Valachie et à la Moldavie. Se soumettant aux exigences du moment, le Patriarcat — à la suite d'un échange de messages avec Alexandre, le prince récemment monté sur le trône moldave — commença par reconnaître l'authenticité de la qualité sacerdotale de Joseph⁵³ déclaré pourtant, peu de temps auparavant « faux évêque », ensuite le caractère canonique de sa dignité épiscopale⁵⁴, légitimement conférée par le métropolite de Halicz ; finalement il confirma Joseph dans sa fonction de « métropolite légitime » de la Moldavie⁵⁵.

L'entente entre le Patriarcat Œcuménique et le prince moldave n'a été que l'un des éléments d'une réglementation ecclésiastique générale qui a couvert l'ancien diocèse de Halicz et des territoires encore plus vastes. En 1401, donc, le siège métropolitain de Halicz a été réintégré dans le diocèse « de Kiev, Halicz et de toute la Russie », en vertu de l'accord réalisé avec la Pologne par le métropolite Cyprien⁵⁶. En échange de quoi, Cyprien promettait d'amener l'ensemble du diocèse à l'union avec Rome. En réalité, l'accord a fait disparaître la métropole de Halicz, en tant qu'entité autonome, de la carte administrative de l'Église orientale, de même qu'il a définitivement réglé, par les mesures prises en 1401, la séparation canonique entre Halicz et l'Église moldave.

Les accords conclus en 1401 par le Patriarcat Œcuménique avec la Pologne et la Moldavie sont directement liés aux projets de croisade et aux négociations visant à réaliser l'union ecclésiastique entre Rome et Byzance. L'Empire et l'Église de Byzance connaissaient parfaitement l'importance de la participation de la Pologne, la Hongrie, la Valachie et la Moldavie à la lutte contre la puissance ottomane qui étranglait depuis plusieurs années Constantinople. Mais ces quatre pays dans la coopération militaire desquels Byzance agonisante mettait une part importante de ses espérances ultimes constituaient aussi une zone de coexistence des deux grandes confessions chrétiennes qui se partageaient à cette époque le continent européen ; cadre favorable donc pour de nouvelles tentatives d'Union entre les Églises de Rome et de Constantinople. Des germes qui semblaient prédire une possible reconstitution de l'unité ecclésiastique et, sur cette base, une éventuelle action commune contre le danger ottoman perçaient maintenant de la politique relativement modérée de la couronne de Pologne envers les masses chrétiennes orientales qu'elle était parvenue à gouverner, ainsi que des nouvelles tendances, plus libérales au point de vue confessionnel, de Sigismond

⁵³ FHDR, IV, p. 266—267.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 270—273.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 274—275.

⁵⁶ M. Stasyw, *Mitropolia Haliciensis*, p. 38.

dans son royaume et aussi de la libre coexistence des deux rites dans les principautés roumaines et notamment en Moldavie. C'est dans ce nouveau cadre et non sans rapport avec les faits susmentionnés que le métropolite de la Valachie ou plus exactement de la « Hongrovalachie » vit sa juridiction élargie et son titre enrichi par une nouvelle qualité, celle nommément d'« exarque de toute la Hongrie et des alpages »⁵⁷; cet ajout qui date de 1401 au plus tard signale l'extension de l'autorité ecclésiastique du métropolite de Valachie à la masse des fidèles de rite oriental, c'est-à-dire principalement aux Roumains de Transylvanie et de Hongrie. De même que la création de la « stauropygie » de Peri dans le Maramureș l'avait été en 1391 l'extension par le Patriarcat Œcuménique de la juridiction de la métropole valaque aux territoires compris dans le royaume de Hongrie a été incontestablement l'un des fruits des accords conclus par Sigismond de Luxembourg avec les facteurs de décision de l'Empire byzantin en 1395 et 1396.

Les événements qui se sont succédés en Europe centrale et de l'Est au cours des dernières années du XIV^e siècle et au début du XV^e dans le contexte des foudroyantes offensives ottomanes et de l'expectative d'une nouvelle croisade, ont préparé l'évolution vers une nouvelle phase du dialogue interconfessionnel qui, — repris plus tard au niveau des conciles — finit par devenir une des réalités et l'un des soucis dominants de l'époque. L'importance de leur fonction militaire dans toute nouvelle action militaire antiottomane et de leur position géopolitique au Bas Danube expliquent la présence de la Valachie et de la Moldavie dans les projets de croisade et les débats des Conciles réunis dans la première moitié du XV^e siècle; il convient d'ailleurs de souligner que le premier d'entre eux, celui de Pise, nous a laissé une trace documentaire du plus grand intérêt quant au rôle joué par les deux principautés dans l'évolution des rapports internationaux en fonction de la croisade et des projets d'union des Églises.



En résumé et pour conclure : la métropole de Moldavie a été créée à la suite du second détachement de l'Eglise de ce pays de sa dépendance envers la métropole de Halicz, fait accepté par les instances suprêmes du monde byzantin au plus tard en 1387 quand eurent lieu à Lwów les entrevues de l'émissaire impérial et patriarcal Cyprien avec le prince Pierre I^{er} et Ladislas Jagellon, roi de Pologne. L'acceptation de cet état de fait a également eu, implicitement, le sens d'une reconnaissance par la Pologne de l'autonomie politique et religieuse de la Moldavie, attitude qui représentait l'opposé de celle manifestée par le royaume de Hongrie au temps des rois angevins.

L'accord de principe de 1387 menaça de sombrer en 1391 quand, après le décès du métropolite titulaire de Halicz, devint actuelle la question de la désignation de ses successeurs au siège de Halicz et à celui, récemment créé pour la Moldavie. La décision du prince de Moldavie aussi bien que du roi de Pologne de se réserver le droit de désigner eux-mêmes — chacun chez soi — les titulaires des sièges métropolitains

⁵⁷ FHDR, IV, p. 266—267.

de leurs pays déclencha un rude conflit avec le Patriarcat Œcuménique qui s'est prolongé pendant dix ans.

L'antagonisme entre le Patriarcat et les deux Etats alliés, la Pologne et la Moldavie, évolua en parallèle de la rivalité entre le royaume de Hongrie sous Sigismond de Luxembourg et le royaume de Pologne au sujet du contrôle des territoires russes occidentaux et de la Moldavie, ancienne pomme de discorde entre les deux royaumes. Dans les circonstances nées de cette rivalité est issu un début de rapprochement byzantino-hongrois dans le contexte duquel un rôle important est revenu à la maison princière du Maramureș — les Dragoș — opposée à celle des princes de Moldavie — les descendants de Bogdan.

Le conflit de Byzance avec la Moldavie et la Pologne commença à céder en intensité après l'échec final de la tentative entreprise par le royaume de Hongrie pour récupérer ses positions est-carpatiques perdues en 1387. Le danger ottoman, qui s'aggrava considérablement après 1395 et 1396 et qui fut perçu toujours plus cruellement à Byzance, détermina en fin de compte les dirigeants de l'Empire et de l'Eglise byzantins d'adopter des initiatives propres à consolider la croisade au Bas-Danube et de promouvoir dans ce but la coopération des puissances de cette zone.

L'affaiblissement progressif de l'intransigeance du Patriarcat Œcuménique dans ses rapports avec la Pologne et la Moldavie s'est finalement concrétisé dans la réconciliation générale de 1401 quand a été reconnu comme métropolite canonique de la Moldavie le hiérarque Joseph, le candidat proposé et soutenu par le prince du pays, Alexandre le Bon.

LES ARMOIRIES DE LA VILLE D'ASPROKASTRON ET LEUR ORIGINE BYZANTINE

OCTAVIAN ILIESCU

Parmi les nombreuses villes érigées dans l'antiquité le long du littoral de la mer Noire et qui subsistent encore, de nos jours, sur leur emplacement primitif, c'est sans doute Cetatea Albă, sise sur le bord occidental du liman du Dniester, qui a connu le plus fréquemment les changements dramatiques apportés par une histoire dans ces parages trop mouvementée. Fondée par des colons grecs en provenance de Milet, à une date et dans des circonstances restées encore inconnues jusqu'à présent¹, la nouvelle ville reçut le nom de Tyras, en empruntant celui du fleuve qui se jetait, ici même, dans la mer Noire, comme il a été également le cas d'Istros-Histria, elle aussi colonie milésienne. Il est notoire que le fleuve Tyras délimitait à l'est l'habitat des Tyragètes, tribu gète²; c'est donc dans le pays des Gètes que les colons milésiens avaient fondé la ville de Tyras. Au delà du fleuve homonyme — l'actuel Dniester — s'étendait la steppe infinie, incessamment traversée par les flots successifs des barbares, à commencer par les Scythes, qui sacageaient sans répit la florissante colonie milésienne. Entrée sous l'autorité de l'empire romain au temps de Trajan³, Tyras connaîtra un nouvel essor⁴. Après une longue période de silence, l'ancienne ville pontique réapparaît au X^e siècle comme escale byzantine sur la route maritime Constantinople — Lycostoma — Cherson elle est désignée à partir de cette date sous le nom de *Maurokastron*⁵, c'est-à-dire la Cité Noire,

¹ D. M. Pippidi, dans *DIVR*, p. 597, s. v. Il est pourtant permis de croire que Tyras a pu être fondée en même temps que les villes d'Olbia, Istros et Tomis, fondées, elles aussi, par des colons de Milet, ce qui ferait remonter la fondation de Tyras vers la fin du VII^e ou le début du VI^e siècle av. n. è.

² Sur les Tyragètes, v. *ibidem*, p. 301, s. v. geți (A. Vulpe).

³ D. M. Pippidi, *loc. cit.* Il faut cependant noter que Tyras commence la frappe de monnaies de bronze au nom d'un empereur romain sous le règne de Domitien; v. en ce sens Barclay Vincent Head, *Historia numorum*², Oxford, 1911, p. 273.

⁴ Radu Vulpe, dans : Radu Vulpe, Ion Barnea, *DID*, II, Bucarest, 1968, p. 58. La frappe des monnaies de bronze aux effigies impériales continue à Tyras jusqu'à Julia Mamaca, en 235; B. V. Head, *loc. cit.*

⁵ Ce nom apparaît pour la première fois, pour désigner une forteresse située à l'embouchure du Dniester, dans la Notice du Toparque grec, texte daté de la fin du X^e ou du début du XI^e siècle et édité d'abord par C. B. Hase en 1819; v. à ce sujet N. Iorga, *Studii istorice asupra Chilieii și Cetății-Albe*, Bucarest, 1899 (1900), p. 26—27; G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 99—100; Ion Barnea, dans : Ion Barnea, Ștefan Ștefănescu, *DID*, III, Bucarest, 1971, p. 90—92; Victor Spinei, *Moldova în secolele XI—XIV*, Bucarest, 1982, p. 223. Plus récemment, l'authenticité de cette source a été contestée par I. Sevčenko, *The Date and Author of the So-called Fragments of the Toparcha Gothicus*, *Dumbarton Oaks Papers*, 25, 1971, p. 115—188 (d'après Victor Spinei, *op. cit.*, p. 252 n. 296).

allusion transparente à l'état de ses vieilles murailles. La prise de Constantinople en 1204 par la IV^e croisade n'a certainement pas interrompu la dépendance de Maurokastron du monde byzantin, représenté après cette date par l'empire de Nicée. Par contre, ces rapports seront coupée en 1241, à la suite de la grande invasion mongole, quand l'immense territoire situé au nord du Danube maritime et de la mer Noire tombent sous l'autorité de la Horde d'Or. Il semble cependant que, même dans ces conditions, la communauté byzantine de Maurokastron ait conservé un certain degré d'autonomie locale, comme il a été le cas de la ville de Vicina ou de la principauté grecque de Mangoup.

C'est à cette époque que s'établissent les premiers contacts entre les Génois et Maurokastron. La preuve en est fournie par le fait que le plus ancien document génois qui en fasse état, à savoir l'acte rédigé à Caffa, le 28 mai 1290, par le notaire Lamberto di Sambuceto⁶, désigne la ville du liman du Dniester sous le nom de *Malvocastrum*⁷, clairement dérivé de Maurokastron. Par contraction, les documents italiens ultérieurs — actes notariés, cartes géographiques et portulans — appelleront fréquemment cette ville du nom de *Moncastrum* ou même *Mocastrum*.

Mais dès le début du XIV^e siècle, on constate l'apparition d'un second nom, signifiant la Cité Blanche et employé par d'autres sources pour désigner la même ville : *Aqkerman* ou *Akkerman* chez les Arabes⁸, *Albo Castro* (*Album Castrum*) dans les sources latines⁹, *Asprokastron* en grec¹⁰.

Après 1380, le refoulement de la domination mongole loin des Bouches du Danube et du Dniester permet à la Moldavie d'étendre son autorité jusqu'à ses limites naturelles, le littoral pontique et le fleuve Dniester ; par la suite, Maurokastron-Asprokastron devient moldave et l'on appellera en roumain *Cetatea Albă*, la Cité Blanche¹¹. Sous l'initiative

⁶ Cet acte a été publié pour la première fois par G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 176—177, qui, par erreur, l'a daté du 8 (au lieu de 28) mai 1290 et l'a attribué au notaire Castellino di Portovenere ; Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer, I. Les actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto 1289—1290*, Paris — La Haye, 1978, p. 19 et 203, régeste n° 569, a apporté les rectifications nécessaires.

⁷ G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 176 Michel Balard, *op. cit.*, p. 203 n° 569.

⁸ Sous ce nom, la ville de l'embouchure du Dniester est désignée en 1321 par le géographe arabe Aboulféda, *Géographie*, Paris, 1848, p. 317 ; cf. G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 104 ; Victor Spinei, *op. cit.*, p. 224. Ce nom sera adopté par les Ottomans en 1484 et maintenu par les Russes — *Akkerman* jusqu'en 1917.

⁹ Le nom *Album Castrum* désigne la ville du liman du Dniester dans une liste des couvents franciscains, établie vers 1390 : *Pronvinciale Ordinis Fratrum Minorum vetustissimum secundum Codicem Vaticanum n° 1960* éd. C. Eubel, Quaracchi, 1892, p. 73 (d'après Victor Spinei, *op. cit.*, p. 239, 255 n. 401).

¹⁰ La plus ancienne attestation de cette dénomination semble être la mention, en 1345, d'un évêque grec d'Asprokastron, Cyrille : *Analecta Byzantino-Russica*, éd. W. Regel, Saint-Petersbourg, 1891, p. 55, 134 (d'après Victor Spinei, *op. cit.*, p. 235, 254 n. 366). La dénomination *Asprokastron* est également conservée dans la légende d'une série de monnaies locales dont nous allons nous occuper ici même : elle a un doublet latin *Asperum Castrum*, mentionné sous la forme « in loco Asperi Castri » dans un acte rédigé à Kilia, le 9 septembre 1360, par le notaire génois Antonio di Ponzò ; v. en ce sens Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer, II. Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò 1360*, Paris — La Haye, 1980, doc. n° 41, p. 85.

¹¹ Sur les changements politiques intervenus dans la région des Bouches du Danube et à l'embouchure du Dniester après 1380, par suite de la disparition du pouvoir mongol exercé dans ces parages depuis la grande invasion de 1241, v. notamment Șerban Papacostea, *La începuturile statului moldovenesc. Considerații pe marginea unui izvor necunoscut*, SMIM, VI, 1973, p. 43—59 ; Victor Spinei, *op. cit.*, p. 328—331 ; cf. Leon Șimanschi, *Cele mai vechi sigilii domnești și boierești din Moldova (1387—1421)*, AIIAX, 17, 1980, p. 151—152.

de leurs voïvodes Alexandre le Bon, Etienne II et surtout Etienne le Grand, les Moldaves entreprendront d'importants travaux de réparation ou d'agrandissement de l'ancienne forteresse byzantine, qui défendait maintenant leur unique port maritime ¹².

Mais l'histoire devra réserver à la ville portuaire moldave de nouveaux changements politiques. En 1484, sur l'ordre du sultan Bajazet II, la flotte ottomane s'empare de Cetatea Albă et de Kilia, coupant ainsi à la Moldavie sa sortie à la mer, comme la Porte l'avait fait auparavant pour la Valachie, en annexant la Dobroudja en 1415, sous le sultan Mahomet I^{er}. Cetatea Albă devient Akkerman et reste dans l'Empire ottoman jusqu'en 1812, quand les Russes annexent la partie orientale de la Moldavie située entre le Pruth et le Dniester, y compris les villes de Reni, Kilia, Ismaïl et Cetatea Albă, détachées de l'Empire ottoman. Les nouvelles autorités conservent le nom d'Akkerman pour la ville de Cetatea Albă, tandis que la nouvelle province, annexée par l'empire russe, devint à cette date la région de Bessarabie ¹³.

Le 27 mars/9 avril 1918, le Conseil du Pays de Chişinău ayant voté l'union de la Bessarabie à la Roumanie, Cetatea Albă redevient roumaine et reprend son ancien nom. Mais le 26 juin 1940, par une note ultimative, l'U.R.S.S. annexe de nouveau la Bessarabie et, de plus, la Bucovine du Nord et la région de Herţa, qui, jusqu'à cette date, n'était jamais sortie des frontières historiques de la Moldavie. Cetatea Albă devient depuis lors Belgorod. Repris en 1941, ces territoires seront de nouveau cédés par la Roumanie à l'U.R.S.S. en 1944, cession sanctionnée par le traité de paix signé à Paris, le 10 février 1947. Cette fois-ci, par la volonté de Staline même, le sud de la Bessarabie — comme d'ailleurs également le nord — est détaché de l'ancienne province moldave et attaché à l'Ukraine soviétique; la ville du liman du Dniester, appartenant désormais à cette république, a reçu le nom ukrainien de Bjelgorod-Dnestrovski, la Cité Blanche sur le Dniester.

De cette longue histoire d'une ville, trop chargée de changements politiques, nous désirons en détacher dans ce qui suit un aspect plutôt mineur et qui appartient au domaine de l'héraldique. Il s'agit en l'occurrence d'une question d'iconographie monétaire, posée par l'apparition à Cetatea Albă même de plusieurs monnaies de bronze, frappées par la ville d'Asprokastron. Examinons donc d'abord la documentation dont nous disposons jusqu'à présent.

En 1937, on a trouvé à Cetatea Albă, dans plusieurs endroits différents, un nombre de huit pièces de bronze, mesurant de 13 à 16 mm

¹² V. à ce sujet Gr. Avakian, *Cetatea Albă. Cum se distruge un monument istoric*, CNA, 4, 1924, p. 77—81, avec deux feuilles-plates hors texte.

¹³ Ce nom — en roumain *Basarabia* — dérive certainement de Basarab, nom du prince roumain qui fonda au début du XIV^e siècle le premier Etat roumain indépendant, la Valachie; il fut également le fondateur d'une dynastie qui régna en Valachie jusqu'au XVII^e siècle. Les sources médiévales désignaient quelquefois la Valachie, au XIV^e siècle, sous le nom de *Basarabia*; plus tard, ce nom a désigné seulement la partie méridionale de l'ancienne province moldave comprise entre le Pruth et le Dniester, rappelant de cette manière le fait que le territoire situé au nord des Bouches du Danube avait appartenu à la Valachie jusqu'au début du XV^e siècle. Ce sont les Russes qui ont étendu ce nom à toute la province annexée par eux en 1812.

de diamètre et dont le poids variait entre 1 gr. et 2 gr. 40; au droit, elles montraient la tête (rencontre) d'aurochs, une étoile à cinq rais entre les cornes, à dextre une rosette à cinq pétales, à senestre le croissant contourné — ce qui représente les armes traditionnelles de Moldavie; au revers, il y a une croix grecque légèrement pattée, quelquefois cantonnée de quatre globules, entourée de la légende en grec, directe ou rétrograde: ΑCΠΠ<ο>ΚΑΤΡΟΥ, où l'omikron manque, les lettres CT sont en ligature et OY en monogramme¹⁴ (fig. 1 et 2).

Dans le commentaire en marge de la description de ces monnaies, Vlad. Şah-Nazarov, leur premier éditeur, considère que la série montrant au revers la croix sans globules et la légende directe (n^{os} 1—5 de sa description) représente la première émission, tandis que les pièces à la croix cantonnée de globules et à la légende rétrograde (n^{os} 6—8 de sa description) appartiennent à une seconde émission; enfin, l'auteur cité estime que les monnaies en question ont été frappées à Cetatea Albă dans les premières années depuis l'instauration des autorités moldaves, plus exactement sous le règne du voïvode Alexandre le Bon (1400—1432); ces émissions appartiendraient à la colonie génoise locale, qui bénéficiait d'une certaine autonomie de la part de l'État moldave¹⁵.

Les monnaies découvertes à Cetatea Albă en 1937 ont fait également l'objet d'une communication présentée dans cette année à Iaşi par Paul Nicorescu.¹⁶ Le texte de cette communication a été publié en 1943¹⁷. Paul Nicorescu identifie lui aussi au revers de ces monnaies les armoiries de la ville de Cetatea Albă, la croix génoise, qu'il retrouve au revers d'une émission du voïvode Petru Aron (1451—1452, 1454—1455, 1455—1457); à la différence de Vlad. Şah-Nazarov, le second éditeur des monnaies en question les assigne au règne du voïvode Alexandrel (1449, 1452—1454, 1455), qui avait sa résidence à Cetatea Albă, où d'ailleurs il trouvera la mort¹⁸.

Au dossier de l'activité monétaire déployée par la ville de Cetatea Albă au moyen âge, il convient d'ajouter la découverte en 1957, dans la composition d'un trésor monétaire trouvé à Cîrpiţi (dép. de Iaşi)¹⁹, de cinq aspres tatars d'argent, contremarqués d'une croix grecque cantonnée de quatre globules (fig. 3), identique donc à la croix qui figure au revers de la deuxième émission d'Asprokastron; pour ce motif, les aspres contremarqués ont été attribués à une initiative locale de cette même ville²⁰.

Notons enfin que les monnaies de bronze à la légende ΑCΠΠ<ο>ΚΑΤΡΟΥ ont fait encore l'objet d'un examen entrepris par l'auteur de

¹⁴ Vlad. Şah-Nazarov, *O monetă necunoscută a oraşului Cetatea-Albă cu stema Moldovei, Cetatea-Albă*, 4, 1937, n^o 6, p. 9—10.

¹⁵ *Ibidem*, p. 11—12.

¹⁶ Paul Nicorescu, *Monetele din Asprokastron sau Cetatea Albă*, communication présentée le 14 octobre 1937 au V^e Congrès national de numismatique et d'archéologie, Iaşi; v. un bref résumé dans C.N.A., 13, 1938, p. 94.

¹⁷ Idem, *Monete moldoveneşti bătute la Cetatea Albă*, *CercIst*, 17, 1943, p. 75—88; il en existe pourtant un tiré à part, Iaşi, 1937, 14 p.

¹⁸ *Ibidem*, p. 82.

¹⁹ Sur ce trésor, v. Oct. Iliescu et M. Dinu, *Tezaurul monetar din secolul al XV-lea de la Cîrpiţi (raionul Iaşi)*, SCŞ-Iaşi, 8, 1957, p. 342—345 et une planche hors texte.

²⁰ *Ibidem*, p. 345.

ces lignes, qui les a datées du temps du voïvode Petru Aron ²¹ et ensuite par les auteurs d'un grand catalogue de monnaies roumaines, ces derniers se bornant à en décrire quatre exemplaires et à reproduire les opinions antérieures concernant leur chronologie ²².

L'étude de cette activité monétaire locale à Cetatea Albă pose de nombreux problèmes, à la fois d'ordre numismatique, économique ou politique. En fait, les initiatives de politique monétaire assumées par la ville du liman du Dniester s'inscrivent naturellement dans le cadre plus ample du monnayage local tellement divers, qui fit son apparition après 1204 sur les débris de l'ancien empire byzantin et s'y développa longtemps encore après la restauration en 1261 à Constantinople d'un empire grec progressivement rétréci et appauvri. Ce monnayage, couvrant à son apogée le bassin oriental de la mer Méditerranée et le littoral de la mer Noire, a fait dès 1878 l'objet d'une massive monographie ²³, à laquelle de nombreuses contributions se sont ajoutées au fil des années, notamment en ce qui concerne les frappes des divers établissements génois en Roumanie ²⁴. Le cas d'Asprokastron serait donc similaire à celui d'autres anciennes possessions byzantines qui, abandonnées après 1204 par le pouvoir du basileus grec, ont été obligées par la suite de faire face et s'adapter aux nouvelles réalités politiques créées sur leur place, réussissant même d'obtenir quelquefois de la part des nouveaux maîtres le statut d'une certaine autonomie ou quasi-autonomie locale. Dans la plupart des cas connus jusqu'à présent, ce sont certaines colonies génoises du Levant qui, en faisant usage d'un tel statut, ont fait frapper de la monnaie locale ²⁵. En est-il de même pour les aspres mongols contremarqués ou les pièces de bronze frappées à Asprokastron ? Pour répondre à cette question, nous allons faire recours dans ce qui suit à des arguments fournis par la science héraldique.

Comme nous l'avons déjà montré, quelques lignes plus haut, au droit anépigraphe des monnaies de bronze d'Asprokastron figure la tête (rencontre) d'aurochs, avec ses attributs habituels : étoile à cinq rais, rosette et croissant, ce qui constitue les armoiries traditionnelles de la principauté de Moldavie, attestées sous cette forme dans la numismatique et la sigillographie de l'Etat moldave depuis le règne du voïvode Petru I^{er} (1375—1391). Un détail d'iconographie que l'on constate, en examinant le type du droit des monnaies frappées à Asprokastron nous permet d'en établir un *terminus post quem* certain : les cornes de l'animal héraldique sont courbées à l'intérieur, forme adoptée dans la

²¹ *Ibidem*, p. 345 n. 4 Octavian Iliescu, *Moneda în România 491—1864*, Bucarest, 1970, p. 33 idem, *La monnaie génoise dans les pays roumains aux XIII^e—XV^e siècles*, *Colocviul românito-italian*, p. 161.

²² George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprea, *Monede și bancnote românești*, Bucarest, 1977, p. 75.

²³ G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient Latin* (I), Paris, 1878 ; (II), *Supplément et index alphabétique*, Paris, 1882.

²⁴ V. notamment Giuseppe Lunardi, *Le monete delle colonie genovesi*, Gênes, 1980.

²⁵ V. l'aperçu de synthèse chez Octavian Iliescu, *Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII^e—XV^e siècles*, *RRH*, 27, 1989, p. 29—52 (*Les fondements juridiques du monnayage local dans les établissements génois du Levant aux XIII^e—XV^e siècles*).

sigillographie moldave entre 1402²⁶ et 1407²⁷ ou 1409²⁸; auparavant, dès env. 1377, en ce qui concerne l'iconographie monétaire²⁹, et 1387, dans la constitution du type iconographique des sceaux princiers moldaves³⁰, la tête d'aurochs était représentée aux cornes recourbées à l'extérieur³¹. On peut donc, sur la base des particularités d'ordre héraldique montrées par le type du droit, assigner aux émissions d'Asprokastron une date postérieure à 1410.

Au revers, on voit dans le champ une croix grecque dont les extrémités des bras sont un peu élargies sans pourtant prendre la forme d'une croix pattée régulière, de sorte qu'il est assez difficile d'en établir l'origine. Sur quelques exemplaires, cette croix est cantonnée de quatre globules, comme elle apparaît également dans la contremarque appliquée sur les aspres tatars du trésor de Cîrpiți dont nous avons déjà parlé un peu plus haut. Dans le cas des monnaies de bronze trouvées à Cetatea Albă, la croix du revers est entourée de la légende en grec au nom de la ville d'Asprokastron, mis au génitif, selon la vieille tradition héritée de l'antiquité. Il n'y a donc aucun doute : la croix grecque, simple ou cantonnée de globules, représente les armoiries de la ville qui a émis les monnaies respectives, appelée dans leur légende sous la dénomination d'Asprokastron. Le fait qu'au droit de ces mêmes monnaies figure la tête d'aurochs, armoiries de Moldavie, atteste qu'à la date de leur émission, Asprokastron était placée sous l'autorité de cet Etat roumain. Mais à qui donc a pu appartenir l'initiative de ces frappes ? A l'Etat moldave même, qui les destinait à une circulation locale ? Ou bien à une communauté locale, bénéficiant, sous l'autorité de ce même Etat, d'une certaine autonomie administrative ? Et, dans ce dernier cas, de quelle communauté locale en était-il question ?

Jusqu'à présent, tous les auteurs qui ont étudié ces monnaies ont admis sans réserves que la croix qui figure au revers des pièces de bronze ou dans la contremarque appliquée sur les aspres tatars du trésor de Cîrpiți représente la croix de Gênes, adoptée comme armes propres par la ville de Cetatea Albă. Pour Vlad. Șah-Nazarov, la présence de ce

²⁶ Sceau princier, attaché à l'acte émis le 12 mars 1402 à Suceava, reproduit par Jean Bogdan, N. Iorga, *Album paléographique moldave*, Bucarest—Paris, 1926, pl. 84, c'est le grand sceau princier (*sigillum maius*), dont le diamètre mesure 74 mm. Il existe un autre sceau du même voïvode, mesurant cette fois-ci seulement 22 mm de diamètre, où les cornes de l'aurochs sont également recourbées à l'extérieur, comme dans le cas précédent ; ce dernier est attaché à l'acte émis en 1404 à Kamenetz. Podolsk (*ibidem*, pl. 87 cf. Leon Șimanschi, *op. cit.*, p. (B), 7).

²⁷ *Sigillum minus* d'Alexandre le Bon, attaché à l'acte émis le 6 octobre 1407 à Lvov ; les cornes de l'aurochs y sont représentées — pour la première fois courbées à l'intérieur (*ibidem*, pl. 86 Leon Șimanschi, *op. cit.*, p. (B), 8).

²⁸ Sceau princier d'Alexandre le Bon, attaché à l'acte émis le 28 janvier 1409 à Suceava *ibidem*, pl. 15.

²⁹ Concernant la constitution des armoiries d'Etat en Moldavie, v. plus récemment J. N. Mănescu, *Sur les origines des armoiries des principautés roumaines*, *RRH*, 26, 1987, p. 355—357.

³⁰ V. à ce sujet Leon Șimanschi, *op. cit.*, p. 141—148.

³¹ V. l'ample discussion concernant la classification chronologique des émissions monétaires d'Alexandre le Bon, sur la base de ces critères, chez Octavian Iliescu, *Îndreptări și întregiri mărunte cu privire la unele emisiuni monetare feudale ale țării române*, *SCN*, I, 1957, p. 222—232.

symbole héraldique signifie la frappe des monnaies en question par la communauté génoise locale, qui, bénéficiaire de certains privilèges accordés par le voïvode de la Moldavie, avait imité en matière de politique monétaire l'exemple bien connu de Caffa ³², hypothèse acceptée ultérieurement par d'autres auteurs ³³. De son côté, Paul Nicorescu, tout en admettant, lui aussi, la présence de la croix de Gênes au revers des monnaies d'Asprokastron, estime pourtant qu'il s'agit ici encore d'émissions monétaires moldaves faites à Asprokastron ³⁴; une initiative de la part de la communauté génoise locale en est donc exclue.

A notre avis, l'étude de l'iconographie monétaire byzantine, telle qu'elle s'est développée dès la fin du XIII^e siècle, nous permet de formuler une nouvelle hypothèse concernant les origines des armoiries d'Asprokastron. En effet, en déplaçant notre investigation dans ce domaine, on constate l'apparition à Byzance d'un *tornese* frappé au nom de l'empereur Andronic II (1282—1328) et montrant au revers une croix grecque cantonnée de quatre globules (fig. 4) ³⁵. Du règne conhoit d'Andronic II et Michel IX (1294—1320), on connaît encore deux émissions monétaires montrant le même type de revers : un demi-basilikon (fig. 5) ³⁶ et un *tetarteron* ³⁷. Enfin, signalons une dernière émission d'un *tornese* anonyme ³⁸, daté de 1328 à 1376 par ses éditeurs et montrant également au revers la croix grecque cantonnée de quatre globules.

Cet emblème se retrouve également dans le monnayage colonial génois à Rhodes, où une pièce de cuivre frappée entre 1278—1307 présente au droit comme au revers une croix pattée, cantonnée de quatre globules et entourée de quatre B (fig. 6) ³⁹; de même, le demi-gros frappé par Martino et Benedetto Zaccaria, seigneurs de Chio (1314—1324) porte au droit une croix pareille, cantonnée de quatre globules (fig. 7) ⁴⁰. Mais à ce temps-là, à Rhodes comme à Chio, les établissements génois respectifs reconnaissaient pleinement la suzeraineté du basileus byzantin ⁴¹, en l'occurrence Andronic II, et la croix cantonnée de quatre globules représente dans ces cas la marque de cette suzeraineté byzantine ⁴².

Il en ressort que l'emblème héraldique de la ville d'Asprokastron a une origine nettement byzantine, ce qui est confirmé par la présence du nom byzantin de cette même ville dans la légende qui l'entoure au revers des monnaies de bronze. Cet emblème n'a donc rien à faire avec la colonie génoise établie à l'embouchure du Dniester avant 1290; par conséquent,

³² Vlad. Şah-Nazarov, *op. cit.*, p. 11.

³³ Octavian Iliescu, *La monnaie génoise...*, *loc. cit.*, p. 161; Giuseppe Lunardi, *op. cit.*, p. 143.

³⁴ P. Nicorescu, *op. cit.*, p. 80—81.

³⁵ S. Bendall et P. J. Donald, *The Late Palaeologan Coinage 1282—1453*, 1979, p. 37, 4.

³⁶ *Ibidem*, p. 71, n° 11.

³⁷ *Ibidem*, p. 85, n° 29.

³⁸ *Ibidem*, p. 187, n° 9.

³⁹ Giuseppe Lunardi, *op. cit.*, p. 164, n° R16.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 182, n° S4.

⁴¹ Sur les conditions politiques qui ont permis à certaines colonies génoises établies en Roumanie de faire usage du droit monétaire, v. notre étude déjà citée *supra*, n. 25.

⁴² La même signification doit être attribuée à la présence de la croix cantonnée de quatre B dans l'iconographie monétaire de certains établissements génois de Roumanie (v. Giuseppe Lunardi, *op. cit.*, *passim*); là aussi, il s'agit d'un symbole représentant le blason des Paléologues.

contrairement à une opinion assez répandue, cette colonie génoise n'est pas responsable de la frappe des monnaies de bronze au nom d'Asprokastron, ni de la contremarque des aspres tatars du trésor de Cîrpiți.

D'autre part, l'initiative de contremarquer les aspres tatars — mesure économique qui a dû, comme à Caffa⁴³, précéder la frappe d'une monnaie locale — a sans nul doute appartenu à la ville même d'Asprokastron, titulaire de l'emblème apposé en contremarque. Il est évident que c'est aux autorités de cette même ville qu'appartient également la frappe des monnaies de bronze portant le nom d'Asprokastron. Nous avons déjà montré plus haut que Paul Nicorescu avait attribué ces dernières émissions à la Moldavie, en les considérant comme monnaies moldaves frappées à Cetatea Albă et destinées à y circuler, probablement sous le règne du voïvode Alexăndrel, qui avait établi ici même sa capitale⁴⁴. A notre avis, cette hypothèse n'est pas plausible, car la pratique monétaire de l'Etat moldave exclut une telle restriction volontaire apportée à son droit de frappe. Les monnaies de bronze d'Asprokastron, de même que les aspres tatars contremarqués de ses armoiries, étaient effectivement destinées à la circulation locale, mais en vertu d'une initiative assumée par la ville même, qui conservait encore, vers le milieu du XV^e siècle, un certain degré d'autonomie locale d'origines et traditions byzantines. Très probablement, cette autonomie datait dès la fin du XIII^e siècle, quand la ville de Maurokastron — Asprokastron était tombée sous le pouvoir de Nogai, émir et ensuite chan⁴⁵ tatar, maître absolu de la région des Bouches du Danube; ses relations très étroites avec les empereurs byzantins Michel VIII et Andronic II, généralement bien connues, expliqueraient aisément l'octroi d'une telle autonomie à une ancienne ville byzantine. Entrée vers 1380 sous l'autorité de la Moldavie, la communauté byzantine de Cetatea Albă a sans doute pu conserver ses anciens privilèges obtenus de la part des chans mongols. Placée sous la juridiction des *pîrcălabi* (gouverneurs) investis de pleins pouvoirs — militaires, administratifs, fiscaux et judiciaires — par les voïvodes de Moldavie, la ville du Dniester faisait naturellement usage de la monnaie moldave dans la circulation locale et le fait est pleinement confirmé par la fréquente présence de cette monnaie à Cetatea Albă pendant la période moldave de son histoire (1380—1484)⁴⁶. Mais en même temps, Cetatea Albă entretenait constamment d'étroites relations d'affaires avec Caffa et d'autres établissements génois du littoral pontique. De ce

⁴³ Cf. Giuseppe Lunardi, *op. cit.*, p. 122—123, n° C70—C71; Octavian Iliescu, *Contributions à l'histoire des colonies génoises...*, loc. cit., p. 32, 37.

⁴⁴ P. Nicorescu, *op. cit.*, p. 82—83.

⁴⁵ Comme rival du chan légitime Toqtai (1290—1311), l'émir Nogai a assumé le titre suprême de chan entre 1296—1299, fait attesté par certaines émissions de dirhems à son nom et à ce titre v. en ce sens Ernest Oberländer-Târnoveanu, *Documente numismatice privind relațiile spațiului est-carpatic cu zona gurilor Dunării în secolele XIII—XIV*, AIIAX, 23/2, 1985, p. 586—587 idem, *Numismatical Contributions to the History of the South-Eastern Europe at the End of the 13th Century*, RRH, 26, 1987, p. 245—258, où est tracée l'histoire du règne de Nogai et de son fils, Tëaka.

⁴⁶ Sur la présence des monnaies moldaves dans les découvertes faites à Cetatea Albă, au cours des fouilles archéologiques ou par hasard, v. notamment: L. L. Polevoi, *K topografii kladoi i nakhodov monet, obrachavchikhsia na teritorii Moldavii v kontse XIII—XV vv.*, Izvestiia-Chisinau, 4/31, 1956, p. 101 n° 29 A. A. Nudelman, *Moneti iz raskopok i sborov 1971—1972 gg.*, AIM, III, 1974, p. 200—201.

fait, sur le marché de la ville portuaire du Dniester affluait également une grande quantité de monnaies étrangères, en premier lieu les ducats d'or de Venise et leurs imitations génoises de Chio, les aspres mongols et, dans une proportion plus faible et à partir d'env. 1430 jusqu'en 1475, les aspres de Caffa. De Cetatea Albă, certaines de ces monnaies étrangères pénétraient naturellement à l'intérieur du territoire de la Moldavie, où on les trouve parfois, comme c'est le cas du trésor de Cîrpiți déjà cité⁴⁷. Cetatea Albă représentait donc pour la Moldavie une véritable plaque tournante de son économie monétaire, ce qui explique les mesures de ce genre que les autorités locales ont pu prendre à maintes occasions strictes.

Il faut donc conclure que c'est effectivement la ville d'Asprokastron qui a eu des initiatives en matière monétaire, sur la base d'un statut qui lui accordait une certaine autonomie administrative et économique, obtenue dès la fin du XIII^e siècle sous la domination mongole et conservée après l'instauration du pouvoir moldave à Cetatea Albă. Les monnaies de bronze frappées aux armoiries et au nom d'Asprokastron représentent par conséquent des émissions placées sous la double autorité de la Moldavie et de ladite ville, plus exactement, de la communauté byzantine — et non pas génoise — d'Asprokastron.

L'examen de la documentation numismatique connue jusqu'à l'heure actuelle nous permet d'établir l'évolution des armoiries de la ville de Cetatea Albă au moyen âge. Au début — c'est-à-dire vers la fin du XIII^e siècle — elle a adopté comme armoiries propres la croix byzantine cantonnée de quatre globules, telle qu'elle est figurée au revers de certaines émissions monétaires de l'empereur Andronic II, seul ou avec son fils Michel IX ; c'est ce symbole d'origine impériale qui constitue l'emblème de la ville dans la contremarque appliquée sur les aspres mongols et au revers des monnaies de bronze à la légende rétrograde (fig. 2). La croix grecque sans globules, figurant au revers des monnaies de bronze à la légende directe (fig. 1), ne représente qu'une variété ultérieure des armoiries primitives adoptées par la ville d'Asprokastron.

En ce qui concerne la chronologie des initiatives en matière monétaire, manifestées à Asprokastron, nous devons reconnaître qu'il est bien difficile de l'établir avec précision. Ainsi, les aspres tatars contremarqués du trésor de Cîrpiți, examinés par nous en 1957, ne nous ont offert à cette occasion aucun élément de chronologie — année, nom d'émetteur, lieu de frappe — susceptible d'assurer un *terminus post quem* quelconque⁴⁸. A Caffa, une pareille initiative — application d'une contremarque à l'emblème de Gênes sur des aspres émis par la Horde d'Or — a eu lieu vers 1384–1387⁴⁹, mais il est impossible d'assigner une date si reculée aux mesures analogues prises à Asprokastron ; ici, une date située entre 1433–1435 serait, à notre avis, plus convenable⁵⁰.

⁴⁷ Oct. Iliescu et M. Dinu, *op. cit.*, p. 344–345.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 345.

⁴⁹ Octavian Iliescu, *op. cit.*, *supra*, n. 43, p. 33.

⁵⁰ L'événement a pu avoir lieu après la création en 1433 du chanat de Crimée par Hadji-Guirâi (1433–1466), quand l'apparition des aspres du nouvel Etat mongol a dû obliger les autorités d'Asprokastron de prolonger la viabilité des aspres émis auparavant par les chans de la Horde d'Or et qui continuaient à affluer à Cetatea Albă ou s'y trouvaient encore en circulation.

Quant aux émissions de pièces de bronze — qui représentent sans doute des *follari*⁵¹ —, caractérisées par la présence des armoiries de Moldavie au droit et des armoiries et du nom de la ville d'Asprokastron au revers, elles peuvent être datées, d'après le type du droit, dans la période comprise entre les années 1435—1457, quand la tête d'aurochs est souvent représentée avec les oreilles en forme d'ovales, comme c'est également le cas des monnaies d'Asprokastron. Comme analogie, on pourrait rappeler une émission de gros au nom du voïvode Etienne II et de demi-gros anépigraphes du même émetteur, marqués au revers d'un écu chargé d'un M transpercé par une épée en pal⁵², émission que nous avons datée en 1446—1447 (fig. 8)⁵³; une autre analogie pourrait être fournie par une autre émission monétaire, encore non-déterminée et qui comprend des gros et des semi-gros montrant au revers un écu chargé d'un grand II surmonté d'une croix grecque et enfermant une étoile à cinq rais; dans le champ du revers, on trouve parfois un S à droite, à gauche ou des deux côtés de l'écu (fig. 9); on en connaît des gros dont la légende n'a pas été déchiffrée jusqu'à présent et des demi-gros sans légende. De ce fait, nous avons hésité, lors de sa publication⁵⁴, de lui assigner une chronologie plus précise, en l'attribuant soit à Petru Aron, soit à un de ses prédécesseurs, Iliș (1432—1433, 1435—1443, le second règne associé avec son frère, Etienne II)⁵⁵.

Mais il existe une autre analogie d'ordre héraldique susceptible de faciliter une datation plus précise des monnaies de bronze frappées à Asprokastron. C'est à Paul Nicorescu que revient le mérite d'avoir remarqué l'adoption de la croix grecque — sans globules — de ces monnaies par le type de revers d'une émission monétaire appartenant à Petru Aron⁵⁶. Dans le but de compléter la documentation du problème qui fait l'objet du présent travail, nous considérons utile d'offrir à nos lecteurs une ample description de cette dernière émission de Petru Aron :

⁵¹ Vu leur poids assez élevé de 1 gr. à 2,10 gr., ces monnaies ne s'encadrent pas dans le système monétaire moldave dont les demi-gros de bronze — le nominal divisionnaire — ne pesaient à cette époque que 0,30—0,80 gr. Les émissions d'Asprokastron se rattachent sans doute au système monétaire colonial adopté par les Génois de Caffa, où la monnaie de bronze, appelée ici *follaro*, pesait après 1433 env. 0,90—2,20 gr.; v. en ce sens Giuseppe Lunardi, *op. cit.*, p. 113—115 n° C62—C64.

⁵² La description de ce type monétaire chez Octavian Luchian, *Un nou tip de monedă moldovenească*, SCN, III, 1960, p. 507—510 (où cette émission est datée en 1433—1435 et attribuée au voïvode Iliș; p. 509). Ultérieurement, cette émission a été attribuée au voïvode Etienne II et datée en 1446—1447; Octavian Iliescu, *Moneda în România 491—1864*, déjà citée, p. 31; cf. George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *op. cit.*, p. 71 n° 528—533, où les auteurs cités acceptent cette dernière détermination.

⁵³ V. la note précédente.

⁵⁴ Octavian Iliescu, *Monede moldovenești inedite*, *McmAntiq*, II, 1970 (1973), p. 417—422, avec deux pl.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 421.

⁵⁶ Cette émission monétaire a été publiée pour la première fois par D. A. Sturdza, *Uebersicht der Münzen und Medaillen des Fürstenthums Romanien (Moldau und Walachei)*, NZ, 4, 1872, p. 61—65 n° 20 (gros d'argent découvert à Siret), en Bukovine; sur cette émission, v. également Octavian Luchian, *Citena și iri și ipoteze în numismatică medievală românească*, SCN, VI, 1975, p. 250—251 Aurel H. Golimas, *Limitele cronologice ale reformei monetare a lui Petru Aron*, BSNR, 70—74, 1976—1980, p. 321—330 (avec une ample bibliographie à la p. 328 n. 2).

D/ + PETRVS VAIVODA D.M. entre deux cercles de perles

Rencontre d'aurochs aux cornes courbées à l'intérieur et aux oreilles romboïdales et pointues une étoile à cinq rais entre les cornes, à dextre une rose à cinq pétales, à senestre le croissant contourné;

R/ + MONETA MOLDAVIA entre deux cercles de perles Ecu

ancien timbré d'une couronne à trois fleurons et chargé d'une croix ancrée; dans le champ, à droite de l'écu le sigle D, à gauche de l'écu le sigle R (lettres onciales);

Gros; AR 17 mm 0,72 gr. George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede și bancnote românești*, Bucarest, 1977, p. 77 n° 597 (fig. 10).

Il en existe également des demi-gros sans légende, aux mêmes types (même catalogue, n° 602).

De cette description, on peut observer que la croix qui charge l'écu couronné du revers diffère un peu de celle qui constitue les armoiries de la ville d'Asprokastron; en effet, elle y est ancrée, au lieu d'être pattée, comme à Asprokastron. Le type monétaire de Petru Aron ne reproduit donc pas très fidèlement l'emblème d'Asprokastron, mais il en est sans doute influencé.

A notre avis, la monnaie de Petru Aron que nous venons de présenter fournit un autre élément qui puisse témoigner d'une relation privilégiée entre l'émetteur et la ville de Cetatea Albă, justifiant par conséquent l'adoption de l'emblème d'Asprokastron pour son type de revers. La clef du problème semble se trouver dans la légende du droit de cette monnaie, plus exactement, à sa fin comprenant les lettres D M. Signalées pour la première fois en 1975, comme appartenant à la titulature du prince émetteur, ces lettres ont été interprétées par Octavian Luchian comme représentant une abréviation du titre *Dominus Moldaviae*⁵⁷; la légende complète du droit aurait donc la teneur suivante: Petrus Vaivoda et Dominus Moldaviae. Cette interprétation, bien que très ingénieuse, ne semble pas, à notre avis, s'avérer correcte. En effet, un tel titre ne se retrouve jamais, ni dans le formulaire diplomatique, ni dans le texte des légendes monétaires, chaque fois que les textes respectifs sont rédigés en latin. D'ailleurs, le mot *dominus* a au moyen âge une signification différente en Europe Centrale ou en Occident⁵⁸ et dans les pays roumains, où il a la même acception que le titre impérial adopté d'abord par Dioclétien — *dominus noster* — et conservé pendant toute la période de l'empire romain appelée *dominat*. En effet, les Roumains du moyen âge, en Moldavie comme en Valachie, en désignant leurs princes régnants par le titre de *domn*, au vocatif *doamne* (*dominus*, *domine* en latin) entendaient s'adresser de cette manière à un seigneur tout-puissant, pareil à Dieu, reconnu depuis leurs ancêtres Daco-Romains comme l'unique *Dominus Deus* (aujourd'hui en roumain *Dumnezeu*). Mais cette conception politique ne se reflétait que dans les textes officiels rédigés en

⁵⁷ Octavian Luchian, *loc. cit.* Aurel H. Golimas, *op. cit.*, p. 325, 327.

⁵⁸ Cf. les diverses significations de ce terme chez Antonius Bartal, *Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae*, Leipzig, 1901 et chez Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, III, Paris, 1936, s. v.

slave, généralement adressés à des destinataires de l'intérieur du pays et où le prince régnant ajoute à son titre de voïvode celui de Seigneur de Valachie respectivement de Moldavie⁵⁹. Par conséquent, le final DM de la légende inscrite sur cette émission monétaire de Petru Aron ne saurait signifier en aucun cas *Dominus Moldaviae*.

A notre avis, la solution de cette énigme de la numismatique moldave nous est fournie par une délibération du Sénat de Venise, datée du 19 avril 1435 et signalée et commentée en 1937 par N. Iorga⁶⁰. A cette date, le Sénat vénitien communique au baile de Constantinople les décisions prises en vue d'établir des relations commerciales avec la ville de Maurocastrum et demande à ce baile de les faire transmettre, par lettre ou par ambassadeur, au « *domino Maurocastri* »⁶¹. Et dans une lettre datée du 27 avril 1435, adressée au même baile, le gouvernement de Venise ajoute certaines précisions concernant ce *dominus Maurocastri* dont le nom n'est pas mentionné; on y parle d'une initiative secrète, manifestée antérieurement dans ce but par le « *pater illius qui dominatur Maurocastro, qui caloierus est* »⁶². En commentant ces documents, N. Iorga tenta d'identifier l'anonyme seigneur de Maurocastrum en la personne du voïvode Petru Aron, compte tenant du fait que le document en question se rapporte à un moine et le second nom de ce voïvode — *Aaron* — est un nom habituel chez les moines⁶³. On n'a pas accordé trop grand crédit à cette identification⁶⁴; d'ailleurs, dès 1939, N. Bănescu avait attiré l'attention sur le fait que la proposition « *qui caloierus est* » ne se rapporte pas au « *dominus Maurocastri* », mais à son père⁶⁵. Il n'en reste pas moins le fait qu'en 1435, il y avait à Cetatea Albă, sous le règne d'Etienne II, un « *dominus Maurocastri* » auquel devait s'adresser le baile vénitien de Constantinople, en vue d'établir des relations commerciales entre la République des Lagunes et la ville moldave du liman du Dniester représentée par ce mystérieux « *dominus Maurocastri* ».

Mais N. Bănescu, dans cette même étude consacrée à l'histoire de Cetatea Albă, a également le mérite de rappeler la mention de ce titre

⁵⁹ Cf. en ce sens Damian P. Bogdan, *Diplomatica slavo-română, DIR Introdúcere, II*, Bucarest, 1956, p. 78—81.

⁶⁰ N. Iorga, *Noi descoperiri privitoare la istoria Românilor*, AARMSI, s. III^a, 19, 1937 p. 189—196 et deux pl. Ce document a été publié auparavant par N. Iorga dans ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, I, Paris, 1899, p. 573—574. Le document est effectivement daté du 19 avril, comme il apparaît dans la reproduction photographique donnée *ibidem*, pl. I: XVIIIj et non du 17 (XVII^o) avril, comme on trouve dans la reproduction de son texte *ibidem*, p. 195. Ajoutons que l'article *Noi descoperiri privitoare la istoria Românilor* a été réédité (mais seulement la première partie concernant Cetatea Albă) dans le volume N. Iorga, *Studii asupra evului mediu românesc*, édition soignée par Șerban Papacostea, Bucarest, 1984, p. 223—228, avec les compléments de l'éditeur à la p. 229, mais sans les reproductions photographiques publiées en 1937; mêmes observations que plus haut concernant la date du document déjà cité. Nous adressons nos sincères remerciements, ici encore, à notre ami Șerban Papacostea qui a eu l'amabilité de nous signaler cet article de N. Iorga.

⁶¹ N. Iorga, *Noi descoperiri...*, *loc. cit.*, p. 195 (p. 227 de la réédition de 1984).

⁶² *Ibidem*.

⁶³ *Ibidem*, p. 191 (resp. p. 224).

⁶⁴ V. en ce sens le commentaire de Șerban Papacostea en marge de l'article de N. Iorga, *vol. cit.*, p. 229.

⁶⁵ N. Bănescu, *Maurocastrum — Mo(n)castro — Cetatea Albă*, AARMSI, S. III-a, 22, 1939—1940, p. 168.



Fig.1



Fig.2

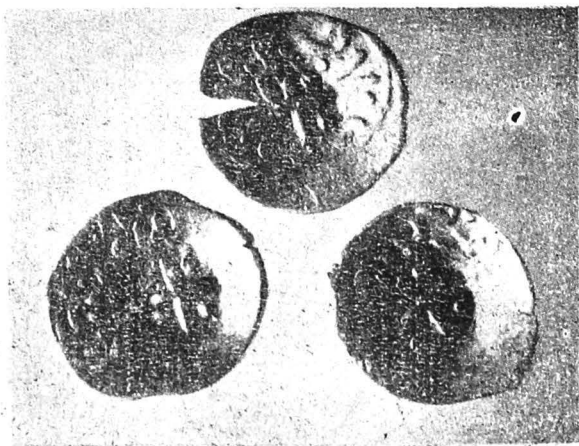


Fig.3



Fig.4



Fig.5

Fig. 1—2. — Monnaies de bronze de la ville d'Asprokastron (*CercIst*, 17, 1943, p. 76).

Fig. 3. — Aspres mongols contremarqués par la ville d'Asprokastron. Trésor de Cirpiți.

Fig. 4. — *Tornese* byzantin émis par Andronic II (*LPC*, p. 37, n° 4).

Fig. 5. — Demi-basilikon byzantin émis par Andronic II et Michel IX (*LPC* p. 71, n° 11).



Fig. 6



Fig. 7



Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10



Fig. 6. — Monnaie de cuivre frappée par les Génois à Rhodes (MCG R16).

Fig. 7. — Demi-gros frappé à Chio par les Zaccaria (MCG S4).

Fig. 8. — Gros moldave émis par Etienne II (SCN, III, 1960, p. 509, fig. 5).

Fig. 9. — Gros moldave, émetteur non-déterminé (MemAntiq, II, 1970, p. 418 et fig. 2).

Fig. 10. — Gros moldave émis par Petru Aron (MBR p. 77, n° 597).

dans d'autres sources, cette fois-ci génoises. Il s'agit en premier lieu des instructions adressées le 5 février 1458 par Gênes à son consul de Caffa, en lui recommandant d'entretenir de bonnes relations avec quatre « dominations » pontiques, à savoir : « *imperator Tartarorum, imperator Trapezundarum, dominus Teodori et fratres eius ac dominus sive Communitas Mocastris* »⁶⁶. Ces instructions sont répétées dans le même sens en 1472, en omettant naturellement l'empire de Trébizonde, tombé en 1461 sous les Turcs, mais en mentionnant de nouveau « *dominus sive communitas Mocastris* »⁶⁷. N. Bănescu pense que sous la dénomination de *dominus Maurocastris* (*Mocastris*), on doit entendre la fonction du *pireălab* (gouverneur) institué à Cetatea Albă par les voïvodes de Moldavie dont il était le représentant local muni de pleins pouvoirs, ce qui lui permettait parfois de prendre des décisions de politique externe, sans doute avec l'accord préalable de son souverain⁶⁸. Mais la syntagme *dominus sive communitas Mocastris* semble montrer que ce *dominus* était plutôt le représentant de la communauté locale, chargé de veiller au bon déroulement des affaires commerciales ; dans cette qualité, il n'avait rien à faire avec les attributions du gouverneur nommé à Cetatea Albă par le voïvode de Moldavie.

À la lumière de ces considérations, on peut supposer qu'avant d'accéder au trône de Moldavie, Petru Aron a pu remplir à un certain moment la charge de *dominus* de la communauté commerçante de Cetatea Albă. Et dans ce cas, c'est au titre de *Dominus Maurocastris* que devaient se rapporter en réalité les sigles D M qui se trouvent à la fin de la légende inscrite au droit des gros de sa dernière émission. Par l'allusion à ce titre et par l'adoption de la croix d'Asprokastron — un peu modifiée, il est vrai — comme type de revers, ces monnaies représentent un souvenir tardif d'une certaine autonomie dont Cetatea Albă a pu jouir pendant environ 200 ans.

On peut donc conclure que N. Iorga avait raison, quand il affirmait que la ville de Cetatea Albă a bénéficié d'une certaine autonomie sous l'autorité moldave, comme il avait été le cas sous les chans mongols⁶⁹. Limitée exclusivement au domaine des affaires économiques et commerciales, cette autonomie, d'origine et tradition byzantine, s'est maintenue à Cetatea Albă jusqu'à la prise par les Ottomans en 1484. Et le fait que successivement, les Arabes, les Mongols, les Roumains, les Turcs et les Russes ont appelé la ville du liman du Dniester, en traduisant dans leurs langues respectives le nom grec *Asprokastron* témoigne sans conteste de l'emprise exercée dans cet espace géopolitique par l'héritage byzantin.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 170 et 171 n. 1, où l'on cite : N. Iorga, *Studii istorice asupra Chilicii și Cetății Albe*, p. 121 = A. Vigna, *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la Signoria dell'Ufficio di S. Giorgio*, I, ASLSP, VI, 1868, p. 815.

⁶⁷ N. Bănescu, *op. cit.*, p. 172 et n. 2 ; N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria Românilor adunate din depozitele de manuscrise ale Apusului*, III, Bucarest, 1897, p. 50.

⁶⁸ N. Bănescu, *op. cit.*, p. 177—178.

⁶⁹ N. Iorga, *Studii istorice asupra Chilicii și Cetății-Albe*, p. 116 ; *idem*, *Noi descoperiri...*, *loc. cit.*, p. 189 (resp. p. 223).

ABRÉVIATIONS :

- AARMSI :** *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, Bucurest
AIIX : *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A. D. Xenopol*, Iași
AIM : *Arkheologičeskie issledovaniiia Moldavii*, Chișinău
ASLSP : *Atti della Società Ligure per la Storia Patria*, Gênes
BSNR : *Buletinul Societății Numismatice Române*, Bucurest
CercIst : *Cercetări istorice*, Iași
CNA : *Cronica numismatică și arheologică*, Bucurest
Colocviul româno-italian : *Colocviul româno-italian «Genovezii la Marca Neagră în secolele XIII—XIV»*. București, 27—28 martie 1975/*Colloquio romeno-italiano «I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV»*. Bucurest, 27—28 marzo 1975, Bucurest, 1977
DID : *Din istoria Dobrogei*
DIR : *Documente privind istoria României*
DIVR : *Dicționar de istorie veche a României (Paleolitic — sec. X)*, Bucurest, 1976
Izvestiia—Chișinău : *Izvestiia Moldavskago Filiala Akademii Nauk SSSR*, Chișinău
LPC : S. Bendall et P. J. Donald, *The Late Palaeologan Coinage 1232—1453*, 1980
MBR : George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede și bancnote românești*, Bucurest, 1977
MCG : Giuseppe Lunardi, *Le monete delle colonie genovesi*, Gênes, 1980
Mem.Antig : *Memoria antiquitatis*, Piatra Neamț
NZ : *Numismatische Zeitschrift*, Vienne
RRH : *Revue roumaine d'histoire*, Bucurest
SCN : *Studii și cercetări de numismatică*, Bucurest
SCȘ-Iași : *Studii și cercetări științifice — Istorie*, Iași
SMIM : *Studii și materiale de istorie medie*, Bucurest

MOLDAVIAN MERCHANTS AND COMMERCE IN CONSTANTINOPLE IN THE 15th CENTURY IN THE “BOOK OF ACCOUNTS” OF GIACOMO BADOER

ERNEST OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU

The *Book of accounts* kept by the Venetian merchant Giacomo Badoer during his stay in Constantinople between September 2nd 1436 and February 26th 1440 is one of the most remarkable documents of economic and social history that survived from the Levantine world of the 15th century.¹ Unfortunately, only a very small part of it was scientifically exploited by historians.²

I came in touch with Badoer's *Book of accounts* while studying the monetary currency in the Byzantine Empire and the Black Sea area during the 15th century. Soon I was glad to discover what a rich source of information I had taken in hand, among which a rather important number of data concerning the Mediaeval history of the Romanians. They reflect the evolution of the relations with the Byzantine world and the Genoese and Venetian Levant in a decisive historical period, when the ascension of the Ottoman Empire in that large geographical region was irremediably modifying the traditional political, social and cultural status of the area.

Although mentioned a long time ago, Badoer's *Book of accounts* was until now almost ignored by Romanian researchers.³ A valuable

¹ *Il libro dei conti di Giacomo Badoer (Constantinopoli, 1436—1440)*, edited by U. Dorini and T. Bertelè (*Il Nuovo Ramusio. Raccolta di viaggi, testi e documenti relativi ai rapporti fra Europae l'Oriente, a cura dell'Istituto Italiano per il Medio Oriente, vol. terzo*) Roma, 1956 (abbreviated *Badoer*).

² The volume was preceded by two papers published by T. Bertelè, *Il libro dei conti di Giacomo Badoer*, in *Byzantion*, 21, 1951, pp. 122—126 and *idem*, *Il giro d'affari di Giacomo Badoer: Precisioni e deduzioni*, in *Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongress, München, 1958*, edited by Fr. Dölger and H. G. Beck, Munich, 1958, pp. 48—57.

According to the initial project, the text was to be followed by a second volume of commentaries, special studies of commercial technics, monetary problems, Ottoman problems, index, etc., which didn't appear until today.

The *Book of accounts* of Badoer was fully used by T. Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1361 al 1453*, in *RIN*, 5, 1957, pp. 1—21 and F. Babinger, *Contraffazioni ottomane dello zecchino veneziano nel XV secolo*, in *RIN*, 3, 1956, pp. 83—99. See also BN. Oikonomides, *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIII^e—XV^e siècle)*, Montreal—Paris, 1979.

Many studies were dedicated to Badoer's *Book of accounts* by the Soviet historian M. M. Shitikov, see for example his *Konstantinopol' i venetsianskaya torgovlya v pervoy poloviny XV v. po dannym knigi shchetov Dzhakomo Badoera*, in *Viz. Vrem.*, 30, 1969, p. 48—63.

³ The first reference to that source is in D. C. Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești cu țările Peninsulei Balcanice din secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea* (*The economic relations of Wallachia with the Balkan countries from the 14th to the*

exception is the analysis made by Mr. Octavian Iliescu for the *torneri vlachesci* recorded by Badoer⁴. I am deeply convinced that the whole document deserves a much more complex approach and a larger debate of the entirely new information on a yet little known aspect of the economic and commercial contacts between the Romanian countries and Byzantium in the 15th century⁵.

A) MERCHANTS

Badoer's *Book of accounts* offers some data concerning direct contacts with Romanian merchants in Constantinople. The first name noted by Badoer is that of *chir Jorgi Foti Vlacho — Master Iorgi (George), son of Photios, the Wallachian*. With small variants, it appears several times between the years 1436–1438 in relation with various transactions. Thus, we learn that on *September 2nd 1437*, *Jorgi Foti* was owing to a Venetian, Ser Marin Barbo, a sum of 72 hyperpera (perpers) and 12 carats (cca. 24 and 4/5 Venetian gold ducats), as a result of the acquisition of a bale of dark green cloth from the Flamish town of Wervieq (*Veroi*). The affair was mediated by the broker *Zorzi Zimador — Giorgio, the Clothcutter*⁶. The same day, the Romanian merchant had to pay another bale, this time a bale of Mantovan turquoise cloth, owned by the Venetian Francesco Trevisan and given to Badoer for sale by the Venetian bailiff in Constantinople, ser Cristoforo Marcello. This cloth was in a bad state, as Badoer scrupulously wrote: *molto malmenadi* and

middle of the 16th century), in *RSL*, 11, 1965 (history series), p. 173 and notes nos. 2 and 3. The author didn't know the source, directly receiving only oral information from O. Iliescu.

From D. C. Giurescu the information passed to Al. Elian, *Byzance et les Roumains à la fin du Moyen Age*, in *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 5–10 September 1966*, edited by J. M. Hussey, D. Obolensky, St. Runciman, Oxford—New York—Toronto, 1967, p. 197 and to E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains aux IX^e–XV^e siècles*, in *XIV^e Congrès internationale des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre 1911, Rapports*, vol. IV, Bucharest, 1976, p. 40.

⁴ O. Iliescu, *Ducații Țării Românești cu numele lui Basarab voievod, (The Wallachian ducats with the name of Basarab voievod)*, in *SCN*, 6, 1975, pp. 145–146 and the footnotes nos. 76–78.

⁵ On the relations between the Byzantine Empire and the Romanian Countries in the 15th century see the papers of Al. Elian and E. Stănescu mentioned above. See also Al. Elian, *Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea (Moldavia and Byzantium in the 15th century)*, in *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare, culegere de studii (The Moldavian culture during Stephen the Great, selected studies)*, edited by M. Berza, Bucharest, 1964, pp. 97–179. The study is very critical and rather sceptical over the amount of the direct relations, the economic ones included.

⁶ Badoer., p. 207, lines 8–10. *Avere*. The cloth was officially measured at Peța, Badoer., p. 206, lines 41–20. *Dare*.

We kept Badoer's orthography unchanged. For an easier reading, we give the modern Italian forms and their English translation.

Badoer, as well as other Italian contemporary sources, informs us that, officially, one Venetian gold ducat was equal to three Byzantine silver hyperpera (perpers), Cf. T. Bertelè, *Moneta veneziana e moneta bizantina, in Venezia e il Levante fino al secolo XV*, vol. I, *Storia-Diritto-Economia*, edited by A. Pertusi, Florence, 1973, pp. 53–58 (Abbreviated *Venezia e il Levante*). One hyperperon was equal to 24 carats.

We shall indicate all the prices both in hyperpera and in Venetian gold ducats, as they were stable and well known money.

molto mal in ordine e senza bole, e tal . . . senza invoia. Under those circumstances *Jorgi Foti Vlacho*—for the first time the name is accompanied by the mention of his nationality—paid only 77 hyperpera and 14 carats (25 and $4/5$ Venetian gold ducats) for that bale of cloth initially evaluated at 99 hyperpera (33 Venetian gold ducats). The broker of this second transaction was again *maistro Zorzi Zimador*.⁷

Another note of *September 2nd 1437* stipulates once more that the two bales of cloth were not paid in cash.⁸

Master *Iorgi* the Wallachian did not buy only cloth from the Italian merchants in Constantinople, but he had some more dealings, for which he was receiving or transferring money on account of the debts. On *September 26th 1437*, Badoer notes that the banker *Kaloianmi Sophiano* (Caloiani Sofiano or Sufiano) had to transfer a sum of 100 hyperpera (33 and $1/3$ Venetian gold ducats) for part of the cloth bought by *Jorgi Foti* three weeks before.⁹ The same day, *Sophiano* had to pay 47 hyperpera and 14 carats (15 and $4/5$ Venetian gold ducats), on account of *Jorgi Foti* for a quantity of copper *Giacomo Badoer* had bought from him. The two cantars and 80 rotoli of copper (133.42 kg) were in form of small change, named in the text *tornexi Vlachesci*—Wallachian tornese.¹⁰ I shall insist further on over that important transaction.

On *October 17th 1438*, as a consequence of the discount of those former acquisitions of cloth, Master *Iorgi* the Wallachian had to pay a remaining of 4 hyperpera and 12 carats (1 and $1/2$ Venetian gold ducats).¹¹

Five months later, on *February 13th 1438*, *chir Jorgi Vlacho* made a new acquisition of cloth from Badoer. This time he bought two bales of cloth of the type *bastardo*, belonging to *Piero Michiel*, *Gerolamo* and *Giacomo Badoer*. In the *Book of accounts* is mentioned that one bale was scarlet and the other one was green. The cloth being not of the best quality, although initially appreciated at the value of 78 hyperpera each (26 Venetian gold ducats), it was sold in the end at a total sum of 155 hyperpera (51 and $2/3$ Venetian gold ducats). The affair was facilitated by a Greek broker whose name was illegible.¹² Some days later, on *February 19th 1438*, Badoer noted that *Iorgi* bought other four bales of

⁷ Badoer, p. 143, lines 7–10. *Avere.* and p. 177 lines 28–30.

⁸ Badoer, p. 240, lines 1–6. *Dare.* That time the turquoise cloth is evaluated again at 77 hyperpera and 14 carats.

⁹ Badoer, p. 236, line 5. *Dare.* Probably the number 117 of the paper sheet from the first *Book of accounts* (*charta*) is wrong, in fact being the number 119, on p. 241, line 2. *Avere.*

¹⁰ Badoer, p. 241, lines 3–4. *Avere.* and p. 212, lines 7–8. *Dare.*, with the difference that Badoer is charged with that sum as a buyer.

From Badoer's *Book of accounts* it results that all the merchandises were weighed either at the public Genoese balance in Pera, or at the imperial one in Constantinople. From the text of Fr. Balducci Pegolotti, *La Pratica della mercatura*, edited by A. Evans, Cambridge in Mass., 1936, p. 32 we learn that the Constantinopolitan pound (*libra*) was equal to that of Pera, weighing 317.664 g, see P. Rocca, *Pesi e misure antichi de Genova e del Genovesato*, Genova, 1871 p. 108, apud M. Halard, *La Romanie génoise (XII^e—début du XVI^e siècle)*, vol. 11, Rome, 1978, p. 897. A cantar of Pera (or Constantinople) is equal to 150 pounds or 100 rotoli, that is 47.65 kg.

¹¹ Badoer., p. 178, line 48. *Dare.*

¹² Badoer., p. 625, lines 4–6. *Avere.* The transaction is mentioned in short at page 580, line 42. *Dare.*, but Badoer made a mistake, writing about the buying of 8 bales of cloth.

Lorenzo Dolfin let us known that in March 1438 the price of the Wervicq cloth is

cloth. They all belonged to Ser Marin and Carlo Zeno and were evaluated to 56 hyperpera each. The whole affair rose to 207 hyperpera and 18 carats (cca. 69 Venetian gold ducats). The broker was a Greek merchant of timber, named Manoli.¹³ On the occasion of this transaction, we learn that *chir Iorgi Vlacho* had an associate (*so chompagno*), whose name and nationality, unfortunately was not notified.¹⁴ The two were partners only in some cases, as he acted most of the time on his own.

The last entry concerning *Iorgi Foti Vlacho* appears in the *Book of accounts* later that year, on *October 17th 1438*,¹⁵ when all the dealings made through the Venetian company whose representative in Constantinople was Giacomo Badoer were settled.

Another name which draws our attention was that of *Jani Vlacho* — *Ianni (John) the Wallachian*. The character appears as a buyer of a bale of green cloth of the type *bastardo*, belonging to Piero Michiel, an associate of the Badoer brothers. Although the bale was recorded with the value of 77 hyperpera and 12 carats, *Jani Vlacho* not only obtained no reduction but, on the contrary, accepted to pay the desired green cloth with 79 hyperpera and 6 carats (26 and 1/2 Venetian gold ducats). The affair was mediated by a Greek broker whose name was illegible in the text.¹⁶

In another entry, dating from *November 14th 1438*, Badoer noted a transaction of cloth *made by a Wallachian (...da un Vlacho)*, whose name was not given. The Wallachian merchant can be neither Iorgi nor Ianni, both well known to Giacomo Badoer. Most probably he was a casual customer, having a name difficult to remember for the Venetian, compared to Iorgi or Ianni, names so often met in the Greek society of Constantinople. The unknown Wallachian bought a bale of the variety *bastardo* from the joint property of Piero Michiel and the Badoer brothers, at the price of 128 hyperpera and 12 carats.¹⁷

The fact that all the three merchants—Iorgi, Ianni and the unnamed Wallachian—made their purchases from the same lot of cloth, in two cases even using the same broker, suggests that there must have been some connections among them. Anyway, they were of the same nationality and so in position to know each other.

From the many names of Greeks, subjects to Byzantium, Venice, the Ottoman Empire or to the Empire of Trebizond, registered in the *Book of accounts* of Giacomo Badoer, I noticed the name of a ship owner, called *Giorgio (Zorzi) Vlachiano*. Badoer recorded that his ship was

70 hyperpera per bale „... (panni) vervi, pp. (i.e. perperi) 70...”, see: F. Mells, *Documenti per la storia economica dei secoli XIII—XVI, con una nota di paleografia commerciale a cura d. Elena Cecchi* (Istituto internazionale di storia economica F. Datini Prato — Pubblicazioni, ser. I, Documenti), Florence, 1972, p. 194 (Abbreviated Documenti.)

From the same letter of Lorenzo Dolfin we learn that the Mantovan cloth is sold with 105 hyperpera per bale: „... (panni) da Mantoa, pp. 105...”, and that of the type *bastardo* with 65 hyperpera a bale: „... panni bastardi, pp. 65.

¹³ Badoer., p. 447, lines 22—25. *Avere*. The business is noted in short on p. 634, lines 6—7. *Dare*.

¹⁴ Badoer., p. 634, lines 6—7. *Dare*.

¹⁵ Badoer, p. 178, line 48. *Dare*.

¹⁶ Badoer., p. 625, lines 7—8. *Avere*.

¹⁷ Badoer., p. 500, lines 30—31.

carrying goods from Caffa to Constantinople in 1437 — 1438.¹⁸ Although a Venetian subject, living at Candia, in Crete,¹⁹ it seems very plausible that his family was coming either from the Romanian countries (Wallachia and Moldavia), or from Thessaly, which at that time used to be called *Great Vlachia*, as it is obvious that the name *Vlachiano* is a derivate from Βλαχία.²⁰

The main Romanian partner of affairs of Badoer in the years 1437—1438, *chir Jorgi Vlacho* appears again in the documents from Constantinople and Pera 15 years later, in 1453, under the form of *Georgici Jupanus Vlacus*. From the first document, written in Constantinople, in *loggia Catalanorum*, on *January 30th 1453*²¹, we learn that *Georgici Jupanus Vlacus* gives mandate to a Genoese, Inoffio Pinelli (*Pinello*), to represent him in a financial dispute he had with two Greeks — Ioannes Bassiliko (*Vassilico*) *Grecus de Constantinopoli* and his partner, Thomas Syropoulos.²² The same day, in Pera, Pinelli came to an agreement with the two Byzantine bankers and merchants.²³ The Wallachian obtained a respite of 40 days for the payment of a debt of 700 hyperpera (cca. 233 and 1/3 Venetian gold ducats). On the same occasion, they agreed over an arbitration committee, made up of Fabrizio *Arconerius*, Bernardo Strolao and Niccolo Pollo, which was going to mediate between the parts in case the money would not have been paid until March 12th 1453. For unspecified reasons, the sum of money was not paid in due time by the debtor and a new agreement was settled in Pera, on *March 8th 1453*.²⁴ The two Greeks offered a new respite until March 30th 1453. We don't know how

¹⁸ Badoer., p. 454, line 26. *Dare.* and p. 493, line 10. *Avere.*

¹⁹ Thê Veneto-Cretan Niccolo Pollo and his brother had great commercial interest in Cetatea Albă-Moncastro in 1453. Niccolo's brother and another member of the family, Ioannes Pollo even lived in Moncastro, cf. N. Iorga, *Lucruri noi despre Chilia și Cetatea-Albă* (*News about Chilia and Cetatea-Albă*), in *ARMSI*, 3rd series, 5, 1925—1927, pp. 326—328. Niccolo's brother can be but Georgio Pollo de Albo Castro, present in Lwow in 1465., cf. N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, vol. XXIII, *Acte străine din arhivele Galiciei, vechii Prusii și Țărilor de Jos*, (*Studies and Documents regarding the Romanians' History, Acts from the Archives of Galitzia, ancient Prussia and Low Countries*), Bucharest, 1913 p. 296, no. XIV (Abbreviated *Studii și documente.*)

²⁰ The family name of Georgio Vlachiano is made up following the same rule as in the case of several levantines' name such as *Giovanni de Vicina*, *Giovanni de Gibeletto* or the family name of *Tartaro*.

²¹ A. Roccatagliata, *Notai Genovesi in Oltremare, Atti rogati a Pera e Mitilene*, t. I, 1, *Pera—1408—1490*, Genova, 1982, pp. 92—93, no. 25 (Abbreviated *Pera*.) The author didn't read correctly the word *Jupanus* (*Inpanus* in her lecture) which accompanies the name of Georgici. The term was clarified by St. Andreescu, *Aux temps de la chute de Constantinople : nouvelles données sur les relations roumano-génoise*, in *RRH*, 23, 1984, 3, pp. 327—333. He emphasizes the importance of the Genoese documents published by A. Roccatagliata for the history of Romania. He also hypothetically identifies *Georgici Jupanus Vlacus* with the comte (*comis*) Giurgică, mentioned in the Moldavian documents of 1452—1454.

²² The reading of *Piropulos* given by A. Roccatagliata to the family name of Thomas is not correct, being that of Syropoulos, an aristocratic family mentioned by Badoer, as well as Ioannes Bassiliko and Kaloianni Sophiano.

²³ A. Roccatagliata, *Pera*, pp. 94—95, no. 26. The Wallachian's name is written *Georci*, i.e. = Iorgi and *Georgici* = Iorghici.

²⁴ A. Roccatagliata, *Pera*, p. 107, no. 34. The writing for the name is *Georgici* = = Iorghici.

that disagreement was closed, during the siege and then the conquest of Constantinople by the Sultan Mohammed II.²⁵

It is for sure that our *Dominus Georgici Jupanus Vlacus* survives the tragical events, as we shall find him mentioned in several documents from the years 1468–1472.

Undoubtedly, *Jorgi Foti Vlach* and *Georgici (Georci) Jupanus Vlacus* are one and the same person with *Georgius Vollata nobilis et prestans vir, habitator de Albi Castris*,²⁶ whom Nicolae Iorga identified, for good reasons, with *pan Iurghici*,²⁷ the governor (*pîrcălab*) of Cetatea Albă (Moncastro or Asprocastron) between 1443–1447 and a member of the Prince's Council of Moldavia²⁸. The identification is confirmed both by the close form of the spelling of the name in the documents and the mention of the title of *Jupan (Jupanus)* given to the governors of the town from the Dniester lagoon in the 15th century.²⁹

The character is a member of the high Moldavian aristocracy.³⁰ Badoer's *Book of accounts*, as well as the recently published acts of Pera offer important information on the career of Jupan Iurghici Vollata from Cetatea Albă as a man of affair, as he was best known as a political figure until now. The participation of members of that impor-

²⁵ The Venetiano-Cretan Niccolo Pollo was taken in slavery, together with his whole family and later released for a ransom of 1,000 Venetian gold ducats and the paying of other spendings during their captivity, see N. Iorga, *ARMIS*, 3rd series 5, 1925–1926, p. 326.

Inoffio Pinelli, the procurator of *dominus Georgici Jupanus Vlacus*, succeeded to run away, being mentioned in Chios, in 1454, cf. A. Roccatagliata, *Notai Genovesi in Oltremare, Atti rogati a Chio (1153–1454: 1170–1171)*, Genova, 1982, pp. 107–108, no. 71 and pp. 180–182, no. 107.

²⁶ A document from 1468, but referring to events from 1465–1466, mentions *Georgio Vollata... cittadino di Moncastro...* cf. N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor adunate din depozitele de manuscrise ale Apusului, (Acts and Fragments Regarding the History of the Romanians Collected from the Western Manuscripts Stocks)*, vol. III, Bucharest, 1897, p. 13 (Abbreviated *Acte și fra m.*), His name appears again in 1469, in the safe-conduct issued by Genoese authorities on August 8th to: *...nobilis et prestans vir Georgius Vollata habitator de Albicastro ita nobis carus...*, see A. Vigna, *Codice diplomatico delle colonie Tauro-Ligure durante la signoria dell'Uffizio di S. Giorgio (MCCCLIII – MCCCLXXV)*, in *ASLSP*, 7, 1871, 1, 3rd part, pp. 617–618.

His son *Dymitr, domini Jurgi Walata filio de Alba Castro* or *Dimytr, Here Jurgi Walata von Weysenborg*, Zones is attested in Lwow between 1471–1472, see N. Iorga, *Studii și documente*, vol. XXIII, pp. 305–306, no. XLII and p. 306, no. XLV. Although the name of Jurgi Valata is not accompanied by the term *quondam*, there is not sure that he still lived by 1469.

²⁷ N. Iorga, *Noi descoperiri privitoare la istoria românilor, (New Finds Regarding the History of Romanians)*, in the vol. *Studii asupra Evului Mediu românesc, (Studies on the Romanian Middle Ages)* edited by S. Papacostea, Bucharest, 1984, pp. 221–225. See also our study, *International Trade and Politics in Medieval Moldavia of the 15th Century – The Case of Vollata Family*, in *RRH...*, 1990, 3–4, in print.

²⁸ See *DRH*, A, vol. Ist, nos. 225, 227–230, 232, 235, 237, 239–240, 242–243, 250, 252, 251, 255, 257, 260–261, 261–265 and 269–271 and *DRH*, A, vol. IInd, no. 4.

²⁹ His Christian name was George (Gheorghe in Romanian), pronounced in Greek, *Jorgi*. Iurghiei and Iurga are only hypocoristic forms of that name, as well as Giurgiu, Giurgea, Giurcă. The many variants of the name are not exceptions in the Moldavian documents of the 14th–15th centuries, thus the identification of the person being often difficult because of that practice.

On the use of the title *jupan* by the governors of Moncastro, see N. Iorga, *Acte și fragm.*, vol. IIIrd, p. 33 and 46 and *idem*, *Studii asupra Evului Mediu românesc*, p. 223. We think that all members of the Town Council (*pîrgarii*) wore that title.

³⁰ His Moldavian origin and his aristocratic class affiliation was already underlined by St. Andreescu, *op. cit.*, p. 328.

tant family in the great international trade on the route Constantinople-Pera-Moncastro-Caffa-Lwow-Braşov is not a unique case in the history of Moldavia during the 15th century, as there are many proofs that even the Moldavian Prince took part in the commerce.³¹

The case of Iurghici Vollata is of a special interest for the study of the evolution of the West Pontic hellenism too, Moncastro, with its ancient Byzantine tradition, being one of its most important centers.³² Although his name is twice written followed by the term *Vlacho* or *Valacus*,³³ there are clear proofs that the family of pan Iurghici was of Greek origin. In this respect, not only the family name of Vollata³⁴ and that of his father, Photios (*Foti*), mentioned by Giacomo Badoer,³⁵ lead to this conclusion, but even more the notification of *Grecus* or *Krychen* which accompanies the name of another member of his family in some acts from Lwow.³⁶

Both from the entries of Badoer's *Book of accounts* and the documents of Pera, jupan Iurghici appears as keeping close relations of affairs with the Greeks from Constantinople or Crete. He certainly knew both Greek and Italian, because the presence of a translator is never mentioned during the transactions.

The raising and the social and political position of the Vollata family in the Moldavian society of the 15th century represent one of the

³¹ See I. Nistor, *Handel und Wandel in der Moldau bis zum ende des 16. Jahrhunderts nach den Quellen Dargestellt*, Chernowitz, 1912, pp. 41–45 and N. Iorga, *Istoria comerfului românesc (The History of the Romanian Trade)*, in vol. *Opere economice (Economic Works)*, ed. by G. Penelea, Bucharest, 1982, pp. 514–516.

³² The Greek language is used in inscriptions celebrating the rebuilt of the citadel, see I. Bogdan, *Inscripțiile de la Cetatea Albă, (The Inscriptions from Cetatea Albă)*, in *AARMSI*, 2nd series, 30, 1908, p. 316 sqq. It also appears on the autonomous coins issued during the first half of the 15th century, with the legend ΑΧΙΠΟΚΑΚΤΡΥ, P. Nicorescu, *Monede moldovenesti bătute la Cetatea Albă, (Moldavian Coins Struck at Cetatea Albă)* in *Cercetări istorice (Historical Researches)*, 17, 1943, pp. 75–88.

For the history of Cetatea Albă – Moncastro, see: N. Iorga, *Studii istorice asupra Chilie şi Cetăţii Albe, (Historical Studies on Chilia and Cetatea Albă)*, Bucharest, 1899, pp. 76–164 (Abbreviated *Chilia şi Cetatea Albă*,); N. Bănescu, *Vechi relații ale țării noastre cu genovezii, (Ancient Relations of Our Countries with the Genoese)*, in *Inchinare lui N. Iorga, (Homage to N. Iorga)*, Cluj, 1931, pp. 32–35, *idem*, *Maurocastrum-Moncastro-Cetatea Albă*, in *BSH*, 21, 1939, pp. 20–31 and C. C. Giurescu, *Tirguri sau orașe și cetăți moldovenesti, (Moldavian Boroughs or Towns and Fortresses from the 10th to the middle of the 16th Century)*, Bucharest, 1967, pp. 204–205.

³³ In this case the term *Vlacus* means *subject of the Prince of Wallachia* (i.e. Moldavia) and not the ethnical origin. A similar case from the same geographic area is that of the *Armenian* Aswadur from the Moldavian town of Siret, which is named *Valachus* in a document from Lwow, see, N. Iorga, *Studii și documente*, vol. XXIII, p. 322, no. CIV, See also the situation of several *Polish* or *Hungarian* Wallachians mentioned in the accounts of Massaria of Caffa, cf. N. Iorga, *Chilia și Cetatea Albă*, p. 136.

³⁴ In the acts of Lwow the name is spelled *Walata*.

³⁵ The name of Photios (*Fotic* in Romanian) is unusual at the Romanians. During the 14th–15th centuries we know nobody being called that name in the documents from Moldavia or Wallachia.

³⁶ He is Kaloïanni Vollata, *Calyan Walata de Albo Castro*... or ...*dictus Calian Grecus*, as an act from 1473 specifies, see: N. Iorga, *Studii și documente*, vol. XXIII, p. 307, no. I. In other documents he is named...*ffamoso Kaliano Greco de Albo Castro*, *ibidem*, p. 314, no. LXXV or ...*Calyan dem Krychen von Weissenborg*, *ibidem*, p. 303, no. XXXXIII.

Badoer spells in the same way the name of *chir Jorgi Foti Vlacho* and of *chir Jorgi Lascari*. It is obvious that *Jorgi* is the transliteration of the Greek Γεωργι.

rare known cases of penetration of the Greek element up to the highest level of the feudal hierarchy in the country.³⁷ Their local provenance from Cetatea Albă-Moncastro was a favourable factor, mainly during the reign of the Princes Stephen II (1435–1443) and Alexander II (1449–1453), when the presence of the head of the state in Southern Moldavia determined a growing economic and political role of Cetatea Albă – Moncastro into the Moldavian state affairs.

We do not have enough information to identify Ianni, the other Wallachian merchant. His supposed relation with Iorgi might lead us to believe that he was himself a Moldavian subject, although the name of Ianni suggests a Greek origin in his case too.

B) MOLDAVIAN GOODS ON THE CONSTANTINOPOLITAN MARKET

The *Book of accounts* of Giacomo Badoer has several entries referring to indirect trade relations with Moldavia, mainly with Moncastro, for instance, the registration of insurance policies for ships transports, the sending of bills of exchange (*cambii*) or the reexportation of Moldavian goods, brought to Pera or Constantinople by other merchants.

On August 16th 1437 an entry mentions the sending of a bill of exchange of 967 hyperpera towards Caffa by the way of Moncastro (*per via de Monchastro*), by the ship of the Genoese Giovanni Montaldo.³⁸ The note shows the use of a direct sea line between Constantinople and Cetatea Albă-Moncastro. Although shorter, that route was more difficult than the other one, along the shores of Anatolia, Caucasus and Crimea, because of the navigation against the North-Eastern currents and winds, so frequent in the Black Sea area. Most of the ships, including the Venetian *galia da Romania* visiting Moncastro after 1436, preferred to sail along the route Constantinople-Simiso-Sinope-Trebizond-Tana-Caffa.³⁹

The name of Moncastro appeared once more on May 26th 1438, when Giacomo Badoer noted an insurance policy for Alvise da Riva, who was going to transport goods evaluated at 150 hyperpera (50 Venetian gold ducats) to Moncastro (... *de qui fin a Monchastro*), by the

³⁷ On the presence of the Greek element into the Moldavian nobility of the 15th century see, C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, (*The History of the Romanians*), 4th edition, vol. IInd, 2, Bucharest, 1943, p. 458 and Al. Elian, *op. cit.*, p. 153. It is possible that their number is higher, especially of those coming from Chilia and Cetatea Albă, but their identification is difficult because of the names commonly given to the Moldavians too.

³⁸ Badoer., p. 354, lines 27–29. *Dare.*

Per via da Moncastro there arrives to Constantinople some importants political news from Tana and Caffa in June 1431, see Fr. Dupuigrenet Desroussilles, *Vénitiens et Génois à Constantinople et en Mer Noire en 1431 d'après une lettre de Martino da Mosto, baile à Constantinople au baile et aux conseillers de Negropont*, in *Cahier du monde russe et soviétique*, 20, 1979, 1, p. 120 and 122.

³⁹ For the inclusion of Moncastro along the route of the galleys *da Romania* see, Ș. Papacostea, *Venise et les Pays Roumains au Moyen Age*, in *Venezia e il Levante.*, vol. Ist, pp. 601–602 and F. Thiriet, *Les Vénitiens en Mer Noire. Organisation et traffics (XIII^e–XV^e siècles)*, in *Archeion Pontou*, 35, 1979, pp. 51–52. The port from the Dniester lagoon was visited by the Venitian galley in 1444 too, cf. *idem*, *La Romanie Vénitienne. Le développement et l'exploitation du domaine coloniale vénitien (XII^e–XV^e siècles)*, Paris, 1959, p. 373.

ship of Antonio Drago.⁴⁰ The insurance tax is 3 per cent of the value of the merchandises, rising to 4 hyperpera and 12 carats (1 and 1/2 Venetian gold ducats). The relative low amount of the tax, equal to those for goods sent to Caffa, Messembria or Porto de Zagora, (Varna?) indicates that the route of Moncastro was considered to be sure enough and commonly used by ships, rather than a shorter one.⁴¹ We don't know for sure what exactly Alvise da Riva brought from Moncastro in exchange for his goods, but it is possible that a certain quantity of wax from Wallachia, mentioned in Badoer's counts, was brought to Constantinople by him.

We receive much more information upon another merchandise coming from Moncastro, which is the object of a bargain recorded in the *Book of accounts* on January 15th 1438. At that date Badoer made a barter (*barato*) with Ser Aldobrandin di Giusti (*Aldrobrandin di Zusti*). Badoer offered 28 bales of cloth of Valence, estimated for 22 hyperpera each (7 and 1/3 Venetian gold ducats) for 68 cantars and 44 rotoli (cca. 3,261 kg) of dry ox hides from Moncastro (...*chuori de bo crudi da Moncastro*.), evaluated at 9 hyperpera per cantar. The whole business rose to a total value of 616 hyperpera (205 and 1/3 Venetian gold ducats).⁴² A condition was specified: the hides had to be of good quality and well dried (*boni chuori e ben sechi*). Aldrobrandin di Giusti agreed with a reduction of 16 hyperpera in favour of Badoer. The proposal of di Giusti was confirmed by the Genoese Cristoforo Palavicini, as he was probably the first to benefit from the offer.⁴³ The *Book of accounts* mentions several transactions in connection with the evolution of that important business.⁴⁴ The price of 9 hyperpera per cantar (3 Venetian gold ducats) of ox hides from Cetatea Albă-Moncastro was the usual one on the Constantinopolitan market of that year, maybe even higher for that type of merchandise. But it was lowered down through the reduction of 16 hyperpera accepted by the seller, so that the real price per cantar became in the end only 8 hyperpera and 18 carats. From the *Book of accounts* of Badoer we learn that, in general, the mean price for the salted ox hides was of 7 hyperpera per cantar and for the dried ones it was of 8 hyperpera per cantar.⁴⁵

⁴⁰ Badoer., p. 45, lines 35–36, *Avere*.

⁴¹ The insurance tax for Venice is between 4 and 6 per cent, that for Anconna oscillates between 8 and 10 per cent and that for Mallorca and Saragossa, is evaluated to 19 per cent.

⁴² Badoer., p. 135, lines 30–32. *Avere*. The owner of the cloth was Ser Piero Soranzo, *ibidem*, p. 134, lines 24–26. *Dare*.

⁴³ Badoer., p. 346, lines 2–7. *Dare*.

⁴⁴ Badoer., p. 346, lines 2–3 *Dare* and p. 347, lines 1–3. *Avere*.

⁴⁵ From the Imperiale Tonso's letter sent from Pera to his brother in Nicosia, we learn that in June 1433 the price of ...*chuori de buffaro*... *pauce sunt valuta perperi XII in plus secundum bonitatem crudis*..., cf. L. T. Belgrano, *Documenti riguardanti la colonia genovese di Pera*, Genova, 1888, p. 202, no. XCIX, but Belgrano misreads Corni (?) *de buffaro* (buffalo's antlers) for *chuori*.

The year 1433 is a bad year for the Pontic trade, because of the fights in Crimea, in connection with the conquest of Cembalo, by the Lord of Mangop.

In March 1438, Lorenzo Dolfin writes that the price of ox hides is: ...*chuori crudi*, pp. (i.e. *perperi*) 9 1/2, *saladi*, pp. 8 1/2, *el non de sono*..., that means that they are lacking from the market, see: F. Melis, *Documenti*., p. 194.

Wax was another important Moldavian merchandise. On *Novem ber 10th 1437*, Badoer writes in his *Book of accounts* that he owed to the Genoese Thomas Spinola a sum of 55 hyperpera and 6 carats (18 and 2/5 Venetian gold ducats) for 2 cantars and 8 rotoli (cca. 99 kg) of *wax from Wallachia (zera de Vlahia)*. Its price was 27 hyperpera per cantar.⁴⁶ Another quantity of two cantars and two rotoli was bought also from Thomas Spinola and sent to Venice on account of Gerolamo Badoer, Giacomo's brother, at the same price of 55 hyperpera and 6 carats.⁴⁷ The Badoer brothers are not the only clients of Spinola for the Wallachian wax. A group of several merchants, whose names were not mentioned, purchased 5 cantars and 7 2/3 rotoli (cca. 242 kg) of wax, at the price of 26 hyperpera and 12 carats per cantar, that is 109 hyperpera and 12 carats (36 and 1/2 Venetian gold ducats) for the whole quantity.⁴⁸ Alvise da Riva bought in his turn an unprecised quantity of wax from the same lot, for which he owed to the Genoese merchant 109 hyperpera and 3 carats (36 and 1/3 Venetian gold ducats).⁴⁹

In conclusion, Thomas Spinola sold a quantity of about 629 kg of *Wallachian wax* to several merchants registered in Badoer's accounts for a total amount of 220 hyperpera (cca. 73 and 1/3 Venetians gold ducats). He must have bought the wax during his visit in Moncastro, in 1437, while being embarked on the ship of Giovanni Montaldo. The Spinola family was otherwise well known at that time as specialised in wax trade.⁵⁰ We also learn that the beeswax of Wallachia was commercialized shaped in wax cakes (*panno* or *panneti de zera*), a merchandise actually often mentioned in the Moldavian documents under the name of *camănă* (Камънъ отъ воскъ).⁵¹

Among the very many entries of the *Book of accounts* of Giacomo Badoer concerning the beeswax transactions, the *wax from Wallachia* represents only a very small part, as compared to those coming from *Zagora*, or *Caffa* and *Tana*, often named after the region they came from: *de Zagora*, *de Turchia*, *de Savastopoi* or *de Rosia*. However, its acquisition price is the highest on the Constantinopolitan market—26 hyperpera and 12 carats to 27 hyperpera per cantar—certainly due to its better quality. The other brands are bought at the medium price of 25 hyperpera per cantar.⁵²

The only Romanian commodity Badoer bought directly from a Moldavian merchant was *copper*, more exactly the so called *tornexi vlaheschi*—the *Wallachian tornese*, small copper or bronze coins. Their

⁴⁶ Badoer., p. 283, lines 13–14. *Avere*. The note is recorded again, by error, on p. 283, line 14. *Avere*. The same information, without the owed sum, is found also at p. 514, lines 22–24. Here we learn the name of the broker too, Piero del Pozzo, (*Pozo*).

⁴⁷ Badoer., p. 283, lines, 19–20. *Avere*.

⁴⁸ Badoer., p. 283, lines 17–18. *Avere*.

⁴⁹ Badoer., p. 175, line 14. *Avere*.

⁵⁰ J. Heers, *Gênes au XV^e siècle. Activité économique et problèmes sociaux*, Paris, 1961, p. 369.

⁵¹ See, *DRH*, A, vol. Ist, no. 276 and vol. IInd, nos. 64, 65 and 138.

⁵² The price of 28 hyperpera for the cantar of beeswax from Zagora, indicated by Lorenzo Dolfin in March 1438 ... *zera iagora*, pp. 28 et non de sono..., see: F. Melis, *Documenti*, p. 194, the supposed scarcity of wax is not confirmed by the great number of the entries concerning this commodity from the *Book of accounts* of Badoer.

seller was *chir Jorgi Foti Vlaco*. The trade with that unusual merchandise is one of the biggest surprise offered by the *Book of accounts* of Giacomo Badoer. Badoer recorded several transactions with *tornexi vlachesci*. On September 26th 1437, he mentioned that *chir Jorgi Foti Vlacho* had to receive a sum of 47 hyperpera and 14 carats (cca. 15 and 4/5 Venetian gold ducats) for a quantity of 2 cantars and 80 rotoli of copper coins (133.420 kg).⁵³ Later on we learn from another entry that the barrel of *tornexi vlachesci* was acquired by Badoer on account of Ser Zaccaria Contarini and was sent to Crete, together with 14 boxes of copper plates. The initial transaction of copper coins had been done before December 18th 1436, between Iorgi, on one side, and Kaloianini Sophiano and Giacomo Badoer, on the other. The Greek banker and merchant commercialised in his turn a certain quantity of *Wallachian tornese*, as Badoer noted in his *Book of accounts*, for which, Sophiano had to receive from Bartolomeo da Rezo 85 hyperpera and 13 carats (28 and 1/2 Venetian gold ducats) before December 18th 1436 and another part of the debt — 337 hyperpera (112 and 1/3 Venetian gold ducats) — before February 25th 1437.⁵⁴ The total debt of da Rezo towards Kaloianini Sophiano raised to 422 hyperpera and 13 carats (140 and 4/5 Venetian gold ducats). Although the text doesn't explicitly describe the form of the copper bought by Bartolomeo da Rezo (in plates or ingots), we have good reasons to suppose that it must have been under the same form of small change — *tornexi vlachesci*. The transaction is recorded on the same file of the Sophiano's count where there is noted the debt to be paid to Iorgi for his *Wallachian tornese*. Badoer sent to Venice other three barrels of copper coins on account of Ser Piero Soranzo, for which he owed to Kaloianini Sophiano the sum of 472 hyperpera and 19 carats (about 157 and 2/3 Venetian gold ducats). The debt was to be paid before February 12th 1437.⁵⁵

The total amount of copper in *tornexi vlachesci* entered into several dealings from the same source, Iorgi the *Wallachian*, as recorded by Giacomo Badoer in his *Book of accounts*, rose to an impressive quantity of 2642.73 kg (about 56 cantars and 46 rotoli).

What *tornexi vlachesci* really meant is an important question, to which Mr. Octavian Iliescu tried to find an answer, considering the term was used for *bani* (anepigraphic oboles), struck by Vlad Dracul (1436 — 1448).⁵⁶ We don't believe them to be coins issued by Vlad Dracul, Prince of Wallachia, at least for the reason that the business recorded by Badoer was done sometimes between September 3rd and December 18th 1436, that is, before the beginning of Vlad's reign, in December 1436. On the other side, the Wallachian coins from the 15th century are always

⁵³ Badoer., p. 241, lines 3—4, *Avere*, p. 242, lines 7—8. *Dare*, and p. 124, lines 24—28. *Dare*., p. 243, lines 12—14. *Avere*.

The merchandise was sent farther to Alexandria by Leonardo Grimani's ship, Badoer., p. 678, lines 3—5. *Dare*. The text of that missing page was established by F. Melis, but he notes *follari*, instead of *tornexi*.

⁵⁴ Badoer., p. 7, lines 10 and 18. *Avere*.

⁵⁵ Badoer., p. 2, lines 17—19. *Dare*, and p. 3, lines 10—11. *Avere*.

⁵⁶ O. Iliescu, *op. cit.*, p. 145—146. See also T. Bertelè, *Appunto sulle monete del Rechenbuch edito da Hunger-Vogel*, in *BZ*, 56, 1963, p. 325 and foot-note no. 10.

from silver or billon, thus containing a certain amount of silver. The only copper coins were struck in this period in Moldavia. In our opinion, the Badoer's *tornexi vlachesci di rame* are in fact certain types of copper Moldavian issues of half groats, minted during the reign of the Princes Alexander the Good (1400—1432), Elias (1432—1437) and at the beginning of Elias joint reign with his brother, Stephen II (post August 1435).⁵⁷

How many coins of Wallachian *tornese* were sold by Iorgi? If we take into consideration that the medium weight of a half groat varied at that time between 0.44 and 0.32 g,⁵⁸ that means not less than about 6,000,000 to more than 8,250,000 pieces only for the 2,642.73 kg handled by Badoer! Such a huge quantity of *tornexi vlachesci* sold in Constantinople, probably represented old issues from Alexander the Good recalled out of currency, and not contemporary coins struck by Elias or Stephen II.

Even those incomplete figures offer a surprising vivid image of both the great amount of the Moldavian monetary issues during the first half of the 15th century and the important quantity of coins that went abroad in different ways. The exportation of coins as a bullion source is not something new in the Mediaeval world in general, but it clearly attested for the first time in the case of the Romanian countries. The buying of a great quantity of small change only for metal export was surely favoured by the advantageous exchange rates with silver or golden coins on the Moldavian market. It is obvious that at Cetatea Albă-Moncastro the price of a rotol of coined copper valued at least seventeen times less than the price offered on the Constantinopolitan market.⁵⁹ The exportation of small change can explain, in part, the extreme scarcity of certain types of Moldavian half groats.

The price of 17 hyperpera (5 and 2/3 Venetian gold ducats) per cantar of copper coins is the normal one paid by Badoer for the copper in any form in the years 1436—1440.

⁵⁷ On half groats types issued during 1400 (most probably after 1414) and 1449, see: G. Buzdugan, O. Luchian and C. C. Oprescu, *Monede și bancnote românești (Romanian Coins and Paper Money)*, Bucharest, 1977, pp. 58—71 passim, (Abbreviated MBR).

On the weight standards and the composition of the alloy, see: C. Moisil, *Istoria monedei în România, (The History of the Coin in Romania)*, in CNA, 2, 1921—1922, pp. 76—78 and O. Iliescu, in the vol. edited by C. Kirițescu, *Sistemul bănesc al țelului și precursorii lui, (The Monetary System of the Leu and its Forerunners)*, vol. Ist, Bucharest, 1964, pp. 90—92.

Mrs. C. Stirbu considers that "tornexi vlachesci" might be autonomous issues of Moncastro (see the types in MBR, p. 75, no. 573 — 576), dated between 1449—1455.

⁵⁸ The statistics were made using the weights given in MBR, by O. Iliescu and E. Isăcescu, *Cr. Col.-BARSR*, 51, ian.—iun., 1975, pp. 76—78 and C. Stirbu, *Colecția de monede medievale românești Dr. Rudolf Gassauer, (The Dr. Rudolf Gassauer's Collection of Romanian Mediaeval Coins)*, in BSNR, 75—76, 1981—1982, nos. 129—130, pp. 315—349 and *idem*, *Catalogul monedelor feudale moldovenești din colecția N. Docan, (The Catalogue of Mediaeval Moldavian Coins from N. Docan Collection)*, in manuscript. We are deeply grateful to Mrs. C. Stirbu for this information.

⁵⁹ According to Badoer's *Book of accounts*, in Constantinople the official value of a Venetian gold ducat was 576 Byzantine *tornexi* (i.e. copper follari), the equivalent of a rotol of minted copper.

C) CONCLUSIONS

The dealings of Iorgi the Wallachian noted by Badoer in his *Book of accounts* rose to a total sum of 666 hyperpera and 8 carats (about 222 and 1/10 Venetian gold ducats). 147 hyperpera and 14 carats (49 and 1/5 Venetian gold ducats) came from the selling of his goods and the rest of 519 hyperpera and 7 carats (172 and 9/10 Venetian gold ducats) from the value of the goods he acquired. We should add to that the value of the copper coins sold through Kaloïanni Sophiano, 895 hyperpera and 8 carats (298 and 2/5 Venetian gold ducats), those transactions being closely connected to Iorgi's activity too. This way we arrive to a sum of about 1561 hyperpera and 16 carats (about 520 and half Venetian gold ducats).

It is a pity that the concise *Book of accounts* gives little information on the goods of the Moldavian merchants, sold and bought. In Iorgi's case, the only mentioned merchandise are cloth he bought and copper coins he sold. The notary acts instrumentalised at Pera and Constantinople in 1453 are also incomplete in their respect: we learn that during the winter and spring of that year, the same merchant owed 700 hyperpera (233 and 1/3 Venetian gold ducats) to Kaloïanni Bassiliko and Thomas Syropoulos, as a result of certain transactions, for which unfortunately we receive again no detail.

The other two Moldavian subjects, Ianni and the anonymous Wallachian client of Giacomo Badoer appear with much smaller dealing values in the *Book of accounts*: 77 hyperpera and 12 carats (25 and 1/3 Venetian gold ducats), for the former, and 128 hyperpera and 12 carats (43 and 2/3 Venetian gold ducats), for the latter.

All in all, the Badoer's three Moldavian business partners sum up a figure of affairs of about 2385 hyperpera and 18 carats (795 and 1/4 Venetian gold ducats). Obviously it is a rather modest amount, if we take into consideration that during the 42 months of his stay in Constantinople, Giacomo Badoer handled goods, bills of exchange and trade services amounting to a total of 2,640,000 hyperpera, i.e. the huge sum of 880,000 Venetian gold ducats!⁶⁰ In such a context, the Moldavian part represents only 0.09 per cent! Although the most important commercial partners of Giacomo Badoer are the Venetian Genoese, Byzantine and Ottoman merchants, we have nevertheless to observe that the Romanians come before the Bulgarians, Georgians and the Armenians "from Russia" (Polish Red Russia?).

Among the Moldavian goods registered by Badoer, the well known *agricultural products* of the country, such as beeswax and ox hides rank first.⁶¹ The dry ox hides coming from Moncastro totalize about 3,019 kg

⁶⁰ See, T. Bertelè, *Akten.*, pp. 48—50. To be compared with the amount of 2,000 Hungarian gold ducats (equal to the Venetians) paid as a tribute to the Ottoman Empire in 1456 by Moldavia!!!

⁶¹ F. Thiriet, *op. cit.*, p. 373 and J. Heers, *op. cit.*, pp. 365—366 give a list of goods exported from Moncastro which includes: grains, hides, furs, wool, beeswax, honey and fish. Excepting for grains, no document is quoted in order to attest the trade with those products. Badoer confirms only the commerce with beeswax and ox hides.

and is evaluated to 616 hyperpera (in fact at only 600, (i.e. 200 Venetian gold ducats). For the moment, we can't establish the part of the Moldavian dry or salted ox hides from all the Badoer's dealings with that merchandise, until we have made a detailed study of the *Book of accounts*. Anyway, we know from many other sources that the export of ox hides took an important part in the international trade of Moldavia during the 15th century, not only with Levant, but also and mostly with Transylvania.⁶²

The other merchandise explicitly mentioned by Giacomo Badoer is the Wallachian beeswax. The *Book of accounts* registers about 629 kg, for a total value of 220 hyperpera or 72 and 1/3 Venetian gold ducats. Part of it was sent directly to Venice, for Gerolamo Badoer. Wax appears on many lists of Moldavian goods from that epoch. It is known to be another product of this country, much exported during the 15th century, both to Levant and to Transylvania and Poland.⁶³

Grains are missing from the list of Moldavian goods handled by Badoer, but a Genoese source, yet uncompletely exploited, informs us on such transports from Moncastro to Pera in 1450.⁶⁴

The only non-agricultural goods recorded by Badoer as coming from Moldavia is copper, imported under the form of small change, probably half groats. The fact is quite strange as Moldavia had itself to import copper from Transylvania and Poland, having not its own copper ores.⁶⁵ The efficiency of copper exportation in the form of coins could be explained only by both the cheap labour force in the Moldavian mints — which added almost nothing to the price of the bullion — and, maybe, the existence of a source of copper at lower costs. In this respect, Badoer's records can be taken as a new testimony for the supposed existence of economic relations, even mediated, between Moldavia and the Mediaeval Egypt.⁶⁶

We calculated that the total amount of Badoer's commercial activity in connection with Moldavia rose to the sum of 2886 hyperpera and 19 1/2 carats representing about 0.11 per cent of his total dealings in Constantinople. We must add that our figures are, of course, relative, they including only explicit notations for Romanian goods. Many other transactions registered in the *Book of accounts* of Badoer may refer to Wallachian goods as well, without the specification of their origin (beeswax, ox and buffalo hides, grains, furs, salted sturgeons and caviar etc.).

⁶² N. Iorga, *Studii și documente.*, vol. XVIth, Bucharest, 1909, p. 122, no. XVI mentions a transaction of 3,000 ox hides acquired at Moncastro for 2,000 ducats and transported to Trani, via Ragusa.

For the exports of hides to Transylvania, see: Al. Gonța, *Legăturile economice dintre Moldova și Transilvania în secolele XIII—XVII*, (*The Economic Relations between Moldavia and Transylvania during the 13th—17th centuries*), Bucharest, 1989, pp. 39, 60, 62, and 64.

⁶³ *Ibidem.*, pp. 63—64.

⁶⁴ J. Heers, *op. cit.*, p. 369 and foot-note no. 7.

⁶⁵ Several copper acquisitions are mentioned by I. Nistor, *op. cit.*, 166 and Al. Gonța, *op. cit.*, p. 166. They date from the second half of the 16th century.

⁶⁶ At Bosia (Iassy county), a Mameluc coin from the 14th century was discovered. It is now in the collection of the Museum of National History of Romania, from Bucharest.

Abu'l Fida information on Akkerman (Moncastro) are rather correct and that could indicate Egyptian or Syrian merchants visits in that harbour at the end of the 13th century and the beginning of the 14th century.

The real volume of commercial affairs with Moldavia was certainly higher.

We can but regret the present impossibility, due to lack of information, to know which was the effect of the treaty signed between Venice and Moldavia in 1435 regarding the mutual trade in the Black Sea region. At least, Badoer makes no reference on any business done in the spirit of that treaty.

The *Book of accounts* of Giacomo Badoer is the earliest certain proof of the Moldavian merchants' presence in Constantinople and Pera during the first half of the 15th century. Up to now we have only indirect information regarding their presence there.⁶⁷ Thus we add more testimonies for what the late Prof. E. Stănescu said to be "une véritable colonie roumaine"⁶⁸ in Constantinople, paraphrasing the Byzantine historian Doukas.⁶⁹ The Romanian colony was made up of political exiles of princely blood and their supporters from aristocratic families, of adventurers and mercenaries, of merchants, of clergymen and slaves.⁷⁰

As regards the Wallachian merchants, both Badoer's *Book of accounts* and the acts from Pera discussed above show them perfectly integrated into the juridical, technical, economic and cultural system of the Levantine commercial world of that epoch, ruled by the Italian businessmen. They appear both as creditors and debtors, handle transactions and mandates, conclude contracts, use the services of the bankers and brokers, make associations. All these prove old and already verified relationships due, in part, to the direct human contacts too, which were based not only on economic interest, but also on mutual confidence.

Jupan Iurghici has personal relations with Italian merchants, both Venetian and Genoese, as well as with important representatives of the Byzantine world of affairs. Through Giacomo Badoer, whom he had met several times in Constantinople, the Moldavian merchant establishes trade contacts with other Venetians, such as: Marin Barbo, Zaccaria Contarini, Piero Michiel, Francesco Trevisan, Piero Soranzo, Gerolamo Badoer, Marin and Carlo Zeno. By 1453, he keeps direct relations with the Veneto-Cretan Niccolo Pollo, whose family has close ties with Moncastro, several members of this family being residents there.

Among the Genoese merchants he maintains the closest relations with Inofio Pinelli, who seems to play the role of his man of confidence for a certain period. Genoese too are Bernardo Arconerius and Bartolo-

⁶⁷ The reprisals licences from 1444, given for Angello and Craveotto Giustiniani, and mostly that of 1452, given for Pietro de Graivaico, mention the confiscation of all Moldavian merchants' goods in Pera, whether they were accompanied by their owners or given *in commandita*. see: N. Iorga, *Acte și fragm.*, vol. III^a, pp. 17, 27—29 and 30.

The earliest Moldavian we know in Constantinople is a clergyman, Isidor, attested in May 1401, cf. N. Popescu, *Preotul Isidor moldoveanul la Constantinopol—mai 1401*, in *BOR*, 52, 1934, pp. 3—12.

⁶⁸ E. Stănescu, *op. cit.*, p. 39.

⁶⁹ Ioannes Doukas, *Istoria turco-bizantină*, (*The Turkish—Byzantine History*), edited by V. Grecu, Bucharest, 1958, pp. 156 and 250.

⁷⁰ For the presence of slaves of Romanian origin, see: A. Roccatagliata, *Pera.*, pp. 142—144, no. 56 who mentions a slave woman named Sophia.

The list of the Romanians in that region is very short due in part to the low number of documents from Pera dating from the first half of the 15th century, published until now

meo Strolao, as well as Bartolomeo da Rezo, with whom Iurghici has mediated dealings.

Among the Greeks from Constantinople, jupan Iurghici keeps contacts with Kaloïanni Sophiano, who seems to be his banker by 1436—1438, with Ioannes Bassiliko and Thomas Syropoulos, both bankers and rich merchants, all three being at the same time members of Byzantine aristocratic families.

Several brokers appear in Iurghici's transactions, whom he knows personally, of course. Two of them are Italians — probably Genoese from Pera : Giorgio *Zimador* and Piero dal Pozzo. The other two are Greeks : we learn only the name of one of them, Manuel, *the timber merchant*.

Badoer let us know the names of several merchants and sailors who take part in the trade with Moldavia. Most of them are Genoese, such as Thomas Spinola, Alvise Riva, Antonio Drago and Cristoforo Palavicini, but there are also Venetians, such as Aldobrandin di Giusti and Niccolo Pisani, the broker of the transaction with the ox hides from Moncastro. Among them, until now, only Thomas Spinola is known to be from a family having had commercial ties with Moldavia for a long time.⁷¹

Although scarce, the information offered by Giacomo Badoer's *Book of accounts* represents a first hand document for the history of the relations between Moldavia and Byzantium, including the Levantine world during the first half of the 15th century. We are sure that a systematic investigation of the rather many Genoese and Venetian books of accounts preserved from that period, as well as that of private and official contemporary acts would give us many new data concerning the Romanians and their relations with the late Byzantine society.

⁷¹ Thomas Spinola is mentioned in 1450 during a process between the two branches of the family, from Caffa and Pera, implying also goods embarked at Moncastro, see : J. Ilicers, *loc. cit.*, In 1452 he is involved in a request for reprisals licence against the subjects of the Polish King and the confiscation of the Moldavian Peter Manou's goods, see : N. Iorga, *Acte și fragm.*, vol. III, p. 28.

REMARQUES SUR LA PLACE DES TEXTES DE DROIT CRIMINEL BYZANTIN DANS LA PRATIQUE JUDICIAIRE ROUMAINE DU XVIII^e SIÈCLE

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ

La culture juridique roumaine a connu au XVIII^e siècle un réel progrès par rapport aux siècles précédents, sans cependant réussir à assimiler de manière satisfaisante les idées nouvelles venues d'Occident, avec lesquelles le contact était utile et même inévitable pour de multiples raisons.

Les programmes de réformes conçus par les princes phanariotes visaient constamment le domaine législatif ainsi que les institutions juridiques¹.

Le respect de la loi et de la justice constituait, d'une part, un commandement obligatoire pour des gouvernants qui rapportaient encore les fondements de leur pouvoir à Dieu, le juge suprême de l'humanité dont ils se considéraient les représentants sur terre et, d'autre part, un facteur d'ordre dans des Etats bien organisés, aux ambitions modernisatrices.

L'activité législative et judiciaire plus poussée et mieux organisée a eu d'importantes conséquences au niveau du système pluraliste du droit féodal roumain. Sans réaliser une synthèse pleinement efficace, les trois éléments qui le composent — la *pravila* byzantine (*ius receptum*), la coutume et le droit princier (*ius novum*) — ont cessé au moins d'aller, comme auparavant, chacun sur sa route. La *pravila* renforce de plus en plus sa position de droit écrit de l'Etat dans lequel la coutume était censée trouver sa force obligatoire par une sorte d'autorisation ou de confirmation officielle. A son tour, le droit princier qui confirmait, réélaborait et complétait les deux autres éléments, faisait figure de facteur de suppression de leur autonomie².

La réception du droit byzantin, phénomène de longue tradition dans les Pays Roumains occupe à l'époque phanariote une place de choix. Elle est entrée, surtout à partir de la seconde moitié du XVIII^e

¹ V. Valentin Al. Georgescu et Petre Strihan, *Judecata domnească în Țara Românească și Moldova 1611—1831*. Partea I, *Organizarea judecătorească*, vol. II (1710—1831), Bucarest, 1981, ch. I, IV et VI.

² V. Valentin Al. Georgescu, *La réception du droit romano-byzantin dans les Principautés roumaines (Moldavie et Valachie)* in *Mélanges H. Lévy — Bruhl*, Paris, 1959, p. 373 et suiv.; idem, *Le rôle de la théorie byzantine de la coutume dans le développement du droit féodal roumain*, in *Mélanges Philippe Meylan*, Lausanne, vol. II (1963), p. 61—87; idem et Ovide Sachelarie, *L'origine et l'autorité des recueils de jurisprudence dans l'ancien droit roumain*, « Revue roumaine de sciences sociales », Série de sciences juridiques, tome 14, n^o 1, 1970, p. 139.

siècle dans une nouvelle étape de développement caractérisée par l'appel aux sources originales du droit byzantin publiées en Occident dans des éditions scientifiques, par l'intérêt croissant pour le droit laïque aux dépens du droit canonique, ainsi que par l'élargissement des matières reçues (*receptae*), surtout en ce qui concerne le droit civil. Même si on n'a pas complètement renoncé à la traduction littérale des recueils juridiques byzantins ou post-byzantins, le trait caractéristique de cette nouvelle étape de la réception du droit byzantin est une plus grande liberté face aux sources. C'est l'heure des projets de code, des manuels de lois ou des codes officiels dans lesquels la matière était sélectionnée, ordonnée et réélaborée d'après des règles appartenant à leurs auteurs. Elle était maintes fois commentée par des scolies ou complétée par des coutumes ou des innovations émanant du droit princier.³

La liste des ouvrages juridiques byzantins ayant circulé à l'époque phanariote est devenue de la sorte riche et diverse. On y trouve les éditions occidentales des *Basiliques*, des *Novelles*, des *Institutes* de Justinien, le *Ius graeco-romanum* de Leunclavius, l'*Héxabiblos* d'Harménopoule tant en grec byzantin qu'en néo-grec à côté des codes imprimés par les princes phanariotes et de toute une série de manuscrits en néo-grec ou en roumain contenant ou bien des ouvrages élaborés dans les Pays roumains à partir des sources byzantines, ou bien des fragments de textes copiés à telle ou telle occasion. Il est aussi à remarquer la présence dans cette liste des codes du XVII^e siècle, *Le livre roumain d'enseignement ou de préceptes*. (Jassy, 1646) et *Le guide de la loi* (Tergoviste, 1652).

Cet inventaire d'ouvrages d'époque et en langues diverses a suscité parmi les spécialistes une question naturelle ; quel était leur statut dans la pratique judiciaire du temps ? Il est bien connu que par l'ordre exprès des princes, à partir des réformes de Constantin Mavrocordato, les juges des « tribunaux » (en train de devenir des instances institutionnalisées de type moderne) étaient obligés d'indiquer dans leurs sentences écrites les paragraphes de loi applicables en l'espèce. D'où venaient-ils les textes de loi cités dans ces sentences ? Des versions originales byzantines ou de n'importe quelle traduction en néo-grec ou en roumain ? La question a trouvé une réponse partielle dans quelques études qui ont établi, par exemple, que les juges citaient les *Basiliques* d'après l'édition de Charles Annibal Fabrot, que l'*Héxabiblos* d'Harménopoule était utilisé tant dans sa version byzantine que dans la traduction néo-grecque due à Aléxios Spanos, que les citations de la *Crosse des archevêques* viennent de ses deux versions manuscrites, néo-grecque et roumaine. Il existe aussi des preuves que les juges ont utilisé jusqu'au XIX^e siècle, sans l'avouer, les codes roumains du XVII^e siècle. On a fait jusqu'à présent la preuve de la circulation sans discrimination en original ou en traduction surtout des recueils rédigés à l'époque byzantine et jouissant de la sorte de l'autorité conférée dans les Pays roumains à la *pravila* proprement byzantine — comme les *Basiliques*, les *Novelles* ou l'*Héxabiblos* — ou des traductions ordonnées ou financées par le métropolite du pays, ce qui

³ V. Valentin Al. Georgescu, *Initiative et échec : deux structures phanariotes en matières de droit (1711—1821). Leur insertion dans le contexte des réalités roumaines*, « Bulletin. Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen », Bucarest, 10 (1972), p. 15—37.

leur conférait jusqu'à un certain point un caractère officiel (v. la traduction de la *Crosse des archevêques* en 1754 à Jassy sur l'ordre du métropolitain Jacob de Putna)⁴.

Deux ouvrages manuscrits ont attiré l'attention des spécialistes sans qu'on puisse fournir longtemps la preuve qu'ils étaient employés par les juges de pair avec les recueils byzantins et post-byzantins mentionnés. Il s'agit du projet de code rédigé en néo-grec par Michel Photéinopoulos (Photeinos) en 1766, en Valachie, projet non confirmé par le prince Scarlate Ghika mais qui a circulé dans de nombreuses copies en tant que recueil à caractère privé, deux fois traduit en roumain⁵, et d'un petit recueil de droit criminel en langue roumaine, rédigé dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

Quant au projet de code de Michel Photéinopoulos nous avons récemment signalé sa circulation dans la pratique judiciaire ainsi qu'il ressort de plusieurs documents⁶. Nous allons reprendre ailleurs cette question.

Les pages qui suivent sont consacrées à quelques documents qui mettent en évidence une constante utilisation du recueil de droit criminel susmentionné par les juges du tribunal criminel de Bucarest. Aucun de ces documents n'est nouveau. Ils ont été publiés par V. A. Urechia dans son *Histoire des Roumains*, bien connue mais personne n'a identifié jusqu'à présent la source d'après laquelle on y fait les citations de la *pravila* byzantine.

Tout d'abord quelques mots sur le recueil pénal même sont nécessaires. Ce recueil se retrouve dans quatre manuscrits de la Bibliothèque

⁴ Pour tous ces problèmes v. I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, vol. II, partea a II-a, Bucarest, s.a.; I. C. Filitti, *Vechiul drept penal român. (Schifă). Intregiri la vechea organizare judecătorească*. Extras din « Revista de drept și știință penitenciară », 1934; Ștefan Gr. Berechet, *Legătura dintre dreptul bizantin și românesc*, vol. I, Partea I, *Izvoadele*, Vaslui 1937; idem, *Descoperirea a două manuscrise juridice românești*, „Intregiri”, Iași, 1938, p. 1—39; idem, *Aplicarea pravilelor ca izvor al unificării spirituale și naționale la români*, in *Omagiu lui Ioan Lupuș la împlinirea vîrstei de 60 de ani — august 1940*, Bucarest, 1943, p. 52—77; Gh. Ungureanu, *Pedepsele în Moldova la sfîrșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea. După documente inedite*, « Intregiri », Iași, 1938, p. 41—74; Gh. Cronț, *Exabibul lui Armenopol*, « Studii », 6 (1963), p. 817—841; idem, *Les Nouvelles de Léon le Sage dans les Pays roumains*, « Revue roumaine d'histoire », 6 (1967), p. 717—729; idem, *L'Éclogue des Isauriens dans les Pays roumains* « Balkan Studies », 2 (1968), p. 359—374; idem, *Influșe romano-bizantine în dreptul românesc din epoca sanariotă*, « Studii », 3 (1973), p. 339—347; Valentin Al. Georgescu, *Cîteva contribuții la studiul receptării dreptului bizantin în Țara Românească și Moldova (1711—1821)*, « Studii », 1 (1965), p. 49—73; idem, *Le droit romain de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIII^e siècle (I. Le rôle des Basiliques)*, « Studii clasice », 12 (1970), p. 221—233; (II. *Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule* « Studii clasice », 13 (1971), p. 207—239; idem, *Remarques sur la publication des sources byzantines de l'histoire de l'ancien droit roumain (XIV^e—XIX^e ss.)*, in *Etudes byzantines et post-byzantines I*, Bucarest, 1979, p. 95—116; idem, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980; Emanuela Popescu-Mihuț, *Nouvelles données sur la pénétration des Basiliques en Valachie*, RESEE, 2 (1983), p. 117—125; eadem, *Date noi despre circulația Eclogiei în Țările române în Ceretări de istorie și civilizație sud-est europeană*, III, Bucarest, 1987, p. 124—135; Radu Constantinescu, *Vechiul drept românesc scris. Repertoriul izvoarelor 1340—1640*, Bucarest, 1984.

⁵ Sur ce projet de code en néo-grec et ses traductions en roumain v. Pan. I. Zepos, Valentin Al. Georgescu, Anastasia Siphoniou-Karapa et Nestor Camariano, *Nomikon Proheiron...*, Athènes, 1982; Emanuela Popescu-Mihuț, *Une traduction roumaine inconnue du Manuel de lois rédigé par Michel Photéinos en 1766*, RESEE, 3 (1986), p. 259 et suiv.

⁶ V. Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu-Mihuț, *Organizarea de stat a Țării Românești 1765—1782*, Bucarest, 1989, p. 18—22; 57—61.

de l'Académie de Bucarest sous les n^{os} 1336, 1405, 5826 et 52⁷. Le plus ancien (ms. 1336) est daté 1783, le plus récent (ms. 52), 1822. Le ms. 1405 ne porte l'indication d'aucune date, tandis que le ms. 5826 indique la date de 1815. Dans deux manuscrits — 1405 et 52 — le texte ne porte aucun titre; les deux autres présentent des intitulations différentes à savoir : le ms. 1336, *Canons concernant les délits choisis dans les lois impériales pour toute éventualité (tout besoin)* et le ms. 5826, *Bonnes lois enseignantes qui peuvent détourner celui qui les examine de commettre des actions non permises*. Ce dernier titre met en évidence la valeur plutôt didactique que répressive de la loi, idée chère au XVII^e siècle dans les milieux ecclésiastiques roumains. Mais elle n'était anachronique même pas au début du XIX^e siècle, au moment où était copié le ms. 5826. Cesare Beccaria opinait, par exemple, que le code pénal d'un pays doit être rédigé dans une langue accessible à tous, afin qu'il puisse être lu par tous les citoyens car c'est l'ignorance des peines qui lâche la bride aux passions⁸.

Les 33 titres du code pénal sont rangés par ordre alphabétique, la matière étant tirée surtout du livre LX des *Basiliques*, mais aussi d'autres sources byzantines (*Novelles*, *Loi agraire byzantine*, Harménopoule). Toutes ces sources sont indiquées par des renvois spéciaux à la fin de chaque paragraphe.

Lesdits manuscrits ont été découverts et présentés par le pr. Valentin Al. Georgescu. C'est toujours lui qui a avancé l'hypothèse que le recueil respectif ne serait que le code pénal annoncé par le prince Alexandre Ypsilanti dans la *Pravilniceasca condică* (1780)⁹. En effet, le programme législatif d'Ypsilanti incluait aussi la rédaction d'un code pénal en roumain qui devait être publié dans un volume séparé¹⁰. Avant la mise en valeur des manuscrits mentionnés, les spécialistes pensaient ou bien que le code pénal était resté un projet non réalisé ou bien qu'il s'était à jamais perdu¹¹. Il faut pourtant noter que les manuscrits qui font l'objet de ces pages ne portent aucune mention relative au caractère officiel du texte.

Le pr. Valentin Al. Georgescu ne s'est pas préoccupé d'identifier l'auteur du code pénal. Il a seulement précisé que, quoique l'ouvrage ne semble pas étranger au code pénal en grec byzantin rédigé par Michel Photeinopoulos avant novembre 1777, tous les deux ayant comme source

⁷ V. Valentin Al. Georgescu, *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XV^e–XIX^e siècles) Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie*, II, RESEE, 2 (1969), p. 335–337.

⁸ V. Cesare Beccaria, *Dei delitti et delle pene* (éd. Franco Venturi), s.l., 1965, p. 18. Sur la circulation de l'œuvre de Beccaria dans les Pays roumains et son influence sur l'ancien droit pénal roumain v. Ariadna Camaritano-Cioran, *L'œuvre de Beccaria Dei delitti et delle pene et ses traductions en langues grecque et roumaine*, RESEE, 1–2 (1967), p. 103–202; Valentin Al. Georgescu, *Contribuții la studiul iluminismului în Țara Românească și Moldova I. Locul lui Beccaria în cultura juridică românească și în dezvoltarea dreptului penal până la mișcarea revoluționară a lui Tudor Vladimirescu*, *Studii*, 5 (1967), p. 95 et suiv.

⁹ V. Valentin Al. Georgescu, *Présentation de quelques manuscrits*, II, p. 337; idem et Emanuela Popescu, *Legislația agrară a Țării Românești 1775–1782*, Bucarest, 1970, p. 21; 65–66.

¹⁰ V. *Pravilniceasca condică 1780*. Ediție critică, Bucarest, 1957, p. 56–57 (titre IV, §2).

¹¹ *Ibidem*, p. 56, n. 1.

principale le livre LX des *Basiliques*, l'auteur du code pénal en langue roumaine a réélaboré la matière, diversifiant en même temps les sources¹².

Après un examen attentif des manuscrits, nous avons établi que l'écriture du ms. 1336, le plus ancien en date (1783) appartient à un *stolnic* Dumitrache. Il s'agit d'un personnage bien connu à l'époque, auteur d'une histoire sur les événements de l'Orient dans les dernières décennies du XVIII^e siècle qui a été pendant des années juge au tribunal criminel de Bucarest. Par conséquent, il était à même de réaliser un tel ouvrage. Mais si l'on accepte le *stolnic* Dumitrache comme auteur, il en résulte que le ms. 1336 est l'original du code pénal et que celui-ci a été réalisé à peine en 1783, c'est-à-dire peu après la fin du premier règne d'Alexandre Ypsilanti en Valachie¹³. Pour le moment nous sommes en possession de trop peu de données pour résoudre d'une manière péremptoire la question de la paternité du code pénal.

Quoiqu'il en soit, voyons maintenant les documents évoqués ci-dessus comme attestant l'utilisation du code pénal par les juges du département criminel de Bucarest.

Le premier, en date du 4 décembre 1794, concerne une affaire de rapt et viol d'une jeune fille¹⁴. Dans leur rapport (*anaphora*) adressé au prince Alexandre Morouzi, les juges exposent tout d'abord les faits. Une fille, Uța avait été enlevée et violée par un paysan corvéable (*clăcaș*), célibataire, Dragomir, surnommé « Cœur de pierre » (Inimă rea). Le jeune homme avait commis l'outrage à main armée et en compagnie de quatre de ses amis, ce qui aggravait sa faute.

Ensuite, les juges déclarent qu'en consultant les lois, ils ont trouvé dans le titre 58 du livre LX des *Basiliques* (*pravile împărătești*) des paragraphes appropriés à l'affaire respective. La *pravila* consultée par l'instance n'a pas été sûrement le grand recueil des *Basiliques* mais le code pénal présenté ci-dessus, ainsi qu'il ressort de la comparaison des citations du document avec les deux premiers paragraphes du titre XXIV (*Ravisseurs de femmes*), dudit code.

Anaphora

Celce va răpi parte femeiască (insă cu arme) ori de neam ver slobodă (adică roabă ertată) sau roabă, de sabie să se osindească, iară cei de-i ajută sau iaste prin știința lor sau orice fel de ajutor i-ar da, tunzându-se și bătându-se să li să taie capurile; iară cel ce va hrăpi fără de

Code pénal (titre XXIV)

(§1) Cei ce răpesc muiere cu arme ori de neam ori slobodă (adecă roabă iertată) sau roabă, de sabie să se osindească, iar cei ce ajută sau iaste prin știrea lor sau orice ajutor ar da, tunzându-se și bătându-să să li să taie nasul.

¹² V. les études citées à la note 9.

¹³ V. Emanuela Popescu-Mihuț, *Une traduction roumaine inconnue*, p. 271—272.

¹⁴ V. V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. V, Bucarest, 1893, p. 210—213.

arme să i să taie mîna, cum și cei ce ajută fără arme sau este prin știrea lor sau orice fel de ajutor i-ar da, tunzîndu-se și bătîndu-se să se surgunească ¹⁵.

(§2) Cei ce ce răpesc muiere fără armă să i să taie mîna cum și cei ce ajută sau iaste prin știrea lor sau orice ajutor ar da, tunzîndu-să și bătîndu-să să să surghionească, măcar dă să va fi făcut și cu voia muieri <i> sau fără voia ei ¹⁶.

Les juges citent ensuite un autre paragraphe de loi sans renvoi aux sources mais qui est fort ressemblant, sans être identique, à deux paragraphes du titre sur les ravisseurs de femmes des codes moldave et valaque — *Livre roumain d'enseignement* et *Guide de la loi* — du XVII^e siècle. Le texte stipule que les biens du coupable de rapt et de ses compagnons doivent être confisqués en faveur de la victime ¹⁷. Si notre identification est correcte, ce document est encore une preuve de l'utilisation des codes du XVII^e siècle dans la pratique judiciaire longtemps après leur rédaction. Il faut d'ailleurs préciser que quelques-unes des additions du manuscrit 52 du code pénal viennent du *Livre roumain d'enseignement*, le code moldave de 1646 ¹⁸.

Avant de formuler leur sentence, les juges demandent aux plaignantes — la victime et sa mère — si elles veulent la punition des coupables à moins que la jeune fille n'accepte le mariage avec son ravisseur qui était de condition libre. Le mariage était à coup sûr la meilleure solution, car il mettait fin au procès. Il faut pourtant remarquer qu'il n'était pas mentionné par les lois citées dans le document. D'ailleurs les *Basiliques* le défendaient dans des cas pareils sous la menace d'une peine sévère ¹⁹, mais il paraît qu'il jouissait de la faveur de la loi canonique ²⁰. Dans notre cas il s'agit d'une solution correspondant à d'anciennes pratiques locales (*obiceiiul pămîntului* — *legea țării*).

La jeune fille outragée refuse le mariage avec le coupable sous le motif qu'elle est une fille de petit noble (*boerinaș*), tandis que son ravisseur n'est qu'un paysan corvéable qui travaille sur les terres des autres.

¹⁵ *Ibidem*, p. 212.

¹⁶ V. ms. roum. 1336, f. 33^{r-v}; 1405, f. 44^{r-v}; 5826, f. 20^r; 52, f. 59^v.

¹⁷ Voici les textes en regard :

Anaphora

Hrăpitoriul nu numai că se va omori, ci încă și bucatele lui să vor da muierii ce s-au hrăpit; așijderea să să dea muierii bucatele și acelor ce vor fi fost în sfat sau i-au dat ajutor la hrăpire.

Guide de la loi (glava 259)

Cela ce va răpi pe vreo muiare acela nu se va certa numai cu moarte, ce încă își va pierde și bucatele că le va da judecătoria muierii cei răpite...

Nu se va numai omori răpitoriul nice-ș va pierde numai bucatele ce încă și ceia ce l-au sfătuit să răpească și accia să vor omori și-și vor pierde bucatele.

V. V. A. Urechia, *op. cit.*, p. 212 et *Îndreptarea legii 1652*, (éd. Andrei Rădulescu et collab.), s.l., s.a., p. 259.

¹⁸ V. ms. roum. 52, f. 58^r, 60^v, 65^r, 66^v.

¹⁹ V. *Basiliques* I 60, t 58 § 4—6, (éd. Fabrot vol. VII, p. 913—914); v. aussi *Îndreptarea legii*, § 9, p. 259.

²⁰ V. *Îndreptarea legii*, § 9, p. 259; v. aussi *Carte românească de învățătură 1646*, (éd. Andrei Rădulescu et collab.), s.l., s.a., p. 130, § 9 et p. 315, n° 26.

Les plaignantes prétendent que les biens du coupable et ses compagnons soient vendus pour que la jeune fille puisse obtenir une dot convenable à sa position sociale. Les juges acceptent leur demande et la proposent comme solution à être confirmée par le prince. Comme on le voit ils n'ont qu'en partie appliqué les lois citées, évitant la peine capitale y prévue. Le prince ne confirme pas cette sentence provisoire et demande des renseignements supplémentaires.

Les autres documents qui nous intéressent portent sur certaines affaires d'homicide, crime pour lequel la *pravila* byzantine spécifiait des peines très sévères.

Le premier en date est un rapport (*anaphora*) du 22 décembre 1794 présenté au prince de la Valachie, Alexandre Morouzi par le métropolite Dosithée et deux grands logothètes en qualité des juges au procès de l'higoumène du monastère Balamuci, Néophyte ²¹. Un jour, en état d'ivresse, celui-ci avait tiré un coup de fusil, tuant par hasard un tzigane-luthier dudit monastère.

Après l'exposé sommaire des faits, les juges citent les lois applicables en l'espèce. Tout d'abord la loi canonique qui exigeait que le coupable soit défroqué; ensuite, plusieurs paragraphes des lois criminelles avec renvoi exprès au titre 39 du livre LX des *Basiliques* (*pravilele politicești*). Malheureusement le commencement du passage respectif est à peine lisible, l'écriture étant détériorée par une tache d'eau. V. A. Urechia, l'éditeur du document nous renseigne qu'il s'agit d'à peu près dix lignes traitant de diverses sortes d'homicide et de leurs sanctions. Il a réussi à déchiffrer et à copier la première ligne du texte, preuve suffisante pour nous convaincre que les juges ont consulté le code pénal, car elle présente une frappante ressemblance avec le commencement du premier paragraphe du titre XXX, *Assassins* dudit code.

Anaphora

Tilcutorul Romano ucidere o împarte în 3 feluri, una o numește din întimplare ... (lacune)²²

Code penal (titre XXXII)

(§1) Tilcutorul Romano împarte ucidera în trei feluri, una o numește din întimplare care nu să osîndește, alta din beție care să osîndește cu izgonire de ani 5, alta din cugetu care o numește neiertată ²³.

Après le passage détérioré on peut lire dans le document la partie finale d'un autre paragraphe de loi et encore deux autres paragraphes. Les deux premiers ressemblent, sans être identiques, au § 8 du même titre (*Assassins*) du code pénal ²⁴. Il est difficile d'établir avec précision leur source, car le commencement du texte manque.

²¹ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VI, Bucarest, 1893, p. 519—551.

²² *Ibidem*, p. 550.

²³ V. ms. roum. 1336, f. 42^r, 1405, f. 46^r; 5826, f. 26^r; 52, f. 61^r.

²⁴ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, p. 550 et ms. roum. 1336, f. 44^{r-v}; 1405, f. 46^{r-v}; 5826, f. 28^{r-v}; 52, f. 62^{r-v}.

Le troisième paragraphe mentionné ne se retrouve pas dans le code pénal. Il s'agit à coup sûr d'une addition ultérieure à la version originale. Il paraît que les juges enrichissaient petit à petit les manuscrits par de tels ajoutés répondant aux besoins de la pratique judiciaire. Le manuscrit 52, le plus récent en date, en contient plusieurs, tirés des diverses sources byzantines²⁵. Un autre exemple nous offre le ms. parisien suppl. gr. 1323 du *Manuel de lois* de 1766 de Michel Photeinopoulos, avec beaucoup d'additions en grec byzantin et en néo-grec, faites par l'auteur même qui les utilisait à la rédaction des *anaphora* du département où il était juge²⁶.

Revenons à notre document. Après les citations de la *pravila* les juges demandent aux plaignants — les parents et la femme du tzigane décédé — quelles sont leurs prétentions. Ceux-ci demandent seulement que l'higoumène achète une autre tzigane au bénéfice du monastère, des vêtements pour la veuve et qu'il paye les frais de commémoration. L'instance accepte leur demande sous le motif qu'un tel accord entre les parties litigantes est permis par la *pravila* byzanine même. Il citent à ce propos, toujours en traduction roumaine, un paragraphe du titre 53 du livre LX des *Basiliques*. Le texte est pris aussi du code pénal car il a un correspondant identique dans le paragraphe 13 du titre XXXII, *Assassins*.

Anaphora

La vinovățiile ce aduc osîndă de moarte este vinovatul slobod a pleca pre pîrișul său prin dare²⁷.

Code pénal (titre XXXII)

(§ 13) La vinovățiile ce aduc osîndă de moarte, iaste slobod vinovatul a pleca pre pîrișul său prin dare²⁸.

Par conséquent, les juges proposent à la confirmation du prince la sanction pénale suivante : l'achat d'un autre tzigane par l'higoumène et le paiement de 60 thalers envers les plaignants, somme d'argent considérée suffisante pour les frais de commémoration durant trois ans, vu qu'il s'agissait d'une famille de condition sociale modeste. Le prince donne sa confirmation en accordant en plus l'affranchissement à la famille du tzigane tué.

La solution choisie par les juges comporte quelques aspects intéressants. Tout comme dans le cas précité elle a été établie après consultation des plaignants. Les juges acceptent l'accord entre les parties litigantes, sans plus évoquer les peines sévères prévues par les lois. Du point de vue de la tradition juridique roumaine, cet accord n'était pas sans précédent en matière de délits graves, surtout des meurtres. Il était pratiqué dans les Pays roumains par voie coutumière bien avant le XVIII^e siècle. Denommé en droit *compositio homicidii*, c'était une ancienne institution très répandue chez divers peuples dès les temps les

²⁵ V. ms. roum. 52, f. 63^v et suiv.

²⁶ V. Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu-Mihuț, *Organizarea de stat*, p. 19—20 ; 32—34 ; 58—60 ; 73—76.

²⁷ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, p. 550—551.

²⁸ V. ms. roum. 1336, f. 45^r ; 1405, f. 47^r ; 5826, f. 28^r, 52, f. 62^r.

plus reculés. L'accord entre les parties litigantes pouvait intervenir ou bien avant que le coupable fût appelé en justice ou bien pendant l'enquête, en présence des juges ²⁹. L'élément vraiment nouveau apporté par notre document, c'est que cette institution coutumière est légitimée par l'intermédiaire d'un paragraphe de la *pravila*. Plus tard elle sera acceptée même par le *Code Caradja* publié en 1818 ³⁰ et pratiquée comme tel jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il paraît que les juges ont appliqué souvent les textes de loi byzantins relatifs à la *compositio homicidii*. Deux autres documents publiés toujours par V. A. Urechia viennent confirmer notre assertion.

Le premier est une *anaphora* sans date mais qui peut être placée vers 1795 en jugeant d'après la date des autres documents publiés dans le même volume³¹. Elle vient du département criminel de Bucarest et porte entre autres, la signature de Dumitrache, le présumé auteur du code pénal et de Théodore Photeinos, le fils du juriste Michel Photeinopoulos (Photeinos).

L'objet de l'affaire était le suivant : un homme molesté par des gardes-frontière (*plăieși*) avait décédé après quelques jours. Sa veuve appelle les gardes-frontière en justice ; pendant l'enquête, avant l'audition des témoins, elle s'entend avec les coupables : elle renonce à sa réclamation contre 400 thalers — les frais pour l'entretien des orphelins et pour la commémoration. Leur accord, confirmé par un écrit, est présenté aux instances. Une fois de plus les juges l'accepte en invoquant la *pravila* byzantine. Le texte de loi cité en ce sens, sans renvoi aux sources, est le même paragraphe du code pénal appliqué à l'affaire précédente, à savoir : « Chiar și [cu] cei fără îndoială dovediți de vinovați au voie de la *pravila* ca să înduplece pre pîrișul său prin dare » . . .

Outre le paragraphe déjà mentionné du titre 53, livre LX, les *Basiliques* en consacrent à la *compositio homicidii* encore un, au titre 26 du même livre. Il défend sous la menace d'une sévère punition, à l'accusé dans une affaire civile de corrompre son réclamant, mais il permet le rachat de la faute en cas de délits graves qui attirent la peine capitale. Ce paragraphe qui n'est mentionné que dans un renvoi aux sources du §13 du titre *Assassins* du code pénal, a été inséré par l'auteur dudit code dans le titre *Concussion (Mita)* à savoir : « În loc de osîndit iaste cel ce mijlocește cu mită ca să zmintească dreptatea pîrișului său, însă la pricinile judecării politicești ; iar la pricinile de vinovăție ce aduc osîndă de moarte prin vărsare de sînge, cel ce va face vreo dare către pîrișul său ca să se lase de acea piră, să iartă ³² ».

Sans être cité *in extenso*, ce paragraphe est évoqué (*pravile împărătești cartea 60, titlul 26*) dans une autre *anaphora* en date de 3 juillet

²⁹ Sur l'histoire de cette institution v. *Instituții feudale din Țările Române. Dicționar* (ouvrage coordonné par O. Sachelarie et N. Stoicescu), Bucarest, 1988, p. 117-118 ; D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, Bucarest, 1973, p. 252—253 ; I. C. Filitti, *Vechiul drept penal român*, p. 40—41.

³⁰ V. *Legiuirea Caragea*. Édition critique (éd. Andrei Rădulescu et collab.), s.l., 1955, p. 86—87 et 140—141.

³¹ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VI, Bucarest, 1893, p. 545—546.

³² V. ms roum. 1336, f. 18^{r-v} ; 1405, f. 32^r ; 5826, f. 10^r ; 52, f. 55^v.

1803³³. Il est fort probable que le texte ait été tiré du code pénal car parmi les juges on retrouve Théodore Photeinos.

Il s'agit de l'accord intervenu entre les habitants du village de Livezi en Valachie et des pâtres venus de Transylvanie ; à la suite d'une altercation, ceux-ci avaient tué deux paysans. Ils s'engagent à payer aux villageois une somme d'argent ; l'accord est accepté par les juges en vertu du titre 26 du livre 60 des *Basiliques*. La sentence définitive est laissée, comme d'habitude, au gré du prince.

Le dernier document qui atteste la circulation du code pénal dans la pratique judiciaire est une *anaphora* du 27 juillet 1795³⁴. Le coupable est un tzigane qui, chargé de l'enterrement des morts pendant une épidémie de peste a tué un diacre moribond et a essayé de violer une femme malade. Les juges estiment que le tzigane devrait subir la peine capitale, mais qu'il jouit de circonstances atténuantes parce qu'il était ivre. Ils font appel à un paragraphe du titre 39 du livre 60 des *Basiliques*, reproduit comme tel, qui condamne celui qui commet un meurtre en état d'ivresse à 5 années d'exil. La citation est faite sûrement d'après le code pénal, comme nous l'avons constaté en comparant les deux versions :

Anaphora

Code pénal
(titre XXXII)

Cel ce face ucidere la beție se osindește la surghiunie de 5 ani ³⁵ .	(§3) Cel ce face ucidere la desfătări și la beție să osindește la surgu- nie de ani cinci ³⁶ .
---	---

Un argument supplémentaire en est la mention ajoutées par le traducteur, de l'ivresse comme motif du meurtre, tandis que les *Basiliques* y parlent seulement de la molesse (ἀπὸ τρυφῆς)³⁷.

Les juges n'acceptent pas comme telle la sanction prévue par la loi, motivant que l'exil n'est pas habitué en Valachie pour des espèces pareilles. C'est pourquoi ils proposent que le coupable soit envoyé aux travaux forcés pour un délai égal à celui fixé par la loi. La sentence définitive relève, de nouveau, de la compétence du prince.

Quelles conclusions sont à formuler en marge des documents y commentés ? Tout d'abord que n'importe quelle anthologie des textes de droit byzantin en roumain était parfaitement utilisable par les juges car ce n'était pas la langue de sa rédaction qui décidait de sa destinée mais son contenu. Or, la source de telles anthologies était la *pravila* byzantine officiellement acceptée et applicable dans les Pays roumains. Mais l'utilisation ne doit être confondue avec l'application telle quelle des lois byzantines.

Il serait, certes, abusif de reprendre dans ces pages, sur la base de cinq documents, la question si difficile et épineuse de l'application effective de la *pravila* byzantine dans les Pays roumains. Il nous semble pourtant utile de rappeler pour le lecteur moins avisé quelques parti-

³³ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VIII, Bucarest, 1897, p. 532.

³⁴ V. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VI, p. 762.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ V. ms. roum. 1336, f. 42^v ; 1405, f. 46^r ; 5826, f. 26^v ; 52, f. 62^r.

³⁷ V. *Basiliques*, I 60, t 39,4, § 1 (éd. Fabrot, vol. VII, p. 686).

cularités de procédure en matière criminelle, caractéristiques des instances judiciaires roumaines.

On a déjà mentionné au cours de notre exposé que les juges ne prononçaient pas des sentences définitives et qu'ils n'appliquaient pas la loi dans ses termes.

On a beaucoup parlé en Occident tout au long du Moyen-Age à propos du pouvoir arbitraire des juges d'aggraver ou de mitiger les peines. Il a été finalement reconnu et la doctrine s'est empressée de recueillir toutes les causes permettant de changer la peine légale³⁸. Dans les Principautés roumaines, le prince seul, en sa qualité de juge suprême du pays décidait sur les peines. C'était l'une des prérogatives qui définissaient son pouvoir absolu³⁹.

Même après la création en 1775 à Bucarest d'un tribunal criminel, il était défendu aux juges y exerçant leur fonction de formuler des sentences définitives surtout en matière des délits graves (homicide, rapt ou viol des jeunes filles ou des femmes, adultère etc.)⁴⁰. En cas de pareilles espèces, après l'enquête, les juges adressaient au prince un rapport (*anaphora*) à savoir un exposé des faits, des affirmations des parties litigantes et des témoins. Ils indiquaient aussi la *pravila* la plus appropriée, dont le texte était cité *in extenso* ou seulement en résumé. Prenant en considération les circonstances et les commendements de la loi ils proposaient chaque foi au prince une certaine solution en laissant au gré de celui-ci d'en décider⁴¹.

Qu'est-ce qu'on peut dire des modalités d'appliquer la loi par les juges à la suite de l'examen de nos documents? Une première remarque est que les juges ont évité constamment dans leur sentence les peines sévères prévues par les lois byzantines (décapitation, mutilation), tendance d'ailleurs naturelle à une époque où les échos du rationalisme, de l'équité et de la morale prêchées par les Lumières permettaient d'assouplir l'intolérance dépassée des règles byzantines. En procédant de la sorte ils ne risquaient pas de mécontenter le prince. L'*indulgentia principis*, vertu cardinale dans l'idéologie officielle du temps commandait aux gouvernants d'être sévères mais avec modération⁴². Aux dires d'un document les coupables devaient attendre de la part du prince non seulement la punition mais aussi la compassion (*certare și milostivire*)⁴³. De toutes les lois qu'ils citent avec beaucoup de zèle pour répondre aux questions soulevées au cours de la procédure, les juges choisissent d'habitude la moins sévère (v. les documents sur la *compositio homicidii*). Dans d'autres cas ils n'appliquent la loi que partiellement soit en ignorant les peines cor-

³⁸ V. Miloslav Stieber, *Le juge pénal comme législateur*, in *Recueil d'études sur les sources de droit en l'honneur de François Gény*, tome III, *Les sources des diverses branches de droit*, s.l., s.a., p. 257—270.

³⁹ V. *Pravilniceasca condică*, p. 56—59 (§6); *Legiuirea Caragea*, p. 192—193.

⁴⁰ V. *Pravilniceasca condică*, p. 76—79 (§3); D. Photinos, *Historia Țes palai Dakias*, vol. III, Vienne, 1819, p. 540.

⁴¹ V. Gh. Cronț, *Artă judiciară a lui Dimitrie Panaiotache Catargiu în Studii și materiale de istorie medic*, VII (1971), p. 351—352.

⁴² V. Valentin Al. Georgescu, *Continuitate elenistico-romană și inovație în doctrina bizantină a filantropiei și indulgenței imperiale*, « Studii clasice », 11 (1969), p. 187—219.

⁴³ V. *Acte judiciare din Țara Românească 1775—1781*, Bucarest, 1973, p. 911 (doc. n° 837).

porelles (v. le document sur le rapt), soit en changeant la peine par le truchement d'une coutume (v. le document sur le tzigane meurtrier).

Il est aussi à remarquer la prévalence de la *compositio homicidii* sur les peines prévues par la loi, mais celle-là est acceptée en tant que solution permise par la *pravila* et non en tant que coutume.

Enfin, il est aussi à noter que la peine était fixée par les juges en tenant compte des prétentions des plaignants.

On a maintes fois affirmé à partir des documents d'époque que la *pravila* byzantine, fortement concurrencée par la coutume, n'était que rarement appliquée dans les Pays roumains. Il est vrai qu'il y a des espèces où la *pravila* est écartée en faveur d'une coutume, mais les choses ne sont pas toujours si nettes qu'elles se présentent à première vue. Nos documents le prouvent abondamment. Ils attestent aussi une sorte d'interpénétration, de synthèse entre la loi et la coutume. La loi confirme la coutume et la coutume à son tour peut changer la loi. Pour la juste appréciation de la place de la loi et de la coutume dans la pratique judiciaire roumaine une tâche urgente s'impose aux spécialistes : la publication des registres du *divan* dans une collection spéciale⁴⁴. En l'absence d'une pareille collection, un domaine important de la vie spirituelle roumaine resterait à tort mal connu et sujet à des affirmations contradictoires.

⁴⁴ V. Valentin Al. Georgescu, *Remarques sur la publication des sources byzantines*, p. 106.

L'IMPACT DE LA «LOI AGRAIRE» BYZANTINE SUR LES PROJETS DE CODE RURAL RÉVOLUTIONNAIRE (1791) ET NAPOLÉONIEN (1801—1814), DISPARU DU SCHÉMA DE LA CODIFICATION MODERNISA- TRICE DU DROIT ROUMAIN AU XIX^e SIÈCLE

VALENTIN AL. GEORGESCU

L'intense réception de la «loi agraire/rurale» — le fameux νόμος γεωργικός (νόμοι γεωργικοί) du VIII^e siècle, mais dont les racines semblent être orientales (H. Kupiszewski, 1968) et justiniennes (Fr. Dölger, J. Karayannopoulos) — dans le droit roumain (Moldavie, Valachie et, plus faiblement, Transylvanie et Banat) jusqu'au début du XIX^e siècle a fait l'objet de mon étude monographique publiée dans *Byzantina* (I 1969), dont la réputée byzantiniste soviétique E. E. Lipšic a tenu compte dans son important ouvrage bien connu sur les *Nómos geōrgikós* dans l'est et le sud-est de l'Europe (1971). Cette étude de 1969 est opportunément complétée par l'édition critique du III^e livre faisant partie du *Manuel des lois* (1777) de Michel Phôteinos (Fotino-Phôteinopoulos), apparue en 1970 en collaboration avec la byzantiniste Emanuela Popescu (-Mihuț)¹, devenue depuis une compétente spécialiste de l'œuvre du *Bartolus de Valachie* (F. J. Sulzer).

Etant tenu à considérer comme connus de Vous tous les résultats ainsi obtenus, je ne les reprendrai plus ici même pas en guise d'introduction, ce qui me permettra de me limiter à traiter dans les pages qui suivent rigoureusement le sujet évoqué par le libellé de mon titre d'aujourd'hui.

Cependant je ne puis passer sous silence la date et le caractère législatif du dernier acte de réception roumaine du *Nómos geōrgikós* en Valachie, et ceci pour faire la liaison avec la période suivante dont je me propose de m'occuper aujourd'hui.

Il s'agit de la réception législative et du caractère de loi interne de Valachie, conféré à la loi rurale byzantine par la *Pravilniceasca condică* (*Syntagmátion Nomikón*, XV 2), avec un simple renvoi aux *Pravilele plugărești* (codes/lois des paysans cultivateurs), le texte précisant que ces lois sont applicables par les juges des districts dans les causes des cultivateurs ruraux.

C'est ce qui explique pourquoi, à l'époque, nous trouvons quatre copies complètes de cette loi dans la version élargie de C. Harmenopoulos, la dernière datant de 1803, ce qui n'arrivera pas en Moldavie où

¹ *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*, AIVDRS, VIII, Bucarest (1970).

l'Hexabible sera traduit par Thoma Carra en 1804 et par le Transylvain Chr. Flechtenmacher avant 1838, sans les annexes où figurait le *Nómos geōrgikós*.

Je note aussi à cette place un fait d'importance, autrement connu des spécialistes du problème. Le mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu s'est empressé d'abroger l'oppressive *Legiuirea Caragea* (1818), avec réactivation de la *Pravilniceasca condică*, plus « douce » pour les paysans dépendants (*clăcași*), y compris le texte cité concernant la force de loi interne (relevant du droit princier) de la loi rurale byzantine.

En Valachie, de conserve avec le régime instauré par le code d'Alex. Hyspilotis (1780), l'on a, sans solution de continuité, un régime de réception partielle du *N. G.* dans les *Manuels des lois* rédigés en néo-grec par Michel Phôteinos en 1765 et, 1766, manuels utilisés dans la pratique, d'autant plus qu'ils avaient été rédigés avec la conviction qu'il s'agissait d'un code officiel du pays, confirmé par le prince et appliqué sous les deux formes : néo-grecque et roumaine, tel ayant été le programme législatif d'Etienne Racoviță que M. Fotino nous rapporte dans le brouillon du Chrysobulle (publié par C. Litzica en 1909), qui ne reçut plus une forme définitive après les remous politiques de l'été 1765, auxquels ce prince dut de perdre le trône. Une réception intégrale du *N. G.* ne fut consacrée que onze années plus tard, par le livre III du *Manuel des lois* que Phôteinos semble avoir voulu offrir au prince législateur et réformiste, Alex. Hyspilotis, comme projet de grand code général du pays dans le cadre d'un programme législatif pratiquement réduit au petit code de 1780, déjà cité.

Il est malaisé d'affirmer sans hésitation qu'en 1818 la *Législation Caradja*, par son simple silence au sujet de cette matière d'actualité, entendait laisser en vigueur les dispositions du code 1780 relatives aux *Pravilele plugărești*. En effet, faute de trouver dans le code de 1818 une clause d'abrogation expresse, soit du code de 1780 dans son ensemble, soit du texte concernant la réception du *N. G.* (XV, 2), on devrait décider que ce dernier texte continue d'avoir force de loi même après 1818, respectivement 1821. Mais après cette dernière date, personne n'a préconisé la viabilité d'une telle doctrine.

Entre 1790 et 1819, dans les Principautés et dans toute l'Europe se passaient des événements considérables que je n'évoquerai ici que dans la mesure de leur incidence directe avec notre sujet.

Sur la toile de fond des doctrines physiocrates et des débuts de la révolution industrielle en Grande Bretagne, l'économie rurale des Principautés, notablement arriérée, prend contact avec des formes modernes d'exploitation agronomique. Une preuve qui nous intéresse directement réside dans la connaissance des ouvrages agronomiques du grand spécialiste anglais Arthur Young (1741—1820)², dont une partie de son

² Agronome anglais que son ouvrage de 1767 (*The farmer's Letters to the people of England*) rendit célèbre, après l'insuccès de ses préoccupations de romancier et de politologue. En dépit d'expériences agricoles ratées, on apprécia partout ses belles qualités d'observateur. Ses considérations générales sur l'agriculture française à la même date sont tenues en France pour contestables (voir le *Larousse du XIX^e siècle*). Œuvres : *Letters concerning the present state of the French nation* (1769); *Arithmétique politique adressée aux Sociétés économiques établies en Europe*, trad. M. Fréville, La Haye 1 (1775); *Political Essays concerning the*

œuvre se rattache à la France, où il n'avait pas tarder de devenir une « autorité ». Avec les ouvrages — traduits aussi en roumain³ — de cet agronome illuministe et physiocrate, la propriété rurale, du côté des boyards et des paysans libres revêt une importance nouvelle, teintée de préoccupations agronomiques, socio-économiques et forcément juridiques aussi. Le terme « agronomique » (*agronomicesc*) semble faire son apparition à cette époque et remplace ceux de *rural* et *agraire*, ou bien les double dans l'appellation traditionnelle du *nómos geōrgikós*.

En 1791, outre Manche où Young avait fait son apparition prérévolutionnaire, l'Assemblée constituante passe à la confection d'un code rural qui ne devint pas code sanctionné et promulgué pour entrer en vigueur. Quoiqu'il en soit, la codification de la *ruralité* constituait une démarche modernisatrice et nouvelle, assez éloignée de la tradition byzantine du *N.G.* Cependant, les rares auteurs qui parlent de ce projet en connaissance de cause, déclarent que les ponts avec le *N.G.* n'étaient pas coupés. Même le titre se rattache assez nettement à la dénomination du code rural byzantin.

Si l'on s'en tient aux connaissances courantes, de simple routine, le code rural est absent du schéma de base, réalisé et célébré, de l'œuvre codificatrice de Napoléon. Ni le Dictionnaire Larousse du XIX^e siècle, ni celui du XX^e s., ne mentionne un code ou projet de code rural relevant de la codification napoléonienne. Un tel projet n'est cité ni par les manuels de droit qui s'occupent de cette œuvre classique et généralement élogiée. Les auteurs français estiment que l'idée révolutionnaire d'un code rural ne fut reprise qu'en 1864. En cette année, à Bucarest, Al. Ion Cuza et sa génération de codificateurs, aborda courageusement le problème de la codification moderne, sans qu'il soit question d'un code rural qui fasse pendant au fameux *code civil*. Or de 1864 à 1914, nombreuses furent les lacunes, erreurs et malentendus reprochés aux codificateurs bucarestois des années 1864—1865, mais personne ne sut ni n'eut le courage de soulever le problème de la nécessité d'un code rural — dont l'utilité, voire même la nécessité étaient criantes et grandissantes.

Le schéma codificateur qui triompha chez nous, en l'absence d'une codification effective et nécessaire, et d'une adaptation aux besoins du XIX^e siècle moderne et révolutionnaire par ses réformes agraires avec expropriation des possédants et des absentéistes, était réduit à la trilogie positiviste : code civil, code pénal, code de commerce avec leurs deux procédures, civile et pénale. C'est pourquoi le XIX^e siècle roumain se déploya sans que personne fit grand ou peu de cas du code rural, ou de la tradition autochtone créée par le *Nómos geōrgikós*.

present State of Great British Empire (1778); *Rural Economy* (1777); *Annals of Agriculture* (1784—1809); *Le cultivateur anglais*, Introd. et notes de Lamiarre Benoist de Billecoq, 10 vol. (1850—1901), trad. française d'une série de ses études, éd. orig. 1801; *Travels in France during the years 1787/88, 1789*, éd. M. Bentham Edwards, London (1913); *Voyage en France pendant les années 1787/8, 1789 et 1791*, éd. Dubois, 1793/4; éd. Le Sage 1—26 (1860); éd. H. Sée, Coll. « Ailleurs », Les œuvres représentatives (1930); Une série de monographies relatives à l'agriculture dans les Comtés anglais.

³ Un Manuel résumant sa doctrine et méthodes agronomiques (fin 18^e s.) existait en 1954, inconnu et non étudié. Le prof. N. A. Ursu, sur ma prière, n'a pu le retrouver. Sa liste des néologismes de l'époque ne mentionne pas « *agronomicesc* ».

Ce ne fut que récemment qu'ont apparu des documents — inexpressifs pour l'historiographie traditionnelle, continuant de se tenir en porte-à-faux entre le moderne et l'historisme déclaratif ou copié d'après les doctrines de l'Ecole historique allemande (Hugo, Savigny, Gans, Stahl), dont l'action dans le Sud-Est et en Russie fut considérable, mais aussi génératrice de confusions tantôt modernisatrices, tantôt versant dans un autochtonisme non-critique et souvent chauvin.

En ramassant encore une fois notre enquête, au risque de la sabrer et d'être injuste ou déséquilibré, je ne vais citer que l'*anafora*⁴ *Sobornicească* du 1^{er} nov. 1819 en Moldavie, par laquelle le *Sfat de obște* (Conseil général = Assemblée d'états) oligarchique de type phanariote, que j'ai étudiée dans le rapport présenté au Congrès CISH de Varsovie (1970), répondait à la question du prince régnant (M. Suțu) qui se trouvait dans l'embarras quant aux lois (*pravile*) et coutumes applicables en Moldavie. En citant les sources romano-byzantines (*Dig., Bas.*) et la doctrine romanistique du *ius commune* représentée par Heineccius (rendu phonétiquement par Enecone⁵), les boyards prennent position dans le redoutable problème des rapports entre *nomos* (*pravila*) et coutumes, position qu'il n'y a pas lieu d'analyser en détail à cette place de mon exposé. En matière civile, disent les boyards, toutes les coutumes dignes d'être prises en compte se trouvent rassemblées de manière exhaustive à leur place dans le code Calimach (1817). On insiste dans l'anaphore sur la nécessité que le prince ordonne la confection des autres codes (*pravile*) indispensables, chacune pourvue des coutumes valables qui s'y rapportent : le code de commerce (*c. negușetoresc*), le code criminel (*codica criminalicească*) ou pénal, le code de police (*codica poliției*) et *codica agronomicească* (le code rural). Dans le chrysobulle de confirmation du code civil Callimach, le prince indiquait comme immédiatement pressante l'élaboration du code commercial, criminel (pénal) et de police, afin que « tout le système du droit » soit codifié, selon les exigences de la philosophie des Lumières. Mais la Préface ne mentionne pas, tout comme les boyards de l'assemblée, un code agraire (*codică agronomicească*), un code rural, l'équivalent de *Nómos geōrgikós*.

Dans ce texte des boyards de 1819, *codica agronomicească* (« le code agronomique ») n'est qu'un *cod agrar* ou *lege agrară*, soit le *Nómos geōrgikós*, mais sans rappel frappant de filiation byzantine. Ce néologisme où le lat. *ager* se mariait avec l'hellénique-byzantin νόμος/νομικός, venait sans doute d'un lecteur du traité agronomique de Young, mais imbu de traditions locales. La confection — « *alegere* » — de ces codes modernes devait avoir lieu, selon l'opinion des boyards du *Sfat de obște*, en mettant toujours à profit *pravilele împărătești* — les Basiliques ou, *lato sensu*, « le droit impérial byzantin » — « en y ajoutant aussi les coutumes du pays » (« de la Terre » : *obiceiurile pământului*) qui s'avéreront et s'accommoderont à ces codes-ci. Après 1830, les termes d'*agronom*, *agronomie*, *agronomie*, à côté d'*agrar*, *agricol* et *rural*, deviennent courants dans le Sud-est,

⁴ Rapport consultatif en réponse aux questions posées par le pouvoir princier.

⁵ Dans l'*Anaphora* de janv. 1817 du procès en restitution de la Vrancea, Heineccius s'appelle plus correctement : *Ainecșie*. Dans l'éd. Andrei Rădulescu (1958) du *Cod Calimach*, 864, on donne *Epecone*, sans sic ! ou autre explication : C'est une lecture fautive de dactylo ou de composition typographique, passée inaperçue lors de la correction des épreuves. L'absence d'indication de l'original : *Heineccius*, est regrettable.

la Transylvanie et la Russie. G. Asachi (1844) est membre de la «Societatea Agronomică» de Bucarest (1835), v. *Bibl. anal. a period. rom.*, Buc., I, 3 (1967) 888—891.

Les propositions des boyards moldaves de 1819 en matière de codification pour le proche avenir ont été lents à prendre corps, sauf le code pénal et sa procédure (*Criminaliceasca codică*, 1820, 1826), mis en chantier déjà par Scarlate Callimaqui, et qui ne fut remplacé qu'en 1865 par des codes résolument modernes d'unification sous la règne d'Al. I. Cuza. Le code de commerce ne vit le jour qu'en 1887, mais, en attendant, selon la pratique à la fois expéditive et paresseuse des Grecs, une traduction roumaine du code de commerce français de 1810, adaptée aux conditions locales, fut utilisée avec succès, et après 1859, ce fut avec la même méthode que l'on obtint un texte de code unifié, mais de caractère provisoire. Quant au code civil, celui-ci, en face du code moldave de Callimaqui, issu de la ABGB autrichien de 1811, et le code valaque de Caradja, celui-ci plus fortement influencé que l'on ne pensait, par le code Napoléon de 1804 et certaines de ses sources historiques, c'est à peine en 1864 que la politique codificatrice de Cuza assura franchement le triomphe du modèle français.

Dans cet enchaînement assez complexe des processus historiques dont seul un historien du droit est à même de rendre compte, en les rendant aussi quelque peu intelligibles, se place un épisode d'histoire de la codification napoléonienne, pratiquement inconnu, mais d'une notable et féconde importance sur tous les plans impliqués dans notre recherche. Il s'agit de la reprise, sous le Consulat (1802) et sous l'Empire (1808, 1810—1814), du projet de code rural de 1791 pour essayer de le faire aboutir grâce surtout au travail compétent et aux dons exceptionnels de législateur que possédait le dernier responsable de la direction du projet, le baron Charles-Joseph de Verneilh-Puiraseau⁶. Ce projet, non seulement n'eut pas l'heur de devenir un code définitif, mais restera caché presque ignoré dans les Archives du Ministère de l'Intérieur (dont dépendait à l'époque les services qui, par la suite, composeront le Ministère de l'Agriculture), tout en ayant été prêt à subir avec succès les derniers feux du Conseil d'Etat. C'est ainsi que l'œuvre législative de Napoléon fut privée de son fleuron, égal et même supérieur au fameux *Code civil* de 1804, et son auteur n'eut pas la place méritée aux côtés des cinq illustres pères du *Code civil*.

L'économie de mon exposé me contraint à vous faire grâce des détails de l'historique du projet et de sa découverte. Un simple renvoi au récit passionnant qu'en a fait son auteur, Paul Marmottan⁷, suffira, quoique le périodique envisagé est plutôt introuvable⁸ et les détails de l'affaire sont loin d'être indifférents.

⁶ Voir chez Marmottan l'intéressante biographie de cette personnalité qui n'a pas trouvé dans le Larousse du XX^e siècle la place qui lui était due. Marmottan : *de Verneilh Godeschot : Deverneilh et Verneilh*.

⁷ Né à Paris 1856, anc. conseiller de préfecture, poète, critique d'art, historien, à partir de 1892, avec *Le royaume d'Etrurie, Bonaparte et le royaume de Lucques* (1896), *Elisa Bonaparte et les arts en Toscane sous Napoléon* (1902), *Doc. sur le royaume d'Etrurie, 1801—1807* (1909). Collaborateur à la *Revue des études napoléoniennes*.

⁸ *Un projet de code rural sous le premier Empire*, in : *Revue des études napoléoniennes*, dir. Ed. Driault, Paris 2 (1913) 321—345 (Tome II). A l'époque, N. Iorga fut un collaborateur familier et honoré de cette *Revue*.

Inconnu avant janvier — juin 1913, le code rural ne repris pas, depuis non plus, la place qui lui était due dans l'histoire de la codification napoléonienne. Inexplicablement, ni les dictionnaires encyclopédiques⁹ ni les traités courants¹⁰ ne se font le devoir de mentionner ou d'être moins avares au sujet du projet de code rural de 1811—1814.

Dans l'étude de Paul Marmottan¹¹ il convient de souligner les renseignements sur la technique législative d'élaboration du « futur code » et l'analyse de son contenu. La technique mériterait tous les éloges, mais elle n'intéresse pas ici. Seul le contenu du projet doit retenir notre attention, car il permet de saisir la différence d'avec le modèle de code rural et de qualifier la portée des rapports entre le code civil et le code rural et de tracer la ligne d'évolution parallèle du *civil* et du *rural*, avec possibilité d'établir la logique de leur insertion dans le même cercle logique, ou bien dans deux tableaux de réalité qui n'excluent ni les parties communes, ni les incompatibilités irrémédiables.

Un code rural est un code de l'agriculture, du paysan cultivateur, du village et de la terre. Comme Sully sous Henri IV, Napoléon estimait que l'agriculture « est une des mamelles de la France » et que « des Finances d'Etat fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais ». Pour Napoléon la codification voulait dire *ordre* par la clarté introduite dans les coutumes unifiées, « en n'en retenant que les matières essentielles applicables aux différentes régions du pays ».

En 1808 la législation rurale dans une France agrandie par les annexions napoléoniennes, se composait de coutumes différentes les unes des autres et datant « de l'époque féodale », sans se rattacher à aucun principe (illuministe) du droit fondé sur la raison.

La Commission du Ministère de l'Intérieur (dont dépendait l'agriculture), chargée de rassembler les matériaux de base pour le projet de code rural, compulsa les réponses obtenues et saisit le fil conducteur du code : « protéger le droit de propriété contre tous les empiètements incompatibles avec cet intérêt général ». Le droit de parcours et de vaine

⁹ Le *Grand Dictionnaire Universel Larousse du XIX^e siècle* (IV. 527) se limite à noter à propos des chemins vicinaux et ruraux, que « le projet si souvent annoncé d'un code rural ne parait pas près de se réaliser. La législation sur cet important sujet se compose de documents pour la plupart administratifs et qu'un code régulier devrait faire disparaître », et de citer quatre exemples de tels codes (1850, 1859, 1860 et 1864) qui rassemblent de simples documents administratifs relatifs aux chemins ruraux et vicinaux. Mais, ignorant le code rural, le Dict. cité donne des précisions exactes sur le code forestier du 1^{er} août 1827 et sur l'ordonnance relative à l'exécution de ce code (même date).

¹⁰ Le *Larousse du XX^e siècle en six volumes*, II 322 consacre à notre syntagme quelques lignes qui ignorent superbement le projet de code rural de 1810—1814, tout comme la découverte de Paul Marmottan. Une définition qui ne fait pas honneur à son auteur : « C'est celui (le code) qui régleme la législation relative à l'agriculture ». Cette idée de code « qui régleme la législation » est plutôt du coq à l'âne. La Constituante (1791) est l'auteur d'un « premier code rural ». « L'établissement d'un second code rural aurait commencé en 1864 pour comprendre des dispositions sur les chemins ruraux, la vaine pâture, l'exploitation de la propriété rurale, le métayage, l'emphytéose, les animaux d'exploitations rurales, la police sanitaire, les vices rédhibitoires ». Cette description du contenu d'un code rural est intéressante et mérite d'être tout de suite rapproché du contenu du *Nómos geōryikós* : les points communs sont aussi significatifs que les additions du modèle moderne de code rural.

¹¹ Voir R. Garraud, J. Ellul, G. Lepointe, Planiol-Ripert.

¹² Que nous suivons de près pour toute cette seconde partie de notre texte, sauf la confrontation du modèle napoléonien de code rural avec le modèle byzantin, qui ne préoccupe, évidemment pas, l'auteur cité.

pâture furent abolis. Le système hypothécaire le moins dispendieux fut choisi. « Tous les modes de jouissance des eaux des rivières qui ne sont ni navigables ni flottantes » furent réglementés.

La loi consacre tout ce qui relevait des principes. Les détails et les modifications se rapprochant de ces principes furent confiés aux règlements apportés par les autorités administratives.

Le projet initial de code rural du 6 avril 1808 se composait de trois titres, à savoir :

I. *De la propriété rurale* considérée pour chaque propriétaire seulement : assolement, récoltes, parcours et vaine pâture, glanage, grappillage, râtelage et « chaumage », clôtures, domestiques et ouvriers, pigeons bisets, animaux et objets immeubles insaisissables, vers à soie, essaims et chèvres.

II. *De la propriété rurale* considérée pour tous les propriétaires entre eux : bornage, cours des eaux, sources, réparations du lit des cours d'eau, chemins vicinaux, plantations, droits de passage et bien communaux.

III. *De la propriété rurale* relativement au Gouvernement : police rurale, juridictions, délits ruraux, la sûreté et la salubrité des campagnes, des animaux nuisibles, dessèchements, rivières, étangs, défrichements, montagnes, maladies des bestiaux, pêche, chasse etc.

Le projet a 273 articles distribués entre 26 chapitres. Ces articles furent discutés par les commissions consultatives des 103 départements (seconde moitié du Tome I^{er} et Tomes II et III). C'est la meilleure preuve du sérieux de ce travail législatif préparatoire, visant à une véritable modernisation post-révolutionnaire de ce que la tradition connaissait sous le syntgème de *nómos geōrgikós*.

Des Commissions consultatives furent attachées au perfectionnement du projet initial par une discussion serrée de ces matières. A Douai, des voix s'élevèrent contre l'établissement d'un Tribunal de police dans chaque commune, et l'on fit valoir d'excellentes raisons pour cette thèse. Vu la fréquence des incendies, on interdisit les toits de chaumes. L'Académie économique-agraire des Géographes de Florence présenta des propositions au sujets des colombiers, des plantations, exigéa des arbres le long des routes, s'occupa des haies vives et autres arbres hors des bois. Le 11 octobre 1808 la Commission de Trèves fut très active et présenta des propositions fort à propos.

Dans le III^e volume du projet apparaissent les interventions de Ch. J. de Verneilh-Puiraseau dont le nom restera intimement lié au sort et aux mérites du projet jusqu'en 1814, lorsque l'ouvrage imprimé en 4 volumes devint un titre d'archives de ministère, oublié.

L'économie de cette étude ne nous permet pas de montrer plus en détail dans quelles conditions cet élément important de la Codification napoléonienne (sur la valeur médiocre des codes de commerce, pénal et même de procédure civile et criminelle, tout le monde est d'accord) fut peu connu ou même ignoré en France et tout à fait ignoré en Roumanie, où la codification citée allait jouer un rôle historique et technique des plus considérables. C'est pourquoi l'historien actuel du droit roumain ne peut éviter de se demander si la connaissance et l'utilisation obligée de ce type de code rural, qualitativement, semble-t-il, supérieur au code civil, n'auraient conduit une réception supérieure à celle que nous connaissons, parce que plus équilibrée et plus féconde, du droit français (en tant que droit moderne indispensable et, davantage, en tant que droit européen).

Cela étant, je dois me limiter à signaler ici le cas de G.G. Tocilescu, futur professeur de procédure civile aux Universités de Jassy et de Bucarest, lequel en 1883 ne manquait pas de noter l'intérêt que présentait son étude sur l'emphytéose au moment où « le projet de code rural a rajoint en France cette vieille institution ». Mais il s'agissait du code rural récent, voté en plusieurs tranches par le Parlement français (1876, 1881, 1889, 1898). Sans autre précision sur le projet napoléonien de 1801—1814, probablement inconnu ou passé sous silence par l'auteur de la remarquable thèse de doctorat : *Etude historique et juridique sur l'emphytéose en droit romain, en droit français et en droit roumain* (Paris, 1883), l'une des grandes thèses roumaines soutenues à l'Ecole de droit de la Place du Panthéon. (Dans cette thèse se trouve insérée, à titre d'utile *excursus*, une *première et sérieuse esquisse scientifique de l'histoire générale du droit roumain*, ce qui a passé inaperçu ; le libellé du titre nous appartient).

Parmi les auteurs récents qui font autorité et qui, ayant connaissance de l'étude de Marmottan et du texte du projet découvert en 1911 par ce dernier, s'occupent à fond des projets de code rural de l'époque napoléonienne (1801 ; 1808/1814), Jacques Godechot (*Les Institutions de la France sous la Révolution et l'Empire*, Paris, 1951, 563/3) mérite une mention spéciale, justement parce que cet éminent historien n'a pas de formation juridique et que son ouvrage n'en est pas un d'histoire de droit.

À partir donc d'une bibliographie de base correcte, J. Godechot met en lumière l'originalité des projets napoléoniens de code rural, et ce caractère revêtirait toute son importance, dès que l'on se rapporte au modèle historique de ce code, qui n'est autre que celui du *Nómos geōrgikós*. J. Godechot s'attache à juste titre et avec le doigté d'un juriste, à énumérer les matières du code civil qui, après l'échec d'un code rural spécialisé, restaient appelées à rendre les services attendus d'un code rural autonome. Pour nous, cette constatation (voir aussi Marmottan) soulève le problème capital de la place qui revient à un véritable code rural moderne dans les cadres traditionnels du droit privé en 1804, ainsi que le problème d'une synthèse de cette partie (civile ou privée) de tout code rural et de toutes les matières de droit public (pénal, de police, administratif etc.) qui devaient y prendre place comme déjà dans le *Nómos geōrgikós*, mais dans des proportions élargies et avec des significations typologiquement originales, afin que l'on aboutisse à un véritable *Nómos geōrgikós* /code rural des XIX^e — XX^e siècles.

Sans pousser plus loin notre analyse, j'estime utile et significatif de citer également (en faisant subir une légère entorse à la chronologie didactique), le précieux *Dizionario dell'Economia politica e del Commercio così tecnico come pratico*, par Gerolamo B. Boccardo (Torino, 1857—1861, 549), où l'absence de tout détail sur la place réservée au projet de code rural dans le schéma napoléonien de la codification moderne de la France, va de pair avec le vif regret de voir tous les pays civilisés privés justement d'un très utile code rural. Et l'auteur italien donne une ample table des matières d'un tel code, laquelle concorde avec celle que l'on trouve chez les auteurs français, ce qui ne manque pas de mieux illustrer l'importance et la généralité du problème. N'hésitons donc pas à emprunter à Boccardo cette longue citation bien édifiante, telle quelle, sans avoir recours à une traduction en français :

« In mezzo a tanta congerie di condici ne manca ancora fra noi e in molti altri stati uno che regoli l'interessi e i diritti dell'agricoltura. Uno codice rurale, che mantegna nelle campagne la sicurezza della persona e delle cose, regoli la distribuzione e l'uso delle acque, garantisca il mantenimento de' patti conclusi frà proprietario e colono o fittevole, difenda le raccolte, faccia rispettare le chiudende e i pascoli, vieti la vena pastorizia ecc, ecc, è richiesto della necessità delle più utile delle arti.

« Vero è che speciali regolamenti, presso tutte le nazioni provvedono a questi differenti oggetti, e noi, fideli alle massime esposte al § 1^o del presente articolo, verremo che fosse sempre lecito alle autorità comunali e locali il promulgare particolari precetti alle condizioni dei diversi paesi.

« Ma abbandonare, come si fa, agli autori dei *brandi campestri* la cura di stabilire *interamente* la legislazione rurale, senza dar loro norme direttive e unità di principii, e cosa tanto più dannosa in quanto, dove e l'ignoranza dei locali amministratori spesso richiede l'intervento del legislatore illuminato ».

CONCLUSIONS

J'en reste là pour aujourd'hui de mon esquisse d'un plus vaste et significatif problème, traité chez nous et même en général pour la première fois, et assez surprenant dans ses données et dans les conclusions auxquelles il conduit.

Directement et à la surface des choses l'on peut avoir l'impression de ne pas trop se heurter au *Nómos geōrgikós* dans sa substance byzantine.

Au fait, il n'en est rien. Car dans les Pays roumains après 1800 l'on assiste à la disparition du processus de réception directe du *Nómos geōrgikós*. Cette disparition a eu lieu sous le coup de la cristallisation d'un droit positif national, centralisé et axé sur la distinction, à la fois contrastante et coopérante, du droit privé (civil) et du droit public (de l'Etat). Mais justement ce processus caractéristique pour le nouveau droit imposé par la bourgeoisie victorieuse et par son économie capitaliste, trouvait un précédent prestigieux dans la position originale et positive du *Nómos geōrgikós*, lui aussi ayant été, en son temps, à Byzance, une modeste synthèse du droit privé et du droit public de l'époque. C'était là une trouvaille byzantine, féconde et originale, inconnue du droit romain classique ou justinien.

L'impact du *N.G.* fut grand, durable et total en Orient, y compris les Principautés roumaines. Par contre, un impact d'érudition, de réception savante après le XVI^e siècle, en Occident.

En 1819 en Moldavie on pense déjà aux nouveautés d'un droit agromique, mais bien entendu inséré dans l'armure encore vivante de la réception byzantine, en fait plus moribonde que ne le pensaient les boyards moldaves en 1818 ou ceux de Valachie lors de la rédaction des Règlements Organiques (1830/1831) qui n'abolissaient pas purement et simplement les Basiliques.

En France, de 1791 à 1814 l'on a extrait des mutations révolutionnaires et post-révolutionnaires (sous le Consulat et l'Empire) un nouveau droit rural, un nouveau *dikaiōn geōrgikón*, mais les juristes savants, imbus

de droit romain justinien et romano-byzantin, pensaient au *Nómos geōrgikós* et ne croyaient pas en trahir la typologie de base, ce qui a été librement et largement le cas.

La position du nouveau droit rural vis-à-vis du droit civil de 1804 et de tout le XIX^e siècle était la même que celle du *N. G.* vis-à-vis du droit privé de Justinien qui, par ailleurs, ignorait encore, typologiquement et manifestement le *N. G.* La preuve en est que dans le courant du XIX^e siècle, où les cadres historiques (romano-byzantins) du *N. G.* devenaient en France comme en Roumanie, et dans toute l'Europe, *droit agraire*, et la synthèse du code rural, c'est-à-dire du code de l'agriculture, de la propriété rurale libre et de la vie à la campagne, en opposition avec la ville et les métropoles naissantes, fera place de plus en plus à celle d'un code ou d'un droit (legislation) *agraire*, dans une plus large et pacifique signification que celle des *leges agrariae* dans la Rome républicaine. Mais le code de ce droit *agraire* aura souvent tendance de s'appeler en continuation — en Occident tout comme en Orient — code rural¹². À ce moment-là, la libre évolution du droit moderne en Europe sera totalement dégagée de tout lien trop visible et trop prolongé avec l'impact du *N. G.* byzantin, directement par son contenu en détail.

Pour ce qui est de la réception du *N. G.*, on n'a jamais fait la preuve assez concrète de l'application directe de ses textes ou de leur implantation et persistance coutumières dans les Principautés roumaines, et l'on peut dire la même chose de la similitude de dispositions éparses du projet de code rural de 1791 ou de 1801/1814 avec celles du *N. G.* Des recherches dans cette direction sont encore possibles et nécessaires. Nous ne les avons pas abordées aujourd'hui, estimant prioritaires les problèmes que l'on vient d'examiner ci-dessus. Dans le courant du XIX^e siècle ces recherches n'ont fait que devenir plus ardues, par l'investigation historique et surtout ethnologique des coutumes (réponses inédites au questionnaire de B. P. Hasdeu, 1878/1884; collectes et travaux de l'Ecole de sociologie monographique de D. Gusti etc.).

À présent il faudrait établir sur une grande échelle, toutes les identités, tous les rapprochements ou parallélismes possibles entre le *N. G.* et les coutumes roumaines attestées, pour passer ensuite à une analyse critique afin d'établir dans quels cas motivés on doit admettre un impact « coutumiarisé » du *N. G.* sur tel ou tel secteur de la vie populaire des Roumains.

¹² En 1951 Ed. Volterra publiait une *Bibliografia di diritto agrario romano* (Florence). La *Rivista di diritto agrario* (fasc. 1, gennaio-marzo, 1955) paraissait toujours à Florence, qui publiait la savante étude de J. de Malafosse, *Le droit agraire au Bas Empire et dans l'Empire d'Orient* (p. 35—73), auteur bien connu d'une autre étude importante sur le *Nómos geōrgikós*. Les Editions périodiques des Codes Dalloz (1989) font paraître, en un gros volume de 1812 pp., un *Code rural* et code forestier. La place du droit *agraire* dans les Universités ne date pas d'hier. Avant la dernière guerre mondiale, la Faculté de Droit de Jassy avait une chaire *Droit agraire* et un *Institut* (prof. Valeriu Bulgaru). Salvator Brădeanu et Mircea Georgescu, professeurs à Cluj et Bucarest, étaient aussi des représentants éminents du droit foncier. Chez nous le Droit *agraire* moderne était dominé par le problème des Réformes *agraires* (*leges agrariae*), qui s'efforçaient de résoudre la question *agraire*, laquelle dans la Rome antique s'appelait de même et n'était guère moins grave.

ÉTUDES ET RECHERCHES DE BYZANTINOLOGIE DES SIX DERNIÈRES ANNÉES

MARIN COJOȚ, ADRIAN GABOR, VASILE MERTICARIU

Dans le présent ouvrage, nous nous sommes proposé de signaler les études de byzantinologie des chercheurs roumains, parues ces dernières années dans les publications roumaines ou étrangères.

Nous avons aussi ajouté quelques travaux des savants étrangers qui donnent des informations importantes sur l'histoire byzantine des territoires roumains.

Etant donné que quelques-unes des publications ne nous ont pas été accessibles, nous prions nos lecteurs d'excuser les éventuelles omissions.

Nous avons essayé de répartir le matériel en fonction du thème principal de chaque étude : archéologie, ecclésiologie, géographie historique, numismatique etc.

De nombreuses contributions concernent la question de la continuité du peuple roumain à l'époque des migrations, les rapports des régions du Bas-Danube avec le monde byzantin ; des découvertes archéologiques et numismatiques récentes y sont mises en valeur, ainsi que des traductions nouvelles de sources byzantines. De même, sont abordés des problèmes de géographie historique, d'ecclésiologie et d'organisation ecclésiastique au cours du premier millénaire.

ABRÉVIATIONS

AIAC	— Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Cluj.
AIIAI	— Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Iași.
AM	— Arheologia Moldovei.
AMN	— Acta Musei Napocensis.
ASUI	— Analele Științifice ale Universității din Iași.
BOR	— Biserica Ortodoxă Română.
BSNR	— Buletinul Societății Numismatice Române.
BZ	— Byzantinische Zeitschrift, München.
Dacia NS	— Dacia. Noua serie. Revue d'Archéologie et d'Histoire ancienne, Bucarest.
GB	— Glasul Bisericii.
MA	— Mitropolia Ardealului.
MB	— Mitropolia Banatului.
MO	— Mitropolia Olteniei.
MMS	— Mitropolia Moldovei și Sucevei.
NEH	— Nouvelles Etudes d'Histoire.
RI	— Revista Istorică.
RMM.Î	— Revista Muzeelor și Monumentelor. Monumente Istorie.
ROC	— Romanian Orthodox Church.
SCN	— Studii și Cercetări de Numismatică.
ST	— Studii Teologice.

I. ARCHEOLOGIE

1. ADAMEȘTEANU, Gh. Mănucu, *Elemente de cultură bizantină la Gurile Dunării*, dans « Peuce », IX, 1984, p. 375—388.
2. Idem, *Descoperiri mărunte de la Isaceea (sec. X—XIV)*, dans « Peuce », IX, 1984, p. 237—245.
3. Idem, *Din nou despre vasele sferoconice în lumina descoperirilor din nordul Dobrogei*, dans « Peuce », IX, 1984, p. 363—375.
4. Idem et OBERLÄNDER-TÄRNOVEANU, Ernest, *Noi dovezi de locuire pe teritoriul actual al satului Enisala în mileniul I e.n.* dans « Peuce », IX, 1984, p. 349—355.
5. Idem, *Noi descoperiri arheologice la Isaceea*, dans « S.C.I.V.A. », XXXVIII, 1987, 3, p. 285—292.
6. BARNEA, ION și BARNEA, Alexandru, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum*, dans « Peuce », IX, 1984, p. 97—107.
7. BAUMAN, V. N., *Raport asupra cercetărilor arheologice efectuate în ferma romană de la Teliaș punctul « La Pod », (jud. Tulcea) în anul 1980*, dans « Peuce », an IX, 1984 p. 51—63.
8. BEJAN, Adrian, *Contribuții arheologice la cunoașterea așezărilor rurale românești databile în sec. VIII—IX e.n., DIN SUD-ESTUL României*, dans « A.M.N. », XII—XIII, 1985—1986, p. 223—239.
9. BORONEANȚ, V., *Cimitirul feudal timpuriu de la Șpinița km. fluvial 1001*, dans « Drobeta », VI, 1985, p. 111—119.
10. Idem și CRĂCIUNESCU Gabriel, *Așezarea și necropola din sec. III—XIV de la Ostrobul Mare km. fluvial 875*, dans « Drobeta », VI, 1985, p. 119—135.
11. BOZU, Ovidiu și ELSUSI Georgeta, *Așezarea romană tirzie de la Moldova Veche din punctul « Vinograda-Vlaskierai » (jud. Caraș Severin)*, dans « Banatica » 1987, p. 239—271.
12. BARASCH, Silvia, *Despre ceramica uzuală din veacul al XIII-lea de la Păciul lui Soare*, dans « S.C.I.V.A. », XXXII, 1988, 2, p. 222—228.
13. CHELUȚĂ, GEORGESCU, Nicolae, *Noi descoperiri creștine la Tomis și Callatis*, dans « Îndrumător bisericesc, misionar și patriotic », Galați, 3, 1987, p. 93—101.
14. CHIRICĂ, V., *Noi descoperiri de proveniență bizantină în spațiul est-carpatic al României*, dans « M.M.S. », LXII, 3—4, p. 259—262.
15. Idem, *Mărturii creștine pe teritoriul Moldovei în secolele III—XIV*, dans « M.M.S. », LIII, 1987, 4, p. 115—120.
16. Idem, *Creștinismul la est de Carpați în lumina mărturiilor arheologice*, dans « M.M.S. », LXV, 1989, 1, p. 69—75.
17. DĂNILĂ, Nicolae, *Opaițe paleocreștine din Dacia*, dans « B.O.R. », CIV, 1986, 3—4, p. 72—85.
18. Idem, *Precizări privind linguriștele euharistice din secolele IV—VI descoperite în România*, dans « G.B. », XLV, 1986, 3, p. 80—91.
19. Idem, *Materiale arheologice paleocreștine din Moldova*, dans « M.M.S. », LXIII, 1987, 3, p. 63—81.
20. Idem, *Materiale arheologice paleocreștine din Muntenia*, dans « G.B. », LXIII, 1987, 3, p. 546—561.
21. Idem, *Materiale arheologice paleocreștine descoperite pe teritoriul eparhiei Aradului*, dans « M.B. », XXXVII, 1987, 3, p. 44—48.
22. DIACONU, Petre, *Documente vechi creștine în Dobrogea*, dans « Pontica », XVII, 1984, p. 157—168.
23. Idem, *De nouveau au sujet du monument rupestre de Murfallar*, dans « R.R.H. », XXVII, 1988, 1—2, p. 123—126.
24. DUMITRAȘCU, Sever, *Stadiul cercetărilor de arheologie privind mileniul I e.n. în vestul și nord-vestul Munților Apuseni*, dans « Crisia », XVI, 1986, p. 9—12.
25. Idem, *Podoabe și piese de îmbrăcăminte din mileniul I e.n.*, dans « Crisia », XIII, 1984, p. 33—42.
26. FLORESCU, R., *Monumente tomitane de școală constantinopolitană*, dans « Pontica », XVIII, 1985, p. 193—202.
27. GABOR, Adrian, *Mărturii arheologice privind vechimea creștinismului în sudul Moldovei*, dans « M.M.S. », LXII, 1986, 1—2, p. 83—91.
28. GUDEA, N. et GHURCA, Ion, *Un opaiț de bronz bizantin de la Porolissum*, dans « A. M.N. », 1986, p. 209—211.
29. GUDEA, Nicolae, *Despre două piese creștine din secolul al VI-lea în Oltenia*, dans « M.O. », XXXIX, 1987, 1, p. 90—95.

30. IRIMIA, Mihai și CLIANTE Traian, *Morminte din epoca feudală timpurie descoperite în punctul Silorman (com. M. Kogălniceanu, jud. Constanța)*, dans « Pontica », XIX, 1986, p. 179—191.
31. MĂRGINEANU, Chera et LUNGU, V., *Contribuții la cunoașterea unor necropole creștine ale Tomisului (II)*, dans « Pontica », XVI, 1984, p. 216—230.
32. Idem, idem, *Noi descoperiri din necropole tomitane*, dans « Pontica », XVII, 1987, p. 109—130.
33. MITREA, Ioan, *O fibulă digitală descoperită la Negulești, jud. Bacău*, dans « Carpica », XVIII—XIX, 1986—1987, p. 261—265.
34. MIHAILESCU BÎRLIBA, Virgil, *Elemente romane la est de Carpați în prima jumătate a mileniului I c.n.*, dans « M.M.S. », LXIV, 1988, 2, p. 46—62.
35. NESTOR, Mitropolitul Olteniei, *Creștinismul între Carpați, Dunăre și Olt de la origini pînă în secolul al XIV-lea*, dans « Îndrumător bisericesc, misionar și patriotic », Craiova, I, 1984, p. 17—25.
36. RĂDULESCU, A., *Bazilici și monumente creștine în contextul etnogenezei românești din secolele III—VII în Dobrogea*, dans « Monumente istorice și izvoare creștine », p. 7—77.
37. TEIGU, Dumitru, *Ceramica smălțuită de factură bizantină din sud-vestul României*, dans « S.C.I.V.A. », 34, 1983, 3, p. 249—273.
38. TEODOR, Dan Gh., *Considerații privind fibulele romano-bizantine din secolele V—VII c.n. în spațiul carpato-dunărean-pontic*, dans « A. M. », XII, 1988, p. 197—224.
39. Idem, *Rituri și ritualuri funerare la est de Carpați în secolele V—XI (I)*, dans « M.M.S. », LXIV, 1988, 5, p. 70—82, et II^e partie, dans idem, LXIV, 1988, 5, p. 46—58.
40. TOPOLEANU, Florin, *Noi descoperiri arheologice la Isaccea*, dans « Peuce », 1984, p. 187—205.
41. Idem, *Un médaillon byzantin en émail cloisonné découvert à Noviodunum*, dans « R.E.S.E.E. », XXVI, 1988, 4, p. 311—318.
42. UZUM, Ilie, *Un tezaur de podoabe medievale descoperit la Mocoviște (Com. Ciuchici, jud. Caraș-Severin)*, dans « A.M.N. », XX, 1983, p. 509—518.
43. VLASIU, Ioan, *Cimitirul feudal timpuriu de la Isaccea*, dans « Peuce », 1984, p. 107—141.
44. ZAHARIA, Eugenia, *Cîteva considerații despre arheologia și istoria sec. VIII—XI c.n., pe teritoriul R.S.R.*, dans « Aluta », 1983, 1, p. 115—130.

II. ART

A. OUVRAGES À CARACTÈRE GÉNÉRAL

- 1(45). MUSICESCU, Ana Maria, *Relations artistiques entre Byzance et les Pays roumains (IV^e—XV^e s.). Etat actuel de la recherche*, dans « Actes Congrès XIV », vol. I, p. 509—525.
- 2(46). SPĂTĂRELU, Mihai, *Influența artei bizantine în Țara Românească în secolul al XV-lea*, dans « B.O.R. », CIV, 1986, 5—6, p. 102—115.
- 3(47). THEODORESCU, Răzvan, *Art et politique dans les Pays Roumains aux XV^e—XVII^e siècles*, dans « N.E.H. », VII, 1985, p. 33—42.

B. ARCHITECTURE

- 1(48). GRECEANU, Eugenia, *O prezență de tradiție bizantină în arhitectura românească de zid din Țara Hațegului în veacurile XII—XIII: Monumentul de cult din Peșteana, jud. Maramureș*, dans « RMM; M.I. », 1986, 1, p. 69—78.

C. MUSIQUE

- 1(49). BARBU-BUCUR, Sebastian, *Manuscrise muzicale românești la Muntele Athos. I. Anastasimatarul de la Chinovitul românesc Prodromu-Athos*, dans « M.A. », XXXII, 1987, 4, p. 17—27.
- 2(50). Idem, *Contributions roumains dans le domaine de la culture musicale byzantine au Mont Athos*, dans « Congrès 17 ».
- 3(51). TREBICI-MARIN, Hrisanta, *Anastasimatarul de la Cluj-Napoca, ms. 1106. Relații și structuri în muzica de tradiție bizantină*, dans la série « Izvoare ale muzicii românești », vol. III, « Monumenta et transcripta », București, 1985.

D. PEINTURE

- 1(52). BARBU, Daniel, *Pictura murală din Țara Românească în secolul al XIV-lea (La peinture murale de Valachie au XIV^e siècle)*, Ed. Meridiane, București, 1986; compte rendu par E. Bălan dans «R.R.H.», XXVI, 1987, 4, p. 391–392.
- 2(53). BOGHIU, Sofian, *Pictura murală în iconografia neobizantină*, dans «M.B.», XXXVI, 1986, 3, p. 49–58.
- 3(54). COSTEA, Constanța, *A Paleologan Icon in Moldavia*, dans «R.R.H.», 2. t. XXVI, 1989, p. 3–11.
- 4(55). GRĂCIUN, Casian, *L'originalité de l'illustration de l'Hymne Akathiste en Moldavie*, dans, le vol. *La mère de Jésus Christ et la Communion de Saints dans la Liturgie*, Roma, 1986, p. 75–89.
- 5(56). DRĂGUT, Vasile, *De nouveau sur les peintures murales extérieures de Moldavie. Considérations historiques et iconographiques*, dans «R.R.H.», XXVI, 1987, 1–2, p. 49–84.
- 6(57). DUMITRESCU, Carmen-Laura, *Chronique et monument témoin. Une hypothèse à propos d'une église rupestre à deux absides en Valachie*, dans «Buletinul Bibliotecii Române», vol. XI (XV), nouvelle série, 1984, p. 15–54 și 6 fig.
- 7(58). DUȚU, Alexandru, *Constantin le Grand dans l'imaginaire de la cour de Constantin Brâncoveanu*, dans «R.E.S.E.E.», XXVII, 1989, 1–2, p. 27–33.
- 8(59). GRABAR, André, *L'iconoclasme byzantin. Le Dossier Archéologique*, Paris, 1984, 398 p. + 160 pl., compte rendu par Daniel Barbu, dans «R.E.S.E.E.», XXV, 1987, 1, p. 97–98.
- 9(60). HENRY, Paul, *Monumente din Moldova de Nord de la origini pînă la sfîrșitul secolului al XVI-lea*, trad. par Constanța Tănăsescu, ed. Meridiane, București, 1984, 303 p.; compte rendu par Al. Zub, dans «M.O.», XXXVII, 1985, 3–4, p. 308–310.
- 10(61). PODLACHA, Wladislaw et NANDRIS Grigorie, *Umanismul picturii murale postbizantine*, București, Ed. Meridiane, 1985, compte-rendu par Păvăleanu V., dans «M.M.S.», LXII, 1986, 3–4, p. 286–287.
- 11(62). POPESCU, Emilian, compte rendu Wilhelm Nyssen, *Indisch hab'ich gewollt, Beiträge zur Denk und Bildform der christlichen Frühe. (Occidens. Horizonte des Westens, herausgegeben von Wilhelm Nyssen, Band 6)* Spee Verlag, Trier, 1982, 295 p. + 62 pl., dans «S.T.», XXXVI, 1984, 7–8, p. 592–598.
- 12(63). ULEA, Sorin, *La peinture extérieure moldave quand et comment est-elle apparue*, dans «R.R.H.», XXIII, 1984, p. 236–312.
- 13(64). VASILIU, Anca, *Brancovan mural painting and mural aspects related to breck postbyzantine art (II)*, dans «R.R.H.A.», XXV, 1988, p. 89–92.

E. SCULPTURE

- 1(65). ALEXANDRESCU-VIANU, Maria, *La sculpture en pierre à Istros, (I), L'art d'Istros aux V^e et VI^e siècles*, dans «R.E.S.E.E.», XXV, 1987, 1, p. 51–60, et II^e partie dans *ibidem*, XXV, 1987, 2, p. 135–150.

III. ATHOS

- 1(66). COJOCARU, C. C., *Biserica Moldovei sprijinitoare a Orientului ortodox, partea I, sec. XV–XVIII*, dans «M.M.S.», LXIII, 1987, 3, p. 39–62.
- 2(67). MIHAIL, Paul, compte rendu Mateju Matejič, *The Holy Mount and Hilandar Monastery*, The Ohio State University, Columbus, Ohio, 1983, 90 p., dans «RESEE», XXIV, 1986, p. 299–300.
- 3(68). NĂSTASE, Dumitru et MARINESCU, F., *Les actes roumains de Simonpetra (Mont Athos)*. Catalogue roumain, Athènes, 1987, 159 p.
- 4(69). NĂSTUREL, P.Ș., *Prodromica*, dans «Byzantina», 132, 1985, p. 759–770.
- 5(70). Idem, *Dix contributions roumaine-athonites (XVI^e–XVII^e) siècles*, dans «Buletinul Bibliotecii Române», Freiburg, XII (XVI), 1985, p. 1–46.
- 6(71). Idem, *Le mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, Roma, Pont. Institutum Orientalium, 1986, 375 p.; Compte rendu par Stefan S. Gorovei, dans «AIIAI», XXIV, 1987, p. 637–640.
- 7(72). PIPPIDI, Andrei, *Au début des relations roumano-athonites*, dans «RRH», XXVII, 1988, 3, p. 237–244.

- 8(73). PORCESCU, Searlat, *Mărturii ale prezenței și evlaviei românești la Athos ; O ctitorie românească la Sfântul Munte Athos. Schitul Prodromul. 120 de ani de la sfințire*, dans « M.M.S. », LXII, 1986, 4, p. 73—103.
- 9(74). SIBIESCU, V. Gh., *Locuri sfinte creștine ortodoxe. Sf. Munte Athos*, dans « Îndrumător bisericesc, misionar și patriotic », Buzău, 6, 1987, p. 28—35.
- 10(75). TEOTEOTI, Tudor, *Deux épisodes de la lutte pour la suprématie au Mont Athos, (XIII^e — XIV^e siècles)*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 1, p. 51—60.

IV. BYZANTINOLOGUES; CONGRÈS

- 1(76). CHERESCU, Pavel, *Bizantinologul român Nicolae Bănescu (1878—1971), Viața și opera*, dans « M.O. », LX, 1988, 4, p. 102—112.
- 2(77). * * * *Hommage au Professeur Alexandru Elian à l'occasion de son 75^e anniversaire*, dans « RRH », XXIV, 1985, 3, p. 177—181.
- 3(78). POPESCU, Emilian, *Al XVII-lea Congres internațional de Bizantinologie (Washington) D.C. — S.U.A. (3—8 august 1986)*, dans « S.T. », XXXVIII, 1986, 5, p. 126—128.

V. DROIT

- 1(79). CONSTANTINESCU, Radu, *Un cod agrar românesc din secolul al XV-lea*, dans « RI », t. 40, 1987, 9, p. 871—886.
- 2(80). HANGA, Vladimir, *Die Reception des Römischbyzantinischen Reelites im den rumänischen Fürstentümern. Theorien. Realitäten*, dans « NEH », VII, 1985, p. 7—19.
- 3(81). MARCU, Liviu P., *Coutume et ancienne législation roumaine* dans « RESEE », 1988, 1, p. 17—26.
- 4(82). PUNGA, Titus, „*Cartea românească de învățătură*” 1646. Unele particularități ale recepției dreptului romano-bizantin reflectate în structura și conținutul instituțiilor sale juridice, dans « Studii și cercetări juridice », XXIX, 1984, 1, p. 60—78.

VI. ÉPIGRAPHIE

- 1(83). DĂNILĂ, Nicolae, *Izvoare literare, epigrafice, arheologice și numismatice privind prezența bizantină în Banat în secolele IV—VI*, dans « M.B. », XXXIV, 1984, 3—4, p. 150—161.
- 2(84). Idem, *Sur une inscription grecque de Silistre*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 4, p. 323—332.
- 3(85). POPESCU, Emilian, *compte rendu Denis Feissel, Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III^e au VI^e siècle*, Paris, 1983, dans « G.B. », XLIII, 1984, 1—2, p. 139—142.
- 4(86). Idem, *compte rendu Dionisie M. Pippidi, Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine, Vol. I, Istoria și împrejurimile*, Ed. Academiei, București, 1983, 544 p. + 47 planches + 1 dépliant, « G.B. », XLIII, 1984, 3—4, p. 299—304.
- 5(87). Idem, *Epigrafia greacă, izvor pentru istoria Bizanțului în secolele IV—IX*, dans « G.B. », XLIII, 1984, 1—2, p. 58—85.
- 6(88). Idem, *Credința vie a creștinilor din Imperiul Bizantin timpuriu în lumina inscripțiilor (sec. IV—VII) Scythia Minor (Dobrogea)*, dans « G.B. », XLV, 1985, 4, p. 90—101.
- 7(89). Idem, *Colocuiul internațional de epigrafie greacă și latină de la Bologna (Italia)*, dans « S.T. », XXXVIII, 1 (1986), 6, p. 96—97.
- 8(90). STĂNCIULESCU-BIRDA, Alexandru, *One hypothesis the decipherment of the inscriptions from Murşallâr (Basarabi)*, dans « Balkan Studies », XXVII, 1986, 2, p. 237—248.

VII. ECLÉSIOLOGIE

- 1(91). BARBU, Daniel, *Sur le double nom du prince de Valachie, Nicolas Alexandre*, dans « RRH », XXV, 1986, 4, p. 287—300.
- 2(92). BĂRNEA, Ion, *Le christianisme sur le territoire de la République Socialiste de Roumanie, aux III^e—XI^e siècles*, dans « Etudes balkaniques », 1985, 1, p. 82—106.
- 3(93). Idem, *Creștinismul pe teritoriul Moldovei în secolele III—XIII*, dans « BOR », CVI, 1988, 1—2, p. 123—142.
- 4(94). Idem, *Sfinții Martiri « Dasius » de la Durostorum și Aziopolis*, dans « BOR », CVII, 1989, 5—6.

- 5(95). BABUȘ, Emanuel, *Contextul istorico-bisericesc al Dobrogei în a doua jumătate a secolului al XIV-lea*, dans « BOR », CV, 1984, 1—2, p. 97—110.
- 6(96). Idem, *Justiniana Prima în lumina noilor cercetări*, dans « ST », XXXIX, 1987, 1, p. 81—92.
- 7(97). COMAN, Ioan G., *Elemente de continuitate spirituală geto-dacă-română și creștină în regiunea riului Mousaios-Buzău după mărturiile patristice și arheologice*, dans le volume *Spiritualitate și istorie la întorsura Carpaților*, vol. I, Buzău, 1983.
- 8(98). Idem, *Grégoire le Grand et les Eglises illyro-thraco-daco-romains*, dans les *Colloques internationaux du CNRS. Grégoire le Grand*, éditions du CNRS, Paris, 1986, p. 95—105.
- 9(99). DĂNILĂ, Nicolae, *Viața creștină în Oltenia în secolele IV—VI, în lumina documentelor romano-bizantine*, dans « M.O. », XXXVI, 1984, 5—6, p. 325—341.
- 10(100). DIACONU, Petre, *Despre organizarea ecleziastică a regiunii Dunării de jos (ultima treime a secolului X—secolul XII)*, dans « S.T. », 1990, 1.
- 11(101). DURĂ, Nicolae, *Patriarhia Ecumenică și autocefalia Bisericii noastre de-a lungul secolelor*, dans « S.T. », XXXVIII, 1986, 3, p. 52—81.
- 12(102). DURĂ, Ioan V., *Sf. Teofil, episcopul Tomisului, invocat drept autoritate a dreptei credințe, în cadrul lucrărilor Sinodului IV ecumenic*, dans « BOR », CVI, 1988, 5—6, p. 92—95.
- 13(103). EPIFANIE Norocel, *Pagini din istoria peche a creștinismului la români. Mărturiile ale continuității poporului român*, Buzău, 1986, 339 p.: *Compte-rendu par Pr. Prof. N. Dură*, dans « BOR », CVI, 1986, 1—2, p. 173—174.
- 14(104). GABOR, Adrian, *Organizarea administrativă și religioasă a Imperiului Bizantin dată de Vasile II Macedoncanul și influența ei pentru istoria poporului român*, dans « S.T. », XLI, 1989, 5, p. 85—102.
- 15(105). GOROVEI, Ștefan S., *Un episod din „recuperarea” Bizanțului, prima operă a spătarului Nicolae Milescu*, dans « AIIAI », XXII, 1985, 2, p. 441—460.
- 16(106). Idem, *Aux débuts de rapports moldo-byzantins*, dans « RHII », XXIV, 1985, 3, p. 183—208; Recenzie de P. S. N., dans « BZ », 1987, 1, p. 192—193.
- 17(107). GUDEA, Nicolae și GHIURCO, Ioan, *Din istoria creștinismului la români. Mărturiile arheologice*, Oradea, 1988, 274 p., 15 illustrations, XXXI planșe.
- 18(108). MORARU, Alexandru, *Sinodul de la Ferrara-Florența (1438—1439) și urmările lui în Răsărit, reflectate la istoricii bizantini: (Mihail) Ducas și Georgios Spharantzes*, dans « ST », XXXIV, 1987, 2, p. 96—103.
- 19(109). MUNTEAN, Vasile, *Organizarea mănăstirilor românești în comparație cu cele bizantine (până la 1600)*, thèse de doctorat, Extrait, București, 1981.
- 20(110). PĂCURARIU, Mircea, *Începutul vieții creștine pe teritoriul României de azi*, dans « BOR », CVII, 1989, 11—12, sub tipar.
- 21(111). NĂSTUREL, Petre Șt. *Le christianisme roumain à l'époque des invasions barbares*, dans « Bulletin Bibliotecii Române », Freiburg, vol. XI (XV), nouvelle série 1984, p. 217—266.
- 22(112). POPESCU, E., *Les Saints Martyrs de Niculișel*, dans « ROC », XVII, 1987, 3, p. 62—64.
- 23(113). Idem, *The City of Tomis as and autocephalous Archbishopric of Scythia Minor (Dobrudja). Remarks on the Chronology of Epiphanius Notitie*, dans « Bizantiaka », 6, 1986, p. 123—148.
- 24(114). Idem, *Știri despre istoria Dobrogei în secolul al XI-lea. Episcopia de Axiopolis*, dans. *Monumente istorice și izvoare creștine*, p. 125—142.
- 25(115). Idem, *Începuturile îndepărtate ale autocefaliei Bisericii Ortodoxe Române: Tomisul Arhiepiscopie autocefală*, dans le volume *Centenarul Autocefaliei Bisericii Ortodoxe Române, 1885—1985*, București, 1987, p. 327—353.
- 26(116). Idem, *La Hiérarchie ecclésiastique: sa croissance et sa structure sur le territoire de la Roumanie jusqu'à VII^e siècles*, dans « Congress XVII », p. 270—271.
- 27(117). Idem, *Cea mai importantă descoperire arheologică privind creștinismul timpuriu din România: martiriile de la Niculișel*, dans « Îndrumător pastoral », 1981, p. 192—197. Arheveché de Bucarest.
- 28(118). RUSU, Mircea, *Paleocreștinismul nord-dunărean și etnogeneza românilor*, dans « AIIAC », XVI, 1983—1984, p. 35—84.
- 29(119). THEODORESCU, Răzvan, *Implications balkaniques aux débuts de la métropole de Moldavie. Une hypothèse*, dans « RHII », XXV, 1986, 4, p. 267—286.
- 30(120). SPĂTĂRELU, Mihai, *Viața religioasă a românilor dobrogeni în secolele VII—XIII*, dans « BOR », CIV, 1986, 1—2, p. 82—94.
- 31(121). Idem, *Mănăstirea Studios și rolul ei în viața monahismului răsăritean*, dans „S.T.”, LXI, 1989, 4, (sub tipar).

- 32(122). ZAHARIA, Arhim, Ciprian, *Iosif I Mușat, întiul mare ierarh român. Noi mărturii privind viața culturală și spirituală a Moldovei în secolele XIV—XV*. Editura de l'Evêché de Roman et Huși, 1987, 259 p.; compte rendu par Ștefan S. Gorovei, dans «AIIAI», XXV, 1988, p. 547—559.

VIII. ÉCONOMIE

- 1(123). BARNEA, Alexandru, *Viața economică în Dobrogea în secolele IV—VII e.n.*, (résumé de la thèse de doctorat), București, 1983.
 2(124). BOUNEGRU, Octavian, *Tipuri de nave la Dunărea de Jos în secolele IV—VII e.n.*, dans «Pontica», XVII(1983), p. 273—282.
 3(125). MICULESCU, Iulian, *Revolta lui Vitalian în contextul politicii religioase și economice a lui Anastasius I (491—518)*, dans «G.B.», LXIII, 1987, 3, p. 569—583.
 4(126). PAPACOSTEA, Șerban, *La mer Noire : du monopole byzantin, à la domination des Latins aux Détroits*, dans «RRH», XXVII, 1988, 1—2, p. 73—106.

IX. GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

- 1(127). ANDREESCU, Ștefan, *Une ville disputée Kilia pendant la première moitié du XV^e siècle*, dans «RRH», XXIV, 1985, 3, p. 217—230.
 2(128). Idem, *Génois sur les côtes de la Mer Noire à la fin du XVI^e siècle*, dans «RRH», XXVI, 1987, 1—2, p. 125—134.
 3(129). BARASCHI, Silvia, *Sur la topographie pont-danubienne au Moyen Âge. I. Prestavita*, dans «RRH», XXVIII, 1988, 1—2, p. 53—68.
 4(130). DIACONU, Petre, *Kilia și expediția lui Umur-beg*, dans «Peuce», 1984, p. 389—394.
 5(131). Idem, *KILIA et Licostome au Kilia = Licostomo*, dans «RRH», XXV, 1986, 4, p. 301—318.
 6(132). Idem, *De nouveau à propos de Presthavitz*, dans «Sudost-Forschungen, Band XLVI, 1987, R. Odenbourg, München, p. 279—293.
 7(133). FLORESCU, Radu, *Limesul dunărean bizantin în vremea dinastiilor isauriană și macedoneană*, dans «Pontica», XIX, 1986, p. 171—179.
 8(134). McGregor, J., *Constantiniana Dafne. A different point of View.*, SAN. «Journal of the Society of Ancient Numismatics», Los Angeles, XV, 1984, 3, p. 44—46.
 9(135). GUDEA N., *Porolissum*, Editura Sport-Turism, București, 1986, p. 161—1.
 10(136). ILIESCU, Octavian, „Constantiniana Dafne” : Anciennes et Nouvelles Théories, extraito dalla Rivista „Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche”, Lugano, 1987, vol. XVI, p. 265—292.
 11(137). Idem, *Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII^e—XV^e siècles*, dans «RRH», XXVIII, 1989, 1—2, p. 25—52.
 12(138). NĂSTUREL, Pierre, *Mais où donc localiser Vecina?*, dans «Byzantinische Forschungen», Bd. XII, Amsterdam, 1987, p. 145—171; Compte rendu par Ștefan Andreescu, dans «AIIAI», XXV, 1988, 1, p. 584—587.
 13(139). PAPUC Gh., *Citeva precizări în legătură cu cetatea Tropaeum Traiani*, dans «Pontica», XIX, 1986, p. 159—170.

X. IDÉOLOGIE

- 1(140). BARBU, Daniel, *Faits historiques et fictions historiographiques : la dispolia de Mircea le Grand et le «despotat», de Silistra*, dans «RESEE», XXIV, 1984, 4, p. 313—322.
 2(141). ILIESCU, Octavian, *La naissance d'une idée politique : Byzance après Byzance*, dans «RRH», XXV, 1986, 1—2, p. 35—44.
 3(142). PIPPIDI, Andrei, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI—XVIII (La tradition politique byzantine dans les pays roumains aux XVI—XVIII siècles)*, Ed. Academiei, București, 1984, 274 p.; compte rendu par Ștefan Gorovei, dans «RRH», XXIII, 1984, 4, p. 363—364.
 4(143). TADIU, Marin, *L'Origine et la signification de la particule «Io» dans le titre honorifique des princes de Bulgarie, de Serbie (méridionale) de Valachie et de Moldavie*, dans «Cyril-lomethodianum», Thessalonique, IV, 1987, p. 172—196.
 5(144). TEOTEOI, Tudor, *Une réminiscence du consulat romain dans le cérémonial de couronnement de l'empereur byzantin*, dans «Congres XVII».

XI. LITTÉRATURE

- 1(145). TANAȘOCA, Nicolae-Șerban, *Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VI^e—X^es.)*, dans «RESEE», XXIII, 1985, 3, p. 241—248.
- 2(146). TURDEANU, Emil, *Etudes littéraires roumaines et d'écrits slaves et grecs des principautés Roumaines*, Leiden, 1985, 504 p.
- 3(147). VORNICESCU, Nestor, *Primele scrieri patristice din literatura noastră sec. IV—XVI*, Craiova, 1984, 638 p. + XVI pl. avec 65 illustrations; Compte rendu par P. M. (Paul Mihail), dans «RESEE», XXIII, 1985, 6, p. 283—284.
- 4(148). Idem, *Un filosof străromân de la Histria dobrogeană — Aethius Histricus — autorul unei cosmografii și al unui alfabet (sec. IV—V)*, Craiova, 1986, 20 p. + résumés en français, anglais, annexes, illustrations, tirage à part de «M.O.», XXXVII, 1985, p. 11—32.
- 5(149). ZAMFIRESCU, Dan, *Grigore Țamblac. Legenda lui în cultura română*, dans «Manuscriptum», XVII, 1986, 4, p. 22—38.

XII. HISTORIOGRAPHIE

- 1(150). TANAȘOCA, Anca, *Bizanțul și istoriografia românească veche*, dans «RI», t. 38, 1985, 5, p. 433—448.
- 2(151). DUMITRAȘCU, Sever, *Note privind istoriografia mileniului I e.n.*, dans «Crisia», XIV, 1984, p. 285—293.

XIII. SOURCES

- 1(152). *Actes de Kullumus*, nouvelle édition remaniée et augmentée par Paul Lemerle, textes, Paris, 1988, 478 p.
- 2(153). COJOC, Marin, *Leon Diaconul, izvor de istorie bizantină în sud-estul european*, dans «M.O.», 1989, 5, p. 21—34.
- 3(154). GOROVEI, Ștefan S., *Addenda et Corrigenda la Fontes Historiae Daco-Romanae, IV, Scriptorum et Acta Imperii Byzantini saeculorum*, «AIIAI», XXI, 1984, p. 735—736; compte rendu par P.S.N. dans «B.Z.», 1987, 1, p. 193.
- 5(155). MOISIN, Anton, *Cronici bizantine din perioada de sfârșit a Imperiului Roman de Răsărit despre originea Românilor*, dans «Noi Tracii», XVII, 1988, 161, p. 13—15.
- 6(156). PSELLOS, Mihail, *Cronografia*, trad. par Radu Alexandrescu, notes et introduction par N. S. Tanașoca, «Editura Științifică și Enciclopedică», București, 1990, (sous presse).
- 7(157). SPĂTĂRELU, Mihai, *Opera istorică a cronicarului bizantin Ioan Kinnamos și importanța ei pentru Istoria României*, dans «M.M.S.», LXII, 1986, 6, p. 70—84.
- 8(158). SIMOCATA, Theophilact, *Istoria bizantină*, traduction par H. Mihăescu, București, 1985.

XIV. MANUSCRITS

- 1(159). BARBU, Daniel, *Manuscrite bizantine în colecții din România*, București, ed. Meridiane, 1984, 63 p. + XXXVI pl., compte rendu par A. D., dans «RESEE», XXIII, 1985, 2, p. 189.
- 2(160). Idem, *Trois manuscrits byzantins enluminés du XIV^e siècle, au Musée D'Art de la Roumanie*, dans «RESEE», XXIII, 4, 1985, p. 313—331.

V. NUMISMATIQUE

- 1(161). BĂLĂNESCU, Dana, *Descoperiri monetare din sudul Banatului*, dans «SCN», VIII, 1984, p. 129—136.
- 2(162). Idem, *Descoperiri monetare din sudul Banatului*, IV, dans «Banatica», 1985, p. 173—182.
- 3(163). Idem et GUDEA Nicolae, *Tezaurul monetar de la Racașdia*, III, dans «AMN», XX, 1984, p. 132—136.
- 4(164). BĂLĂNESCU Dana, *Monede romane din sec. IV descoperite în sudul Banatului (I)*, dans «Banatica», 1987, p. 271—280.

- 5(165). BEJAN, Mihai, *Circulația monetară în județul Alba, argument al continuității populației romane în Dacia postromană (270—sec. VII e.n.)*, dans « Apulum », XXII (1985), p. 93—109.
- 6(166). BUTNARU, Viorel, *Răspîndirea monedelor bizantine din secolele VI—VII în teritoriile carpato-dunărene*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, p. 149—236.
- 7(167). Idem, *Monedele romane post-aureliene în teritoriile carpato-dunăreano-pontice (anii 375—491)*, dans « Arheologia Moldovei », XI, 1987 p. 113—141.
- 8(168). CLIANTE, Traian et RĂDULESCU, Adrian, *Le trésor de Sucidava en Mésie Seconde*, dans « Revue Archeologique », 2, 1988, p. 357—380.
- 9(169). CHIRIAC, Costel, *Monede grecești, romane și bizantine descoperite în Dobrogea (sec. II i.e.n. — VII e.n.)*, dans « Pontica », XVI, 1983, p. 325—332.
- 10(170). DAVIDESCU, dr. M. et STINGA I., *Monedele din Castelul roman tirziu de la Hinova*, dans « Drobeta », VI, 1985, dans p. 75—102.
- 11(171). DIACONU, Petre, *Pătrunderea pecenegilor în Cimpia Română și argumentul numismatic*, dans « SCIVA » 35, 1984, 1, p. 68—78.
- 12(172). Idem, *Monede rare descoperite la Păcuil lui Soare, jud. Constanța*, dans « BSNR » LXXVII—LXXIX, 1983—1985, p. 431—436.
- 13(173). GOLIMAS, Aurel H. et CRISTACHE Gheorghe C., *Bibliografia numismatică românească (Bibliographia numismatica Daco-Romana)*, București, Ed. științifică, și enciclopedică, 320 p.
- 14(174). ILIESCU, Octavian, *Sur le trésor de lingots romains d'or découvert à Feldioara (Dép. de Brașov)*, dans « RESEE », XXVI, 1988, 1, p. 55—73.
- 15(175). CHRISTIAN, MATEI, *Cîteva monede grecești, romane și bizantine din Dobrogea*, dans, « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, nr. 131—133, p. 429—432.
- 16(176). MIHĂILESCU-BÎRLIBA, Virgil et Octavian Liviu SAVAN, *Noi descoperiri monetare în județul Botoșani*, dans « Hierasus » VII—VIII, 1989, p. 217—233.
- 17(177). MITREA, Bucur, *Découvertes monétaires en Roumanie, 1984*, dans « Dacia », N.S., t. XXIX, 1984, 1—2, p. 171—174.
- 18(178). Idem, *ibidem*, 1986, dans « Dacia », N.S., t. XXXI, 1987, 1—2, p. 173—177.
- 19(179). OCHEȘEANU, R., *Cîteva descoperiri monetare din sec. IV e.n., în Scythia Minor*, dans « Pontica », XVII, 1984, p. 131—152.
- 20(180). Idem, *Depozitul monetar de la Sarica-Niculifeș*, « BSNR », 75—76. 1981—1984, p. p. 209—235; *Compte rendu par O.V. in « B.Z. », 2, 1986, p. 155.*
- 21(181). OBERLÄNDER TÎRNOVEANU, Ernest, *Documente numismatice privind relațiile spațiului est-carpatic cu zona Gurile-Dunării în secolele XIII—XIV*, dans « AIIAI », XXII, 1985, 2, p. 586 și urm.
- 22(182). Idem, *Monede bizantine din secolele XIII—XV descoperite în Dobrogea*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, p. 271—313.
- 23(183). Idem, *Din nou despre datarea tezaurului de monede bizantine de la Făgăraș (județul Brașov)*, dans « Studii și Comunicări. Muzeul Brukenthal », 21, Sibiu, 1985, p. 288 și urm.
- 24(184). Idem, *Numismatical Contributions to the History of the South-Eastern Europe at the end of the 13th Century*, dans « RRH », XXVI, 1987, 3, p. 245—258.
- 25(185). Idem, *Quelques remarques sus les émissions monétaires médiévales de la Dobroudja méridionale aux XIV^e XV^e siècles*, dans « RRH », XXVII, 1988, 1—2, p. 107—122.
- 26(186). Idem et Gheorghe Mănușu Adameșteanu, *Monede din secolele XII—XIV descoperite la Nufăru (jud. Tulcea)*, dans « Peuce », IX, 1984, p. 257—265.
- 27(187). Idem et Cristina Opaiț, *Cronica descoperirilor monetare din nordul Dobrogei, II*, dans « Peuce », 1984, p. 267—279.
- 28(188). OCHEȘEANU, Radu, *Cîteva descoperiri monetare din sec. IV, e.n., în Scythia Minor*, dans « Pontica », XVII, 1984, p. 131—153.
- 29(189). Idem et Dicu I. Pavel, *Monede antice și bizantine din Dobrogea*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, n^{os} 131—133, p. 441—456.
- 30(190). OVERBECK, Bernhard; OVERBECK Mechtild, *Zur Datierung und Interpretation der spätantiken Goldbarren aus Siebenburgen anhand eins unpublizierten Fundes von Feldioara*, dans « Chora », 15, 1985, p.199—210.
- 31(191). POENARU BORDEA, Gh., *Alte cîteva monede descoperite la Capidava*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, n^{os} 131—133, p. 169—176.
- 32(192). Idem, OCHEȘEANU, Radu, *Tezaurul de monede bizantine de aur descoperit în săpăturile arheologice din anul 1899 la Axiopolis*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, n^{os} 131—133, p. 177—198.
- 33(193). Idem, DONOIU, I., *Contribuții la studiul pătrunderii monedelor bizantine în Dobrogea în secolele VII—X*, dans « BSNR », LXXVII—LXXIX, 1983—1985, n^{os} 131—133, p. 600, 237—252.

- 34(194). RĂDULESCU, Adrian, CLIANTE, Traian, *Tezaurul de la Sucidava (Izvoarele, jude. Constanța)*, dans « Pontica », XIX, 1986, p. 127–139.
- 35(195). RUSU, Mircea, *Tezaurul de la Sinnicolaul Mare. Noi puncte de plecare*, dans « AIIAC », XXVII, 1985–1986, p. 31–66.
- 36(196). SPINEI, V., *Monede bizantine din spațiul est-carpatic*, dans « SCN », 8, 1989, p. 77–83. Compte rendu par O. V. dans « B. Z. », 1986, 2, p. 553.
- 37(197). VERTAN, Antoaneta et CUSTUREA Gabriel, *Descoperiri monetare în Dobrugea*, dans « Pontica », XIX, 1986, p. 297–311.
- 38(198). ILIESCU, Octavian, *Sur le trésor de lingots romains d'or découvert à Feldioara (départ. de Brașov)*, dans « RESEE », XXVI, 1985, 1, p. 55–73.

XVI. RELATIONS

- 1(199). ANDRIEȘCU, Ștefan, *Au temps de la Chute de Constantinople : nouvelles données sur les roumano-génoises*, dans « RRH », XXIII, 1984, 4, p. 327–340.
- 2(200). BREZEANU, Stelian, *Relația Occident, Bizanț și lumea islamică în secolele XI–XIII. Cruciadele*, dans « RI », t. 40, nr. 9, 1987, p. 906–920.
- 3(201). Idem, « Romanes » et « barbares » dans les Balkans au VII^e à la lumière des « Miracles de Saint Démétrius », *Comment on peut devenir l'autre*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 2, 1986, p. 127–132.
- 4(202). Idem, Les « Vlaques » dans les sources byzantines concernant les débuts de l'Etat des Asénides. Terminologie ethnique et idéologie politique, I, in « RESEE », XXV, 1987, 3, p. 203–216 et II^{ème} partie dans idem. XXV, 1987, 4, p. 315–327.
- 5(203). Idem, La « terra » dans les Balkans au XIII^e Siècle. Une institution latine échouée, dans « RESEE », 1989, 1–2, p. 3–9.
- 6(204). CATRINOIU, Ilie, *Influența bizantină în spațiul est-carpatic în secolele IV–VII, în lumina izvoarelor literare, arheologice și numismatice*, dans « M.M.S. », LXI, 1985, p. 135–148.
- 7(205). Idem, *Influența bizantină asupra teritoriului Moldovei în secolele VIII–XIII în lumina izvoarelor literare, arheologice și numismatice*, dans « BOR », CIII, 1985, 1–2, p. 118–130.
- 8(206). CIHODARU, C., *Continuitatea populației autohtone din Banat reflectată în toponimie*, dans « AIIAI », XXIV, 1987, 2, p. 73–88.
- 9(207). CIOCAN IVĂNESCU, Rodica, *De Theodose II a Heraclius. La société européenne et la pensée classique*, dans « From Late Antiquity to Early Byzantium », 1985, p. 195–198.
- 10(208). PAPACOSTEA, Șerban, *La fin de la domination génoise à Licostomo*, dans « AIIAI », XXII, 1985, 1, p. 29–42.
- 11(209). TEODOR, Dan Gh., *Legături economice între regiunile de la răsărit de Carpați și Orientul arab în sec. IX–X e.n.*, dans « AIIAI », XXII, 1985, p. 265–268.
- 12(210). Idem, *Regiunile est-carpătice și Bizanțul în secolele V–XI*, dans « Întrunător bisericesc, misionar și patriotic », III, 1987, p. 110–119.
- 13(211). Idem, *Quelques aspects concernant les relations entre Roumains, Byzantins et Bulgares aux IX^e–X^e siècles, n.e.* dans « AIIAI », XXIV, 1987, 2, p. 1–16.
- 14(212). PAPACOSTEA, Șerban, *La première crise des rapports byzantino-génois après Nymphaeon. Le complot de Guglielmo Guercie (1264)*, dans « RRH », XXVII, 1988, 4, p. 339–350.
- 15(213). PLATON, Alexandru Florin, recenzie la Gheorghe I. Brătianu, *Marea Neagră. De la origini până la cucerirea otomană*, vol. I–II. Traduction par Michaela Spinei, introduction, notes et bibliographie par Victor Spinei, București, ed. Meridiane, 1986, I vol. 351 p. et II vol. 336 p., dans « ASVI », XXXIV, 1988, p. 100–101.
- 16(214). SPINEI, Victor, *Realități etnice și politice în Moldova Meridională în sec. X–XIII. Români și turanici*, Iași, ed. Junimea, 238 p.; Compte rendu dans « RI », 39, 1986, p. 708–709.
- 17(215). ZAHARIADE, M., *Ammianus Marcellinus (27,5.2) Zosimos (4, II) și campania lui Valens din anul 367 împotriva goților*, dans « SCIVA », 1988, 34, n^o 1, p. 57–70.

XVII. POPULATION. FORMATIONS POLITIQUES

- 1(216). BARNEA, I., *Noi contribuții la istoria themei Paristrion (Paradunavon)*, dans « SCIVA », XXXVII, 1986, 3, p. 268–274.
- 2(217). Idem, *La politica dell'Imperio romano nel Basso Danubio dopo il ritiro Aureliano (sec. IV–VI)*, dans *La Dacia preromana e romana, i rapporti con l'Impero* (Collo-

- quio italo romeno, Roma, 18–19 novembre, 1980), Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1982, p. 29–44.
- 3(218). BREZEANU, Stelian, *Le « Daces » de Suidas. Une réinterprétation*, dans « RESEE », 22, 1984, 2, p. 113–122.
- 4(219). CIHODARU, C., *Vechi toponime din Transilvania—reflexe ale continuității populației băștinașe romanizate în regiunile nord-dunărene*, dans « ASU1 », XXXIV, 1988, p. 35–50.
- 5(220). DANILĂ, Nicolae, *Elemente bizantine în viața populației din Banat și Transilvania în secolele VII–XIII*, dans, « MB », XXXIV, 1984, 1–2, 11–12, p. 707–725.
- 6(221). DIACONU, Petre, *Despre organizarea administrativă militară a regiunii Dunării de Jos în vremea lui Ioan Tzimiskes (Contribuții pe marginea articolului Sigiliile lui Leon Serakinopoulos de la Preslavul Mare)*, dans « SCIVA », XXXVII, 1986, 2, p. 167–179.
- 7(222). GABOR, Adrian, *Populația autohtonă pe teritoriul nord-dunărean al României în secolele IV–VII în lumina izvoarelor literare romano-bizantine*, dans « BOR », 1989, 5–6, p. 147–162.
- 8(223). GHIȚĂ, Anca, *Formations politiques au Bas Danube et à la Mer Noire, (fin du XII^e–XV^e s.)*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 1, p. 35–50.
- 9(224). IOSIPESCU, Sergiu, *Balica, Dobrotici, Ivanco*, editura Militară, București, 1985, 192 p. : *Compte rendu par Andrei Pippidi* dans « RESEE », XXIV, 1986, 3, p. 293–295.
- 10(225). OIKONOMIDES, N., *Des Valaques au service de Byzance* dans « RESEE », XXV, 1987, 2, p. 187–190.
- 11(226). POPESCU, Emilian, *Citeva precizări în legătură cu continuitatea urbană între antichitate și evul mediu*, dans « RI », tom 41, n^o 11, 1988, p. 1119–1123.
- 12(227). SUCEVEANU, Al., *De nouveau autour de l'urbanisme d'Histria et de Trapaeum Traiani*, dans « Dacia », N. S., XXIX, 1985, 1–2, p. 139–146.
- 13(228). TEDOR, Dan Gh., *La population autochtone au Nord du Bas Danube aux VI^e–VII^e siècles*, in volumul *României dans Istoria Universală*, vol. III, 1988, p. 93–107.
- 14(229). Idem, *Autohtoni și migratori la est de Carpați în secolele VI–X e.n.*, dans « Arheologia » Moldovei, X, 1985, p. 50–73.

XVIII. SOCIÉTÉ

- 1(230). FLORESCU, R., *Limesul danubiano-bizantin în vremea dinastiilor isauriană și macedoneană*, dans « Pontica », XIX, 1986, p. 171–178.
- 2(231). OLTEANU, St., *Societatea românească la cumpăna de mileniu (secolele VIII–XI)*, București, 1983.
- 3(232). STĂNESCU, Eugen, *Quelques propos sur l'image byzantine de la romanité balkanique*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 2, p. 133–144.

XIX. SIGILOGRAPHIE

- 1(233). BARNEA, Ion, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea*, dans « Pontica », XVIII, 1986, p. 235–272.
- 2(234). Idem, *Byzantinische Bleisiegel aux rumâniens*, dans « Byzantina », 13, 1985, p. 297–312.
- 3(235). Idem, *Sceaux Byzantins du Nord de la Dobroudja*, dans « RESEE », XXIII, 1985, 1, p. 25–36.
- 4(236). Idem, *Sceaux byzantins inédits de Dobroudja*, dans « RESEE », XXIV, 1986, 2, p. 117–126.
- 5(237). Idem, *Sceaux byzantins de Dobroudja*, extrait du „Studies in Byzantine Sigilography”, Dumbarton Oaks, 1987, p. 77–88.
- 6(238). Idem, *Antroponime traco-dace pe sigilii bizantine*, dans « Thraco-dacica », t. VIII, 1987, 1–2, p. 203–207.
- 7(239). Idem, *Le région du Bas-Danube à la lumière de sceaux byzantins*, dans « Congres XVII », p. 24–26.
- 8(240). DIACONU, Petre, *Un alt sigiliu al lui Constantin VII Porphyrogenetul descoperit la Durostorum, Cultură și civilizație la Dunărea de Jos*, vol. V, 1988, Călărași, sous presse.

STATUT DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE DES ÉTUDES BYZANTINES

adopté le 15 avril 1968 et modifié le 20 avril 1988
et le 19 octobre 1988

Chapitre I^{er}

But, attributions, durée et siège de la Société

Art. 1. — La Société Roumaine des Études Byzantines — dénommée en abrégé : SRSB — est personne juridique de droit privé, sans but lucratif, et fonctionne sous l'égide de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie *, sur la base des actes constitutifs du 28 juin 1962 et du 15 avril 1968 et également sur la base des stipulations du présent statut, conformément aux dispositions légales en vigueur.

Art. 2. — La Société a pour but :

a) soutenir le développement de l'activité de recherche et de diffusion des connaissances dans le domaine de la byzantinistique et des études postbyzantines ;

b) contribuer au développement de la collaboration internationale dans le domaine des études byzantines et post byzantines et à l'intensification des relations scientifiques entre les spécialistes roumains et ceux de l'étranger, dans l'intérêt du progrès scientifique ;

c) représenter la byzantinistique de la République Socialiste de Roumanie ** au sein de l'Association Internationale des Etudes Byzantines (AIEB) et dans d'autres organisations scientifiques spéciales, en assurant la participation roumaine aux actions scientifiques entreprises dans ce domaine.

Art. 3. — Pour la réalisation de ce but, la Société :

a) organise des séances de communications, des colloques et des congrès nationaux et internationaux, différentes formes de voyages d'études et toute autre forme de manifestations susceptibles de contribuer au développement de la collaboration scientifique dans le domaine des études byzantines et postbyzantines ;

b) s'affilie à l'Association Internationale des Etudes Byzantines (AIEB), à d'autres organisations scientifiques nationales et internationales dont les objectifs concordent à ceux de la Société Roumaine des Etudes Byzantines ;

c) participe par ses membres aux manifestations scientifiques dans le domaine de sa spécialité ;

d) élabore des comptes rendus sur l'activité déployée dans la République Socialiste de Roumanie ** dans le domaine de la byzantinistique

et les présente par ses délégués aux assemblées générales de l'Association Internationale des Études Byzantines ;

e) édite une publication périodique propre, dédiée aux études byzantines et postbyzantines ;

f) fait des échanges de publications scientifiques avec des personnes physiques ou avec des institutions de spécialité roumaines ou étrangères.

Art. 4. — La durée de la Société est illimitée.

Art. 5. — Le siège de la Société est à Bucarest, Calea Victoriei 125, près l'Académie de la République Socialiste de Roumanie *.

Chapitre II

Les membres de la Société

Art. 6. — Peut devenir membre de la Société Roumaine des Études Byzantines toute personne qui développe une activité dans le domaine de la byzantinistique, des études postbyzantines ou dans un proche domaine, sur la recommandation de deux membres de la Société et avec l'approbation du Bureau du Comité directeur.

Art. 7. — Les membres de la Société payent une taxe d'inscription et une cotisation annuelle dont les montants sont fixés par l'Assemblée générale.

Art. 8. — Les membres de la Société ont les droits suivants :

a) de participer aux assemblées générales et d'y faire des propositions concernant l'activité de la Société ;

b) de participer aux manifestations scientifiques organisées par la Société, d'y présenter des communications et de participer aux discussions ;

c) de proposer de nouveaux membres.

Art. 9. — Les membres de la Société ont les obligations suivantes :

a) de contribuer à la réalisation du but de la Société et de respecter le statut et les décisions prises par les organes de la Société ;

b) de payer régulièrement la cotisation annuelle.

Art. 10. — La qualité de membre de la Société se perd par :

a) démission, acceptée par le président ;

b) exclusion, au cas où le membre en question a commis un acte incompatible avec la qualité de membre de la Société.

L'exclusion est prononcée par le Comité directeur et approuvée par l'Assemblée générale à une majorité de deux tiers du nombre des voix exprimées par les membres présents.

Art. 11. — Pour des mérites importants dans l'activité déployée dans le domaine des études byzantines et postbyzantines, l'Assemblée générale peut élire, sur la proposition du Comité directeur, un président d'honneur et également des membres d'honneur. Ils sont exempts de l'obligation de payer la taxe d'inscription et la cotisation annuelle.

Art. 12. — Le président d'honneur peut participer aux séances du Comité directeur et des assemblées générales.

Les membres d'honneur peuvent participer aux séances des assemblées générales.

Chapitre III

Organes de la Société

Art. 13. — La Société Roumaine des Études Byzantines a les suivants organes :

- a) l'Assemblée générale ;
- b) le Comité directeur ;
- c) le Bureau du Comité directeur ;
- d) la Commission des vérificateurs des comptes.

Art. 14. — L'Assemblée générale comprend la totalité des membres de la Société et a les attributions suivantes :

- a) élit pour une durée de trois ans le Comité directeur, le Bureau de ce Comité et la Commission des vérificateurs des comptes ;
- b) approuve le rapport annuel du Comité directeur et celui de la Commission des vérificateurs des comptes, les déchargeant de la gestion de l'année expirée ;
- c) examine toutes les propositions présentées par le Comité directeur, en adoptant les décisions adéquates ;
- d) sur la proposition du Comité directeur, peut élire un président d'honneur et membres d'honneur de la Société ;
- e) résout les questions soumises en discussion par les membres de la Société.
- f) établit le montant de la taxe d'inscription et de la cotisation annuelle qui doivent être payées par les membres de la Société ;
- g) approuve le statut de la Société et les modifications proposées à être adoptées ;
- h) prend les décisions adéquates concernant la dissolution et la liquidation de la Société.

Art. 15. — L'Assemblée générale se réunit en séance plénière au moins une fois par an, à la date fixée par le président. En cas qu'il en sera besoin, le président pourra convoquer l'Assemblée générale en séances spéciales.

Si l'Assemblée générale ne se réunit pas jusqu'à l'expiration du terme prévu plus haut, sa convocation pourra être demandée par un nombre d'au moins trois membres de la Société. Dans ce cas, l'Assemblée générale sera convoquée au terme d'un mois après la réception de la demande respective.

Art. 16. — L'Assemblée générale est légalement constituée par la présence de la moitié plus un (51%) du nombre total des membres de la Société, à l'exception du cas prévu dans l'art. 35, du présent statut.

Si à la date et à l'heure fixées ne se réunit pas le nombre des membres spécifié plus haut, l'Assemblée générale se tiendra à n'importe quel nombre de membres présents, le même jour, une heure plus tard ou après sept jours, à la même heure. La décision à cet égard sera prise par la majorité des membres présents.

Art. 17. — L'Assemblée générale prend des décisions à la moitié plus un (51 %) du nombre des membres présents, en dehors du cas où le présent statut prévoit autrement.

Le vote s'exprime ouvertement (par levée des mains).

Art. 18. — Dans l'intervalle entre les séances de l'Assemblée générale, la Société est dirigée par un Comité directeur, composé de : un président, deux viceprésidents, un secrétaire, un trésorier et huit membres.

Art. 19. — Le Comité directeur se réunit au moins une fois par semestre, le jour fixé par le président, et prend des décisions à la majorité des voix de ses membres.

Art. 20. — Entre les séances du Comité directeur, l'activité de la Société est dirigée par un Bureau, composé du président, des viceprésidents et du secrétaire.

Les décisions du Bureau sont soumises à la ratification du Comité directeur.

Art. 21. — Le président a les attributions suivantes :

- a) dirige les travaux de la Société, conformément aux stipulations du présent statut ;
- b) préside les assemblées générales de la Société, les séances du Comité directeur et du Bureau ;
- c) établit l'ordre du jour des assemblées générales et des séances du Comité directeur et du Bureau ;
- d) signe, avec le secrétaire, les actes et la correspondance de la Société ;
- e) représente la Société dans les relations avec différentes institutions, dans le cadre des actions de protocole ;
- f) approuve les actes de frais, conformément au statut et aux décisions du Comité directeur et de l'Assemblée générale ;
- g) approuve les demandes de démission des membres de la Société

Art. 22. — Les viceprésidents aident le président dans l'exercice de ses attributions et le remplacement dans son absence.

Art. 23. — Le secrétaire a les attributions suivantes :

- a) prépare les travaux du Bureau et du Comité directeur ;
- b) rédige les procès verbaux des assemblées générales et des séances du Comité directeur et du Bureau ;
- c) rédige les actes et la correspondance de la Société qu'il contre-signe à côté du président ;
- d) rédige le rapport annuel du Comité directeur, pour le présenter, en vue d'être approuvé, à l'Assemblée générale ;
- e) assure l'exécution des décisions des organes de direction de la Société ;
- f) garde le sceau et l'archive de la Société.

Art. 24. — Le trésorier fait les encaissements et les paiements approuvés par l'Assemblée générale, le Comité directeur ou le président. Il garde sous sa propre responsabilité ou dépose à la Caisse d'Épargne le numéraire de la Société, en tenant dans ce but les registres et les quittances nécessaires, conformément aux lois financières.

Le trésorier présente au Comité directeur et à l'Assemblée générale un rapport annuel concernant la situation financière de la Société.

Art. 25. — Les membres du Comité directeur peuvent être délégués par cet organe ou par le président en vue de remplir différentes attributions concernant l'activité de la Société.

Art. 26. — Pour le contrôle de la gestion de la Société, l'Assemblée générale élit, en même temps que le Comité directeur et pour la même durée, une Commission des vérificateurs des comptes, composée d'un président et de deux membres.

La Commission des vérificateurs des comptes vérifie à n'importe quelle date elle estime nécessaire ou à la demande du président, mais une fois au moins par an, la gestion financière de la Société, en communiquant par écrit les constatations faites à cette occasion.

La convocation de la Commission des vérificateurs des comptes est fixée par son président.

Chapitre IV

Revenus et frais de la Société

Art. 27. — Les revenus de la Société se forment de :

- a) taxes d'inscription des membres nouveaux ;
- b) cotisations annuelles des membres de la Société ;
- c) cotisations bénévoles, subventions, donations.

Art. 28. — Dans la limite des fonds dont elle dispose, la Société peut effectuer les dépenses suivantes :

- a) frais d'imprimerie pour l'exécution d'imprimés et frais de correspondance ;
- b) frais nécessités par l'édition d'une publication scientifique de sa spécialité ;
- c) toute autre dépense occasionnée par le déroulement normal de l'activité de la Société.

Chapitre V

L'emblème et le sceau de la Société

Art. 29. — L'emblème de la Société a la forme suivante : un quadrilobe inscrit dans un cercle, entouré de la légende : SOCIETATEA ROMÂNĂ DE STUDII BIZANTINE — 1962.

Cet emblème figure dans le sceau de la Société.

Chapitre VI

Les filiales de la Société

Art. 30. — Dans les localités où domicilient au moins sept membres, on pourra constituer, sur approbation du Comité directeur, des filiales de la Société, dans le but de développer en plan local une activité scientifique conforme aux stipulations de l'art. 2 du présent statut.

Les filiales n'ont pas de personnalité juridique.

Art. 31. — Les filiales seront dirigées par un comité, composé d'un président et deux membres, élus pour un terme de trois ans par les membres de la filiale respective et confirmés par le Comité directeur de la Société.

Art. 32. — Le président de la filiale est membre de droit du Comité directeur de la Société, auquel il présente à la fin de chaque année un compte rendu sur l'activité de la filiale respective.

Art. 33. — Les membres des filiales ont tous les droits et obligations prévus dans les art. 6—9 du présent statut.

Chapitre VII

Modification du statut

Art. 34. — La modification du statut peut être décidée seulement par l'Assemblée générale, à une majorité de deux tiers du nombre des voix des membres présents.

Chapitre VIII

Dissolution de la Société

Art. 35. — La dissolution de la Société peut être décidée seulement par l'Assemblée générale, expressément convoquée dans ce but et seulement si elle réunit deux tiers au moins du nombre total des membres de la Société.

La décision de dissolution sera prise à la majorité de deux tiers du nombre des voix de tous les membres de la Société.

Art. 36. — En cas de dissolution de la Société, son actif passera dans le patrimoine de l'Etat.

Chapitre IX

Dispositions générales

Art. 37. — Toutes les fonctions exercées par les membres de la Société dans le cadre de son activité ont un caractère gratuit.

Art. 38. — Sur la base de l'art. 1 du présent statut, la Société Roumaine des Etudes Byzantines présente à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie* le plan annuel des manifestations scientifiques et celui des relations externes.

De même la Société Roumaine des Etudes Byzantines présente à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie*, annuellement ou toutes les fois qu'il est nécessaire, un compte rendu sur l'activité déployée.

Les organes de direction de la Société Roumaine des Etudes Byzantines, élus conformément aux dispositions du présent statut, seront confirmés par l'Académie de la République Socialiste des Roumanie**.

Le présent statut a été adopté par l'assemblée générale du 15 avril 1968 et modifié par les assemblées générales du 20 avril 1988 et du 19 octobre 1988.

Traduction française par OCTAVIAN ILIESCU

* Dénomination officielle actuelle : Academia Română (Académie Roumaine).

** Dénomination officielle depuis le 22 décembre 1989 : România (Roumanie).

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE DES ÉTUDES BYZANTINES

Fondée en 1962, la Société Roumaine des Études Byzantines (=SRSB) a été réorganisée en 1984, toujours sous l'égide de l'Académie Roumaine, qui a soutenu ses efforts de résoudre certains problèmes d'ordre administratif et d'élaborer son Statut de fonctionnement.

Une préoccupation constante de la SRSB a été celle de présenter et de représenter les études byzantines roumaines à l'étranger, par ses rapports avec l'Association Internationale des Études Byzantines (=AIEB) surtout.

Mais le côté le plus important de cette activité consiste dans ses séances mensuelles de travail (à l'exception de la période des vacances d'été et d'hiver). Lors de ces séances ont été soutenues et discutées plus d'une quarantaine de communications, dont nous donnons ici les titres, accompagnés des noms des auteurs et des dates de leur présentation.

LISTE DES COMMUNICATIONS PRÉSENTÉES À LA SRSB PENDANT LES ANNÉES 1985—1989

1. Emilian Popescu, En marge d'un texte byzantin récemment édité : Les « *Miracula Sancti Demetrii* » (15.02.1985).
2. Octavian Iliescu, Les « perperi » de donation de Vlaicu-Voévode (15.03.1985).
3. Nicolae-Șerban Tanașoca, Le langage de l'historiographie byzantine (VI^e—X^e siècles) et les latinismes (19.04.1985).
4. Tudor Teoteoi, Deux épisodes de la lutte pour la suprématie au Mont Athos (17.05.1985).
5. Petre Diaconu, Où se trouvait la ville de Theodoroupolis ? (21.06.1985).
6. Daniel Barbu, Civilisation byzantine et société roumaine (L'église princière de Curtea de Argeș) (18.10.1985).
7. Eugenia Greceanu, Une présence byzantine dans l'architecture murale roumaine de Transylvanie au XII^e siècle (15.11.1985).
8. Ioan Barnea, Sceaux byzantins inédits de Dobroudja (20.12.1985).
9. Stelian Brezeanu, « Romains » et « barbares » dans les Balkans au VI^e siècle à la lumière des « *Miracula Sancti Demetrii* ». Comment pourrait-on devenir « l'autre », (15.01.1986).
10. Andrei Cornea, Y-a-t-il eu une « sémiotique » byzantine ? (19.02.1986).
11. Răzvan Theodorescu, Implications balkaniques des débuts de la métropole de Moldavie. Une hypothèse (19.03.1986).
12. Eugen Stănescu, Quelques problèmes sur l'image byzantine de la romanité balkanique (16.04.1986).
13. Petre Diaconu, Pourrait-on identifier Preslavitzsa avec le Petit-Preslav ? (21.05.1986).
14. Pandele Olteanu, Sources romano-byzantines de la littérature juridique slavo-roumaine (15.10.1986).
15. Ion-Radu Mircea, Tradition constantinopolitaine et le synaxaire de Cozia (19.11.1986).
16. Andrei Pippidi, Sur l'inscription de l'année 1403, trouvée à Silistra (12.12.1986).
17. Ion Ionescu, Iassy, 1642. Synode, ou « conférence théologique » ? (21.01.1987).

18. Gheorghe Zbucnea Aspects de la situation intérieure de l'Empire de Trébizonde au XIII^e siècle (18.02.1987,).
19. Șerban Papacostea, La création de la métropole de Moldavie : implications central- et est-européennes (25.03.1987).
20. Petre Diaconu, Sur la localisation de la ville de Daphne (et) Octavian Iliescu, CONS-TANTINIANA DAFNE : Une nouvelle théorie (15.04.1987).
21. Silvia Baraschi, Contributions à la topographie médiévale ponto-danubienne (20.05.1987).
22. Eugen Stănescu, Sur les Vlaques sud-danubiennes à l'époque byzantine (17.06.1987).
23. Octavian Iliescu, Considérations sur le trésor de lingots romains en or de Transylvanie (23.10.1987).
24. Emilian Popescu, Les Juifs du sud-est européen à l'époque proto-byzantine (11.11.1987).
25. Ioan Barnea, La région du Bas-Danube à la lumière des sceaux byzantins (13.01.1988).
26. Tudor Teoteoi, Une réminiscence du consulat romain dans le cérémonial de la cour byzan-tine (10.02.1988).
27. Octavian Iliescu, La signification historique du règne de Vlad I^{er}, 1395—1396 (16.03.1988).
28. Alexandru Barnea, Voies de communications au Bas-Danube aux IV^e—VII^e siècles (20.04.1988).
29. Emilian Popescu, L'organisation ecclésiastique du Sud-Est européen à la fin du VIII^e siècle (18.05.1988).
30. Nicolae-Șerban Tanașoca, La tradition historique concernant la restauration du Tsarat bulgare (15.06.1988).
31. Stelian Brezeanu, Les « Mysiens » chez Nicéas Choniates (19.10.1988).
32. Ștefan Andreescu, Les Cantacuzènes, la dignité du grand « ban » de Craiova et Michel le Brave (9.11.1988).
33. Ion Ionescu, Dimensions romano-byzantines du processus de la formation de la langue et du peuple roumain (14.12.1988).
34. Petre Diaconu, Sur l'organisation ecclésiastique au Bas-Danube pendant la domination byzantine (X^e—XII^e siècles) (15.02.1989).
35. Daniel Barbu, L'iconoclasme et son rôle dans la formation de la théorie byzantine de l'image (15.03.1989).
36. Pande Olteanu, Les originaux grecs des Enseignements de Câmpulung (12.04.1989).
37. Nicolae-Șerban Tanașoca, Byzance et les débuts de la métropole de Hongrovalachie (17.05.1989).
38. Emilian Popescu, Le premier monachisme sur le territoire de notre pays (21.06.1989).
39. Ernest Oberländer-Târnoveanu, Aspects de la vie économique et politique du XIII^e siècle au Bas-Danube à la lumière de certaines trouvailles de trésors monétaires byzantins (15.11.1989).
40. Adrian Rădulescu, Découvertes récentes sur la période proto-byzantine en Dobroudja (13.12.1989).

TUDOR TEOTEOI

INDEX DES AUTEURS*

A

Aboulféda 152 n. 8
 Abraham, Wl. 134 n. 3
 Acropolite, v. Georges ~
 Adler, Ada 120 n. 26
 Abrweiler, Hélène 112 n. 32
 Akindynos 95
 Akominatos, v. Michel ~
 Aleksova, B. 10 n. 8
 Altheim, Franz 120 n. 24
 Ammann, A. M. 136 n. 6
 Andreescu, Ștefan 131 n. 97; 169 n. 21, 170 n. 30
 Andreeva, M. A. 100 n. 38
 Angelov, Dimităr 111 n. 29; 118 n. 6
 Angelova, Ștefca 43 n. 29
 Angold, Michael 118 n. 6
 Anne Comnène 96 et n. 19–20; 121 et n. 34; 122 n. 35–36, 38, 40–41; 123; 130
 Anselme de Havelberg (Anselmus Havelbergensis) 96 et n. 21
 Aricescu, A. 23 n. 2, 4
 Armbruster, Adolf 113 n. 39; 116 n. 3; 119 n. 19; 127 n. 77; 129 n. 90; 131 n. 97
 Atanasov, G. 89 n. 98
 Avakian, Gr. 153 n. 12

B

Babinger, Franz 165 n. 2
 Badoer, Giacomo 165 et n. 1–2; 166 et n. 6; 167 et n. 7–12; 168 et n. 13–17; 169 et n. 18; 170; 171 et n. 36; 172 et n. 38; 173 et n. 40, 42–44; 174 et n. 46–49, 52; 175 et n. 53–55; 176 et n. 59; 177–180
 Balard, Michel 152 n. 6, 10; 167 n. 10
 Balducci Pegolotti, Fr. 167 n. 10
 Bandy, A. C. 11 n. 33
 Barbu, V. 23 n. 2
 Barlaam 95
 Barnea, Ion 33 n. 19–22; 42 n. 28; 47 n. 2; 51 n. 13; 52 n. 17; 53 n. 20–21; 54 n. 23; 63 n. 11; 80 n. 44–45; 86 n. 78–82; 87 n. 84; 88 n. 93; 96; 121 n. 33; 151 n. 4–5
 Bartal, Antonius 161 n. 58
 Bănescu, Nicolae 66 n. 21; 106 n. 8; 162 et n. 65; 163 et n. 66–68; 171 n. 32
 Bărcăcilă, Al. 120, n. 24; 131 n. 97
 Bărză, Ligia 47 n. 1

Beccaria, Cesare 184 et n. 8
 Beck, Hans-Georg 13 n. 44; 91 n. 1; 92 n. 2–3; 93 n. 6–7; 94 n. 13; 120 n. 23; 165
 Bekker, I. 124 n. 50; 127 n. 72
 Bejan, A. 55 n. 27; 63 n. 12
 Belgrano, L. T. 173 n. 45
 Benea, Doina 52 n. 18
 Berechet, Grigore St. 183 n. 4
 Bernardinello, Silvio 119 et n. 14; 125 n. 58; 126 n. 66
 Bertelè, Tommaso 165 n. 1–2; 166 n. 6; 175 n. 56; 177 n. 60
 Berza, Mihai 166 n. 5
 Beșevliev, Veselin 12 n. 43; 83 n. 54
 Bibikov, M. V. 119 et n. 15; 121 n. 30; 126 n. 66
 Bielowski, A. 120 n. 28; 121 n. 29
 Boccardo, Gerolamo B. 201
 Bocignoli, Michel 130
 Bogdan, Ioan 171 n. 32
 Bogdan, Damian P. 162 n. 59
 Boguphalus II, episcopus Posnaniensis 120 n. 28
 Bosch, Ursula 101 n. 43
 Bourdara, Caliope A. 76 n. 21
 Božilov, Ivan 75 n. 19
 Brătianu, Georges 115 n. 1; 127 n. 71, 79; 151 n. 5; 152 n. 6–8
 Bréhier, Louis 17 n. 59; 21 n. 87
 Brezeanu, Stelian 100 n. 37–38; 107 n. 11; 108 n. 15 et 17; 111 n. 26; 113 n. 36 et 39; 116 n. 2; 118 n. 9; 119 et n. 16; 127 n. 74
 Browning, Robert 125 n. 57–58
 Bruneau, Ph. 10 n. 12
 Bury, J. B. 21 n. 82, 88
 Busuiocanu, Alexandru 119 n. 18
 Butnar, V. 65 n. 18–19
 Butoi, M. 65 n. 20
 Buzdugan, George 155 n. 22; 160 n. 52; 161; 176 n. 57

C

Camariano-Cioran, Ariadna 184 n. 8
 Canarache, Vasile 23 n. 2; 25 et n. 10; 26 et n. 14
 Cantacuzène, Jean 109 et n. 21; 128 et n. 80–82
 Cantemir, Dimitrie 189 n. 29
 Capizzi, Carmelo 47 n. 2
 Carra, Thomas 194

* Dans cet index ont été inclus seulement les noms des auteurs (anciens et actuels) mentionnés par les études publiées jusqu'à la page 203 (dans les textes, ainsi que dans les notes).

Cassia 94

Chabot, J.-B. 125 n. 65

Chalandon, Ferdinand 123 n. 44; 126 n. 68

Chalkokondyles, Laonikos 128 et n. 83—85; 129 et n. 82, 88

Chastagnol, André 18 n. 65

Chera, Constantin 37 n. 27; 42 n. 28; 43 n. 29—30; 45 n. 35

Chodyncki, K. 140 n. 17; 141 n. 19

Choniatès, v. Nicélas ~

Christ, W. 94 n. 11

Cihodaru, Constantin 143 n. 30; 145 n. 38

Ciocan, Rodica 142 n. 25

Cliaute, Tr. 33 n. 12

Coja, Maria 33 n. 22

Coman, G. 63 n. 11

Commène, v. Anne ~

Comşa, Maria 56 n. 30; 64 n. 15

Constantin VII Porphyrogénète 116 n. 2; 117; 120; 123

Constantinescu, Radu 183 n. 4

Cosmas Indicopleustes 93; 94

Costăchescu M. 135 n. 5; 141 n. 18; 142 n. 29; 144 n. 35; 146 n. 44

Costin, Miron 129 n. 90

Costin, Nicolae 129 n. 90

Critobulos d'Imbros (Critobul din Imbros) 129 et n. 91—93

Crişan, Ion Horaşiu 55 n. 29; 56 n. 30

Cromer, Martin 134 n. 4

Cronj, Gheorghe 101 n. 41; 183 n. 4

Czolowski, A. 142 n. 28

D

Darrouzès, Jean 77 et n. 26—28; 78; 84 n. 62; 86 n. 77; 87 et n. 85—86, 90, 92; 89 n. 104; 96 n. 17—18; 133 n. 1; 136 n. 9; 138 n. 11; 144 n. 34

Davidescu, Mişu 55 n. 26; 28; 62 n. 8

Dănilă, N. 52 n. 17; 53 n. 20—21

Démougeol, E. 13 n. 44; 19 n. 73

Dempff, Alois 92 n. 2

Diaconu, Petre 75 n. 15, 19; 76 n. 21; 77 n. 26; 81 n. 46; 85 n. 74—75; 88 n. 93, 96; 89 n. 100, 104; 125 n. 68

Dichl, Charles 22 n. 89

Dimian, Irimia 49 n. 8

Dinu, M. 154 n. 19—20; 159 n. 47

Dieten, I. A. van 99 n. 31—32, 36; 100 n. 38; 102 n. 47

Ditten, Hans 118 et n. 12

Dobrescu, N. 133 n. 1

Dölger, Franz 13 n. 44; 111 n. 29; 130 n. 96; 136 n. 9; 165 n. 2

Dolinescu-Ferche, Suzana 47 n. 1; 51 n. 15; 62 n. 8; 66 n. 22

Domanovszky, Al. 122 n. 30

Dorini, V. 165 n. 1

Doxopatriss, v. Nil ~

Du Cange, 161 n. 58

Ducas 127 et n. 75; 128; 179 n. 69

Duičev, Ivan 113 n. 38

Dumitrache (stolnic) 185, 189

Dunst, E. 10 n. 13

Dupuigrenet Desroussilles, Fr. 178 n. 38

E

Elian, Alexandru 166 n. 3, 5; 172 n. 37

Ellul, J. 198, n. 10

Eubel, C. 152 n. 9

Eusèbe de Césarée 92 n. 3—4; 94

Euthathios de Thessalonique 123

Eutropius 123

Evans, A. 167, n. 10

Ewig, E. 106 n. 9; 107 n. 10—11; 111 n. 27

F

Fabrot, Charles Annibal 182; 186 n. 19

Failler, Albert 97 n. 23

Feissel, D. 9 n. 4—5; 10 n. 6; 13 n. 46; 14 n. 47, 51—52; 15 n. 53

Flechtenmacher, Christian 194

Filitti, Ioan C. 183 n. 4; 189 n. 29

Florescu, Radu 65 n. 20

Frey, J. B. 9 n. 4

G

Gans, 196

Gautier, Paul 124 n. 53

Garraud, R. 198 n. 10

Gazès, v. Théodore ~

Gelzer, H. 83 n. 55

Genesios, v. Joseph ~

Georges Acropolite 99 et n. 33, 35

Georgescu, N. 26 n. 13

Georgescu, Valentin Al. 181 n. 1—2; 182 n. 3; 183 n. 4—6; 184 et n. 7—9; 188 n. 26; 191 n. 42; 192 n. 44

Georgiev (Gheorghiev), Pavel 43 n. 29; 73 et n. 2, 3, 5; 74 et n. 8—12, 13; 75; 77 et n. 25—26; 78 et n. 29—31; 79 et n. 35—37; 80 et n. 39, 43; 81 n. 52

Georgios Synkellos 123 n. 48

Ghiureo, Ioan 52 n. 16—18; 53 n. 20—21; 54 n. 23; 63 n. 11

Giese, W. 116 n. 4

Giurescu, Constantin C. 115 n. 1; 171 n. 32; 172 n. 37

Giurescu, Dinu C. 115 n. 1; 165—166 n. 3

Glodariu, I. 68 n. 23

Godeschot, Jacques 197 n. 6; 200

Golimas, Aurel II. 160 n. 56; 161 n. 57

Gonța, Al. 178 n. 62, 65

Goodman, Martin 9 n. 1

Górka, O. 109 n. 24

Gorovei, Ștefan S. 133 n. 1; 136 n. 5; 138 n. 11; 144 n. 34

Gostynski, T. 142 n. 25

Grecu, Vasile 99 n. 34; 113 n. 37; 127 n. 75; 179 n. 69

Grégoras, v. Nicéphore ~

Gudea, N. 12 n. 39; 52 n. 16—18; 53 n. 20—21; 54 n. 23; 63 n. 11

Guénée, B. 114 n. 40

Guilland, Rodolphe 95 n. 14

Gusti, Dimitrie 202

Gyóni, Matthias 109 n. 20; 118 et n. 11; 121 n. 30; 122 n. 36

H

Harménopoulos, Constantin 182; 194
 Hase, C. B. 151 n. 5
 Haşdeu, Bogdan Petriceicu 202
 Hautumm, W. 34 n. 25
 Head Barclay, Vincent 151 n. 3—4
 Heers, J. 174 n. 50; 177 n. 61; 178 n. 64
 Heineccius, Johann G. (Enecone, AinecŃie) 196
 et n. 5
 Heisenberg, August 99 n. 33
 Hengel, Martin 10 n. 8, 14
 Hérodote 117
 Herrmann, J. 119 n. 15
 Hierocles 124 n. 50
 Holban, Maria 118 n. 6; 127 n. 78
 Holobolos, Manuel 126; 127 n. 79
 Hörandner, W. 125 n. 63—64
 Ilugo 196
 Ilurmuzaki 134 n. 2; 141 n. 22; 142 n. 23—24;
 146 n. 45; 147 n. 52
 Ilussey, J. M. 166 n. 3

I

Iacobson, A. L. 34 n. 25
 Iaroslavschi, Eug. 68 n. 23
 Ignat, G. 144 n. 38
 Iliescu, Octavian 154 n. 19—20; 155 n. 21,
 25; 156 n. 31; 157 n. 33; 158 n. 43; 159
 n. 47—49; 160 n. 52, 54—55; 166 et
 n. 3—4; 175 et n. 56; 176 n. 57
 Iliescu, Vladimir 123 n. 47
 Iordanov, Ivan, 74 et n. 12; 75 et n. 14; 77
 n. 25; 80 n. 42; 84 n. 64, 66; 85 n.
 67—71, 73
 Iorga, Nicolae 72 n. 33; 115 n. 1; 118 n. 6;
 113 n. 1; 138 n. 11; 139 n. 14; 140 n. 16;
 141 n. 20; 143 et n. 31—32; 145 n. 39;
 151 n. 5; 156 n. 26; 162 n. 60—64; 163 et
 n. 66, 69; 169 n. 19; 170 n. 25—27; 171
 n. 31—33, 36; 179 n. 67
 Irmscher, Johannes 118 n. 12
 Isidore de Séville 119
 Ivanov, S. A. 76 n. 23
 Ivănescu, Gheorghe 71 n. 28

J

Jacob de Pulna 183
 Jacoby, David 13 n. 44; 16 n. 58
 Jahnkuhn, H. 120 n. 23
 Janin, R. 9 n. 2; 17 n. 59
 Jenkins, R. J. H. 116 n. 2
 Jeremias, G. 10 n. 14
 Jones, A. H. M. 18 n. 65—66; 19 n. 70—71;
 20 n. 78, 80; 21 n. 82, 87
 Jordanes 119 et n. 22; 123 n. 48
 Joseph Genesios 120
 Juster, J. 9 n. 2; 13 n. 44

K

Kallikles, Nicolas 124
 Karayannopoulos, J. 193
 Karlškovsky, P. O 73 n. 1
 Kassomenakis, I. 92 n. 2

Kazhdan, A. P. 124 n. 55; 125 n. 60
 Kekaumenos 108; 109; 113—114; 124 et
 n. 52
 Kinnamos, Jean 113; 123 et n. 49; 129
 Kiriltescu, C. 176 n. 57
 Klein, K. K. 119 n. 19
 Kondié, V. 56 n. 31
 Konstantopoulos, K. 74 n. 6
 Köpstein, Helga 119 n. 15
 Kraabel, Alf Thomas 10 n. 6 et 8
 Kupiszewski, H. 193
 Kortz, Ed. 125 n. 63
 Kyrris, K. P. 95 n. 14

L

Lambrino, Searlat 25 n. 9
 Lampros, Spyridon 98 n. 26—30
 Laskaris, Michel 74 n. 7
 Laurent, Vitalien 74 n. 7; 80 n. 41, 45; 81 n. 46,
 52; 82 et n. 53; 85 n. 70; 96 n. 20; 97
 n. 23; 127 n. 71; 133 n. 1
 Lazarev, Viktor 43 n. 31
 Lăzărescu, I. 129 n. 90
 Lăzărescu, Radu 138 n. 11
 Léon le Diacre 75 et n. 16, 18; 76 n. 22; 112
 et n. 32, 34
 Lepointe, G. 198 n. 10
 Leunclavius 182
 Lifshitz, B. 9 n. 4
 Lipšle, Elena E. 193
 Litavrin, G. G. 106 n. 7; 108 n. 18—19; 124
 n. 52
 Litzica, Constantin 194
 Lozovan, E. 120 n. 24
 Luchian, Octavian 155 n. 22; 160 n. 52, 56;
 161 et n. 57; 176 n. 57
 Lugge, M. 111 n. 27
 Lukinich, E. 140 n. 15
 Lunardi, Giuseppe 155 n. 24; 157 n. 39—40,
 42; 158 n. 43
 Lungu, Virgil 37 n. 27; 42 n. 28; 43 n. 29;
 45 n. 35
 Lupşa, T. 139 n. 14
 Lydos, Jean 119

M

Magister Vincentius 120 n. 28
 Makk, F. 126 n. 68
 Malingoudis, Ph. 106 n. 6
 Manasses Constantin 126
 Mano-Zissi, D. 10 n. 8
 Manolescu, Radu 141 n. 22; 146 n. 46.
 Marcellinus Comes 119; 120
 Marinescu, Constantin 133 n. 1; 147 n. 48
 et 52
 Marmottant, Paul 197 n. 6; 198 et n. 9
 Mathieu, M. 125 n. 64
 Mauropous, Jean 84 et n. 59
 Mănescu, N. 156 n. 29
 Meineke, A. 123 n. 49
 Melis, F. 168 n. 12; 173 n. 45; 174 n. 52;
 175 n. 53
 Meyendorff, Jean 136 n. 6—9; 144 n. 33
 Mijatev (Miatev), K. 74 n. 7

Micxel (rhéteur) 125
 Michel Akominatos 98
 Michel d'Anchialos 124 ; 125
 Michel IV Autoreianos 100
 Michel le Syrien 125 et n. 65
 Miclea, I. 65 n. 20
 Mihaly, I. 139 n. 14 ; 140 n. 15
 Mihăescu, Haralambie 119 n. 21 ; 120 n. 23 ;
 138 n. 11
 Mihăilescu-Birliba, V. 115 n. 1
 Miklosich, F. 136 n. 9 ; 145 n. 41
 Millar, Fergus 9 n. 1
 Minea, Ilie 141 n. 22
 Minčev, Al. 43 n. 29
 Mitrăa, Bucur 42 n. 28 ; 48 n. 5 ; 49 n. 7, 9 ;
 50 n. 10
 Moga, I. 139 n. 14
 Mohler, L. 130 n. 96
 Moisesescu, Gh. I. 138 n. 10
 Moisl, C. 176 n. 57
 Mommsen, Theodor 123 n. 48
 Moravcsik, Gyula 105 n. 1, 5 ; 106 n. 6 ; 109
 n. 23 ; 111 n. 28 ; 112 n. 31, 35 ; 113 n. 37 ;
 115 n. 2 ; 117 n. 5 ; 118 et n. 7 ; 126 n. 26 ;
 122 n. 35 ; 127 n. 74 ; 140 n. 16
 Müller, J. 136 n. 9 ; 145 n. 41
 Müller, R. 119 n. 15
 Mušmov, Nikola A. 73, n. 2

N

Năsturel, Petre Ș. 88 n. 93 ; 116 n. 2 ; 118 et
 n. 13 ; 126 n. 69
 Neesulescu, C. 118 et n. 10
 Nistor, I. 171 n. 31 ; 178 n. 65
 Nestor, Ion 47 n. 1 ; 64 n. 15
 Nicéphore Grégoras 99 et n. 36 ; 101 n. 43 ;
 102 et n. 47
 Nicetas Choniates 97 ; 98 ; 99 n. 31—32 ; 100
 n. 38 ; 102 n. 45 ; 105 et n. 2—4 ; 106 ; 112 ;
 113 ; 114 ; 127 et n. 72
 Nicol, Donald M. 118 n. 6
 Nicolăescu-Plopșor, C. S. 65 n. 20
 Nicorescu, Paul 33 n. 22 ; 154 et n. 16—18 ;
 157 et n. 34 ; 158 et n. 44 ; 171 n. 32
 Nil Doxopatris 77 n. 27 ; 84 ; 86 ; 87
 Nistor, I. I. 131 n. 97
 Neil, R. 65 n. 20
 Notker de St. Gallen 107 n. 13
 Nowak, Z. 142 n. 26 ; 146 n. 47
 Nubar, Hambarčunian 42 n. 28
 Nudelman, A. A. 158 n. 46

O

Oberkänder-Târnoveanu, Ernest 88 n. 96 ;
 158 n. 45
 Obolensky, Dmitri. 144 n. 33 ; 146 n. 43 ;
 166 n. 3
 Oikonomidès, Nicolas A. 76 n. 22 ; 83 n. 56 ;
 84 n. 62 ; 100 n. 37 ; 165 n. 2
 Opaît, Andrei 34 n. 23
 Opreșcu, Constantin C. 135 n. 22 ; 160 n. 52 ;
 161 ; 176 n. 57

Origène 92

Orosius, Paulus 119

Ostrogorsky, Georges 14 n. 90 ; 102 n. 45 ;
 118 n. 6

P

Palamas 95
 Panaiteșcu, Petre P. 129 n. 90 ; 142 n. 28 ;
 146 n. 47
 Panites, v. Priscus ~
 Papacostea, Șerban 133 n. 1 ; 134 n. 4 ; 137
 n. 10 ; 141 n. 21 ; 144 n. 35 ; 152 n. 11 ; 162
 n. 60, 64 ; 170 n. 27 ; 172 n. 39
 Papuc, Gh. 26 n. 16
 Parankas, M. 94 n. 11
 Parkers, J. 16 n. 56
 Parthey, G. 73 et n. 4 ; 77 et n. 27
 Păcurariu, Mircea 133 n. 1
 Pârvan, Vasile 23 et n. 3, 5—6 ; 25 et n. 9 ;
 33 n. 20 ; 56 n. 32
 Penelea, Georgeta 171 n. 31
 Peretz, Ioan 183 n. 4
 Pertusi, Agostino 94 n. 12 ; 166 n. 6
 Peterson, E. 93 n. 6
 Petre, Aurelian 64 n. 15
 Petrov, P. 11r. 75 n. 19
 Philostorgios 119
 Photeinopoulos (Photinos, Fotino), Michel
 183 ; 188 ; 189 ; 193 ; 194
 Photinos, Denys 191 n. 40
 Photinos, Théodore 189 ; 190
 Photius 97 et n. 22
 Pieler, Peter 92 n. 5
 Piganiol, André 18 n. 65, 67—68
 Pinder, M. 97 n. 24
 Pippidi, Dionisie M. 12 n. 34 ; 151 n. 1, 3
 Pitsakis, Constantin 93 n. 8 ; 94 n. 10—11 ;
 100 n. 37
 Planudès, Maxime 100
 Plassart, A. 10 n. 12
 Poelman, W. 10 n. 8
 Polevoi, L. L. 158 n. 46
 Popa, Radu 139 n. 14
 Popa-Lisseanu, G. 119 n. 22 ; 123 n. 48
 Popescu, Emilian 11 n. 33 ; 23 n. 6 ; 47 n. 2 ;
 50 n. 11 ; 51 n. 15 ; 52 n. 16 ; 62 n. 6 ; 63
 n. 11 ; 71 n. 27 ; 86 n. 83 ; 87 n. 87, 89
 Popescu, N. 179 n. 67
 Popescu-Mihuț, Emanuela 183 n. 4—6 ; 185
 n. 13 ; 188 n. 26 ; 193
 Popović, V. 56 n. 31
 Porphyrogénète, v. Constantin VII ~
 Preda, Constantin 42 n. 28 ; 43 n. 29 ; 49 n.
 7—9 ; 50 n. 10 ; 65 n. 18—19
 Previale, L. 127 n. 71
 Primov, B. 106 n. 7
 Priscus Panites 110 n. 25
 Procope de Césarée 23 et n. 7 ; 55 ; 119 ; 120
 et n. 23
 Prodrornos, Théodore 125 ; 130
 Protase, D. 55 n. 29
 Psellos, Michel 121 et n. 32

R

- Rădulescu, Adrian 23 n. 1—2; 26 n. 12; 33 n. 18, 20—21; 34 n. 23—24
 Rădulescu, Andrei 186 n. 17 et 20; 189 n. 30; 196
 Ranke, K. 120 n. 23
 Regel, W. 124 n. 55; 152 n. 10
 Reicherstorffer, Georg 127 n. 78
 Renauld, E. 121 n. 32
 Robert, J. 10 n. 7—9, 13; 11 n. 24
 Robert, L. 10 n. 7—9, 12, 19; 11 n. 24
 Rocca, P. 167 n. 10
 Roccagiatà, A. 169 n. 21—24, 170 n. 25; 179 n. 70
 Rösch, G. 94 n. 10
 Runciman, Steven 166 n. 3
 Rusu, M. 63 n. 11

S

- Sachelarie, Ovide 118 n. 2; 189 n. 29
 Salamon, M. 83 n. 54
 Sanie, Şilyiu 12 n. 39, 41
 Sargolos, Étienne 83 n. 57
 Sasel, Anna 10 n. 15
 Sasel, Jaro 10 n. 15
 Savigny Fr.—Ch. de 196
 Schlumberger, Gustave 155 n. 23
 Schopen, L. 97 n. 24; 128 n. 80
 Schreiner, Peter 127 n. 76
 Schürer, E. 9 n. 1; 10 n. 12, 15
 Sharf, Andrew 21 n. 87
 Scorpan, C. 47 n. 2
 Seibt, Werner 74 n. 8; 81 et n. 47—49, 52
 Shepard, J. 84 n. 65
 Shitikov, M. M. 165 n. 2
 Siphoniou-Karapa, Anastasia 183 n. 5
 Simpetru, M. 60 n. 1
 Skylitzes 76 n. 22
 Skylitzes-Cedrenus 75 n. 17—18; 83 n. 58
 Sluşanschi, Dan 119 n. 18
 Socrate 18 n. 68
 Solin, Heikki 12 n. 39
 Sozomène 18 n. 68
 Sphrantzes, Georgios 128
 Spinei, Victor 120 n. 26; 121 n. 31; 131 n. 98; 146 n. 44; 151 n. 5; 152 n. 8—11
 Stahl, Henri 196
 Stasyw, M. 144 n. 33; 146 n. 43; 148 n. 56
 Staurakios, Jean 126
 Stănescu, Eugen 86 n. 76; 106 n. 7; 111 n. 30; 116 n. 3; 126 n. 68; 166 n. 3—5; 179 n. 68
 Stein, Ernst 18 n. 64, 67; 20 n. 78
 Stieber, Miloslav 191 n. 38
 Stiehl, R. 120 n. 24
 Stoian, Iorgu 12 n. 34; 25 n. 8; 33 n. 17; 35 n. 26
 Stoicescu, Nicolae 116 n. 3; 131 n. 97; 180 n. 29
 Stoice, Constantin A. 129 n. 90
 Strabo, Walafridus 107 n. 13
 Straboromanos, Manuel 124
 Strihan, Petre 181 n. 1
 Sturdza, D. A. 160 n. 56
 Suidas 120 et n. 28; 123 n. 48; 124

- Sukenik, E. 10 n. 13
 Sulzer, Franz J. 193
 Syncellos, Georgios v. Georgios ~
 Székely, Z. 52 n. 16
 Szentpétery, E. 122 n. 39

Ş

- Şah-Nazarov, Vlad 154 et n. 14—15; 156; 157 n. 32
 Şevčenko, Ihor 83 n. 54; 151 n. 5
 Şimianschi, Leon 145 n. 58; 152 n. 11; 156 n. 26—27, 30
 Ştefan, Gheorghe 51 n. 12; 56 n. 32; 57 n. 33—35; 60 n. 8; 86 n. 82; 88 n. 94—97
 Ştefănescu, Ştefan 121 n. 33; 151 n. 5
 Ştirbu, C. 176 n. 57—58

T

- Tacheva-Hitova, Maria 12 n. 43
 Tanaşoca, Nicolae-Şerban 86 n. 76; 126 n. 68; 138 n. 11
 Tăpkova-Zaimova, Vasilka 86 n. 76
 Tătulea, C. 48 n. 6; 52 n. 17; 53 n. 22; 54 n. 23
 Teodor, Dan Gh., 51 n. 15; 52 n. 17; 53 n. 22; 54 n. 23—24; 60 n. 1—4; 61 n. 5—6; 62 n. 7—8; 63 n. 9—12; 64 n. 13—15; 65 n. 17; 68 n. 23—26; 71 n. 29
 Teodorescu, V. 63 n. 12
 Teoteoi, Tudor 138 n. 11
 Testini, P. 43 n. 32—33; 45 n. 34
 Theodorescu, Răzvan 63 n. 12; 68 n. 25; 89 n. 104
 Théodore Gazès 130
 Théodorète de Cyre, 18 n. 68; 107 n. 14
 Théophylacte Simocatles 107 n. 14; 110 n. 25; 119 et n. 21; 120
 Thiriet, Freddy 172 n. 39; 177 n. 61
 Thucydide, 117
 Timmefeld, Franz 136 n. 6
 Tittmann, I. A. 120 n. 27
 Tocilescu, Grigore 33 n. 20—21; 200
 Tornikès, Demètre 95
 Toropu, Octavian 48 n. 5—6; 50 n. 10—11; 52 n. 17; 53 n. 22; 54 n. 23—24; 56 n. 30; 62 n. 8; 63 n. 9; 64 n. 15
 Totev, T. 74 n. 8; 78 n. 32
 Tudor, Dumitru 48 n. 4; 50 n. 11; 51 n. 14—15; 53 n. 22; 54 n. 23, 25; 55 n. 29; 56 n. 30, 32; 60 n. 2; 62 n. 8
 Tzetzis, Jean 84; 89

U

- Ungureanu, Gheorghe 183 n. 4
 Uenze, S. 65 n. 16
 Urechia, V. A. 183; 185 n. 14; 186 n. 17; 187 et n. 21, 24; 188 n. 27; 189 et n. 31; 190 n. 33—34

V

- Vasiliev, A. A. 118 n. 6
 Veglery, A. 50 n. 11
 Velkov, V. 48 n. 3
 Verancsics, Anton (Vérantio Antonio) 129; 130 n. 94

Vermes, Geza 9 n. 1
 Verneilh-Puiraseau, Charles-Joseph de 197;
 199
 Vigna, A. 163 n. 66; 170 n. 26
 Vincentius, v. Magister ~
 Vulpe, Alexandru 151 n. 2
 Vulpe, Radu 151 n. 4

W

Waddingus, I. 134 n. 4
 Walter, G. 118 n. 6
 Wenskus, R. 120 n. 23
 Werner, J. 65 n. 16
 Wessén, E. 120 n. 23
 Westerink, L. G. 100 n. 39; 101 n. 40–42;
 102 n. 44–46
 Wiseman, J. 10 n. 8
 Wolfram, H. 107 n. 10
 Wolska-Conus, Wanda 93 n. 8–9; 94 n. 10

X–Y

Xenopol, A. D. 115 n. 1
 Young, Arthur 195; 197

Z

Zacos, G. 50 n. 11
 Zaharia, Eugenia 47 n. 1
 Zakythinos, Denys A. 21 n. 87; 22 n. 90;
 118 n. 6
 Zepos, Pan. J. 183 n. 5
 Zlatarski, Vasil N. 106 n. 6
 Zollner, E. 107 n. 10–11, 13
 Zonaras, Jean 76 n. 22; 108; 109 et n. 22;
 120 et n. 27

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ



TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

AL. ZUB, *De la istoria critică la criticism* (De l'histoire critique au criticisme), coll. «Biblioteca istorică», LXV, 312 p., 1986.

VASILE VESA, *Les relations politiques roumano-françaises au début du XX^e siècle (1900-1916)*, coll. «Bibliotheca Historica Romaniae», Etudes, 68, 221 p., 1986.

VICTOR SPINEI, *Moldavia in the 11th-14th centuries*, coll. «Bibliotheca Historica Romaniae» — Monographs, XX, 277 p., 1986.

* * * *Documente turcești privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), t. III, 1791-1822, sous la direction de Mustafa A. Mehmet, 1986, 193 p.

* * * *Documente privind marea răscoală a țăranilor din 1907* (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), t. V, 1987, 425 p.

* * * *Marea răscoală a țăranilor din 1907* (La grande révolte paysanne de 1907), 2^e édition revue et corrigée, 1987, 316 p.

EUGEN COMȘA, *Neolitlicul pe teritoriul României. Considerații* (Le néolithique sur le territoire de la Roumanie. Considérations), coll. «Biblioteca de arheologie», XLV III, 1987, 198 p.

* * * *Inscripțiile din Seythia Minor grecești și latine. Tomis și teritoriul său* (Les inscriptions grecques et latines de Seythia Minor. Tomis et son territoire), t. II, recueil, traduction et commentaires par Iorgu Stoian, indices par Al. Suceveanu, 1987, 435 p.

* * * *Țara Românească* (La Valachie), B, t. VII, 1571-1575, sous la rédaction de Ștefan Ștefănescu et Olimpia Diaconescu, coll. «Documenta Romaniae Historica», 1988, 440 p.

DUMITRU VITCU, *Diplomats of the Union*, coll. «Bibliotheca Historica Romaniae» — Monographs, XXVI, 175 p. 1989.



ISBN 973-27-0270-2

ISBN 973-27-0271-0

Lei 500